LA SOLITUDE

PAR ZIMMERMANN

TRADUCTION NOUVELLE

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR

PAR M. X. MARMIER

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

[illegible], RUE BONAPARTE

1857

LA

SOLITUDE

CORBEIL, TYP. ET STÉR. DE CRÉTÉ.

LA

SOLITUDE

PAR

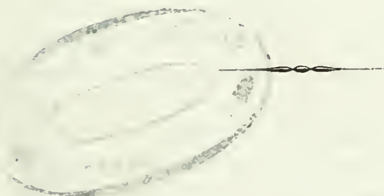
ZIMMERMANN

TRADUCTION NOUVELLE

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR

X. MARMIER



PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-EDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE

—

1859

INTRODUCTION

Brugg est une jolie petite ville du canton d'Argovie, située au confluent de l'Aar, de la Reuss et de la Limat. Je passais là, il y a quelques mois, par une de ces fraîches matinées d'été qui répandent tant de charme sur les riants paysages de la Suisse. Tandis que le conducteur de la diligence faisait une halte à l'hôtel de l'Étoile, je regardais avec une vive curiosité la situation pittoresque de cette cité helvétique, la rivière écumante, fougueuse, qui la traverse, et les vertes prairies et les collines ondoyantes qui l'entourent. « Regardez la nouvelle maison d'école, me disait un honnête professeur de Bâle qui voyageait avec moi ; regardez le mur d'enceinte de la ville, où l'on voit un curieux bas-relief représentant une tête de

Hun. » Mais je ne songeais ni à la nouvelle école ni aux anciennes sculptures de la bourgade argovienne. Brugg ne me rappelait qu'un nom, le nom de Zimmermann, et je n'étais occupé qu'à associer dans ma pensée l'aspect remarquable de cette ville au caractère distinct du célèbre physiologiste. Qui ne sait l'influence qu'exercent sur nous les lieux où s'est éveillée notre jeunesse, les premiers tableaux qui ont frappé nos regards, les premières impressions qui ont saisi notre esprit ? Il y a des siècles que l'on a comparé, dans une image pleine de grâce, l'âme de l'homme à un vase qui conserve la saveur des parfums dont il a été imprégné. Ces parfums sont les conceptions naïves de notre enfance, les songes encore flottants, mais vifs et durables, que la vue du monde ou la contemplation de la nature a fait naître dans notre imagination. Buffon a, dans un de ses plus beaux traités, indiqué l'action diverse des climats sur l'organisation physique et le moral de l'homme. Un sage et respectable écrivain, M. de Bonstetten, a consacré tout un livre à cette même étude [1]. On pourrait étendre la question beaucoup plus loin, et démontrer que ces dispositions déterminées de l'esprit, qu'on baptise du nom de vocation, ne sont souvent que le résultat d'une impression accidentelle, spontanée, énergique, dont les parents les plus clairvoyants et les maîtres les plus habiles ne distinguent peut-être pas même la source. Combien de peintres ont dû la soudaine révélation de leur avenir à la vue d'un tableau qui fécondait, comme un ardent soleil, leurs facultés inertes ! Combien de poëtes ont été, comme la Fontaine, émus subitement jus-

[1] *L'Homme du Nord et l'Homme du Midi, ou l'Influence du climat.* 2e édition, Genève, 1826.

qu'aux larmes en entendant réciter une ode, et ont senti vibrer en eux les cordes d'une lyre jusque-là muette et étouffée! Combien de nobles magistrats ont été, dans les siècles derniers, disposés à la sévère attitude et au grand sentiment des fonctions judiciaires par la contemplation journalière des tableaux de famille, des conseillers en robe noire et des présidents à mortier qui les entouraient! C'est un argument qu'on n'a point assez fait valoir dans la loi sur l'hérédité de la pairie. On a répondu par des objections spécieuses à des raisons justifiées par l'expérience des siècles. Qu'un jeune homme, même dans ce temps d'idées excentriques et d'ambitions confuses, soit dès son enfance élevé en vue d'une dignité héréditaire dans sa famille, avec tous les souvenirs qui se rattachent à cette succession, avec les entretiens dont elle doit être à chaque instant l'objet essentiel, il est, on peut le dire, à peu près certain qu'à moins d'un vice d'organisation radical et incorrigible, le jeune homme saura plus que nul autre comprendre les devoirs que lui impose ce privilége de naissance et les accomplir.

A chaque pas que l'on fait dans l'étude de la nature humaine, on est saisi du rapport constant qui existe entre le monde moral et le monde physique. Telle plante ne dégénère et ne s'étiole que parce qu'elle n'est point placée sur son véritable terrain, et tel cœur n'est mauvais que parce qu'il s'est développé au milieu d'une atmosphère pernicieuse, dont il n'a pas eu le moyen ou la force de vaincre la funeste influence.

En thèse générale, deux sphères d'action exercent surtout un puissant empire sur notre caractère et nos goûts : la vie du monde et la solitude. Voici un homme

qui, tout jeune encore, vous étonne par la souplesse de sa parole, par son genre d'esprit, vif, léger, prompt à la repartie, et disposé au sarcasme plutôt qu'à l'admiration. Voyez s'il n'a pas vécu de bonne heure au milieu d'un monde qui l'a façonné à ses mobiles allures, qui, en éveillant son attention sur les idées courantes, l'a habitué à glisser ingénieusement à la surface des choses et l'a détourné des conceptions sérieuses, dont l'étude gênerait la liberté de ses mouvements en absorbant une partie de ses facultés.

En voici un autre, au contraire, qui est grave et rêveur, qui dans les gazouillements variés d'un salon n'échappe qu'avec peine à la préoccupation d'une pensée secrète, qui n'accorde qu'un sourire de complaisance à mainte saillie soudaine dont tout le monde s'égaye autour de lui, mais qui conserve sous de froides apparences une constante ardeur et de nombreuses et faciles admirations. Remontez le cours de sa vie, et voyez si son enfance ne s'est pas écoulée dans le silence de quelque retraite, dans la contemplation de la nature, qui conduit l'imagination à la rêverie et porte le cœur à l'enthousiasme.

Nulle part l'influence de la nature ne se fait plus vivement sentir que dans les contrées montagneuses, où elle produit un effet saisissant et grandiose, et dans les régions du Nord, où les habitations champêtres sont pour la plupart disséminées à plusieurs lieues l'une de l'autre, où l'homme vit solitairement sur les rives d'un lac, aux bords d'une forêt. Nulle part aussi cette influence n'a été dépeinte avec tant d'enthousiasme et dans un si grand nombre de légendes et de croyances superstitieuses; car qu'est-ce que toutes ces histoires de nains mystérieux qui gardent des trésors

dans les flancs des montagnes, d'elfes aériens qui dansent le soir dans les prairies, de Stromkarls, qui font vibrer leurs harpes d'argent dans le cristal des fleuves, sinon les vivants symboles de toutes les richesses profondes de la nature, de cette *alma Venus* si bien chantée par Lucrèce, et de toutes ces magiques harmonies qui sans cesse résonnent à l'oreille et charment la pensée de celui qui en a connu la suave douceur ?

Si bienfaisante que soit cette action de la nature, il est possible cependant qu'elle suscite dans l'âme des luttes pénibles, qu'elle éveille des regrets insurmontables, et devienne, selon les circonstances, une cause de malheur. Si elle domine trop puissamment l'homme appelé à vivre dans le monde, elle jette sur son esprit une sorte de teinte nébuleuse qui obscurcit à ses yeux l'aspect des choses réelles; elle provoque dans sa pensée des apparitions mélancoliques qui ne s'accordent point avec la nette et lucide pratique des affaires. De là des combats intérieurs, des combats incessants, où l'on fatigue ses forces et sa volonté; de là un sourd mécontentement de soi-même, et le mécontentement des autres, auxquels on ne peut révéler une plaie si tenace et si indéfinissable, et près desquels on se trouve à tout instant méconnu, incompris ; de là une irritation vivace, fréquente, qui, si elle n'est réprimée par une sage énergie, s'accroît avec les années, conduit peu à peu à l'isolement du cœur et aboutit à la misanthropie.

Le beau idéal d'une organisation morale et intellectuelle serait de pouvoir allier ces facultés poétiques, qui naissent dans la solitude par le sentiment de la nature, et ces facultés plus positives, plus actives, qui se développent dans le commerce du monde ; de sym-

pathiser avec tout ce qui est vraiment beau et honnête, et d'éloigner de soi toute idée exclusive. Mais il n'est donné qu'à bien peu d'hommes de maintenir en eux ce sage équilibre. On se laisse aller à un penchant qui dans le principe est très-rationnel et très-louable, mais qui peut être dangereux si, au lieu de le maîtriser, on lui laisse prendre tant de développement qu'il finisse par subjuguer notre volonté, et il peut résulter de là qu'on en vienne à faire d'une prédilection, qui était d'abord une qualité réelle, un défaut fatigant pour les autres et fatal pour soi-même. Telle fut la destinée de Zimmermann, et tout le secret de cette destinée est dans l'enceinte des murs et dans les pittoresques paysages de la petite ville de Brugg.

Il y a eu au XVIIe et au XVIIIe siècle plusieurs hommes illustres portant le nom de Zimmermann, et, chose remarquable, ils n'ont tous acquis leur illustration que par quelque idée excentrique. Le plus ancien des Zimmermann est un prédicateur de Dresde, né en 1598, mort en 1665, qui a laissé quinze cents sermons sur les livres de Samuel. Un autre, né en Hongrie, se signala par son zèle ardent pour la controverse théologique ; un troisième, originaire du Wurtemberg, se passionna pour les idées mystiques de Jacob Bœhme, parcourut l'Allemagne et les Pays-Bas en prêchant dans toutes les villes, et devint le chef d'une secte exaltée. Il y a eu encore un Zimmermann, de Zurich, qui, après avoir longtemps occupé dans sa ville natale une modeste place d'instituteur, devint professeur de droit naturel, et écrivit en latin, sur toutes sortes de sujets, de nombreuses dissertations. Il y a eu un chevalier Zimmermann, de Livourne, qui, servant comme lieutenant dans les gardes suisses, composa plusieurs

hymnes, et écrivit en vers allemands un *Essai sur les principes d'une morale militaire.* Il y a eu enfin un Zimmermann, simple teinturier du Palatinat, qui, possédé de la passion des voyages, s'enrôla comme matelot sur un des navires que Cook conduisait dans sa dernière expédition, et qui a écrit sur cette fatale exploration et sur la mort du célèbre navigateur anglais un petit livre où l'on trouve des détails généralement peu connus et curieux.

Le plus renommé de tous ces Zimmermann est celui dont nous voulons essayer de faire connaître le caractère et les œuvres : c'est Jean-Georges Zimmermann, auteur de deux ouvrages qui ont eu un succès européen : le *Traité de la solitude* et le *Traité de l'orgueil des nations.* Il naquit à Brugg, en 1728, d'une de ces familles patriciennes qui composèrent, dans la liberté des petits États helvétiques, une puissante et souvent très-arrogante oligarchie. Son père était sénateur. Sa mère était la fille de Pache de Morges, avocat au parlement de Paris. Zimmermann tient donc à la France par un des liens les plus étroits du cœur et par une des phases de son éducation. Dès son enfance, il apprit à lire, à parler le français, et ce qu'il y a de plus net, de plus vrai dans ses œuvres, nous pouvons, sans jactance nationale, l'attribuer aux premières impressions françaises qu'il dut recevoir de sa mère, et à celles qu'il éprouva plus tard en séjournant à Paris. Son père, qui était un homme fort instruit et fort éclairé, lui donna d'abord les meilleures leçons, et l'envoya, à l'âge de quatorze ans, terminer ses études à l'université de Berne. Après avoir, pendant cinq années, suivi avidement des cours de philosophie et de belles-lettres, l'âge étant venu pour lui d'entrer dans une car-

rière déterminée, il choisit la médecine, et les succès qu'il obtint dans la pratique de cette science prouvèrent assez qu'en prenant la résolution de s'y dévouer, il obéissait à un sage instinct. Le nom du célèbre Haller, son compatriote, retentissait dans toute l'Allemagne. Haller, après avoir étudié avec l'ardeur du génie la philosophie, les mathématiques, la botanique et l'anatomie ; après avoir écrit un majestueux poëme sur les Alpes, Haller avait accepté une chaire de professeur d'histoire naturelle à l'université de Gœttingen, et Zimmermann voulut commencer ses études médicales sous la direction de ce grand maître. Le professeur comprit de prime abord la distinction d'esprit de l'élève, et l'élève voua au professeur un culte affectueux, dont on retrouve la touchante expression à maint endroit du *Traité sur la solitude*. Entré à l'université de Gœttingen en 1747, Zimmermann en sortit en 1751, avec le grade de docteur. Tout en consacrant la plus grande partie de son temps à l'instruction spéciale qui était son but, il lisait et relisait sans cesse les poëtes de l'antiquité, et étudiait avec amour la littérature française et anglaise. C'est ainsi qu'il acquit une érudition philosophique, poétique, qui est une des qualités distinctives de ses œuvres. De Gœttingen, il s'en alla faire un sérieux et fructueux voyage en Hollande, en France, et retourna à Berne, où il devait retrouver Haller, à qui une santé délabrée par les travaux de la science ne permettait pas de continuer plus longtemps les pénibles fonctions du professorat. Zimmermann commença, à Berne, sa carrière littéraire par quelques articles insérés dans le *Journal helvétique*. Il épousa une jeune veuve, parente de son maître, et peu de temps après son mariage, la place

de médecin de Brugg étant devenue vacante, le jeune docteur la demanda, l'obtint, et retourna avec un titre officiel dans sa ville natale.

Ici commence pour lui une de ces existences toutes pleines de nobles aspirations et d'amères inquiétudes, une de ces existences qui présentent à l'œil attentif du physiologiste une série d'observations compliquées et une large source d'enseignements utiles.

Dès sa première jeunesse, il avait ressenti le charme de cette nature des bois et des montagnes, qui donne à l'esprit des habitudes rêveuses. L'étude des poëtes détermina en lui un penchant prononcé à la mélancolie, et lorsqu'il revint, après dix ans d'absence, dans sa cité natale, il y fut, dès son arrivée, fortement saisi par les tendres impressions de son enfance, par le vif sentiment d'une contrée toute poétique, et par l'aspect glacial d'une société vulgaire. Il rentrait là avec une rare variété de connaissances, après avoir recueilli les plus hautes leçons de la science, visité les écoles les plus célèbres, et suivi avec amour l'immense mouvement intellectuel de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre. Il se trouvait, avec sa supériorité, enlacé, enchaîné dans un cercle de petits bourgeois, où personne ne pouvait le comprendre, où son savoir et ses idées élevées devaient à tout instant choquer quelque préjugé héréditaire, quelque banale coutume, où le titre de savant n'inspirait aux uns qu'un stupide dédain, et à d'autres une jalouse défiance. Kotzebue et Picard nous ont dépeint, dans deux comédies spirituelles, les mesquines passions, les rivalités inquiètes, les ridicules des petites villes, et ces comédies n'ont eu tant de succès que parce qu'elles représentent malheureusement un état de choses trop vrai, et reconnu

de tout le monde. Zimmermann a, dans ses livres, ajouté plusieurs traits à l'œuvre du poëte allemand et du poëte français ; mais le tableau qu'il trace des misères intellectuelles d'une petite ville, si comique qu'il soit au fond, ne peut faire rire le lecteur, car on y reconnaît l'empreinte d'une âme qui a douloureusement souffert. C'est, sous la forme d'une esquisse satirique, une plaintive élégie, un accent profond de tristesse.

L'une des plus pénibles situations que l'on puisse imaginer dans ce monde est celle qui condamne un homme à vivre dans une sphère qui n'est pas la sienne, à remplir chaque jour des obligations factices pour lesquelles il ne ressent qu'un insurmontable mépris, à se voir enfin surpris dans sa force et son ardeur, et enveloppé, comme Gulliver, du réseau des Lilliputiens. En d'autres termes, là où il n'y a pas pour les hommes d'un esprit distingué, sympathie de cœur, libre élan de la pensée, attraction et confiance, il y a froissement, et si ce froissement se renouvelle chaque jour, à chaque heure, il est facile d'en comprendre les désastreuses conséquences.

Zimmermann en était là. Après avoir reconnu, comme un voyageur sagace, la froide aridité de la route qu'il était appelé à parcourir, il essaya de trouver dans l'étude une consolation aux souffrances morales qui le menaçaient. Il se remit à lire ses auteurs favoris, et il composa dans la retraite plusieurs ouvrages qui lui firent promptement une assez grande réputation. Quelquefois aussi il s'échappait de la bourgade où il se sentait si souvent humilié, oppressé, et il s'en allait à travers les campagnes respirer, avec la gaieté d'un enfant, l'air libre, le parfum des prairies,

et contempler avec l'enthousiasme d'un poëte les vastes sommités des montagnes et la merveilleuse splendeur des Alpes. Dans une des plus belles pages de son livre sur la solitude, il a dépeint en termes touchants les sensations qu'il éprouvait dans ses promenades solitaires. Il raconte qu'il allait s'asseoir sur une colline d'où ses regards et ses rêves planaient sur un immense paysage : d'un côté, le riant vallon arrosé par les flots écumeux de l'Aar et les ondes plus paisibles de la Reuss et de la Limat ; de l'autre, les mélancoliques coteaux parsemés de ruines, les vieux murs des châteaux de Habsbourg et d'Altenbourg ; çà et là, des bois aux teintes variées, des vignes couvrant les collines de leur feuillage dentelé, et à l'horizon, la magnifique chaîne des Alpes, les neiges éternelles, tantôt blanches et pures comme l'argent, tantôt voilées par un nuage sombre, et tantôt étincelantes aux rayons du soleil, comme des couronnes d'or et des colliers de diamants. Quand le pauvre rêveur avait lentement savouré la magique beauté de toutes ces scènes si douces et si grandioses ; quand il avait senti le charme de la nature pénétrer comme un baume vivifiant dans les plaies de son âme, il reportait ses regards vers la monotone cité où il allait passer la meilleure partie de ses jours ; dans la salutaire émotion qui le dominait alors, il se reprochait de n'avoir pas eu plus de patience avec ses concitoyens, et quand je rentrais, dit-il, dans l'enceinte de la ville, avec la joie intérieure que je venais d'éprouver, je tendais amicalement la main à chacun de mes voisins, et je saluais respectueusement monsieur le bourgmestre.

Mais cette condescendance ne durait pas plus longtemps que le sentiment du bien-être moral qui dilatait

son âme. Bientôt Zimmermann se retrouvait, comme un oiseau captif, à l'étroit dans sa cage sombre, et cette aspiration vers une existence plus large et plus libre, et ce manteau de plomb qui pesait sur sa destinée lui causaient une souffrance mortelle. Ah ! combien d'hommes dont le nom est cité avec honneur, dont le sort semble paisible et assuré, dont on envie peut-être la position calme et attrayante en apparence, et qui succombent intérieurement dans ce rude conflit d'un rêve idéal et d'une impérieuse réalité ! Un jour arrive pourtant où le regard le moins clairvoyant remarque qu'ils languissent, qu'ils s'affaissent ; on se demande alors d'où leur vient ce subit abattement, et l'on ne sait pas que celui dont le visage pâle, l'œil éteint révèlent à tout le monde une si profonde souffrance a épuisé ses forces dans cette lutte incessante contre deux puissances fatales qui le dominaient de côté et d'autre et ne lui laissaient ni trêve ni repos.

Zimmermann passa quatorze années dans cette douloureuse agitation, sur ce champ de bataille où il faut immoler tant de chères pensées et tant de pieuses affections. La mélancolique rêverie, à laquelle il s'abandonnait dès sa jeunesse, prit de jour en jour un plus grand ascendant sur lui. Il s'éloigna des sociétés que sa position lui faisait un devoir de fréquenter, et se jeta avec une sorte de désespoir dans une austère retraite ; et plus il s'abandonnait à cette prédilection, plus l'image du monde s'assombrissait à ses yeux.

Cependant ses œuvres avaient eu du retentissement parmi les hommes les plus éclairés. On le citait en Suisse et en Allemagne comme un savant médecin et comme un remarquable écrivain. Une épidémie ayant éclaté en Suisse, il la traita avec une rare habileté, et

publia sur cette maladie un livre qui obtint un grand succès dans les facultés médicales.

Trois ans après, on lui offrit la place de premier médecin du roi d'Angleterre à Hanovre, et il l'accepta. A peine arrivé dans cette ville, il regrettait, par une de ces tristes bizarreries de la nature humaine, la morne cité où il avait tant souffert, et qu'il avait tant de fois maudite au fond de son cœur. Bientôt il eut le malheur de perdre sa femme, à laquelle il avait voué la plus tendre affection, puis il vit s'éteindre sous ses yeux, dans une invincible consomption, sa fille, qu'il adorait, et dont il a parlé dans son livre avec un profond attendrissement. Il ne lui restait qu'un fils, dernier espoir de son nom, dernier objet de ses vœux et de ses sollicitudes. Le ciel ne lui accorda pas la joie de le conserver. Ce fils mourut tout jeune, dans l'égarement de la raison, soit par un excès de travail qui avait anéanti ses forces, soit par l'effet d'un vice organique.

A cinquante-deux ans, le malheureux Zimmermann, dépouillé, par ces trois catastrophes, de tout ce qui pouvait encore faire vibrer doucement quelques cordes dans son cœur, essaya de se rattacher aux pures joies de la vie en se mariant de nouveau. Il épousa la fille d'un de ses collègues, et ni ce mariage, qui, malgré la grande disproportion d'âge existant entre lui et sa jeune femme [1], ne lui causa jamais aucun pénible sentiment de jalousie, ni l'honorable position dont il jouissait, ni les témoignages de distinction qu'il recevait de toutes parts, ne purent subjuguer dans son esprit cette mélancolie invétérée qui peu à peu prenait tous les caractères d'une noire misanthropie.

[1] Elle avait trente ans moins que lui.

Pour comble de malheur, il se lança dans une polémique ardente, passionnée, où il attaquait un grand nombre de savants d'Allemagne. C'était à l'époque où les premiers symptômes de la révolution française jetaient la surprise et la terreur dans le monde entier. Zimmermann, qui avait tant de fois proclamé dans ses ouvrages les principes de liberté, fut effrayé de cette liberté si violente et si impétueuse. Il accusa toute une secte de philosophes allemands, qu'il appelait les *illuminés*, d'avoir propagé les idées les plus subversives. Dans son alarme, il en appelait aux rois, aux princes des États germaniques, et les conjurait d'user de tout leur pouvoir pour réprimer les excès d'une prétendue philosophie qui menaçait d'anéantir la religion et de bouleverser les empires. Plusieurs personnages considérables l'appuyèrent dans cette lutte où il s'était jeté si hardiment, et l'empereur Léopold II accueillit ses écrits avec une faveur marquée; mais, bientôt après, ce souverain mourut, et Zimmermann, privé de cette puissante protection, resta en butte aux récriminations, à la colère d'un parti fanatique et implacable.

Cette dernière lutte acheva d'accabler dans sa constante mélancolie le pauvre Zimmermann. Il tomba dans un état de fièvre misanthropique, où il voyait se dresser devant lui les fantômes les plus hideux, où il se sentait à tout instant saisi par des terreurs imaginaires qui le faisaient trembler. « Je cours risque, écrivait-il en 1794 à son ami Tissot, d'être obligé de fuir bientôt comme un pauvre émigré, d'abandonner ma maison, avec la chère compagne de ma vie, sans savoir où reposer ma tête, sans trouver un lit pour y rendre le dernier soupir. »

Il était à cette époque dans un tel état de langueur

qu'il avait besoin de recourir aux plus fortes potions de laudanum pour obtenir un peu de sommeil. Il essayait cependant encore d'accomplir ses devoirs de médecin ; on le conduisait en voiture chez ses malades, mais il arrivait près d'eux tellement affaibli, que parfois, en s'asseyant à une table pour écrire une ordonnance, il s'évanouissait. Un voyage dans le Holstein, qu'on lui prescrivit comme un moyen de distraction, ne lui procura qu'un faible soulagement. De retour à Hanovre, il tomba dans un marasme où toutes ses facultés s'éteignirent ; il se voyait, dans son délire, réduit à la dernière mendicité, condamné à mourir de faim, et ce sage philosophe, qui a exprimé dans ses livres tant de nobles pensées, qui a parlé en termes si touchants de la paix de l'âme, des charmes de la solitude, des salutaires effets du travail ; cet homme dont les bienfaisants écrits ont ramené le calme et porté la consolation dans tant de cœurs inquiets et affligés, mourut sans consolation. Étrange et funeste exemple de ces égarements de l'imagination dont il avait si souvent et si dignement dépeint les dangers ! Sa mort est comme une dernière page à ajouter à celles qu'il a écrites, un dernier et douloureux enseignement à joindre aux leçons de morale qu'il réunissait avec une intelligence si belle et dans un but si louable.

Zimmermann se rendit aussi célèbre par son expérience médicale que par ses écrits philosophiques. En 1785, Frédéric le Grand, frappé de la maladie dont il devait mourir, l'appela à Sans-Souci, pour avoir ses conseils. En 1789, il reçut l'ordre de se rendre à Londres, pour assister le roi d'Angleterre, qui était aussi très-souffrant ; mais cette fois il n'accomplit pas en entier sa mission, car il apprit à la Haye que l'au-

guste malade était hors de danger. Il a écrit sur la médecine plusieurs ouvrages qui ont été dans le temps fort appréciés des hommes de l'art, et que l'on a traduits en français. Ne pouvant le juger à ce point de vue spécial, nous essaierons seulement de faire connaître ses œuvres de morale, c'est-à-dire son *Traité de l'orgueil national* et l'*Essai sur la solitude.* Nous ne parlons pas de deux autres ouvrages sur Frédéric le Grand, qui ne renferment que des réflexions de circonstance, des faits connus aujourd'hui de tout le monde, et des anecdotes qui échappent à l'analyse.

Le *Traité de l'orgueil national* mérite d'être classé parmi les bons écrits des moralistes modernes. On n'y trouvera ni la mâle et noble concision de Vauvenargues, ni l'intelligente sobriété de la Bruyère, ni la sévérité d'axiomes de la Rochefoucault, mais une teinte douce, unie à une grave pensée, et un ton humoristique soutenu par de nombreuses et piquantes citations.

L'auteur part de ce principe que tous les hommes sont dominés par l'orgueil, enfant de l'amour-propre, amour-propre de naissance, de talent, de fortune, qui se manifeste à tous les âges, et se retrouve dans toutes les conditions. « Est-il bien vrai, demandait, à Londres, un maître à danser français, que M. Harley ait été fait comte d'Oxford et grand trésorier d'Angleterre ? — Oui, lui répondit-on. — Je ne conçois pas ce que la reine trouve de merveilleux dans ce Harley. J'ai perdu deux ans avec lui sans pouvoir lui apprendre à danser. »

L'amour-propre, dit Zimmermann, donne à l'homme une fausse idée de sa valeur, et corrompt ses idées sur le mérite des choses. L'oisif se raille de l'homme d'étude ; le joueur regarde comme un profond igno-

rant celui qui ne connaît pas les cartes ; le bourgmestre, gonflé de sa vaine importance, demande, avec une orgueilleuse satisfaction de sa propre personne, à quoi peut servir le pauvre être qui a le temps de faire un livre. Même fatuité parmi les savants, et même injustice à l'égard de leurs émules. Le naturaliste affecte un sublime dédain pour les opinions du médecin ; le physicien, qui met sa gloire à électriser une bouteille, ne comprend pas que le monde puisse s'amuser à lire de fades discours sur la paix et sur la guerre ; l'auteur d'un in-folio méprise celui qui n'écrit qu'un in-douze ; le mathématicien méprise tout. On demandait un jour ce que c'était qu'un métaphysicien. « C'est un homme qui ne sait rien, répondit un mathématicien. »

Il en est des nations entières comme des individus dont elles se composent. Chaque peuple s'attribue quelque qualité qu'il refuse à ses voisins. Chaque village, chaque ville, chaque province a son orgueil particulier, et chaque citoyen reçoit, comme par reflet, une partie de l'orgueil général. Dans quelques cités républicaines de la Suisse, on ne regarde que comme de pauvres gens, bien peu favorisés de Dieu, les étrangers. Un jour, on disait à un marchand d'une de ces cités qu'un prince d'Allemagne était amoureux de sa fille. — « Qu'il y vienne ! répondit-il fièrement ; pense-t-on que je voudrais donner ma fille à un homme qui n'est pas citoyen ? »

La même supériorité dédaigneuse que les hommes affectent l'un à l'égard de l'autre, on la retrouve dans l'esprit vaniteux des différentes nations. Le Groënlandais n'a qu'une estime très-modérée pour le Danois ; le Kalmouk se croit bien préférable au Russe ; le nègre, dépourvu de toute espèce d'instruction, est extrê-

mement vain. La plupart des peuples ressemblent en ce point à cet Espagnol qui disait que c'était un grand bonheur que le diable, en essayant de tenter Jésus-Christ par l'aspect de toutes les contrées qu'il lui montrait, ne se fût pas avisé de lui faire voir l'Espagne, car assurément le Fils de Dieu n'aurait pu résister à la tentation.

Les fabulistes indiens racontent qu'il existe une contrée dont tous les habitants sont bossus. Un jeune homme beau et bien fait y arrivant un jour fut à l'instant entouré d'une multitude de gens qui, en le regardant, éclataient de rire. L'un d'eux, touché pourtant de l'embarras de l'étranger, prit la parole et leur dit : « Arrêtez, mes amis ; n'insultez pas à l'infirmité de ce malheureux. Si le ciel nous a faits beaux, s'il a orné notre corps de cette bosse majestueuse, allons au temple lui rendre grâces de ce bienfait. »

Zimmermann passe tour à tour en revue les diverses prétentions sur lesquelles chaque peuple appuie ses idées de supériorité et ses raisons de dédain à l'égard des autres. Celui-ci vante sa lointaine origine, perdue dans la nuit des temps ; cet autre, sa religion, ou sa constitution politique, ou sa bravoure. Les Égyptiens se regardaient comme les plus anciens habitants de la terre ; les Arcadiens ne voulaient pas croire à l'astrologie, parce qu'ils prétendaient être nés avant la lune. Les Japonais se croient issus directement des dieux. La première de leurs divinités établit sa demeure au Japon, qu'elle avait créé avant le reste de la terre. Avec ses six descendants, qui gouvernèrent le pays pendant une longue suite de siècles qu'il est impossible d'énumérer, elle composa la première dynastie des esprits célestes ; les trois premiers dieux n'avaient

point de femmes, ils engendraient par eux-mêmes, et donnaient le jour à ceux qu'ils avaient conçus. Les autres, associés chacun à une femme, se reproduisirent cependant d'une façon incompréhensible. Puis il en vint un qui apprit de l'oiseau Isiatadakki une autre manière d'engendrer, et son union avec les femmes fit perdre la nature divine à ses descendants. Les peuples de l'Indoustan font remonter, au dire de Bernier, l'origine de leur langue sanscrite à des milliers d'années; les habitants du Paraguay disent que la lune est leur mère. Quand elle s'éclipse, ils sortent à la hâte de leurs cabanes, poussent des hurlements affreux, et lancent des flèches en l'air pour épouvanter le chien qui veut la manger.

Le docte auteur de ce livre se trompe pourtant, lorsqu'il ajoute à ces exemples de crédulité populaire à une antiquité fabuleuse, l'exemple de la Suède. C'est Rudbeck seul qui, dans son *Atlantica*, a conté des fables merveilleuses continuées par quelques-uns de ses adeptes, mais rejetées par le peuple suédois, qui pourtant s'attribue aussi une assez belle et pompeuse origine.

Dans le chapitre sur la religion, Zimmermann exprime ces idées philosophiques du XVIIIe siècle, qui se résumaient en un agréable déisme. « Les hommes, dit-il, ne devraient pas se damner si légèrement. Nous paraîtrons au tribunal d'un Dieu d'amour qui jugera la fidélité et la sincérité de notre conduite. Si l'on ne prend pas le chemin le plus court et le plus aisé, on ne laisse pas d'arriver au but, quand on croit à la nécessité d'une vie pure et vertueuse, et aux promesses de la religion. » Les Turcs sont convaincus que le patriarche Abraham était un vrai musulman. L'Arabe, persuadé

de l'infaillibité de son calife, rit de la sotte crédulité du Tartare, qui croit son lama immortel. Une plume d'oiseau, une corne, une coquille, une racine consacrée par quelques mots mystérieux, sont pour les nègres un grave objet d'adoration. Les habitants des montagnes de Bata sont persuadés que tout homme qui mange avant sa mort un coucou rôti est saint, et se moquent de l'Indien, qui croit à la puissante influence de la vache conduite près du lit d'un malade. Les Japonais rendent à leur Daïri des honneurs divins. La terre n'est pas digne de le porter. Le soleil ne mérite pas de luire sur sa tête. On a tant de respect pour la sainteté de sa chevelure, de sa barbe et de ses ongles, qu'on n'ose les lui couper que pendant son sommeil, parce qu'alors le service qu'on lui rend est regardé comme un larcin qui ne peut le souiller. Autrefois, il était obligé de s'asseoir sur un trône pendant quelques heures de la matinée, et de se tenir dans le plus complet état d'immobilité, car on croit que le feu, la guerre et les autres fléaux désoleraient les provinces de l'empire, s'il soulevait seulement les paupières.

Le plus sot orgueil est celui qui naît de l'ignorance. Les Chinois nous en donnent un étonnant exemple. Enfermés dans l'enceinte de leur immense muraille, absorbés dans l'étude de leurs propres lois et de leur propre langue, les lettrés chinois, les mandarins, ne regardent les autres contrées que comme de misérables pays indignes de correspondre avec le leur. Ils se sont fait une géographie d'une nature curieuse. Pour eux, la terre est un grand carré dont la Chine occupe au centre la plus large, la plus belle partie. Les autres empires ne sont que de pauvres régions, jetées çà et là, comme de petites îles créées par hasard. Leur patrie

s'appelle *Chou-Koui*, royaume du Milieu, et *Lien Hia*, c'est-à-dire royaume qui renferme tout ce qui est sous le ciel. Quant à ces malheureuses îles, que Dieu a dispersées d'une main dédaigneuse autour du Céleste Empire, l'une est, disent-ils, habitée par des nains qui vivent entassés les uns sur les autres, comme les grains d'une grappe, de peur d'être enlevés par les aigles et les vautours ; dans une autre, les habitants ont un trou dans la poitrine, on leur met un bâton dans ce trou pour les transporter en différents cantons. Le reste à l'avenant.

Depuis les récentes guerres de la Chine avec l'Angleterre, il est probable que les Chinois ont modifié leurs idées cosmographiques, et ils pourraient bien envisager aujourd'hui cette île britannique, qui leur impose si durement ses lois oppressives, comme un pays assez formidable ; cependant, un de nos fonctionnaires, arrivé tout récemment de Macao, nous disait, il y a quelques jours, que le Portugal, avec lequel ils ont eu de fréquentes relations, passait à leurs yeux pour la plus puissante et la plus large contrée du globe, après la leur.

Après avoir ainsi retracé toutes les fausses idées de suprématie qui dominent les différents peuples, soit par un sentiment exagéré de leur propre valeur, soit par un injuste dédain à l'égard des autres peuples, dont ils ne connaissent pas, ou dont ils affectent de ne pas connaître le mérite particulier, le philosophe bernois se plaît à développer tous les sentiments d'orgueil légitime qu'une contrée peut avoir, et qu'elle doit prendre à tâche de conserver : souvenirs d'une gloire nationale, tentatives généreuses, actions d'éclat sur le champ de bataille, conquêtes scientifiques et litté-

raires. Il engage les peuples à se rappeler sans cesse la sagesse de leurs aïeux, les grandes pages de leur histoire, afin de se fortifier par là contre les adversités présentes, de s'affermir dans une ardente pensée d'étude, d'amélioration sociale, de patriotisme, et de rendre leur avenir digne de leur passé.

Ce livre présente, comme on le voit, les deux faces complètes d'une immense question : critique sévère d'un grave et dangereux défaut, image brillante d'une qualité populaire qui doit avoir la puissance d'une vertu. On lit dans le privilége qui fut accordé, en 1768, à la traduction en français de ce traité de Zimmermann, le passage suivant : « J'ai jugé cet ouvrage d'autant plus digne de l'impression, que l'auteur y montre beaucoup de justesse et de solidité de raisonnement. » Par cette solidité de raisonnement, Zimmermann en était venu à prédire les tempêtes qui devaient bouleverser la France et agiter toute l'Europe. « Nous touchons, dit-il dans ce même livre sur l'orgueil national, à une grande révolution dans ce siècle, où la lumière commence à jaillir une seconde fois des ténèbres. On remarque une sorte de nouvelle résurrection en Europe. Les nuages de l'erreur et de la crainte se dissipent. Fatigué d'un long esclavage, on brise les chaînes des anciens préjugés pour réclamer les droits de la raison et de la liberté. La lumière et l'esprit philosophique répandus de toutes parts, les vices qu'ils font apercevoir, les assauts qu'on livre aux fausses croyances du temps, annoncent, dans les opinions, une hardiesse qui dégénérera en une audace criminelle, qui causera aux uns la perte de leur liberté, à d'autres celle de leur fortune, qui fera abattre des têtes, et substituera malheureusement les sophismes

de l'erreur à la saine logique. » Une quarantaine d'années plus tard, la prédiction sinistre de Zimmermann n'était que trop bien vérifiée. Le philosophe avait acquis, par ses sages réflexions, le don de prophétie que les anciens accordaient à l'intuition du poëte.

Le *Traité de la solitude* date de la jeunesse de Zimmermann. Ce n'était d'abord qu'une dissertation très-restreinte, qu'il composa dans sa petite ville de Brugg, en 1766. Trente ans après, il reprit ce premier travail et en fit quatre gros volumes [1]. Peu de livres allemands ont obtenu en Europe un succès plus populaire que celui-ci. Il a été traduit dans toutes les langues, et reproduit en France plusieurs fois ; mais personne, que je sache, ne s'est avisé de le traduire en entier, car c'est une œuvre qui joint, à de remarquables qualités de pensée et de style, tous les lourds défauts qu'on ne remarque que trop souvent dans les productions de la littérature allemande. Il y a là des longueurs fastidieuses, des dissertations infinies qui ne touchent que par un faible côté au sujet que l'auteur a pris à tâche de traiter, des observations répétées jusqu'à la satiété, parfois même, à quelques centaines de pages, des contradictions manifestes. Il semble que Zimmermann, en composant ce livre, se soit laissé aller tout simplement au plaisir d'écrire les réflexions qui lui venaient à l'esprit dans certains moments de retraite et de silence, sans s'apercevoir que quelques semaines, quelques jours peut-être auparavant, il avait déjà dit les mêmes choses, à peu près dans les mêmes termes, ou que, selon une influence accidentelle, il démentait précisément l'opinion qu'il avait exprimée dans une autre

[1] Les deux premiers volumes parurent en 1784, les deux autres en 1786.

disposition d'esprit. Notons encore, en signalant les parties défectueuses de ce livre, que Zimmermann, subjugué par les maximes philosophiques de son temps, se lance à tout propos dans une ardente polémique contre les cloîtres et contre toutes ces vives croyances décorées, par le XVIIIe siècle, du nom de fanatisme. Notons encore qu'en puisant une grande part de ses idées dans le cercle fort restreint où sa vie était enfermée, dans des incidents passagers, il donne par là même fréquemment à son œuvre une couleur trop locale, trop éphémère, et atténue d'autant le caractère de généralité qu'elle devrait avoir.

Les Anglais ont fait des quatre volumes diffus de Zimmermann un joli volume qui figure honorablement dans la collection des *British Classics* de Walker. Mercier, qui le premier fit connaître cet ouvrage en France, M. Jourdan, à qui nous en devons une traduction qui annonce une parfaite connaissance de la langue allemande, et quelques autres traducteurs ont considérablement abrégé cet ouvrage, et nous croyons qu'il doit être plus abrégé encore.

Il en est de beaucoup de livres allemands comme de ce fruit du cocotier dont le suc est caché sous un épais tissu de membranes filandreuses, et celui-ci est assurément l'un de ceux où l'on trouve le plus de séve et de saveur quand une fois on l'a dégagé des pages oiseuses, des répétitions monotones, des digressions superflues qui en dérobent à tout instant les qualités essentielles.

Zimmermann a écrit ce livre avec une tendre mélancolie et un sage esprit d'observation. Il est l'apôtre fervent de la solitude; mais il n'en représente les avantages qu'après en avoir d'abord signalé les incon-

vénients. « L'homme est né, dit-il, pour vivre en société ; il a des devoirs à remplir dans le monde, devoirs de citoyen, de famille, de relations affectueuses. Il ne doit pas briser la chaîne de ces devoirs pour se retrancher dans la retraite avec un froid égoïsme ou une sauvage misanthropie. Si la solitude calme et apaise les passions les plus fougueuses, il est possible aussi qu'elle les entretienne et leur donne un essor plus impétueux. Il faut, pour en goûter la salutaire influence, y porter des pensées de travail, des idées de raison. Rien de meilleur, en certains moments de la vie, qu'une solitude sage et dignement occupée ; rien de plus dangereux qu'une solitude où l'on ne porte que de mauvais penchants, qu'on ne cherche point à corriger, et des habitudes de désœuvrement. »

Après avoir fait ses réserves de morale et de philosophie, l'auteur développe avec un charmant abandon le côté le plus attrayant de son idée favorite, les avantages de la solitude pour l'esprit, pour l'imagination, pour le cœur. Tantôt il dépeint avec un enthousiasme poétique les grandes scènes de la nature qui doivent attirer nos regards et charmer notre pensée, les douces joies de la vie paisible et solitaire ; tantôt il évoque tous les souvenirs de ses études et cite l'exemple des hommes les plus célèbres qui ont trouvé dans la retraite un repos et une satisfaction intérieurs qu'ils avaient vainement cherchés dans un tumulte splendide ; tantôt enfin, il prend l'accent pénétré d'un père qui parle à ses enfants, d'un maître qui donne une amicale leçon à ses élèves, il enseigne à ses lecteurs l'amour de la solitude, les modestes vertus, les pieux désirs qu'ils doivent y porter, et leur fait un tableau touchant du bonheur qu'ils y goûteront.

Il tombe souvent dans d'injustes exagérations quand il décrit les vices, les périls et les ennuis du monde. On voit que cette image, sur laquelle il revient sans cesse, a été tracée avec une amère pensée, d'après cette société des petites villes, où il éprouva tant de vives souffrances, cette société mesquine, jalouse, qui n'est occupée que de sa sotte importance et de ses misérables rivalités. Mais il n'est personne qui, tout en s'honorant de fréquenter un monde plus élevé que celui dont le pauvre Zimmermann fut presque toujours entouré, qui, tout en recherchant avec empressement les entretiens, le mouvement des salons, n'éprouve aussi mainte fois ce vide douloureux de l'âme, dépeint en termes saisissants dans ce livre sur la solitude, et n'aspire avec une triste ardeur au silence, à la liberté de la retraite. Il n'est personne aussi qui, dans les jours d'adversité, dans les heures de deuil, n'ait compris, comme Zimmermann, que les relations du monde, même du monde le plus noble, le plus choisi, ne brisent point l'aiguillon de la souffrance, et qu'il faut chercher dans la solitude la plante qui guérit les blessures du cœur.

Toutes ces vérités ne sont, sans doute, pas neuves; mais le sage philosophe a su leur donner un nouvel attrait par la vive conviction avec laquelle il les exprime, par les exemples qu'il y joint et les réflexions personnelles qui en sont le développement.

Quand cet ouvrage parut, Catherine II envoya à l'auteur une bague en diamants, une médaille d'or à son effigie, avec un billet écrit de sa main : « A M. Zimmermann, pour le remercier des excellentes recettes « qu'il a données à l'humanité dans son livre sur la « solitude. »

La puissante impératrice de Russie n'a été, dans cette démonstration, que le splendide interprète des sentiments de tous ceux qui liront ce livre, non point comme on lit un roman, en courant d'une page à l'autre, mais avec une pensée sérieuse et réfléchie. Pour les natures tendres et mélancoliques, c'est une œuvre d'un parfum exquis, pour les gens du monde un utile conseil, pour les hommes d'étude un salutaire encouragement. On aimera à l'avoir près de soi dans ses moments de retraite, et l'on y reviendra surtout dans ses jours de douleur comme on revient à une douce et affectueuse parole.

X. MARMIER.

LA SOLITUDE

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

Dans cette vie inquiète, au milieu de la contrainte des devoirs et des affaires, dans les chaînes du monde, au déclin de mon existence, je veux me rappeler l'ombre de mes joies évanouies, l'ombre des jours de ma jeunesse, où je trouvais mon bonheur dans la solitude, où je n'entrevoyais pas de refuge plus doux que celui des cloîtres, des cellules bâties sur les montagnes, où je m'élançais avec ardeur dans les profondeurs des forêts, dans les ruines des vieux châteaux, et où je n'avais pas de plaisir plus vif que de m'entretenir avec les morts.

Je veux méditer sur une idée importante pour l'homme, sur les dangers et les consolations de la solitude, sur les avantages qu'elle procure, avantages que les peuples les plus célèbres ont reconnus de tout temps, mais qui n'ont peut-être jamais été assez discernés. Je veux réfléchir au secours puissant qu'elle

nous offre quand le chagrin dessèche notre cœur, quand la maladie nous énerve, quand le fardeau des jours pèse sur nous, quand nous éprouvons des douleurs que notre âme ne peut supporter.

Ah! je renonce volontiers au monde et à ses distractions, à tout ce que l'on appelle les joies de la vie, pourvu que je puisse avoir quelques heures de loisir et de repos, pourvu que, seul et libre, je puisse dire sur la solitude quelques vérités utiles qui occupent un instant l'homme du monde, et émeuvent les gens de bien.

La solitude est une situation où l'âme s'abandonne à ses propres réflexions : nous jouissons de la solitude, soit lorsque nous prenons plaisir à nous séparer du tumulte humain, soit lorsque nous détournons notre pensée de ce qui nous entoure.

Chacun se livre alors à ses méditations, selon sa nature d'esprit, son développement d'intelligence et ses vues particulières. Regardez les bergers assis à l'écart. L'un d'eux chantera quelque chanson; un autre se cisèlera un vase; un troisième observera la nature; un quatrième fera de la philosophie; un cinquième rêvera; et s'il se trouvait là, sous l'ombre des arbres, au bord du ruisseau paisible, une belle jeune fille, chacun d'eux peut-être serait amoureux. Mais dans la triste absence de tout ce dont le cœur a besoin, lorsqu'on se trouve seul à regret, on n'a d'autres ressources que de s'occuper, comme on peut, de ses propres idées. Chaque homme obéit alors à une impression particulière. Celui-ci recherche le chant du rossignol; cet autre ne veut entendre que le cri du hibou. Il en est à qui l'obligation de rendre des visites inspire un profond dégoût, et l'ennui les retient dans leur demeure.

Le pauvre cœur s'attache à ce qui lui procure plus de satisfaction que ne lui en offre sa situation. Dans le couvent de Sainte-Magdeleine, à Hildesheim, je trouvai un jour toute une volière pleine de canaris, qui récréaient la cellule d'une religieuse. Un gentilhomme du Brabant a passé vingt-cinq ans en parfaite santé dans l'enceinte de sa demeure. Son bonheur consistait à former une collection de tableaux et de gravures, et il ne sortait point de sa maison, parce qu'il craignait l'impression de l'air, et parce qu'il avait pour les femmes l'antipathie que certaines personnes éprouvent pour les souris.

Ceux qui sont condamnés à la prison recherchent également, dans leur solitude forcée, tout ce qui peut les distraire. Le philosophe genevois Michel Ducret, enfermé dans une forteresse du canton de Berne, s'occupait à mesurer la hauteur des Alpes ; le baron Trenck ne songeait, dans la citadelle de Magdebourg, qu'au moyen de s'évader, et le général Walrave passait son temps à élever des poules.

On peut signaler toutes ces particularités dans un livre sur la solitude, sans pénétrer très-avant dans la question principale. J'ai cherché à ne point perdre de vue le but que je m'étais proposé, quoique parfois je paraisse m'en écarter, et j'espère pouvoir démontrer, par une assez longue série d'observations, le caractère de la solitude, son action, ses dangers et son heureuse influence. Par solitude, je n'entends point une scission complète du monde ou une vie d'ermite. On peut trouver la solitude dans une ville comme dans un cloître, dans le cabinet d'étude d'un savant, dans l'éloignement temporaire de la foule. On peut être seul au milieu d'une réunion nombreuse. Une femme allemande, imbue des préjugés de la vieille aristocratie,

sera seule dans une société où nulle autre femme n'aura, comme elle, l'honneur de compter seize quartiers. Un penseur est souvent seul à la table des grands. Plaçons-nous, dans une assemblée, en dehors de ce qui nous entoure, recueillons-nous en nous-mêmes, nous voilà aussi seuls qu'un moine peut l'être dans sa cellule, ou un ermite dans sa grotte. On peut être seul dans sa maison, au milieu du mouvement le plus bruyant, comme dans le morne silence d'une petite ville, à Londres et à Paris, comme dans le désert d'une Thébaïde.

Un livre sur les résultats de la solitude est un document de plus à ajouter à toutes les recherches qui ont été faites pour assurer le bonheur de l'homme. Moins l'homme a de besoins, plus il s'efforce de découvrir en lui de nouvelles sources de jouissances. Plus il a de facilité à se séparer des autres hommes, plus il est certain de trouver la véritable félicité. Tous les amusements du grand monde ne me semblent point dignes de l'envie dont on les honore. Mais il faut dire aussi que ces systèmes tant vantés de retraite absolue ne sont pour la plupart que des rêves irréalisables. S'il est beau et noble de se rendre indépendant des autres hommes et de se retirer quelquefois à l'écart, il est bon aussi de se rapprocher de la communauté sociale et d'y apporter un esprit amical, car nous sommes, Dieu soit loué ! appelés à vivre en société.

CHAPITRE I

DU PENCHANT A LA SOCIÉTÉ.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Des besoins innombrables, un penchant naturel, inné, forment les liens de la société, et nous voyons par là que nous ne sommes pas faits uniquement pour la solitude. La société est le premier besoin de l'homme. Dieu lui-même a consacré le penchant à la vie sociale par ces paroles : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Puis il ajouta : « Je lui donnerai une compagne avec laquelle il vivra. » Dans le monde, on dénature le sens des paroles de Dieu, et l'on s'imagine que, pour que l'homme ne soit pas seul, il faut qu'il se montre chaque jour dans un cercle ou dans un salon. Le penchant à la vie domestique, aux relations intimes, est inné en nous. En le suivant, nous obéissons à notre propre nature. Mais dès que nous sentons s'éveiller le penchant qui nous entraîne vers les réunions du monde, nous devons être sur nos gardes. Le premier est indestructible aussi longtemps que l'homme reste

fidèle à sa vocation. Le second est une œuvre d'oisiveté, un besoin factice, une habitude qui naît de l'ennui et de la curiosité.

Il y a dans les relations affectueuses une source indicible de bonheur. En exprimant nos sensations, en faisant avec un ami un sincère échange de nos idées et de nos conceptions, nous éprouvons une sorte de volupté, à laquelle l'ermite le plus indifférent ne reste pas indifférent. Je ne puis faire entendre mes plaintes aux rochers, ni raconter mes joies aux vents du soir. Mon âme soupire après une âme qu'elle aime comme une sœur ; mon cœur cherche un cœur qui lui ressemble. Le ciel et la terre disparaissent près de la femme que nous aimons. Loin du monde et de ses liaisons, quel plaisir goûterions-nous dans la plupart de nos connaissances, de nos sentiments et de nos pensées ? De même tout semble froid, morne, désert dans les réunions les plus brillantes, s'il ne s'y trouve pas un cœur attaché à nous par l'affection.

Mais si vous renoncez au tourbillon des plaisirs, on vous appelle misanthrope. Si, pour travailler à une œuvre importante que vous ne pouvez accomplir que dans le silence de la retraite, vous vous exemptez des visites monotones, on dit que vous êtes insociable. Si vous fuyez le monde, soit dans une de ces heures de découragement où tout se montre à l'esprit sous les couleurs les plus sombres, soit dans les regrets que vous cause un amour malheureux, dans ces regrets profonds où vous ne voyez plus rien qui vous attire, qui vous satisfasse, et personne qui vous comprenne, on dit que vous êtes un insensé. Cependant vous ne renonceriez point au monde, si vous y trouviez toujours un cœur qui répondit à votre cœur et non point quelques-unes de ces vaines poupées pareilles à celle

dont une dame me parlait un jour. Elle était encore presque enfant, lorsque son tuteur lui donna une poupée des plus belles. Le lendemain il voulut voir quel effet avait produit son présent. La poupée était au feu. « Pourquoi, ma fille, dit le tuteur, as-tu anéanti ce que je t'avais donné ? » La jeune fille lui dit en pleurant : « J'ai dit à cette poupée que je l'aimais, et elle ne m'a pas répondu. »

Bien des circonstances peuvent nous rendre ou nous faire paraître peu sociables ; mais il faudrait être d'une nature vraiment sauvage pour détester tout le genre humain.

Les penchants les plus évidents et les plus secrets, les besoins les plus naturels et les plus incontestables nous portent à nous rapprocher de nos semblables. Nous cherchons avec empressement une personne aimante, avec laquelle nous puissions nous lier de plus en plus, qui nous écoute plus complaisamment que d'autres, et nous comprenne mieux, qui agisse sur nous et qui éprouve en même temps notre influence. Les circonstances ne permettent pas toujours de choisir nos relations selon notre goût, selon les mouvements de notre esprit et de notre cœur. Mais le besoin de nous épancher l'emporte sur toutes ces considérations, et plus d'une belle dame, dans son isolement, peut dire, comme cette cuisinière de Hanovre, à qui l'on reprochait d'avoir eu une quantité de fiancés, et qui répondit : « Il faut qu'une jeune fille ait un ami, ne fût-ce qu'un échalas. »

Plus d'une honnête personne ne peut marcher si l'on ne fait attention à sa marche ; mais si vous observez ses pas, si vous la suivez dans ses actions, elle vous embrasse avec reconnaissance. Quelle puissance l'amour n'exerce-t-il pas sur une belle âme ! Nous ne

voulons pas seulement sentir notre existence en nous-mêmes, nous voulons la sentir dans les objets placés en dehors de nous.

Le germe de l'amour naît quelquefois des émotions d'une âme qui ne se rend pas nettement compte de ses penchants, mais qui éprouve vivement qu'il n'est pas bon d'être seul.

La bonté, la bienveillance, l'affection, le désir d'échanger ses pensées, de partager avec un autre être ses joies et ses souffrances, d'enchaîner son cœur à un autre cœur, de se sentir vivre en lui et de reconnaître qu'il vit en nous, voilà les émotions ravissantes; et si l'homme n'est pas doué par lui-même de cette force d'attraction, s'il n'attire pas les autres à lui, il est du moins attiré par les autres.

Il existe cependant un penchant factice pour la société qui souvent rend l'homme incapable de vivre avec lui-même. Ne trouvant plus aucune satisfaction dans son esprit, il s'éloigne du monde, il lui semble qu'il s'éloigne de toutes les joies de la vie : alors, adieu le bonheur possible, adieu les charmes de la solitude ! il faut à cet homme le mouvement, le bruit, l'éclat, les réunions nombreuses.

Jamais l'Allemagne n'a autant aimé les assemblées de salons qu'à présent. Les classes inférieures du peuple imitent les usages du grand monde. Partout on dissipe son temps. Rester seul, vivre seul, est maintenant en Allemagne une chose pour ainsi dire honteuse.

Les enfants qui peuvent à peine marcher connaissent déjà l'étiquette des visites. Ils se font annoncer, et l'on se fait annoncer chez eux. Ces petites marionnettes reçoivent des convives et donnent des collations. Dans nos grandes cités, on vit d'une vie dissi-

pée, comme à Londres et à Paris. Les petites villes imitent les grandes, de même que les pauvres imitent les riches. On voit de pauvres bourgades allemandes où il y a un club et des réunions hebdomadaires.

Les bohémiens ont aussi une espèce de club dans une des belles et riches provinces du nord de l'Allemagne. Chaque samedi, ils se réunissent dans un moulin pour fumer et manger ce qu'ils ont recueilli pendant la semaine, soit en volant, soit en mendiant. Le possesseur du moulin tolère cette réunion, par politique, pour n'être pas volé, et par curiosité, parce qu'il apprend ainsi toutes les nouvelles du pays.

L'Allemagne est peuplée à présent d'une foule d'associations publiques ou secrètes qui ont une grande force. Il résulte de là une vaste communauté d'idées et une puissante action dirigée vers un même but ; mais tous ces mobiles de la vie sociale, tous ces moyens employés pour nous rappeler à la vertu, cette inoculation des devoirs d'homme et de citoyen par les lois, par la morale, par des dogmes mystérieux, par la religion, tout ce qui doit élever l'homme au-dessus de l'homme, ne suffit pas encore, si l'on ne pense trouver que des fleurs sur son chemin, si l'on veut moissonner avant d'avoir semé. Nous nous laissons souvent séduire par des chimères ou par de fausses apparences, nous voulons ce que le législateur n'a pas voulu, et c'est ainsi qu'échouent les plus grands projets de ceux qui donnent des lois aux hommes.

Hélas ! que de peines inutiles nous nous imposons ! Et souvent la première cause de nos mouvements, de notre tentative, de nos actions, c'est la crainte de l'ennui.

L'ennui est une peste à laquelle on croit échapper

en sortant de la retraite, et qu'on ne rencontre jamais plus vite que dans la société. C'est un vide de l'âme, un anéantissement de notre activité et de nos forces, une pesanteur générale, une paresse somnolente, une fatigue, et, ce qu'il y a de pis, c'est souvent un coup mortel que l'on porte d'une main polie et avec beaucoup de grâce à notre intelligence et à nos plus douces émotions. Tout ce qu'il y a d'essor dans l'esprit d'un homme, d'élan dans son cœur, est comprimé, paralysé par l'ennui qu'il éprouve ou qu'on lui fait éprouver. Dans cet ennui, on s'assied en silence au milieu d'une assemblée, on écoute d'une oreille indifférente ce qui se dit, on ne s'intéresse à aucun entretien, et souvent on perd soi-même toute espèce de pensées.

Cet ennui nous saisit lorsque nous sommes obligés de rester dans un lieu où l'on ne parle que de choses que nous ne nous soucions pas d'apprendre, ou lorsque quelqu'un s'empare de nous et nous force à écouter des paroles qui n'excitent en nous aucun intérêt. Que de fois un de ces imperturbables causeurs pétille de joie, tandis que son entretien fatigue, tourmente toute une société ! En s'abandonnant à sa prolixité, il ne voit pas qu'il répand l'ennui dans le cercle qui l'entoure.

Chaque affaire, chaque livre, chaque entretien qui n'excite en nous ni attrait ni curiosité, est une cause d'ennui. L'ennui entraîne beaucoup de personnes dans le monde, mais il en est que le dégoût de la société ramène dans la solitude. Un être oisif n'éprouve jamais tant d'ennui que lorsqu'il se trouve seul avec lui-même, tandis qu'au contraire l'homme laborieux supporte péniblement chaque heure, chaque instant qui entrave son activité. Le premier, par la

raison qu'il ne sait point vivre avec lui-même, cherche des distractions extérieures ; le second trouve sa satisfaction dans son propre cœur, après l'avoir vainement poursuivie dans les réunions de salons. L'homme qui n'a aucune occupation sérieuse, aucune habitude de réflexion, éprouve un profond éloignement pour tout ce qui intéresse les natures intelligentes, et, par bonheur pour lui, il n'entend dans le monde, le plus souvent, que des conversations frivoles et vides de sens. L'homme qui aime à étudier et à penser éprouve le même éloignement pour ces fades entretiens qui ne peuvent rien lui apprendre et qui ne lui donnent aucune émotion. Celui qui est doué d'un caractère facile et enjoué se plaît dans la société, parce qu'il domine aisément la volubilité du causeur indiscret. Celui qui est d'une humeur tendre et mélancolique se sent mal à l'aise dans une réunion, parce qu'il est souvent obligé de céder à l'importance d'un étourdi.

Les petits esprits éprouvent rarement de tels ennuis. Ils rencontrent partout des gens de leur espèce, auxquels ils s'attachent de prime abord. Un sot gentilhomme allemand disait avec raison : « Un cavalier tel que moi trouve toujours un cavalier qui le présente dans le monde. »

Oppressé par l'ennui, l'homme cherche naturellement à sortir de cette inaction de l'esprit. Il faut pour cela parvenir à émouvoir ses sens, son intelligence, son corps et son âme.

Il est plus facile de sentir que de penser, de recevoir que de donner, et celui qui ne prend pas l'initiative, aime assez qu'on la prenne envers lui. Voilà pourquoi on s'en va avec empressement là où l'on espère trouver du mouvement, de la gaieté, du bruit. Voilà pourquoi on recherche les soirées, les bals, les salons

étincelants de lumière et de diamants, les danses voluptueuses qui éveillent tant de vives sensations ; rien de plus facile que de se procurer ces plaisirs factices; quant à ceux de la solitude, on n'en jouit pas toujours sans un certain effort.

C'est la stérilité de l'esprit qui fait fuir les plaisirs de l'intelligence, qui fait que l'on se moque de tout ce qui est vraiment grand et beau, que l'on dédaigne les productions des meilleurs écrivains. Tout ce qu'il y a de meilleur dans les œuvres de la pensée déplaît à ces flegmatiques créatures du monde qui n'ont, comme l'a dit un Anglais, ni la volonté ni le pouvoir de sentir ces belles choses, qui ne cherchent partout qu'un passe-temps léger et qui, dans le vide de leur esprit, le cherchent partout sans le trouver. Si un sentiment irrésistible les arrache à leur froide indifférence ou à leur dédaigneux sang-froid, elles s'imaginent encore que, pour se distinguer du peuple, il convient de réformer toute manifestation de plaisir, d'admiration, et d'affecter dans toutes les circonstances une fière impassibilité.

Un homme bien organisé occupe aisément une place agréable dans la société, surtout lorsqu'il est jeune, gai et bien portant. Celui qui a l'âme portée à la tristesse est plus difficile à satisfaire. Quant aux natures vulgaires, il faut, pour les émouvoir, les impressions vives et grossières. Les plaisanteries triviales, les médisances, le vin, le tabac, le libertinage, forment les liens de leur communauté. La débauche peut seule animer l'indolent Sibérien. Son intelligence est si pauvre, si lourde, que rien de noble ne la frappe.

Plus d'un jeune élégant, plus d'une belle dame periraient d'ennui dans la ville la plus agréable, s'ils ne savaient chaque jour qu'il y a telle maison où ils

doivent se mettre à table, jouer et perdre le temps. C'est ainsi que l'on court de semaine en semaine, d'année en année, dans un tourbillon perpétuel, que l'on forme chaque matin de nouveaux projets dont on ne se souviendra plus le lendemain.

Les hommes indolents, quelque goût qu'ils aient pour la société, ne trouvent nulle part le plaisir qu'ils y cherchent. Toujours leur tête est vide et leur esprit embarrassé : ils s'ennuient sans cesse et répandent sans cesse l'ennui autour d'eux. Ils paraissent occupés et n'achèvent rien ; ils courent d'un air affairé et se retrouvent toujours au même point. Ils gémissent de la brièveté du temps, soupirent jour et nuit, en songeant à la quantité de papiers qui s'amassent sur leur bureau et oublient que le travail seul pourrait alléger ce fardeau ; ils s'effrayent de voir venir la fin de l'année et se demandent chaque matin : Quand viendra donc le soir ? En été ils désirent être en hiver ; en hiver ils réclament l'été ; ces malheureux n'ont qu'un petit nombre d'idées et une impuissante résolution, et toujours ils sont prêts à courir au lieu où il y a une occasion de causer et d'entendre d'inutiles entretiens.

Cependant on ne manque pas toujours son but en fréquentant les réunions du monde. Les relations sociales peuvent être un salutaire délassement après le travail, les soucis de la journée, et en reposant l'esprit, elles lui donnent un nouveau ressort. Ces relations peuvent être aussi d'une très-grande utilité pour les jeunes gens. Elles servent à former leur jugement, leurs manières, et, pour les gens de tout âge, la société est une excellente école : c'est là que l'on apprend à connaître les hommes, que l'on se forme à la complaisance et à la modestie. Les princes, les grands peuvent prendre là aussi des leçons de sagesse

et d'humanité en même temps qu'ils y acquièrent la connaissance d'eux-mêmes. Les personnes d'un ordre inférieur doivent se souvenir aussi qu'elles réussiront mieux auprès des dépositaires du pouvoir par l'élégance des manières, par un vrai bon ton que par une basse servilité.

Souvent aussi on recherche les relations sociales pour adoucir une pénible sollicitude, une amère tristesse et pour détourner son esprit de l'appréhension d'un malheur. Hélas ! la solitude console rarement le malheureux dont la tombe a enseveli l'unique joie, qui toujours voit devant lui et toujours appelle une ombre adorée, qui donnerait tous les biens de la terre pour entendre une seule fois encore un accent de cette voix chérie qu'il n'entendra plus. Toutes les forces de son âme s'épuisent dans ces regrets ; il ne connaît plus rien, il ne sent plus rien que la douleur et le désespoir.

Ceux-là redoutent aussi la solitude qui n'osent interroger leur conscience. Combien il y en a qui tremblent à certains souvenirs ! et quel changement il faudrait qu'ils opérassent en eux pour pouvoir retrouver le repos, pour qu'une dissipation continuelle ne fût plus l'unique palliatif au cri de cette voix intérieure qui les poursuit dans l'isolement ! D'autres ont trompé le monde par de fausses vertus, et cependant ils ne se sentent nulle part aussi bien que dans le monde. Ils ont pratiqué avec ostentation la philanthropie, répandu des aumônes et fait beaucoup de bonnes œuvres. Ils se sont courbés jusqu'à terre devant les riches et les grands, ils ont loué toutes les extravagances des personnages puissants. A leurs yeux, l'homme influent n'a jamais eu aucun défaut : ils n'ont reconnu de méchancetés ou de sottises que parmi ceux qui ne jouis-

saient point de la faveur populaire ; ils n'ont vu ni préjugés, ni erreurs, ni mensonge, ni esclavage de la pensée dans le lieu qu'ils habitent : aussi ces êtres sans dignité et sans distinction sont-ils bien accueillis partout ; aussi sème-t-on des fleurs sur leur passage.

La solitude est souvent, comme la religion, représentée sous des couleurs si sombres, que, rien que d'y songer, beaucoup de gens y perdent leur gaieté. Ils n'ont recours à la solitude que lorsqu'ils sont malades, soucieux, affligés, c'est-à-dire lorsqu'ils peuvent à peine en comprendre l'utilité. Mais il ne faut pas connaître le caractère de la religion et ne pas sentir sa force pour ne pas s'abandonner à elle toujours et dans les temps les plus heureux. Et il faut de même ignorer toute la jouissance qu'on éprouve à rentrer au dedans de soi, toutes les douceurs d'une vie retirée et paisible, pour ne pas comprendre qu'en se réfugiant dans la solitude, dans certaines circonstances, et en sachant employer le temps qu'on y passe, on s'acquiert par là une satisfaction céleste.

On aurait grand tort de se figurer qu'un homme est d'une nature misanthropique et méprise toutes les distractions parce qu'il s'éloigne du monde, parce qu'il ne se précipite pas dans le tourbillon des salons, et l'on aurait grand tort de douter de sa raison parce qu'il se sent heureux et satisfait lorsqu'on le laisse seul avec lui-même.

CHAPITRE II

DU PENCHANT A LA SOLITUDE.

Le besoin de s'éloigner de tout ce qui nous aigrit, nous entrave, nous fatigue, le désir de trouver le repos et la jouissance de soi-même, voilà ce qui constitue le penchant à la solitude. Les gens du monde n'ont point l'idée de cette jouissance, du moins le penchant à la solitude n'est pas commun. Et il annonce une âme qui ne se laisse point séduire par les habitudes vulgaires. Le chancelier Bacon disait que ce penchant était l'indice d'une sauvagerie extrême ou d'une grande élévation de caractère.

Il est à remarquer que rien ne conduit l'homme indolent dans la solitude ; il y reste par l'effet de sa paresse flegmatique. Le goût de la solitude n'est par conséquent pas toujours le résultat d'une vive impulsion : c'est quelquefois celui de la nonchalance. Alors ce n'est plus un élan, c'est une chute de l'âme. La honte et le repentir, les actions insensées, les déceptions, quelquefois une maladie, peuvent blesser si pro-

fondément l'esprit, qu'il veuille porter sa plaie dans la solitude et qu'il renonce à tous les plaisirs de la société. En pareil cas, le goût de la solitude est à peu près pour l'âme ce que la propension au sommeil est pour le corps fatigué. La satiété décide aussi beaucoup de personnes à s'éloigner du monde. Le philosophe Héraclite, que la société ennuyait, devint misanthrope : il établit sa demeure dans une montagne et se nourrit de racines, entouré de bêtes sauvages, car il était las de tout le reste. Une telle conduite annonce plus de faiblesse que de force, plus d'indolence que de passion.

Celui qui a joui de tout ce que le monde estime et peut donner, celui qui, après de longs efforts, a obtenu la gloire, la fortune, la puissance, les honneurs, et qui, après tout, se dit que tout est vanité ; celui qui, après avoir été aiguillonné par la passion, comme un cheval par l'éperon, en vient à ne plus éprouver aucune passion, celui-là est rassasié. Il ne se réfugie point, il est vrai, au milieu des bêtes fauves, il ne se nourrit point de plantes sauvages, mais la solitude est son dernier asile. Combien de grands personnages j'ai vus dans cette situation ! car l'homme, placé dans une situation inférieure, ne tombe pas si bas ; leurs cœurs ne ressentent plus aucun désir, ils aimaient encore la vie, le reste n'avait plus de prix à leurs yeux ; la solitude était leur dernier asile.

Le penchant à la solitude provient donc d'abord du besoin de fuir tout ce que nous haïssons dans le tumulte du monde, puis du besoin de recouvrer le calme et l'indépendance, puis ensuite, pour un esprit sensé, du besoin de goûter le bonheur non envié que l'on trouve en soi-même. La plus grande félicité est le repos du cœur et la liberté de n'agir que selon sa volonté et son pouvoir. Celui-ci aime la solitude parce qu'il s'y

repose sans trouble, celui-là parce qu'il y travaille sans gêne ; l'un et l'autre cherchent également la liberté, et c'est cet amour de la liberté qui conduit à la solitude les caractères bizarres, les hypochondriaques, les philosophes et les savants.

On éprouve naturellement le désir de rentrer en soi-même et de se reposer, lorsqu'on a été forcé d'agir malgré soi pour les autres. Sans indépendance et sans repos, on n'aura point la véritable jouissance de soi-même. Il y a des hommes, peut-être, qui n'agissent jamais mieux que lorsqu'ils croient devoir se priver de cette jouissance, lorsqu'ils n'ont pas du matin au soir un instant pour faire ce qu'ils veulent. Il serait cruel de ne pas se réjouir du bien que Dieu nous donne l'occasion de produire ; mais le monde demande une foule de choses que la Providence n'exige point de nous, des courses sans but, des obligations inutiles, des œuvres de vaine politesse, qui ne peuvent être considérées comme un devoir sérieux et d'où il ne peut résulter rien de vraiment bon. Peut-être les professeurs des universités allemandes ne vivent-ils si longtemps et en si parfaite santé que parce qu'ils ne sont tenus de faire la cour à personne, qu'ils poursuivent paisiblement, utilement, leurs travaux sans se laisser fatiguer, paralyser l'esprit par de frivoles préoccupations.

Ce que le sage désire dans la contrainte de ses devoirs, dans le tumulte de la société, c'est le repos. Dans les plus grandes, comme dans les plus humbles situations, l'âme aspire toujours au repos comme au bonheur suprême [1]. Pyrrhus considérait ce repos comme

[1] L'empereur Joseph demandait un jour au baron de Grothaüs intrépide voyageur hanovrien, quel pays il voulait encore visiter. Le baron lui en nomma un grand nombre. — Et ensuite? dit l'em-

le but de ses longues guerres, et Frédéric le Grand s'écriait, après une bataille où il venait de remporter la victoire : « Quand finiront mes tourments? »

L'artisan chargé d'un travail pénible, le ministre qui voudrait rendre un peuple heureux et qui ne peut y parvenir, éprouvent le même désir à la fin d'une longue journée, et demandent le repos; la même espérance soutient, au milieu des tempêtes de l'Océan, le cœur du matelot; toutes les fatigues auxquelles il est condamné sont adoucies par la perspective du calme et du bien-être qui l'attendent au port. Les rois se lassent du trône et de l'étiquette qui les entoure; les grands se lassent de leur pouvoir, et les courtisans de leur brillant esclavage. Tous aiment à échapper, lorsqu'ils le peuvent, au tourbillon où ils sont jetés, et à chercher la tranquillité dans la solitude.

Lorsque Publius Scipion occupait à Rome les premières fonctions de la république, il s'éloignait souvent du monde pour vivre dans la retraite ; il n'écrivait pas des livres, comme Cicéron, mais il pesait en silence les destinées de Rome et disait : « Je ne suis jamais moins seul que lorsque je suis seul. » Après avoir atteint le plus haut degré de la puissance humaine, il quitta volontairement Rome et se réfugia dans sa maison de campagne près de Liternum, pour y achever en silence le cours de sa glorieuse carrière.

Cicéron, qui fixait sur lui tous les regards, lorsqu'il gouvernait encore le cœur des Romains, abandonna aussi cette grande cité du monde avec la résolution de vivre seul. Rome n'avait plus pour lui les charmes

pereur. — Alors, répliqua le baron, je reviendrai dans le Hanovre planter mes choux. — Ah! s'écria Joseph avec autant de douceur que de raison, allez-vous-en donc de suite planter vos choux dans le Hanovre

de ses jardins de Tusculum. Horace oubliait aussi, dans sa solitaire retraite de Tibur, l'orgueilleuse vie des empereurs et les plaisirs tumultueux du premier peuple du monde.

Peu de princes ont terminé leur vie aussi paisiblement que l'empereur Dioclétien. Il régnait depuis vingt-cinq ans, lorsqu'il résolut de renoncer au trône. Les livres n'avaient point fait de lui un philosophe, car il n'en lisait aucun; mais il fut le premier des empereurs romains qui se sentit assez grand pour se dépouiller de la pourpre souveraine. Son règne avait été constamment heureux ; tous ses ennemis étaient vaincus et tous ses projets accomplis : à l'époque de son abdication, il n'était âgé que de cinquante-neuf ans; mais une faible santé lui rendait difficile l'accomplissement de ses devoirs, et il voulut remettre les rênes du gouvernement entre des mains plus jeunes et plus fermes que les siennes. Au milieu d'une vaste plaine, près de Nicomédie, il monta sur un trône élevé, et, dans une harangue pleine de raison et de dignité, il annonça au peuple et à l'armée la résolution qu'il venait de prendre ; puis, montant dans une voiture couverte pour se dérober aux regards de la foule surprise, il alla s'enfermer dans sa retraite de Salone, en Dalmatie. Là, cet homme, qui, des rangs du peuple, s'était élevé à la dignité impériale, vécut encore neuf ans. Les sciences ne pouvaient charmer sa solitude; mais il avait du goût pour les plus innocentes jouissances de la vie : il construisit un palais magnifique dont on contemple encore avec étonnement les ruines. Il cultivait des jardins. On sait la réponse qu'il fit un jour à son ancien collègue Maximien, qui avait quitté le pouvoir avec lui et qui le pressait de remonter sur le trône : « Si tu pouvais voir, lui dit Dio-

clétien avec un sourire de compassion, toutes les plantes que j'ai moi-même cultivées à Salone, tu ne me conseillerais plus de renoncer au bonheur que j'éprouve ici pour reprendre le sceptre. »

Zénobie, cette reine célèbre de Palmyre, ingrate élève de Longin, cette femme qui lisait Homère et Platon, qui égalait en beauté les femmes les plus renommées, et qui les surpassait en sagesse et en courage, cette héroïne qui se rendit redoutable aux Arabes, aux Arméniens, aux Perses, et qui remporta même la victoire sur une armée romaine, fut enfin battue par l'empereur Aurélius, et faite prisonnière. Son courage l'abandonna, et ses amis s'éloignèrent d'elle. Elle se retira à Tivoli, dans une maison de campagne dont l'empereur lui avait fait présent, et supporta son malheur avec dignité. Les douces joies de la solitude la consolèrent de la perte d'un trône, et la philosophie lui fit oublier sa grandeur évanouie.

L'empereur Charles-Quint ensevelit dans le modeste et solitaire couvent de Saint-Just, en Espagne, l'ambition et les projets gigantesques qui, pendant un demi-siècle, avaient agité toute l'Europe et menacé tous les peuples.

L'empereur de la Chine Kien-Long, qui fut le père de ses sujets, joignait aux qualités les plus élevées un grand penchant au repos et à la solitude. Il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages. Dans un petit poëme sur le thé, qu'il composa à une partie de chasse hors de la grande muraille, il s'écrie : « Que ne puis-je, comme un ancien sage, vivre des fruits d'une espèce de sapin, afin de pouvoir m'entretenir librement avec moi-même et n'avoir rien d'autre à désirer ! »

Il arrive aussi, comme nous l'avons déjà dit, qu'on s'éloigne des hommes par hypocondrie. La situation

dans laquelle l'âme tombe est une source intarissable de chagrins qu'on n'aime point à confier aux autres et qu'on garde pour soi. Accablé par un fardeau dont il ne peut se délivrer, et le cœur rempli des sensations les plus pénibles, un hypochondriaque n'ose se montrer dans une réunion joyeuse ni s'associer à aucun élan de gaieté ; partout où il va malgré lui, il se sent l'esprit lourd et la tête embarrassée. Toutes les jouissances de la vie sont pour lui empoisonnées, et tous les ressorts de l'esprit anéantis, lorsque, par des instances indiscrètes ou par une fâcheuse politesse, on le force à aller dans un salon. Il y porte la triste conviction qu'il ne convient point aux autres hommes, et que peu d'hommes lui conviennent ; qu'on ne le comprend point, parce que l'on n'entre pas dans l'analyse de sa situation, et cette idée suffit pour lui donner l'apparence d'un homme sans savoir et sans facultés intellectuelles. Avec cette souffrance, qui ébranle les plus légers fils de l'imagination, avec cette épine dans le cœur, on n'éprouve que le besoin de rester seul, de se dérober aux regards du monde. Dans sa retraite, on ne trouve pas toujours le repos, mais on peut se dire : Ici, je suis libre et indépendant ; ici, je puis faire ce que je veux, je ne serai torturé par aucune politesse importune, par aucun entretien fatigant, par aucune pensée méchante, et l'on reste ainsi pensif et solitaire, tant qu'on ne trouve personne à qui l'on puisse dire ce que l'on sent, personne qui puisse comprendre ce douloureux état de l'âme et l'accepter avec douceur, prudence et affection.

On s'éloigne aussi quelquefois de la société par la répugnance que nous donnent les jugements faux et acerbes qu'on y entend formuler. Celui qui veut s'affranchir de tous les préjugés et de toutes les opinions

communes; celui qui ne peut changer sa façon de voir les choses au moindre vent qui souffle sur la ville; celui qui a trop de liberté dans ses idées pour vouloir se laisser conduire par les autres, et trop de raison pour vouloir diriger ceux qui l'entourent; celui qui aime à vivre avec son siècle, qui se réjouit de tous les progrès des connaissances humaines, celui-là s'éloigne volontiers des réunions où l'on ne sait apprécier ni ce qui est grand ni ce qui est beau. Il poursuit ses études en silence, et s'attache à sa retraite chaque fois qu'il observe l'esclavage de l'esprit, les erreurs populaires, et ces gens dont l'âme, comme dit Shakespeare, court toujours sur les grandes routes.

Il ne faut pas considérer comme une preuve du progrès des lumières l'accord général des opinions sur chaque question. La liberté individuelle de penser et de juger selon des vues particulières annonce, au contraire, plus de mouvement, d'intelligence. Si tous les habitants d'une ville sont en tout du même avis et que personne n'ait une opinion à soi, on peut dire qu'il y a dans cette ville une épidémie d'extravagance dans la louange comme dans le blâme.

Le goût de la solitude peut donc naître de la nature même de ces lieux où l'on n'entend formuler que des opinions faites d'avance, où il règne perpétuellement un ton uniforme, qui n'est jamais le meilleur; où la passion donne des ailes à toutes les erreurs, et une influence puissante, une autorité irrésistible à tous les préjugés.

On ne peut pas toujours admettre la croyance des autres. Peut-être a-t-on été élevé d'une manière différente, peut-être a-t-on pris d'autres habitudes. Alors on se trouve mal à l'aise dans ces sociétés où le goût, la littérature, sont dominés par des préjugés absolus

ou par l'effet de l'orgueil, de l'ignorance de ceux qui se sont établis les oracles de l'opinion publique ; tout ce qui n'est pas restreint dans la raison de ces êtres bornés, tout ce qui s'écarte d'un plat niveau, toute œuvre importante, toute action recommandable devient ouvertement l'objet d'une amère critique et d'une affreuse mutilation.

Un homme jaloux de sa liberté ne se courbe point sous ces chaînes d'esclave ; il ne peut se soumettre au despotisme de ces prétendus beaux esprits qui, de leur misérable tribunal, répandent des flots de fiel sur tous ceux de leurs contemporains qui ont acquis quelque distinction, sur tous ceux qui se signalent par leur talent ou leur courage : écrivains, philosophes, législateurs, généraux et princes.

Il est, par conséquent, très-facile de comprendre le goût de la solitude, où il est de bon ton de considérer comme une sottise tout ce qui est bien, et où l'on pourrait dire chaque jour, avec mon ami Frédéric de Stolberg : Pour les beaux esprits de notre temps, l'amitié, l'amour, la vérité, la nature, le courage, la patrie et la religion, sont des mots vides de sens, qui affectent désagréablement l'oreille, comme des sons discordants. Là, en effet, les écrivains les plus illustres sont traités, par les gens les plus médiocres, comme des misérables revêtus de haillons. Là, les femmes qui passent leur vie devant une glace, qui ne savent s'entretenir que de gaze et de rubans, parlent avec dédain de tout ce qui a un caractère de vie et d'élévation. Là, on ne se permettrait pas d'exprimer un éloge avant d'avoir consulté l'oracle du lieu, avant d'avoir appris par lui quelle opinion il est convenable de manifester. Là, un écrivain qui ne partage point les idées dominantes est puni de la remarque la plus juste, de l'expres-

sion la plus libérale, comme s'il avait voulu attenter à la tranquillité de l'État et porter partout le désordre.

L'arrogance et le faux esprit, l'envie et l'intolérance ont, de tout temps, chez les peuples les plus célèbres, affligé les hommes de bien. David Hume était un homme d'une nature douce et tranquille. Nulle tache n'a, dans le cours de sa vie, souillé sa réputation de vertu. Sa bonté de caractère ne l'abandonnait ni dans le monde ni chez lui. Il conserva sa tranquillité dans le temps même où ses adversaires le livraient aux plus grossières railleries. Il lisait avec un calme imperturbable les affreux libelles lancés contre lui. Les pauvres mêmes de son voisinage, que ses ennemis lançaient contre lui, observaient avec respect et gratitude son humanité et ses actes de bienfaisance. Dans toutes les occasions, sa conduite était ferme, honorable et éloignée de toute vaine pompe et de toute affectation. Il était d'un abord facile, et rien, dans son extérieur et dans son entretien, n'annonçait le pédantisme du savant. Son affabilité n'était que l'épanchement naturel et vrai d'un bon cœur. Hume a, il est vrai, abusé de ses talents en attaquant la religion ; mais ses mœurs auraient pu être citées pour exemple dans des temps où le christianisme n'avait rien perdu de sa pureté primitive. Il avait cette force d'âme, cette bonté de cœur qui ennoblit l'homme dans tous les pays, dans tous les temps, et l'élève au rang des plus grands et des meilleurs esprits. C'est ainsi qu'en Angleterre, la postérité impartiale juge David Hume, mais il n'était pas jugé ainsi par ses contemporains. Quel désir ne dut-il pas éprouver de s'enfuir du monde après l'épreuve qu'il en avait faite, et de se retirer dans la solitude ! Il vivait cependant à une époque éclairée, au milieu d'un peuple instruit et intelligent.

Le scepticisme de Hume ne fut probablement pas la seule cause de tous les outrages qu'on lui fit subir en Angleterre. La haine nationale contribua sans doute à irriter les Anglais contre lui. Hume était Écossais; mais la rage déchaînée contre lui pénétra jusqu'en Écosse. On ne peut lire sans une douloureuse émotion le récit qu'il a fait lui-même de tout ce qu'il a eu à souffrir comme écrivain en Angleterre, en Écosse et en Irlande.

Hume paya, par ses souffrances, le tribut que tout homme célèbre doit aux esprits faux. Mais les gens raisonnables n'auraient pas dû se laisser gouverner par ces esprits faux. Tous les grands philosophes du continent regardaient les écrits de Hume comme des chefs-d'œuvre d'exposition philosophique, et admiraient à la fois sa finesse, sa profondeur et son élégance. Si je ne me trompe, ce fut Sulzer qui, le premier, révéla aux Allemands le mérite de cet écrivain. Comme historien, Hume a le même talent que Voltaire, avec plus de gravité et de profondeur, et il est vraisemblable que Voltaire a plus profité de Hume que Hume de Voltaire. Avec toutes ces qualités, Hume fit sur ses compatriotes une impression dont ils auraient dû rougir.

On a peine à croire ce qui lui arriva lorsqu'il publia ce livre. Vers la fin de l'année 1738, il fit paraître son *Traité sur la nature de l'homme.* « Jamais, dit-il, début littéraire ne fut plus malheureux. » Ce traité sortit de la presse mort-né et n'excita pas la plus légère sensation; il fondit la première partie de ce travail dans ses *Recherches sur l'entendement humain,* qui parurent en 1748, lorsqu'il était à Turin. A son retour en Angleterre, il apprit avec humiliation que cette œuvre n'avait pas éveillé la moindre attention. Une nouvelle

édition de ses *Essais moraux et politiques* qui furent publiés à Londres à peu près à la même époque, n'obtint pas plus de succès. Il considérait ses *Recherches sur les principes de la morale* comme le meilleur de ses écrits, et cependant elles ne furent pas même remarquées.

Hume comptait sur le succès de l'*Histoire de la maison de Stuart*, publiée en 1754, et ce fut encore pour lui une nouvelle déception. De toutes parts des cris de reproche, de colère, d'horreur même, s'élevèrent contre lui. Anglais, Écossais, whigs et torys, philosophes et gens religieux, patriotes et courtisans, tous se réunirent dans une même fureur contre l'homme qui avait osé s'attendrir sur le sort de Charles Ier et du comte de Strafford. Et à peine cette violente rumeur était-elle passée, que Hume eut l'humiliation de voir son livre plongé dans l'oubli. Millar, son éditeur, lui assura que, dans le cours d'une année entière, il n'en avait été vendu que quarante-cinq exemplaires. Deux personnes seulement prirent à tâche de défendre cet ouvrage : le docteur Hering, primat d'Angleterre, et le docteur Stone, primat d'Irlande. Ces deux prélats écrivirent à l'auteur de ne point se laisser effrayer par tout ce qui se disait contre lui. Cependant cet écrivain énergique se sentit découragé, et il a lui-même déclaré que, si la guerre n'avait pas éclaté entre la France et l'Angleterre, il se serait retiré, sous un nom supposé, dans quelque province de France, avec la ferme résolution de ne pas rentrer dans son pays. Mais comme ce projet était alors irréalisable, et qu'il avait déjà composé une grande partie de son nouvel ouvrage, il se détermina à poursuivre son entreprise. Son *Histoire de la maison de Tudor* parut en 1759, et souleva, dans la Grande-Bretagne, tout autant de cris de réprobation que

l'histoire des deux premiers Stuarts. Enfin Hume quitta, en 1763, les côtes d'Angleterre, vint à Paris avec le comte de Hertford, et trouva là une réception aussi honorable pour les Français que pour lui. « Ceux qui ne connaissent pas, dit-il modestement, les étonnants effets de la mode, ne pourraient se figurer l'accueil que je reçus à Paris des hommes et des femmes de tout rang et de toute condition. Plus j'essayais de me soustraire à ces excessives prévenances, plus on m'en accablait [1]. »

L'histoire de Hume est ordinairement celle des hommes qui aspirent à être prophètes dans leur pays. Quiconque prétend voir un peu plus loin que ses concitoyens, et qui a la folie de vouloir publier ce qu'il a découvert, éveille aussitôt l'animadversion générale. Il n'est pas un écrivain, grand ou petit, qui ne soit entouré de gens plus petits que lui, et tous lui jettent la pierre. Vous trouverez toujours, dans votre

[1] Les savants et les philosophes parisiens firent plus pour Hume qu'ils n'eussent fait pour un roi. « Lorsqu'il arriva à Paris, dit Sture, tous les écrivains étaient impatients de le voir, parce que, disait-on, *c'était un homme d'un esprit infini.* A peine avait-il posé un pied sur le continent, que les premières coteries intriguaient pour l'attirer à elles. Une élégante princesse parvint à s'emparer de l'homme merveilleux pour le conduire dans le monde. On répandit de tous côtés *des invitations à un souper délicieux où se trouverait monsieur Ume.* Il parut enfin, cet Anglais sec et lourd qui ne prononçait pas un mot quand rien ne l'intéressait. Rien ne fut négligé de ce qui pouvait l'électriser. On ne parlait que de *ses charmants ouvrages*, que personne ne pouvait lire, et *du profond génie de messieurs les Anglais.* Mais tout fut inutile : l'ingrat resta froid et silencieux. Ceux qui s'étaient assemblés autour de lui haussèrent les épaules et se regardèrent l'un l'autre avec pitié. Le lendemain on se disait à l'oreille : *Ce monsieur Ume n'est qu'une bête ;* un plaisant repartit : *C'est qu'il a fourré tout son esprit dans ses livres.* »

ville natale, des personnes qui vous donneront un vêtement, si vous n'en avez point ; qui vous nourriront, si vous avez faim ; qui vous aideront en mainte occasion, mais qui ne permettront point qu'on vous rende le moindre honneur.

Les Éphésiens disaient, dans leur esprit républicain : « S'il y a parmi nous un savant, qu'il sorte du pays et s'en aille ailleurs. » Moi, je dirai à ce savant : « Ne t'en va pas, reste dans ta demeure, et évite tes concitoyens, non pour les haïr, mais pour les oublier. »

Cessons de vouloir que les hommes soient ce qu'ils ne peuvent être, et prenons-les tels qu'ils sont. Il est vrai que, lorsqu'on porte dans son âme un sentiment idéal de ce qui est beau et noble, on est révolté de voir des misérables s'ériger en professeurs de sagesse et de vérité. On souffre aussi d'entendre formuler une pensée fausse, quand on songe que cette pensée se communique de cercle en cercle, et deviendra en peu de jours l'opinion générale. Mais, puisqu'il est impossible aux beaux esprits de cette époque d'avoir un jugement équitable, puisqu'en matière de littérature, chaque ignorant et chaque folle se croient en droit de donner leur avis, puisque la multitude se fait toujours une idée fausse de ce qu'il y a de plus intime dans le cœur humain, résignons-nous donc à toutes ces sottises et souvenons-nous que rien au monde n'est plus rare que de trouver un bon juge.

Ne nous abaissons pas non plus jusqu'à nous irriter contre ces pauvres gens qui jasent sans cesse sans savoir ce qu'ils disent ; ne regardons point ces innocents insensés comme des serpents et des scorpions, ils ne cherchent pas toujours à faire le mal ; élevons-nous au-dessus de ces misérables murmures que

provoque en tous lieux l'aspect d'un homme qui a éveillé quelque attention. Ne cherchons point à contredire l'opinion de ceux que le raisonnement ne peut convaincre ; il est plus facile de gagner leur cœur, et, lorsque leur affection nous est acquise, nous pouvons diriger leur esprit.

Il ne faut pas fouler aux pieds les fleurs que Dieu fait naître sur notre route ; il ne faut pas fuir le monde avant de n'y trouver rien de bon. Que chacun juge selon ses petites idées, et que ce jugement soit la règle et la loi d'une ville ou d'un pays, qu'importe, si nous en rions ? Ne murmurons pas, lors même que nous ne pourrions surmonter les défauts des hommes, mais apprenons à les supporter.

A la cour, dans les villes, dans les lieux les plus retirés, partout la calomnie a poursuivi celui qui ne s'abandonnait point au torrent de la foule. Voilà pourquoi les hommes sages renoncent au suffrage de la multitude. Ils s'en vont à l'écart, afin de ne plus porter ombrage à personne, mais ils ne sont pas alors exempts de misanthropie. Solon se renferma dans sa demeure lorsqu'il ne fut plus en état de résister à la tyrannie de Pisistrate ; il déposa ses armes en disant : « J'ai assez défendu les lois de mon pays. » Et il se mit à faire des vers contre les Athéniens.

Un courtisan n'aurait ni cœur ni entrailles, s'il n'éprouvait parfois le désir de quitter les grandeurs pour la paix des champs. Il est impossible qu'il voie sans chagrin et sans dégoût que souvent on n'obtient de faveur à la cour que par un métier servile, que des femmes perdent leur journée à échanger de vains propos, à rire de toutes les vertus, à ridiculiser le mérite, et n'estiment que celui qui s'élève par des services avilissants. Là, on doit voir aussi d'un œil de pitié les

ruses et les subterfuges que l'on emploie pour tromper les princes et souvent pour aveugler les plus clairvoyants. Là, on doit ressentir un profond mépris pour toutes les cabales que les petits ourdissent contre les grands, pour la satisfaction avec laquelle on découvre dans celui dont on envie le pouvoir une tache, un défaut.

Dion était haï, envié et persécuté par les courtisans de Denys le Jeune, parce qu'il ne vivait pas comme eux, parce qu'il ne se montrait pas assez souvent dans leurs réunions, et qu'il n'aimait ni leurs entretiens ni leurs opinions. Ces courtisans donnaient à ses vertus les apparences du vice, ils le calomniaient près de Denys : ils appelaient sa gravité de l'orgueil, sa franchise de l'arrogance et de l'opiniâtreté. Ils l'accusaient de faire des satires quand il voulait donner un bon conseil, et de mépriser leurs désordres quand il ne voulait point s'y associer.

Malgré ces mauvaises passions, il ne faut point haïr les hommes : on peut mépriser les sots et les faux jugements, mais ils ne sont point dignes qu'on les haïsse. La haine est l'extinction de l'amour ; et que serait la vie sans l'amour ? D'un premier degré d'éloignement à l'égard des hommes, il est facile d'en venir à une affreuse misanthropie. Celui qui s'irrite de toutes les folies et de toutes les faiblesses qu'il remarque, celui qui s'arrête trop longtemps aux choses qui le blessent, hait les hommes dès qu'ils l'offensent. Alors, son caractère s'aigrit, il observe lui-même d'un point de vue faux, et juge mal tout ce qui attire son attention ; alors il devient soupçonneux, susceptible, méchant, et lorsque enfin la passion l'emporte, peut-être, dans sa fureur aveugle, en vient-il jusqu'à désirer, avec M. de Saint-Hyacinthe, de pouvoir habiter une île

déserte pour y massacrer tous les malheureux que la tempête y jetterait dépouillés de tout et sans défense.

Je me rappelle encore avec horreur un de ces monstres que j'ai été quelquefois obligé de voir en Suisse. Cet ennemi des hommes ne se nourrissait que du venin de la chicane. Quand j'approchais de lui, il me semblait voir des serpents s'agiter sur sa perruque sale et en désordre. Des taches rouges et bleues couvraient son visage; le plus affectueux de ses regards, luisant à travers de noirs sourcils, était comme un regard infernal. A chaque parole, il vous offrait la perspective d'un procès. Le mal était son élément; sa maison était devenue le refuge de tous les esprits turbulents, de tous les ennemis du repos public. Il soutenait chaque injustice, poursuivait tous les honnêtes gens, caressait les méchants, attirait à lui avec empressement les calomniateurs, recueillait précieusement tous les mensonges : c'était, en un mot, l'avocat du diable et le père d'une Furie. Cet être affreux se trouvait fort bien d'un tel genre de vie : chaque jour, il se préparait en silence quelques-unes de ses jouissances misanthropiques, et se disait heureux dans sa solitude.

Le malheureux Timon de Lucien avait des motifs de haine contre les hommes : il n'était pas besoin qu'il eût recours aux sophismes ni à la chicane pour se complaire dans sa sauvage philosophie. « Ce coin de terre, disait-il, sera ma demeure et mon tombeau. J'abhorre tout ce qui porte le nom d'homme, et les relations sociales, l'amitié, la compassion, ne me toucheront plus. Plaindre les malheureux, secourir ceux qui sont dans le besoin, est une faiblesse et un crime. Je veux achever ma vie dans la retraite comme les bêtes fauves, et personne autre que Timon ne sera l'ami de Timon. Tous les hommes ne sont à mes yeux que des fripons

ou des scélérats, et je regarde les rapports que l'on peut avoir avec eux comme une profanation ou une sotte plaisanterie. Maudit soit le jour où l'un d'eux se montra devant moi ! Je ne veux voir les hommes que comme des blocs de pierre ou d'airain. Point de paix avec eux et point de relation ! Que ma solitude soit une barrière infranchissable entre le monde et moi, et parents, amis, patrie, vains noms que les fous seuls respectent. Je méprise tout éloge, et j'abhorre la vile flatterie ; je ne veux trouver de plaisir qu'en moi-même ; je veux sacrifier seul aux dieux, et seul assister à mes banquets. Je veux être mon unique voisin et mon unique compagnon, passer va vie tout seul et mourir tout seul. Je veux me distinguer et m'illustrer par mon caractère sombre, par l'étrangeté de mes mœurs, par ma colère cruelle, par mon inhumanité. Si un homme, près de mourir dans les flammes, me supplie de les éteindre, j'y jetterai de l'huile pour en augmenter l'ardeur. Si un homme, entraîné par un torrent, lève ses mains vers moi et implore mon secours, je le prendrai par la tête et je le plongerai dans l'onde pour qu'il y périsse. »

On sait à quelle cause très-naturelle Lucien, l'un des plus spirituels écrivains qui aient jamais existé, attribue l'étrange folie dont nous venons de lire l'expression. Tel est le dernier degré de rage auquel l'injustice et l'ingratitude, et les méchancetés de toute sorte, peuvent conduire un homme qui, dans le principe, aurait été bon et généreux, comme l'était Timon.

Il y a aussi des hommes qui n'ont à se plaindre de personne, qui se retirent à l'écart, parce qu'ils haïssent la lumière, et qui ne sortent de leur retraite que dans l'obscurité. C'est ainsi que se glisse dans l'ombre l'envie, cette hideuse passion. Les Caraïbes disent que

l'envie fut la première créature qui parut sur la terre. Elle répandit le mal à la surface du monde, et elle se croyait belle, lorsque tout à coup, apercevant le soleil, elle courut se cacher, pour ne plus se montrer que pendant la nuit.

Mais il existe un grand nombre d'hommes qui recherchent la solitude sans hypocondrie, sans haine, sans le moindre sentiment indigne d'un véritable philosophe ; ils la cherchent par le désir d'étudier en paix les œuvres les meilleures de tous les temps et de tous les peuples. Ils poursuivent avec ardeur ce but chéri, et ne haïssent que ce qui les entrave dans leurs pensées de prédilection. Pour une belle âme, la solitude est le contre-poison de la misanthropie. Ceux qui éprouvent le besoin de travailler à leur propre perfection, ceux qui veulent déployer en liberté leurs forces et leurs facultés, ceux qui veulent avoir plus d'action que l'on n'en a ordinairement dans le cours journalier de la vie, ceux qui aspirent à être quelque chose pour les hommes qu'ils ne connaissent pas encore, et dont ils ne sont pas connus, ceux-là peuvent bien éprouver une noble répugnance pour les vaines distractions et les stériles plaisirs des sociétés frivoles.

L'esprit et le cœur s'élèvent alors, se ravivent et se fortifient dans la solitude. Voilà pourquoi la solitude a toujours été si chère aux philosophes, aux poëtes, aux orateurs, aux héros, à tous les hommes enfin qui voulaient s'élever au-dessus de l'horizon vulgaire et accroître leurs connaissances. Homère a peint les lieux solitaires de la Grèce et de l'Italie avec une telle vérité, dit Cicéron, que nous voyons par ses descriptions ce que lui-même n'avait point vu. Démosthène se retire dans une chambre souterraine, loin des rumeurs d'Athènes, s'enferme là pendant des mois entiers, et se

fait raser la moitié de la tête pour n'être pas tenté de quitter cette retraite, où il écrivait ses harangues. Épicure passe ses journées dans un jardin. Les héros les plus célèbres de la Grèce et de Rome partageaient leur temps entre les livres et les armes, entre les préoccupations de la guerre et les travaux silencieux, et se distinguaient à la fois par la philosophie et par les exploits militaires. Saint Jérôme écrivit dans un affreux désert ses livres pleins d'une éloquence sublime, et, du fond de l'obscurité, ses œuvres répandaient au loin la lumière. Les druides de l'ancienne Bretagne, de la Germanie et des Gaules fuyaient les villes dès qu'ils n'avaient plus aucun devoir public à y remplir, vivaient dans les forêts, donnaient, à l'ombre des vieux chênes, leurs leçons à la jeunesse. Ils étaient les prêtres, les législateurs, les médecins, les philosophes de leur nation.

Joseph II, le plus grand des empereurs d'Allemagne, et quelques rois qui estimaient le genre humain plus que leur couronne, ont quitté l'étiquette de leurs palais pour vivre d'une vie plus simple qui les rapprochait des autres hommes. Wieland, dont les Allemands aiment à prononcer le nom et à rappeler les œuvres inspirées par les Grâces, écrivit, dans une petite ville de la Souabe, à Biberich, ces livres qui devaient faire l'orgueil de ses compatriotes. Comment les philosophes illustres, les hommes d'État distingués ont-ils acquis leur renommée ? Aristote a-t-il écrit ses livres parmi les courtisans du roi de Macédoine ? Platon a-t-il fait les siens à la cour de Denys ? Non, tous ces hommes d'un esprit si élevé recherchaient le silence de la retraite.

Ajoutons à toutes les raisons qui conduisent l'homme dans la solitude deux causes encore, la religion et le

fanatisme. La religion entraîne l'homme dans la solitude par les motifs les plus nobles et les plus élevés, par les convictions les plus profondes, par les besoins du cœur les plus vrais et les plus intimes. Le fanatisme est la dégénération de ces nobles penchants, c'est le fruit d'un faux jugement, d'un zèle outré et d'une folle superstition.

Les âmes vraiment religieuses se sentent entraînées vers la solitude par la crainte que leur inspire l'aspect du monde et de ses dangers. Peut-être ont-elles tort de blâmer parfois, dans l'ardeur de leur dévotion, certains plaisirs innocents. Mais, persuadées que le monde ne peut leur procurer le bien suprême auquel elles aspirent, elles n'aiment point à dissiper leur vie en vaines distractions. Animées par l'espoir de jouir un jour des félicités du ciel, elles s'affranchissent des choses d'ici-bas; elles se font un devoir de renoncer dès la jeunesse à tout ce que nous devons quitter à l'heure de la mort, aimant mieux avoir peur dans le cours de la vie pour être moins effrayées au moment où la vie nous échappe. A chaque regard qu'elles jettent vers l'éternité, à chaque pas qu'elles font vers la tombe, elles éprouvent moins d'attraits pour les jouissances de ce monde. Voilà pourquoi tant de catholiques cherchent un refuge dans les cloîtres, et ce sentiment religieux donne au cœur et à l'esprit une élévation devant laquelle je m'incline souvent avec humilité et avec des larmes de douleur dans le silence de ma retraite.

Les fanatiques fuient le monde parce qu'ils se font une idée outrée de la perfection. A chaque pas, ils se croient plus près du ciel, et maudissent celui qui ne suit point la même voie. Souvent, dès leur jeunesse, ils se séparent des enfants de leur âge comme pour obéir à leur vocation : ils s'éloignent des jeux les plus

innocents, et ne montrent au milieu d'une gaieté générale qu'un visage sombre. En grandissant, ils deviennent lourds, grossiers, fourbes et méchants. De leur gîte obscur, ils observent le monde sans comprendre ce qui s'y passe, ou ils le fuient précipitamment, comme cet insensé qui fuyait les hommes, de peur qu'on ne lui cassât son nez de verre. La faiblesse de leur jugement donne une singulière ardeur et une singulière mobilité à leur imagination. Mais, malgré leur folie, ils sont heureux de leur isolement, pourvu que leur tête s'exalte et fermente librement.

D'autres gens se retirent encore dans la solitude pour obéir à la mode. C'est la coutume qu'au commencement de l'été, toutes les personnes de bon ton et toutes celles qui veulent être considérées comme telles, s'en aillent à la campagne et s'imaginent qu'il n'y a plus une âme en ville. Ce n'est ni la fatigue du travail ni le goût de l'étude qui les conduit là; c'est tout simplement le désir de transporter sa paresse sur un autre théâtre et de dormir en paix, au lieu de passer la nuit dans le tumulte des bals. Le plus grand avantage que ces gens de la haute société retirent de la solitude, c'est de ne plus exposer aux regards de tant de témoins leur singulière façon de vivre ; mais l'ombre des forêts et les fleurs des vallées ne produisent sur eux aucune heureuse impression. Les dryades ne les rendent pas plus sages : ils n'apprennent pas à mieux penser ni à mieux agir. La plupart de ces personnages distingués qui passent l'été à la campagne ne retirent d'autre fruit de ce séjour que de pouvoir, en rentrant à la ville, parler du bonheur et de la beauté des champs, bonheur qu'ils n'ont point senti, beauté qu'ils n'ont point appréciée.

CHAPITRE III

DES INCONVÉNIENTS GÉNÉRAUX DE LA SOLITUDE

Le penchant à la solitude ne se concilie pas toujours, comme nous l'avons vu, avec une parfaite rectitude de bon sens, ni avec un calme de caractère disposé à glisser comme une ombre paisible sur le théâtre du monde. Il y a déjà des inconvénients dans l'éloignement ordinaire de la société, et l'on en rencontre de plus grands lorsqu'on fuit les hommes avec obstination.

Tous les défauts des solitaires ne sont point le résultat de la solitude. Ils peuvent provenir de diverses autres causes, et si on entre dans la solitude avec de mauvais penchants, il est à craindre qu'elle ne les augmente.

Nous voulons essayer de reconnaître les bons et les mauvais effets de la solitude, selon les différents caractères, afin de pouvoir dire dans quel cas elle est nuisible et dans quel cas elle est à désirer. Nous devons examiner comment elle procure autant de satis-

faction que les relations de société, et dans quel but il est utile que les hommes s'éloignent des autres hommes. Je ne parlerais point des inconvénients de la solitude, si je ne voulais écrire, comme beaucoup d'autres, qu'un roman sur ce sujet; mais mes intentions sont plus sérieuses.

L'homme, dans l'oisiveté de la solitude, est comme une eau stagnante, qui n'a point d'écoulement et qui se corrompt. L'inaction complète ou la tension trop grande des forces de l'esprit nuisent également au corps et à l'âme.

Chaque organe du corps humain se fatigue dans un travail sans relâche. L'esprit se fatigue de même lorsqu'il voit toujours les mêmes objets, qu'il poursuit le même labeur et porte le même fardeau. La solitude accable celui qui, dans un état de langueur, ne peut s'occuper en lui-même ni avec lui-même. Il succombe au moindre effort, lorsque le devoir ou la passion ne le raniment pas, et l'ardeur de son esprit s'éteint dans un morne isolement, dans une sombre mélancolie. Alors il convient de rechercher la société des hommes honnêtes et aimables, jusqu'à ce qu'on ait repris quelque goût au travail et qu'on retrouve en soi-même quelque satisfaction.

Sans la variété, sans la distraction, l'homme s'engourdit dans la solitude, lorsqu'il n'a pas assez de force pour soutenir longtemps un difficile effort. Ses idées prennent un caractère de roideur et d'inflexibilité, ses points de vue lui semblent préférables à tous ceux des autres, et il finit par ne plus estimer que lui-même ; tandis qu'au contraire la société améliore notre caractère et nos habitudes, en nous accoutumant à supporter la contradiction et à vivre avec des personnes qui ne pensent pas comme nous.

Il y a encore, dans la solitude, un autre danger : c'est qu'en s'y retirant, on ne vienne à se plaire trop à soi-même. Les gentilshommes qui habitent la campagne y contractent souvent l'habitude de parler avec tant de roideur, de soutenir avec tant d'opiniâtreté les opinions les plus déraisonnables, qu'il devient presque impossible de traiter une affaire avec eux. Platon disait que l'orgueil, l'obstination, la roideur de caractère, étaient un effet constant de la solitude, et qu'on ne devait point en être surpris, parce qu'un homme qui vit seul ne songe à plaire à personne autre qu'à lui-même. Il s'imagine pouvoir faire tout ce qu'il veut, parce que ses valets exécutent tout ce qu'il ordonne.

Il est difficile de détruire le profond respect que certains solitaires conservent pour leurs fantaisies et l'admiration qu'ils ont pour eux-mêmes. Intimement convaincus que leurs idées sont d'une origine divine, qu'elles leur ont été inspirées par le ciel même, ils citent au tribunal de Dieu comme des criminels tous ceux qui n'ont point ces mêmes idées.

La solitude a aussi des inconvénients pour les savants, à quelque classe qu'ils appartiennent. Beaucoup de savants vivent entièrement seuls ou au milieu d'un cercle très-restreint, et se trouvent hors de leur élément lorsqu'ils quittent leur cabinet d'étude. On aura de la peine à me croire, peut-être, et cependant le fait que je vais rapporter est vrai. Dans une ville célèbre d'Allemagne, du haut de la chaire, les savants ont été instamment priés de vouloir bien se préserver des défauts ordinairement attachés à leur état, de l'irritabilité, de la misanthropie, et du mépris de tout ce qui n'entre pas dans le cercle ordinaire de leur vie ou de leurs occupations. Il leur a été recommandé

de ne plus être si fiers et si ambitieux, de traiter charitablement la faiblesse, l'ignorance, l'erreur ; d'instruire celui qui se trompe au lieu de l'offenser, de ne point porter sur toutes choses un jugement absolu et souvent un jugement sans raison. Il leur a été recommandé aussi de se mettre à la portée de chacun, d'entendre sans colère celui qui exprime modestement une idée opposée à la leur, de recevoir des leçons avec le même empressement qu'ils mettent à en donner, et enfin de ne point mépriser les qualités, les opinions qui leur sont étrangères et les occupations utiles des autres hommes.

Je ne sais quel fut le résultat de cette admonestation ; ce qu'il y a de sûr, c'est que le manque d'usage porte les savants à se regarder comme d'importants personnages, et qu'ils en viennent par là même à acquérir souvent fort peu d'importance aux yeux des autres. Il en est qui, par l'habitude de discourir à leur aise dans leur école, sont fort surpris qu'on veuille prendre la parole devant eux. Il en est qui prennent, dans le petit cercle où leur vie est concentrée, une confiance si présomptueuse en eux-mêmes, qu'ils la portent partout où ils se trouvent. Il en est enfin qui, en se plongeant dans leurs livres, oublient si complétement les hommes, qu'ils révoltent le sentiment moral de quiconque les écoute. Leurs rapports continuels avec des étudiants grossiers ou avec des individus de la dernière classe du peuple leur donnent tant d'esprit, qu'ils n'en ont plus lorsqu'ils entrent dans un salon.

On pouvait vivre plusieurs jours avec Platon sans savoir que ce fût Platon. Un étranger qui avait entrepris un long voyage dans le but de voir ce grand philosophe, fut fort étonné lorsqu'on lui dit que Platon était cet inconnu simple et affable avec lequel il

avait causé déjà plusieurs fois dans différentes réunions sans le remarquer.

Qui ne rirait de voir un professeur installé dans sa boutique, et accueillant dédaigneusement tous ceux qui n'ont pas besoin de sa marchandise? Mais on sait de reste que, s'il s'imagine avoir une cargaison plus complète que les autres, il est une foule de choses dont on aurait besoin, et qu'on ne trouve pas près de lui.

Voilà les folies qui souvent résultent d'une vie trop étroite et trop retirée; voilà comment il arrive qu'un savant qui ne voit point le monde n'a que des aperçus bornés, et fait preuve en mainte occasion d'une étonnante petitesse. Mais ces hommes-là seuls s'imaginent qu'on ne peut vivre hors des universités [1].

D'un autre côté, il faut avouer que les gens du monde exigent parfois d'un savant ce qui est hors de sa nature, et étouffent par là en lui jusqu'au désir de plaire. On a dit avec raison que les savants astreints à une existence solitaire, et occupés de graves travaux, ne peuvent avoir ni la gaieté d'esprit, ni l'élégance de manières, ni la vivacité d'entretien des personnes qui vivent habituellement dans le monde et qui en connaissent tous les usages: ainsi les courtisans suédois commirent une vraie cruauté en riant de l'embarras où se trouvèrent Meibom et Naudé, lorsque ces deux

[1] Un célèbre professeur allemand disait souvent: *Vita extra academias non est vita.* Il est incontestable que beaucoup de professeurs ont des singularités qu'on ne retrouve dans aucune classe de la société. Un prince d'Allemagne fit présent d'une tabatière d'or à un professeur que l'on considérait comme un homme très-distingué, et lui écrivit en même temps une lettre flatteuse. Le professeur se fit peindre tenant la lettre d'une main, la tabatière de l'autre, et envoya ce portrait au prince.

savants furent présentés à la reine Christine, et qu'elle dit à l'un : « Vous, qui avez écrit sur la danse des anciens, vous devez savoir danser; et vous, qui avez composé un traité sur la musique antique, vous devez savoir chanter. » Les Français commirent la même cruauté envers le grand mathématicien Nicole, un jour qu'une dame de Paris l'avait invité à dîner. Le bon Nicole n'avait fait de sa vie un si bon repas ; en se retirant, il adressa à la maîtresse de maison des compliments infinis, l'assurant qu'il ne cesserait jamais d'admirer ses beaux petits yeux. « C'est là, lui dit un de ses amis en descendant l'escalier, un singulier compliment pour un mathématicien tel que vous. — Vous avez raison, répondit Nicole, et je vais réparer ma faute. » A l'instant même, il remonte, demande à la maîtresse de maison humblement pardon, et, persuadé qu'une si belle dame ne peut admettre qu'il y ait rien en elle de petit, il lui jure qu'il n'a jamais vu de si grands yeux, un si grand nez, une si grande bouche et de si grands pieds.

En quittant leur bibliothèque pour entrer dans un salon, les savants sortent d'un pays qu'ils connaissent, où ils sont à leur aise, pour pénétrer dans une région où tout est pour eux nouveau, inattendu et inusité. On en voit qui, par une modestie excessive, n'osent se présenter dans le monde ; d'autres comprennent qu'il leur serait difficile de se faire écouter dans une société composée de gens ignorants et orgueilleux, qui méprisent la science, et qui ne voudraient pas voir un savant s'élever à côté d'eux. D'autres sentent que le monde leur est étranger, de même qu'ils sont étrangers au monde. Quelques-uns reconnaissent qu'ayant mis dans leurs livres tous les dons de leur esprit, ils ressembleraient, dans un salon, à des citrons

dont on a exprimé le suc. Enfin, il en est qui s'efforcent de paraître ce qu'ils ne sont pas, ce qu'ils ne peuvent être, et qui, remarquant que tout discours sérieux est impossible dans une réunion frivole, et qu'ils sont à tout instant éclipsés par quelque étourdi, s'éloignent dédaigneusement de ces réunions, où ils s'imposent une inutile contrainte.

Beaucoup de savants qui écrivent dans le but d'exercer quelque influence sur les hommes, fuient les hommes, et ils ont grand tort. Les livres auxquels ils ont recours ne suffisent point pour leur donner la connaissance du cœur humain et l'expérience du monde. Ils ne leur donnent point non plus le talent d'observation qui nous porte à étudier de plus en plus les hommes, quelque peu de satisfaction qu'on éprouve quand on les a connus. Les plus grands moralistes se sont formés dans le monde par l'expérience qu'ils ont faite eux-mêmes de ce qui peut être favorable ou nuisible à l'homme. C'est dans le monde seulement qu'un écrivain forme son goût, apprend à suivre les convenances, car que de choses n'écrit-on pas chez soi, dont on rougit quand on y pense en société !

Les relations du monde sont une source inépuisable de nouvelles pensées et d'observations. Elles nous aident à exécuter des choses qui nous paraissent impossibles ; elles nous donnent cette grâce, cette souplesse, cette force qui entraîne le cœur et persuade l'esprit. Combien de savants qui, du fond de leur obscure retraite, prétendent éclairer les hommes, et qui ne savent pas même comment on agit sur les hommes ! Ils veulent attirer, et ils repoussent ; ils regardent perpétuellement leur but, et ne peuvent jamais l'atteindre. Ébranlez, agitez, si vous le pouvez,

lorsque l'occasion s'en présentera, tout un public, par quelques vérités importantes ; mais apprenez en même temps l'art d'être aimable, obligeant, affectueux, de tendre la main à ceux mêmes que vous avez ainsi agités, et d'échapper par là à leurs malédictions.

Les relations sociales enseignent ainsi ce qu'on n'acquiert point toujours dans la solitude. « Ce n'est pas seulement avec les livres qu'on apprend, dit Bacon, à se servir des livres [1]. » Pour connaître les hommes, il faut les voir agir, s'associer à leurs entreprises et acheter souvent bien cher quelque peu d'expérience. Mais c'est déjà beaucoup pour un philosophe d'acquérir dans le monde les bonnes dispositions de caractère que l'on perd facilement dans la solitude, et lors même qu'il ne parviendrait qu'à recueillir le fruit qu'il doit retirer de la connaissance des faiblesses et des défauts humains, ce serait une suffisante compensation pour l'ennui qu'il peut éprouver en fréquentant le monde.

Cependant il retire de cette fréquentation un plus grand avantage. Il apprend à supporter les hommes et à se faire supporter par eux, lorsque, à l'exemple de Socrate et de Wieland, il écarte de la philosophie tout ce qu'elle a de pénible ou de désagréable ; il la rend attrayante, il la dépouille de ses apparences les plus

[1] Un professeur, dégagé des préjugés ordinaires de sa profession M. Hissmann, de Gœttingue, a dit, dans son *Essai sur la vie de Leibnitz:* « Les quatre murs d'un cabinet d'étude ne sont point les limites du monde, et les livres ne renferment point tout ce que les grands hommes ont pensé. Il y a une foule de remarques, de notions précieuses, qui n'ont point été livrées à l'impression. Si l'on commence son éducation dans la retraite par la lecture et la réflexion, il faut la continuer et l'achever par les relations sociales, où l'on apprend à connaître les hommes, leurs sentiments, leurs erreurs, leur sagesse et leur folie. »

dures, et la montre dans sa beauté naturelle. Un écrivain allemand a dit, dans une dissertation sur Franklin : « Les écrits de Franklin n'ont pas le caractère pédantesque ni dogmatique. Ce sont des observations détachées et présentées sous une forme agréable, de brèves notices, de petits traités et des lettres d'un style facile, adressés à des femmes ou à des amis. On prend intérêt à ses œuvres; on ne se lasse point d'y revenir, tant il y a de variété dans la forme comme dans le fond des idées qui s'y trouvent développées. A chaque page on reconnaît le tact délicat de l'homme du monde, et le jugement droit, et le sens naturel d'une philosophie aimable. »

Caton le Censeur était grave, mais non pédant. Son affabilité de caractère le rendait très-agréable. Il croyait que les fous contribuent à l'instruction des sages plus que les sages ne contribuent à celle des fous. Les présomptueux et les sots, disait l'empereur Marc-Aurèle, parlent sans-penser, et c'est le philosophe Sextus qui m'a appris à les supporter. »

Cette aimable tolérance rallie l'homme le plus éclairé à ceux qui sont dénués de toute instruction. Il a semé dans la solitude les germes du savoir, il en recueille les fruits dans le monde. Là, rien n'était trop grand pour son ardeur scientifique. Ici, il n'y a pas dans le cœur humain un repli qui lui semble trop petit. Dans la solitude, il était morne et rude; dans le monde, il devient doux et poli : il se rapproche de tous les hommes et de toutes les conditions. Il ne cherche point à dominer les autres; il ne disserte point avec arrogance; en vain Socrate aurait fait descendre la sagesse du ciel, s'il ne l'avait rendue aimable dans toutes les circonstances. Pour aimer celui qui observe les hommes, il suffit qu'on ne soit pas forcé de le crain-

dre. « Tout pour l'amour, » disait Goethe: et celui qui a connu ce grand poëte sait de quelles grâces il revêtait la force de son génie et la nature sérieuse de ses études.

Il est facile de se faire aimer quand on s'approche franchement des hommes, quand on s'attache à eux avec confiance. Il n'y a pas une situation humaine où nous n'ayons besoin tantôt des conseils et tantôt de l'appui des autres hommes. Mais comment se ferait-il aimer celui qui veut toujours être prévenu et ne prévenir personne, celui qui s'inquiète de chaque parole qui s'échappe de ses lèvres, de chaque sentiment qu'il révèle, de chaque geste, de chaque expression de physionomie qui décèle l'état de son âme ; celui qui ne s'attache à aucun homme, qui vit à l'écart, solitaire, silencieux, renfermé en lui-même, qui est toujours sur ses gardes, et qui n'ose témoigner à ceux qui l'entourent la moindre confiance?

Ouvrir franchement son cœur aux autres, c'est se procurer une source de jouissances infinies. Pour que les autres ne soient point embarrassés avec nous, il faut que nous ne le soyons point avec eux. Tout ce qu'on renomme le plus, faveur du monde, richesses et tous les éloges des journaux, ne procure pas la joie qu'on éprouve à pouvoir se dire : J'ai inspiré de la confiance à ce malheureux ; j'ai consolé ce cœur affligé ; j'ai rendu, Dieu soit loué ! le courage à cet être abattu ! Mais on n'acquerra pas ce bonheur si l'on n'a pas le don de se faire aimer ; et les savants perdent souvent un tel don par la solitude. Les joies de l'affection élèvent cependant bien plus l'esprit et le cœur que le stérile plaisir de trouver un nouveau moyen d'exposer une science aride et sèche ou le sot orgueil de quelque pédant qui écrira, comme un professeur allemand,

un livre tout entier pour démontrer que dans l'autre monde on ne parlera que latin.

Celui qui n'aime que ceux qui l'écoutent, qui le louent, qui jamais ne le contredisent, n'est pas digne d'être aimé. Combien de savants, d'écrivains renommés, qui affectent les sentiments les plus généreux, qui sans cesse vantent l'ardeur de leur dévouement, et qui, dans un moment où l'on invoque leur générosité, abandonnent sans pitié un ami qui n'approuve point leurs folles présomptions ! Combien de savants qui s'en vont, les mains pleines de louanges à leur adresse, qu'ils colportent de maison en maison, qui mendient l'aumône d'un éloge, et qui ne se doutent pas qu'on tremble quand on les voit entrer et qu'on se réjouit quand ils sortent ! Loin de nous donc cette ambition de pédant, cette vanité puérile qui n'aboutit qu'à exciter la haine des envieux et à éloigner de nous l'affection de ceux qui nous admirent !

Cependant l'existence silencieuse du savant a aussi son noble et beau côté. Heureuse et digne est la vie de celui qui ne porte envie à personne, qui est aimé et respecté du monde, quoiqu'il ne voie pas le monde, qui n'a pas besoin de recourir à de vains traits d'esprit pour attirer l'attention sur lui ! Son âme ne s'assoupit point, son imagination est toujours féconde : nul travail ne l'effraye, il lit, il écrit, il médite avec une complète satisfaction ; ses pensées coulent de son cœur, comme une onde limpide d'une source inépuisable. Le bonheur qu'il trouve en lui-même le dispense de rechercher des distractions étrangères, et la joie que lui donne l'étude soutient sa patience, quelque lents que soient ses progrès ; ses connaissances s'accroissent de jour en jour, ses pensées se développent et se fortifient ; sa persévérance le conduit à son but, et il ne

se préoccupe point de la basse envie de ces hommes qui se croient obligés d'outrager quiconque écrit un livre, c'est-à-dire quiconque manifeste, suivant eux, l'intention de leur enseigner quelque chose.

Il existe de ces gens heureux près de moi, il en existe un grand nombre en Allemagne, et ceux-là prouvent qu'on ne peut, sans de grandes restrictions, parler de la vie retirée des savants. Il est possible que la retraite enfante des sottises et puisse même conduire certains individus à de mauvaises actions. Souvent elle est préjudiciable à ceux qui n'y sont point portés par une noble impulsion et à ceux qui nuit et jour appliquent sans cesse leurs pensées à un seul objet. Il est possible que cette retraite ne soit pas toujours une école de bonnes mœurs, qu'elle donne aux savants des habitudes disgracieuses et un air étrange ; mais l'influence qu'elle exerce sur l'imagination et les passions est d'une nature bien plus grave et mérite d'être sérieusement étudiée.

CHAPITRE IV.

DES INCONVÉNIENTS DE LA SOLITUDE

POUR L'IMAGINATION.

L'empire de l'imagination sur l'homme est bien plus grand que celui de la raison. La raison exige des connaissances précises, l'imagination se contente d'une vague intuition. La raison est la faculté de se représenter nettement ce qui est possible, tandis qu'une imagination ardente croit voir nettement une quantité de choses qu'un esprit calme, réfléchi, n'aperçoit pas; l'imagination reproduit, il est vrai, les idées, comme la mémoire, mais elle les altère, les amplifie ou les amoindrit, ou les mêle confusément.

L'imagination, l'enthousiasme, l'exaltation rêveuse, ne se développent pas seulement dans la solitude. De toutes parts la route est ouverte à la sagesse comme à la folie, et beaucoup d'hommes ne savent malheureusement pas distinguer le vrai chemin. Quelques observations générales sur ces phénomènes de l'âme feront voir quels sont les effets de l'imagination que je

regarde comme nuisibles, et jusqu'à quel point, suivant mon opinion, l'imagination enfante parfois dans la solitude des songes, des illusions préjudiciables qui peuvent devenir autant de maladies morales.

L'imagination est, dit-on, la répétition des sensations; mais souvent, si je ne me trompe, elle n'arrive qu'à une fausse conclusion d'une sensation vraie ; par exemple, un malade éprouve dans une partie du corps une contraction nerveuse, et prétend qu'il y a là un ulcère, et je sais qu'il m'indique une sensation réelle, mais la conclusion qu'il en tire est fausse. Et que de fois d'une idée vraie on se fait ainsi une croyance mensongère ! L'imagination agit avec rapidité et se crée en un instant ses illusions. Tout agit sur elle, et elle agit sur tout : elle fait naître des images, elle les associe à la pensée, elle leur donne la couleur et l'expression. « L'enthousiasme est sa vie, a dit Wieland : la trop grande exaltation est sa mort. »

L'enthousiasme et l'exaltation peuvent provenir d'une quantité de causes; mais rien ne les développe plus promptement que la solitude quand on y apporte une certaine disposition d'esprit. L'enthousiasme est une vive et violente élévation de l'âme qui résulte d'une forte émotion et qui porte l'homme à des entreprises extraordinaires, à des actions inattendues. Dans ces moments d'enthousiasme, on n'est pas hors de soi-même, mais hors du niveau ordinaire de la vie : voilà pourquoi l'enthousiasme est méconnu des gens calmes et froids, tourné en dérision par les beaux esprits ou par les sots, et niaisement admiré par des valets. Quand l'enthousiasme éclate dans toute sa puissance, l'homme s'affranchit des dernières réserves, oublie les obstacles, ou les brise avec une force impétueuse. Voilà pourquoi on dit d'un homme qu'il est

inspiré, c'est-à-dire enflammé et fortifié par la présence et l'appui d'un être supérieur. Tout ce qu'il y a de sublime dans les passions humaines, cette faculté d'esprit le comprend, le saisit, l'accomplit. Lord Shaftesbury disait : « Un noble enthousiasme enfante des héros, des poëtes, des orateurs, des artistes, des philosophes, et tout ce qu'il y a de grand dans le monde. »

Si l'on pouvait espérer que la solitude donnât une telle faculté, tous ceux qui ne veulent point se traîner dans les ornières de la vie vulgaire, s'en iraient avec joie dans la solitude; mais la déception, le mensonge, impriment aux natures exaltées une impulsion aussi forte que celle que la vérité donne à l'enthousiaste. Le visionnaire exalté cherche à faire de l'or ; l'enthousiaste s'élance dans les airs avec le ballon de Montgolfier.

Le visionnaire voit en dehors de soi et devant soi tous les objets, comme il le veut, selon les fantaisies de son imagination. Il s'attache à des espérances gigantesques, il voit ce que les autres hommes ne peuvent voir, et ne distingue pas ce que les autres voient; il comprend ce qu'aucun esprit raisonnable ne soupçonne; il entend la voix des mondes invisibles, se croit inspiré et capable de faire des miracles. Nulle crainte ne le trouble, nulle entrave n'arrête l'élan de son esprit : il a en lui une force qui détruit et renverse la parole même de Dieu, la parole des sages. Si cet homme se trouve dans des circonstances qui favorisent l'essor de son imagination, il arrive bientôt au fanatisme et condamne à des tourments éternels ceux qui oseraient douter de son pouvoir infini [1].

[1] Les fanatiques n'expliquent point les saintes Écritures comme tout le monde, et parmi les nouvelles sectes qui peuplent la Suisse, les anabaptistes se distinguent par leur système d'interprétation. Il est dit dans l'Évangile : « Si nous ne devenons pas

Le fanatisme a souvent éclaté dans le monde comme dans la solitude : c'est peut-être une des maladies les plus fréquentes de notre époque. Il a suffi pour voiler d'un sombre nuage la lumière de la civilisation dans plusieurs provinces d'Allemagne.

L'alchimie, la théurgie, la croyance aux revenants, et les dogmes étranges de Jacob Boehm, occupent maintenant une immense quantité de gens. On se précipite en foule après la sagesse occulte, à travers d'épaisses ténèbres ; on repousse la vérité, et l'on outrage secrètement ou publiquement celui qui ose la proclamer. Tandis que les enfants de l'Allemagne reçoivent aujourd'hui dans les universités une véritable instruction, leurs pères lisent l'*Annulus Platonis*. La philosophie occulte d'Hermès Trismégiste, le divin anneau de la magie adamique, du compas des sages, de Grabell, d'Iugel, etc., remplacent, pour un grand nombre de personnes, la vraie physique et la vraie philosophie.

Toutes ces folies de visionnaires seraient peut-être de courte durée, si elles ne s'entretenaient dans la solitude. Celui qui peut se créer toutes sortes d'idées fantastiques s'abandonne volontiers à cet entraînement de l'esprit ; tout dépend de la tranquillité qui l'environne et de l'ardeur de son imagination. La solitude est dangereuse, comme nous l'avons dit, pour tout homme qui s'y applique sans cesse à la contempla-

« semblables à des enfants, nous n'entrerons point dans le royaume « des cieux. » Aussitôt les bonnes gens se dépouillent de leurs vêtements, montent sur des chevaux de bois et courent de côté et d'autre ; leurs femmes et leurs servantes, toutes nues aussi, courent de la même sorte. Puis tous ces nouveaux chrétiens reviennent dans une parfaite innocence se jeter pêle-mêle sur des bancs et sur des lits afin de ressembler en tous points aux petits enfants.

tion. Elle est dangereuse pour l'homme d'esprit comme pour l'ignorant, si l'homme d'esprit s'abandonne à d'obscures conceptions, s'il concentre en lui-même tout l'exercice de son imagination et s'il évite tout ce qui pourrait l'en distraire. Le savant Molanus de Hanovre se figura, dans les dernières années de sa vie, qu'il était un grain d'orge. Il parlait fort sensément de chaque chose avec les personnes qui venaient le voir; mais pour rien au monde il n'eût voulu sortir de sa maison, de peur d'être avalé par les poules.

L'imagination de la femme est plus facile à émouvoir que celle de l'homme : aussi la femme est-elle exposée à tomber dans toutes sortes d'extravagances lorsqu'elle vit d'une vie très-retirée et constamment seule avec elle-même. De là vient que dans les maisons d'orphelines et les autres maisons de refuge, les maladies nerveuses se communiquent si facilement d'une femme aux autres.

C'est la vivacité de cette imagination féminine qui fait que bien souvent toutes les femmes croient et veulent faire ce que l'une d'elles croit et essaye de faire. Plusieurs exemples démontrent que tout ce qui agit vivement sur l'imagination des femmes peut bien vite égarer leur raison : ainsi on a vu éclater, parmi les jeunes filles de Milet, une véritable épidémie morale qui les portait toutes à se pendre, et une autre épidémie, parmi les femmes de Lyon, qui se réunissaient pour aller se jeter dans le Rhône.

Je n'en finirais pas, si je voulais dire jusqu'où peut aller une imagination égarée et l'influence funeste que la solitude peut avoir sur celui qui ne sait point se préserver d'un tel péril. On se plonge dans le silence de la retraite, on reste là des jours, des nuits, des années entières, seul avec soi-même. Que de rêves alors, que

de visions étranges! qu'il est facile, dans une telle situation, de se laisser aller à toutes les promesses trompeuses de l'alchimie, à tous les égarements de la superstition! Celui qui ne veut vivre que de soi-même, a trouvé par là le meilleur moyen de mourir de faim, car, ainsi que le disait un ancien sage, il se nourrit de son cerveau et dévore son cœur.

Le penchant à la solitude est l'un des symptômes ordinaires de la mélancolie. L'homme qui éprouve ce sentiment de mélancolie fuit la clarté du jour et l'aspect du monde. Incapable de poursuivre fortement une autre pensée que celle qui le consume, il se fait de la vie une vraie torture. Cet état s'aggrave encore dans la solitude, lorsqu'une forte secousse n'imprime pas à l'imagination une autre direction ; mais c'est déjà beaucoup que de parvenir à écarter de l'esprit mélancolique les idées dont il se repaît habituellement, et à changer la nature de ses désirs ; il ne faut pas qu'il languisse dans la même jouissance, il ne faut pas qu'il convoite un bonheur unique qu'il ne peut atteindre, il doit rassembler ses forces, s'efforcer d'atteindre ce qui élèvera son âme et éviter ce qui la blesse. Si l'on parvient à lui faire adopter ces principes, si l'on peut l'attacher à un travail qui l'occupe sérieusement, on lui aura rendu un plus grand service qu'en le livrant à toutes les distractions du monde. Il conservera toujours sa propension à la mélancolie; mais cette propension pourra lui servir de mobile dans tout ce qu'il désirera vivement, dans tout ce qui exige de la persévérance.

Un Anglais atteint de spleen se brûle la cervelle. Avec cette même disposition d'esprit, les Français entraient jadis dans les cloîtres. Les Anglais ne se tueraient point s'ils avaient des couvents.

Lorsque la mélancolie éteint notre ardeur et subjugue notre activité, nous perdons bientôt le goût du monde, de la vie, et nous nous retirons dans la solitude. Rien n'est plus inséparable des divers genres de mélancolie que le désir de s'éloigner des hommes, de rompre toute relation avec eux, de ne parler à personne, de ne voir personne, et de n'entretenir aucune correspondance. On veut être seul pour se repaître en liberté des rêves, des images que l'on devrait par-dessus tout éviter. Les gens qui observent cet état maladif d'un homme mélancolique, lui répètent qu'il doit se distraire, voir le monde, fréquenter les bals. De tels avis sont sans doute dictés par une bonne intention, mais ils ne peuvent être efficacement suivis. Un homme mélancolique ne se résigne point à faire ce qui est contraire à ses goûts, à ses penchants, à sa conviction. La mélancolie jette le désordre dans l'âme : souvent elle anéantit l'effet salutaire de la religion, les bienfaits de Dieu, le bonheur humain.

Les livres de médecine ne démontrent point positivement quel est le siége de la mélancolie. Un changement presque imperceptible dans nos nerfs, un léger ébranlement, produit par une indigestion ou par un refroidissement, suffit parfois pour nous jeter tout à coup dans un abîme de tristesse, tandis qu'un changement tout aussi imperceptible, mais d'une autre nature, arrête un torrent de pensées affligeantes. Celui qui s'observe avec attention sait mieux que personne comment on doit s'y prendre pour prévenir ce premier état et favoriser le second. Mais il faut que les médecins connaissent aussi l'histoire, la nature d'un homme mélancolique; qu'ils sondent l'état de son âme jusque dans ses derniers replis, s'ils veulent savoir ce qui l'abat, ce qui la relève, ce qui lui est utile ou préjudicia-

ble, et l'on remarque souvent que tel incident qui fait naître chez un homme une pénible mélancolie est précisément ce qui donne de la gaieté à un autre, et que ce qui soutient le courage de celui-ci brise les forces de celui-là.

La mélancolie est le fait d'un faux raisonnement, qui, avec le concours de certaines sensations maladives et pénibles, entretient dans l'âme les idées les plus décourageantes, et lui fait voir en elle et hors d'elle tous les objets sous le point de vue le plus affligeant. On n'est point mélancolique par cela seul que, pour se livrer à un travail important, on fuit la société. Avec des nerfs bien constitués, et un but honorable à poursuivre, on peut supporter longtemps la solitude, tandis qu'avec des dispositions prononcées à la mélancolie, la solitude devient bientôt très-dangereuse si on n'y entre point avec un travail de prédilection qui conduit perpétuellement l'esprit de pensée en pensée. Rien ne favorise tant le développement de la mélancolie et de la misanthropie que de songer constamment au motif de cette misanthropie.

C'est une erreur grossière que de regarder les distractions incessantes comme un remède à la mélancolie. Combien d'hommes ne deviennent mélancoliques que parce qu'ils ne peuvent trouver ni le repos ni la liberté qu'ils désirent ! Que de fois ne s'irrite-t-on pas contre le monde, lorsqu'on ne peut parvenir à trouver un instant pour recueillir en paix ses idées ! Dans quelle profonde mélancolie ne voit-on pas souvent tomber celui qui est forcé de traîner à chaque heure le même fardeau, qui chaque jour doit obéir à la volonté des autres, et qui ne peut aller où il lui plaît ! Pour un homme atteint de mélancolie, la meilleure situation serait celle où il pourrait faire le plus de bien, et cette

situation, il peut l'avoir dans la solitude, souvent mieux que dans le monde. Nous pouvons donc dire que la solitude, qui, dans certains cas, enfante et développe la mélancolie, peut, dans d'autres circonstances, la tempérer et la guérir.

Ce qu'il y a de plus triste pour un esprit mélancolique, ce qui le porte surtout à éviter le contact du monde, c'est de voir que personne ne le comprend, que parfois on vante sa gaieté, tandis qu'il se torture lui-même. Bien peu de personnes devinent les douleurs des autres, et l'homme froid ne voit point la pointe du dard caché dans un cœur malade; de même qu'on ne comprend point les souffrances d'une affection nerveuse, tant qu'elle ne se manifeste point publiquement par des convulsions, de même on n'est frappé des douleurs d'un homme mélancolique que lorsqu'il se brûle la cervelle. Vous pouvez passer des années entières en proie à toutes sortes de tortures, et les gens apathiques que vous avez coutume de voir seront persuadés que vous vous portez à merveille.

On peut paraître même fort gai aux yeux des ignorants dans le temps où l'on maudit le plus le monde et la vie. Jamais on n'avait vu à Paris, sur le Théâtre-Italien, un arlequin comparable à Carlin, qui mourut en 1778. Cet acteur avait le privilége de réjouir tout son auditoire; mais dès qu'il quittait ses habits bariolés, il redevenait silencieux et morne. Un jour, un malade se présente chez un médecin de Paris, et lui demande quel remède il devrait employer pour se guérir des accès d'une noire mélancolie: « Allez à la Comédie-Italienne, lui répond le médecin ; il faudrait que votre mélancolie fût profondément enracinée en vous, pour qu'elle résistât aux plaisanteries de Carlin. — Ah! monsieur, s'écrie le malade, ce Carlin dont vous

parlez, c'est moi ! Je fais rire les autres, et n'en suis pas plus gai. »

Si un homme mélancolique ne peut vivre avec les personnes qui ne le comprennent pas, il est à regretter qu'il vive entièrement en lui-même ; car souvent, comme nous l'avons dit, la mélancolie s'aggrave dans la solitude par le retour constant de la même idée, par l'absence de toute distraction. Un homme mélancolique devient souvent alors défiant et sauvage, quoiqu'il soit né peut-être avec un caractère hardi et entreprenant ; il évite les lieux où différentes personnes se rassemblent ; la clarté du soleil l'effarouche, car il éprouve plus de tranquillité lorsqu'il pense qu'on l'aperçoit moins, et il ne se sent jamais mieux que par un ciel sombre, au milieu de la pluie et de l'orage. C'est un supplice pour lui que de sortir de sa retraite ; il voudrait, quand il passe dans les rues, ne rencontrer aucune âme vivante. Une obscurité continuelle règne dans sa chambre ; il frissonne, il doit recevoir une visite, et on ne saurait le rendre plus malheureux qu'en le forçant, par un excès de politesse, à aller dans le monde. La solitude est un poison pour lui, mais il aime ce poison.

Une sensibilité extrême, une très-grande vivacité d'imagination, anéantissent les forces de l'esprit. Ah ! comme on cesserait de porter envie aux hommes qui sont parvenus à se distinguer, si l'on savait que la douleur les accable souvent pendant des années entières ; qu'elle trouble leur mémoire et qu'elle leur enlève parfois jusqu'à la faculté de penser ! Quelle pitié on éprouverait pour eux si l'on savait ce que ces hommes, si heureux en apparence, souffrent pendant de longues nuits, lorsqu'ils cherchent en vain le sommeil ! Haller, qui, jusqu'à sa mort, fut passionné pour

la gloire, Haller, ce savant si renommé, etait tellement affaibli, sur la fin de sa vie, qu'il tombait dans le plus profond accablement lorsqu'il n'avait pas pris huit grains d'opium. Sa mélancolique imagination ouvrait à ses yeux des abîmes d'où il voyait sortir des fantômes qui éteignaient en lui les lumières d'un christianisme éclairé.

Une telle prostration d'esprit est affreuse, quoiqu'il s'y trouve des intervalles où l'âme reprend son énergie. Mais il est plus affreux encore de tomber dans une de ces situations où l'on ne sent plus rien, où l'on est indifférent à toutes les émotions d'autrefois, à tout ce qui était un plaisir ou une peine : alors on veut être seul, et on ne jouit point de la solitude ; on quitte le monde pour rentrer dans sa retraite, et l'on regarde avec dégoût tout ce qu'il y a dans cette retraite. On regarde ses livres comme des lambeaux bariolés de différentes couleurs qui ne servent qu'à donner le vertige. On est tenté de jeter au feu, sans les lire, toutes les lettres que l'on reçoit. On n'accueille qu'avec colère tous les éloges que le monde prodigue parfois avec tant de légèreté, et l'on regarde d'un œil sec et indifférent les trames de la calomnie, les machinations perfides d'une critique haineuse. On ne trouve plus de goût aux productions de l'esprit; qu'importe que le soleil se lève ou que la nuit descende, on n'éprouve plus aucune joie à voir le retour de l'aurore ni aucun repos dans le sommeil, on ne ressent chaque jour que de nouvelles douleurs et une nouvelle indifférence pour tout.

Il existe des exemples terribles des effets produits par la solitude sur les imaginations mélancoliques, des exemples de folie, d'erreurs extravagantes auxquelles on aurait peine à croire.

Lorsqu'une nature mélancolique se tourne du côté des idées religieuses, la solitude devient pour elle un véritable enfer. On se figure alors qu'on est abandonné de Dieu et des hommes, on a horreur de ses semblables, et l'on se fait un tourment des dogmes de religion qui devraient être une efficace consolation.

Haller était en proie à cette mélancolie religieuse, lorsqu'il renonça aux affaires publiques dans les dernières années de sa vie ; dès lors il ne vécut qu'avec ses livres ; et souvent il n'apercevait pas même les personnages de distinction qui venaient le visiter ; je le vis deux années avant sa mort dans cette douloureuse situation. Rien ne l'animait tant qu'un vif désir de gloire et le besoin d'avoir perpétuellement un prédicateur à ses côtés. Il faisait venir autant de prêtres qu'il pouvait, sans se préoccuper de leur système ni de leurs talents ; il demandait à chacun d'eux un secours moral, de même qu'un malade incurable, après avoir épuisé les ressources réelles de l'art, s'adresse à quiconque lui offre encore un moyen de guérison.

Haller poussait à l'extrême ses idées d'orthodoxie ; il s'était fait une théologie dure et inflexible comme son caractère, qui lui plaisait, mais qui ne pouvait convenir à son état moral.

Quelques jours avant sa mort, Haller écrivit à un de ses amis, au bon et savant Heine de Goettingue, que, près d'entrer dans l'éternité, il croyait à la bonté infinie du Rédempteur, que cependant il ne savait encore s'il devait espérer, qu'il voyait tous ses vices rangés autour de lui comme une formidable armée amassée, pour sa perte, pendant soixante et dix ans. Il désirait que le docteur Lesse, renommé comme un excellent théologien, lui indiquât quelques livres peu

étendus qu'il pût lire encore pour se sauver des terreurs de la mort. « Je termine cette lettre trop vite, ajoutait-il, mais je vous raconterai ce qui arrivera de nouveau. »

Il ne raconta plus rien, et quelques jours après sa mort, un jeune gentilhomme de Berne écrivit à Goettingue une lettre qui produisit en Allemagne une vive rumeur. Il était dit dans cette lettre qu'à ses derniers moments Haller, ayant réuni des théologiens autour de lui, leur avait déclaré qu'il ne croyait à rien et qu'il lui était impossible de croire, quelque désir qu'il en eût.

Par l'effet de sa mélancolie religieuse, Haller ne croyait pas qu'il pût compter sur la miséricorde de Dieu; il craignait la mort et ne cachait point cette crainte. C'était la pensée du jugement dernier qui lui causait ces sombres terreurs, et, comme il le disait lui-même, c'était la laideur de son âme. C'est ainsi que par la mélancolie religieuse on méconnaît l'admirable bonté de Dieu et sa suprême justice. Si Haller eût vécu dans une solitude oisive, une telle mélancolie l'eût torturé du matin au soir; il la réprimait par l'opium et par le travail, mais elle le reprenait avec une force terrible dès qu'il se remettait à parler du sujet de ses frayeurs avec les théologiens, ou lorsqu'il était seul et qu'il ne travaillait pas.

On peut juger par tout ce que je viens de dire du péril auquel les natures mélancoliques sont exposées dans la solitude, et on doit voir que l'imagination est la partie faible sur laquelle la solitude exerce d'abord l'influence la plus funeste.

Nous ne parlerons pas encore des moyens les plus propices à employer pour remédier à ce triste état de l'âme, quoiqu'il nous en coûte de ne point présenter

immédiatement des consolations à ceux que ce tableau des souffrances morales affligerait. Si quelque lecteur mélancolique a la patience de continuer jusqu'à la fin la lecture de ce livre, j'espère lui démontrer aussi les avantages de la solitude et lui faire voir comment, lorsqu'on sait occuper son temps, on peut parvenir à dissiper dans la retraite la mélancolie la plus sombre.

On se ferait une fausse idée de ce que j'ai dit des dangers de la solitude pour l'imagination, si l'on pensait que ce danger existe dans tous les cas ; il faudrait que j'eusse l'esprit complétement aveugle pour ne pas observer que le repos, la retraite, apaisent souvent les orages d'une imagination malade. Qui oserait parler de distraction à celui qui est affecté d'une sensibilité maladive, lorsque le moindre bruit que l'on entend, lorsque le moindre entretien forcé nous cause une sensation si pénible? Rien alors ne procure quelque soulagement que le repos, et l'on arrive à ce repos en s'efforçant d'attacher son âme à une idée simple et en végétant comme on peut jusqu'à ce que la crise soit passée.

Loin de moi donc l'idée que la solitude nuit à l'imagination dans toutes les circonstances; c'est dans la solitude au contraire que la pensée de l'homme enfante ses plus belles œuvres; mais si l'on en abuse, elle devient préjudiciable.» La masse de bonheur, a dit Addison, et de douleur que l'imagination peut produire est grande. Dieu connaît tous les moyens d'agir sur elle : il peut éveiller, comme il lui plaît, la pensée en nous, et il peut rendre cette pensée riante ou terrible. Il peut, sans le secours de la parole, faire surgir des images dans notre âme et faire passer sous nos yeux les scènes les plus variées sans le secours

des obets extérieurs. Il peut ravir l'imagination par les plus belles visions, ou l'épouvanter par des monstres tels que nous maudissons l'existence et que nous voudrions être plongés dans le néant. Il peut, par l'effet de l'imagination, exalter ou torturer notre âme de telle sorte que nous nous croyions dans l'enfer. De là viennent, suivant la nature que Dieu nous a donnée pour le bien et que nous-mêmes nous corrompons dans la solitude, ces égarements, ces fantômes, ces chimères de la mélancolie. »

CHAPITRE V.

DES INCONVÉNIENTS DE LA SOLITUDE POUR LES PASSIONS.

Toutes les passions agissent avec plus de force et plus d'impétuosité dans la solitude, parce qu'elles y sont concentrées sur un seul point.

Au milieu d'un calme apparent, les passions couvent sous une cendre trompeuse, lorsque l'homme ne s'occupe que de ses propres idées et exerce son imagination en lui faisant constamment parcourir le même cercle.

Ne vous fiez point à un homme hautain, même lorsqu'il vous paraît solitaire et souffrant, et gardez-vous de l'offenser. Ses passions dorment. Vous pouvez plier un corps élastique, mais soyez prudent; il vous frappera au moment où il ne sera plus comprimé. Pour les hommes portés à la susceptibilité et aux grandes passions, la solitude est dangereuse, car elle excite et développe de plus en plus ces penchants. Toutes nos passions nous suivent dans la solitude. La moindre maladie morale s'y aggrave, parce qu'on se représente vivement et sans cesse ce qui était et ce qui est. Là, on n'oublie rien ; là, toutes les vieilles plaies se rou-

vrent ; là, nulle pointe de flèche ne s'émousse. Tout ce qui nous a jadis agité, tout ce qui s'est gravé dans l'imagination nous apparaît alors, ou comme un spectre qui nous poursuit avec une rage infatigable, ou comme un ange qui nous montre à tout instant une félicité céleste.

Dans la morne stérilité des petites villes, où un petit nombre d'hommes oisifs vivent toujours entre eux, la solitude exerce visiblement une fâcheuse influence sur la tête et le cœur. On ne devrait point s'attendre à trouver tant de mouvement et tant d'ardeur au sein d'un tel repos ; car, voyez comme les habitants des petites villes sont indolents et désœuvrés, et quel ennui les accable dans leur pauvreté d'idées, quand une fois ils sont sortis de table, qu'ils cessent de jouer ou de disserter sur la politique ; rien ne distrait ces braves gens que ce qui se passe dans la rue, et ce qu'ils aperçoivent en se regardant du matin au soir les uns les autres par la fenêtre.

Mais c'est précisément cette disette d'idées qui donne tant de vivacité aux mouvements de passion de ces petits bourgeois. Des circonstances frivoles, des incidents auxquels personne, dans une grande cité, ne prend le moindre intérêt, occupent toute une petite ville, depuis la grande dame jusqu'à la servante, depuis le haut fonctionnaire jusqu'au simple artisan. L'étincelle de l'enthousiasme existe dans l'esprit de tous les hommes ; mais, à moins de l'avoir vu soi-même, on ne saurait se figurer combien de choses insignifiantes font éclater cette étincelle dans les petites villes.

Les personnages importants des petites villes ont une effroyable faconde. Que Dieu prenne pitié du jeune homme raisonnable et intelligent qui habite une

de ces petites villes dont les graves magistrats n'ont jamais ouvert un livre et ne savent rien !

Lorsque César allait en Espagne, il passa par une bourgade des Alpes où l'on ne comptait qu'un petit nombre d'habitants misérables. Ses amis lui demandèrent en riant s'il était possible que, dans une telle bicoque, on recherchât les emplois publics et les dignités avec autant d'avidité qu'à Rome, s'il s'y trouvait des factions dans le sénat, et si les hommes du pouvoir y étaient également jaloux l'un de l'autre.

Oui, sans doute, on trouve dans les plus petites villes les passions, les rivalités, l'ambition, qui ébranlent les empires les plus considérables; les rôles y sont seulement plus mal joués, et les sottes causeries, et les plus petites susceptibilités deviennent le mobile des plus grands événements. Qu'on se permette d'exprimer le moindre doute sur la beauté, sur l'intelligence, sur le pouvoir, sur les qualités angéliques d'une de ces femmes qui brillent comme le soleil dans une petite ville, il n'en faut pas davantage pour allumer le volcan. Qu'on se laisse aller à la moindre contestation avec l'être le plus insignifiant de cette même petite ville, et l'on fera autant de bruit que le duc de Crillon devant Gibraltar.

Un écrivain anglais prétend qu'il y a moins de calomnie à Londres que dans les petites cités d'Angleterre. Comme il existe à Londres une plus grande quantité d'hommes qui méritent d'être remarqués et blâmés, on se contente ordinairement de signaler leurs folies, et l'on ne s'irrite que lorsqu'on se croit personnellement offensé. Mais dans ces petites bourgades isolées où, pendant une longue suite d'années, les mêmes familles habitent les mêmes maisons, la médisance procède par généalogie, et l'on raconte les fautes de

chaque génération en ligne ascendante. J'ai appris dans une de ces villes, dit cet Anglais, comment chaque individu avait acquis sa fortune, et si j'avais voulu croire tout ce qu'on m'exposait à ce sujet, j'aurais dû être convaincu que pas un de ceux dont on me parlait n'était légalement possesseur de ses biens. On m'a conté ensuite les amours de je ne sais combien de fats et de coquettes enterrés depuis plus de trois siècles, et l'on m'a entretenu des infamies de plusieurs personnes dont le nom serait depuis longtemps oublié, si, en le rappelant, on n'espérait porter atteinte à l'honneur de leurs descendants.

Dans les grandes villes, on oublie les gens que l'on hait, parce qu'on ne les voit pas, ou qu'on peut, quand on le désire, éviter de les voir. Dans les petites villes, au contraire, ces gens-là sont à tout instant près de vous, et il faut, d'année en année, supporter ce fardeau. Une vieille femme dévote d'une petite ville de Suisse me disait un jour : « Je ne veux point faire connaître les défauts des méchantes gens de cette ville, car ces gens-là sont incorrigibles ; mais ce qui me désole, c'est de penser qu'un jour je ressusciterai avec eux. »

Quand le présomptueux magistrat d'une petite ville s'en va, fier et superbe, promener de côté et d'autre son oisiveté, il est certain que tous les objets se peignent à ses yeux sous une autre couleur qu'aux vôtres et aux miens. L'isolement, l'absence de lumière, la contrainte de la pensée, l'étroitesse de l'esprit, le morne horizon d'un cercle restreint, la pauvreté, l'ambition, l'ennui, la gourmandise, l'influence toute-puissante d'un homme qui n'a d'autre mérite qu'un babil intarissable, font beaucoup de mal et enfantent une quantité de sottises dans les petites villes

C'est une des conséquences funestes de la solitude, et à mesure que je développerai mes idées, on sera surpris de voir avec quelle effrayante énergie les passions peuvent se développer dans la solitude.

L'amour n'agit jamais avec plus de force que lorsqu'on le fuit. Les amants heureux ne connaissent guère la mélancolie de l'amour; mais s'ils rencontrent des obstacles, s'ils essayent d'échapper à ces deux poisons de l'âme, si la froide raison élève sa voix contre l'amour, si deux cœurs qui ne peuvent vivre l'un sans l'autre sont séparés, c'est alors que l'amour éclate avec tout son pouvoir, c'est alors qu'on apprend à connaître l'amour.

Il est plus facile de renoncer au monde qu'à l'amour. On peut s'éloigner des hommes, des réunions joyeuses, de tous les plaisirs que le monde nous offre ; on peut, dans les transports de l'amour, oublier l'envie et ses fureurs, les disgrâces, les déceptions, les malheurs de toute sorte ; mais on n'oublie point le véritable amour, ce qui a été et ce qui n'est plus, cet accord harmonieux de l'âme et de l'existence détruit par le sort. Tous les charmes de la solitude ne tempèrent point les souffrances de l'amour ; toute la nature nous semble triste et désolée quand nous la contemplons avec un cœur malade ; des torrents de larmes n'effacent point une seule trace du passé. Nos pleurs ne tarissent pas à l'aspect d'une de ces fleurs des champs que nous cueillions autrefois avec une personne aimée ; elles ne tarissent pas sous les rameaux verts des bois, au bord des ruisseaux paisibles. Rien n'apaise les regrets des joies qui ne sont plus, le souvenir d'un songe ravissant.

La solitude ne triomphe pas de l'amour : le berger fait retentir les vallées de ses cris de douleur, et le cé-

nobite inonde sa retraite de ses larmes. Le nom chéri s'échappe à tout instant de nos lèvres : les échos le répètent ; on le grave partout, il se place entre Dieu et nous. Le couvent de Saint-Gildas, en Bretagne, était situé sur la cime d'un roc solitaire, baigné par les flots de la mer. Dans cette retraite sauvage, Abeilard voulait oublier son Héloïse au milieu des exercices de la piété, il voulait effacer par ses larmes l'image de la jeune fille ; mais sa vertu naissante, sa piété trop faible encore, ne purent le préserver d'un nouvel orage. Il reçoit une lettre d'Héloïse, et à l'instant même son amour se réveille. Héloïse était faible, mais lui se trouvait plus faible encore et plus digne de pitié. Abeilard avait éprouvé avant Héloïse, ainsi qu'on peut le voir dans sa réponse, les salutaires effets de la grâce, mais il étouffa lui-même ce sentiment ; il ne répondit point à Héloïse comme un maître, comme un confesseur, mais comme un homme qui a aimé, qui aime encore, qui l'avoue, et qui ne peut consoler celle qu'il regrette en lui racontant ce qu'il souffre d'être séparé d'elle.

La solitude est un poison et non pas un remède pour les amants. Elle est insupportable pour un cœur agité ; l'ennui s'accroît dans le silence de la retraite. A Saint-Gildas, Abeilard ne cessait de pleurer ; naguère déjà le Paraclet avait retenti de ses sanglots. Condamné comme un captif à une solitude éternelle, il passait ses jours dans les soupirs et ses nuits dans les douleurs. « Au milieu de ces déserts, disait-il, qui ne sont point rafraîchis par la rosée du ciel, on aime ce qu'on ne devrait plus aimer ; les passions excitées par la solitude subjuguent l'âme dans ce silence profond, et l'on oublie Dieu, mais jamais l'amour. »

Les lettres d'Héloïse sont douces, caressantes, mais respirent aussi un amour violent et invincible. « Je dé-

sire avec ardeur te voir, dit-elle; mais comme je ne puis l'espérer, je veux soulager mon cœur en lisant quelques lignes de ta main. » Héloïse ne demande point à Abeilard des lettres savantes, étudiées, qui portent le cachet de son esprit : elle ne veut que des billets dictés par le cœur, écrits au courant de la plume, et dont la raison ne pèse point les expressions. » Combien je m'abusais, dit-elle, lorsque, te croyant tout à moi, je pris le voile avec la résolution de vivre à jamais sous tes lois. Je m'enfermai dans un cloître pour être à toi, pour te servir. Tu désirais, après ton malheur, que je me retirasse du monde ; maintenant, pourquoi te le cacher ? ce n'est point par piété que je me suis ensevelie dans ces murs. Je suis dans le cloître, j'y reste, j'y vis; mais si tu ne vis pas pour moi, si tu ne m'aimes pas, si tu ne t'occupes pas de moi, à quoi me sert cette prison ? où est ma récompense ? Ces chastes vêtements, je les ai pris après notre crime, après ton malheur, et non point par le désir de faire pénitence. Je me tourmente et je lutte en vain: au milieu des fiancées du Seigneur, je suis ta servante; parmi ces nobles esclaves de la croix, je suis une misérable offrande de l'amour humain ; je suis à la tête d'une communauté, et je ne vis que pour Abeilard. »

Abeilard répondit à Héloïse : « Arrache-toi à ces restes honteux de ta passion. Hélas ! si tu me voyais avec ce visage décharné, ce regard morne et triste, que penserais-tu de mes lâches soupirs et de mes larmes inutiles ? Ah ! je suis abattu par l'empire de l'amour et non par la croix. Héloïse, plains-moi et délivre-moi de l'amour ; je suis un pauvre pécheur qui, dans les moments de grâce où il recouvre sa raison, se prosterne devant son juge, colle ses lèvres sur le sol et baigne la poussière de ses larmes. Pourrais-tu venir, pourrais-

tu me voir dans cet état et réclamer encore mon amour ? Viens, si tu l'oses, dans tes vêtements religieux, te placer entre Dieu et moi ! viens, et empare-toi des pensées que je dois à Dieu seul ! viens seconder le méchant esprit et sois l'instrument de sa rage ! Quel pouvoir n'as-tu pas sur ce cœur dont tu connais toute la faiblesse ! Mais non, fuis-moi, et je suis sauvé ! Arrache-moi à la perdition, je t'en prie, je t'en conjure par ton affection qui m'a été si chère, par nos souffrances communes. Ne pas me témoigner de l'amour, ce sera encore de l'amour. »

L'amour luttait plus violemment contre la grâce et la raison dans le cœur de la pauvre Héloïse. Chaque ligne de sa lettre montre l'influence que la solitude exerçait sur son amour : « Dans ce temple de la chasteté, dit-elle, je ne suis couverte que des cendres du feu qui nous a consumés. Je suis une pécheresse, je l'avoue ; mais au lieu de pleurer sur mes péchés, je ne pleure que mon amant. Au lieu d'abhorrer mes fautes, je n'éprouve que le désir d'en commettre de nouvelles. Je connais les obligations que mon habit m'impose ; mais je ressens bien mieux l'empire — qu'exerce sur une âme sensible — l'habitude d'aimer. Je me sens maîtrisée et vaincue par ce tendre penchant. L'amour égare ma raison et ma volonté. Tantôt je cède aux pressentiments qui s'élèvent en moi ; tantôt je laisse aller mon imagination à tout ce qui charme ma tendresse. Aujourd'hui je découvre tout ce que je jurais hier de te cacher à jamais. J'avais pris la résolution de ne plus t'aimer ; je m'affermissais dans mes vœux, je regardais mon voile, je me disais que j'étais ici morte et ensevelie. Mais voilà que mon amour dissipe toutes ces résolutions, et jette un nuage sur ma raison et sur ma piété. Abeilard, tu règnes dans des

replis si profonds, si cachés dans mon cœur, qu'il m'est impossible de t'y saisir. Si j'essaye de briser la chaîne qui m'attache à toi, tous mes efforts sont inutiles, je ne fais que la resserrer davantage. Par pitié, secours une malheureuse, afin qu'elle renonce, s'il est possible, à ses désirs, à elle-même, à toi. Si tu es mon amant, si tu es mon père, secours ta bien-aimée, ta fille. »

Dans une telle situation, les amants se croient souvent à l'abri des sensations voluptueuses, et la volupté la plus ardente enflamme leur cœur. « Si je n'avais eu pour toi qu'un sentiment de volupté, dit encore Héloïse, lorsque tu es tombé entre les mains de tes bourreaux, j'aurais pu trouver ailleurs une consolation. Je n'avais que vingt et un ans. Quel âge ! Combien d'hommes se seraient offerts à moi pour remplacer Abeilard ! Et qu'ai-je fait ? Je me suis enterrée vivante dans un cloître. J'ai surmonté les désirs de l'amour au temps où ils surmontent tout. A présent, je te conserve encore les restes de ma beauté flétrie, mes nuits de veuvage, mes longs jours que je passe sans toi ; et comme tu ne peux plus jouir des jouissances d'autrefois, je reprends tout, et je le donne à Dieu. »

Mais l'amour ne laissait pas plus de repos à Héloïse dans l'abbaye du Paraclet que dans le cloître d'Argenteuil ; ce ne fut que vers la fin de sa vie, et après des luttes incessantes, que la pauvre femme recouvra quelque tranquillité.

Cette passion brûlante, ce délire de l'amour, condamnés par la raison et par la morale, se développent dans le cœur d'Héloïse et d'Abeilard par l'effet de la solitude et de la séquestration du monde; et cet exemple et d'autres que nous pourrions citer prouvent assez combien la solitude est dangereuse pour un amour qui ne respire que la volupté.

Pétrarque, dont l'amour était d'une nature plus délicate que celui d'Héloïse, a éprouvé comme elle que l'amour touche de près à la mélancolie, car il a bien souffert de cette passion. A la fleur de l'âge, il s'en alla près de la source de Vaucluse chercher un refuge pour ses douleurs. « Mais, hélas! dit-il, je ne savais ce que je faisais; je ne pouvais trouver le secours dont j'avais besoin. Partout je portais avec moi mes inquiétudes cruelles. Seul, délaissé, sans appui, je souffrais plus dans ma retraite qu'en tout autre lieu. Sans cesse, dévoré par l'amour, j'exhalais dans les vallées ces soupirs et ces plaintes que l'on a entendus partout et dont on a trouvé le son agréable. »

L'amour était dans l'âme de Pétrarque un noble combat de la vertu, une volupté du cœur élevée au-dessus des désirs terrestres, une douce mélancolie, une harmonie céleste. Dans le cœur d'Héloïse et d'Abeilard, c'était une effervescence impétueuse, c'était le bouillonnement d'une ardeur sensuelle.

Les besoins de l'amour ne sont souvent que l'effet de l'imagination, l'illusion d'un esprit malade. Pour pouvoir vous vaincre vous-même, sachez vaincre votre imagination ; c'est elle qui porte le trouble dans vos sens ; que de fois ils seraient calmes si vous parveniez d'abord à la calmer elle-même !

« On ne peut étouffer les besoins de l'amour, » disait une femme allemande. Mais en observant des jeunes gens qui adoptaient cet axiome, j'ai pu reconnaître toutes les victoires que l'homme est capable de remporter dans cette lutte, quand il a une ferme volonté. Un visage languissant, un regard abattu, des joues caves, des mains tremblantes, ne m'ont que trop souvent révélé que la chasteté est la première des règles et le plus efficace des remèdes pour les jeunes gens

qui se figurent qu'ils ne peuvent comprimer les besoins charnels de l'amour. Je puis dire à ces jeunes gens avec Rousseau : « Si jamais objet lascif n'eût frappé nos yeux, si jamais idée déshonnête ne fût entrée dans notre esprit, jamais peut-être ce prétendu besoin ne se fût fait sentir en nous, et nous serions demeurés chastes, sans tentations, sans efforts et sans mérite. »

Il n'y a rien de plus dangereux pour les hommes enclins à cette maladie morale que la solitude, et surtout la solitude oisive. Les idées obscènes les poursuivent là, et les surprennent au milieu de leurs meilleures résolutions.

Par l'effet de la retraite, de l'oisiveté, une tête ardente peut être portée à toutes les erreurs imaginables, à tous les vices, à tous les crimes. L'oisiveté seule, au milieu de la vie morale, est pleine de dangers signalés dans tous les temps. Les anciens législateurs connaissaient ce redoutable écueil : Dracon et Pisistrate frappaient de la peine de mort la paresse et l'oisiveté, afin d'assurer, par cette rigueur de la loi, la tranquillité des villes, et d'établir l'activité dans les campagnes. Périclès envoya des colonies dans la Chersonèse, à Andros, dans la Thrace et en Italie, pour purger Athènes d'une foule de citoyens que l'oisiveté rendait chaque jour plus suspects et plus dangereux. Nos désirs frivoles, nos faux besoins, sont en un certain sens un bienfait pour les grands États par l'occupation qu'elles donnent, dans les cités populeuses, à une multitude d'ouvriers. Pour mettre Londres en combustion, il suffirait de détourner pendant une semaine le peuple de ses travaux journaliers; bientôt on verrait l'immense cité désolée, ravagée par la rébellion aux lois, la guerre civile, la flamme de l'incendie.

CHAPITRE VI.

AVANTAGES GÉNÉRAUX DE LA SOLITUDE.

La solitude nous touche en nous offrant l'image du repos. Le tintement lointain du cloître solitaire, le silence de la nature par une belle nuit, une haute montagne, près d'un ancien monument en ruines, ou dans les ombres d'une forêt profonde, répandent dans l'âme qui se recueille une douce mélancolie et détournent ses pensées du tumulte des hommes. Mais celui qui ne sait pas trouver en soi un ami, une société, qui ne se sent point à l'aise dans ses propres pensées, celui-là assimile la solitude à la mort.

Tout ce que j'ai dit des inconvénients, des dangers de la solitude, ne porte aucune atteinte aux salutaires effets que la solitude peut avoir, si en s'y retirant on sait faire un sage emploi de son repos, de sa liberté et veiller sur son avenir. On passe à travers les écueils les plus périlleux, quand on distingue les signaux et les endroits redoutables. Ils n'éprouvent rien non plus contre la solitude, ces hommes qui, dominés par le

besoin de vivre perpétuellement hors d'eux-mêmes, s'attachent de toute leur force au monde et traitent de non-sens les mots de retraite et de tranquillité. Ces hommes-là ne restent chez eux que le temps nécessaire pour s'habiller, recevoir des visites, et n'ont pas la moindre idée des bienfaits de la solitude.

Aussi je ne prétends recommander la solitude qu'à ceux qui savent encore apprécier les jouissances de l'esprit, les développements de l'intelligence et les efforts de la vertu, à ceux qui peuvent sans crainte se trouver seuls avec eux-mêmes et qui savent goûter les joies paisibles de la vie domestique. Celui qui a perdu ces heureuses facultés, celui qui ne cherche sa satisfaction qu'à la table et dans le jeu, n'a pas besoin qu'on essaye de lui en procurer une autre. Otez-lui ses cartes, vous lui ôtez la vie. Celui qui dédaigne le travail de l'esprit, qui regarde comme une sotte affectation les sentiments les plus délicats de l'âme et qui, dans sa rudesse de caractère, se moque de la sensibilité, celui-là ne peut trouver aucun plaisir à se retirer en lui-même. Beaucoup de femmes du monde ne pourraient non plus consacrer à de sérieuses pensées autant de temps qu'elles en emploient à leur toilette.

Les ministres de l'Évangile donneraient à la sagesse des apparences trop austères, s'ils s'éloignaient de la société et de ses distractions, mais c'est ce qu'ils ne font pas. Pour un grand nombre d'entre eux la solitude est insupportable. A quel terrible ennui ne serait pas livré maint pasteur orthodoxe d'Allemagne, s'il ne faisait pas chaque soir sa partie de cartes, et maint prédicateur anglais, s'il ne passait pas la nuit dans quelque taverne ! Le temps n'est plus où l'on attachait tant de prix à la vie contemplative et où chacun

croyait se rapprocher du ciel à mesure qu'il s'éloignait du monde.

Mon intention est d'examiner d'abord quels sont en général les avantages de la solitude dans la vie journalière. Je démontrerai comment elle habitue l'homme à vivre avec lui-même, et j'espère faire voir qu'il n'est point de chagrin si amer, de tristesse si cruelle qu'une solitude bien employée ne puisse adoucir; qu'il n'y a point de bonheur réel à attendre dans la vie, si on ne trouve pas ce bonheur dans sa maison; que les plaisirs de l'esprit surpassent les jouissances des sens; que les joies du cœur sont ouvertes à tout homme dans chaque âge et chaque condition; que l'amour du travail accroît et soutient les forces de l'âme; que la solitude fait naître en nous de nouvelles vertus, qu'elle donne à notre caractère et à nos sentiments plus d'énergie et d'indépendance. J'espère faire voir enfin que nulle part on n'apprend aussi bien que dans la solitude à connaître son propre cœur, à observer et à juger sainement les choses extérieures, que là on acquiert le pouvoir de réprimer ses mauvaises passions, et que là on peut jouir des plaisirs vraiment durables de la félicité intime.

Si l'on compare les joies de la vie du monde et ses distractions les plus recherchées avec les avantages les plus communs de la solitude, on reconnaîtra la vérité d'observation de ces philosophes qui regardaient le tumulte de la société et la dissipation comme incompatibles avec l'exercice d'une sage raison, la recherche de la vérité et la connaissance du cœur humain.

La raison de l'homme du monde est quelquefois étouffée par cette foule de préjugés qu'il doit respecter, et qui énervent son âme. Tant de frivolités, tant de jolies on peut dire, amollissent son esprit! Il ne voit

point les choses telles qu'elles sont, et ne connaît point les plaisirs réels et assurés. Le désordre règne dans sa pensée, et son cœur est plein de chimères.

Celui, au contraire, qui s'est accoutumé à vivre avec lui-même, à juger sérieusement le prétendu bonheur et les trompeuses distractions du monde, voit ce monde dépouillé de ses vains prestiges, et s'aperçoit que nous recherchons bien des choses qui ont plus d'apparence que de réalité. Mais il arrive rarement qu'on se livre à de telles réflexions, et il est bien peu d'hommes qui connaissent le vrai bonheur.

Celui qui dissipe ses années de jeunesse dans le tourbillon de la société ne pense pas qu'il faut semer dans les jours de printemps pour récolter dans l'arrière-saison. Je ne parle point des gens qui jouissent d'une forte santé et que la mort surprend au milieu de leur vie insouciante. Mais comme nous devons savoir que tous, tant que nous sommes, la joie nous quitte tôt ou tard, que nous ne pouvons être sûrs d'une santé durable, comme nous nous abstenons de faire ce qui donnerait à notre corps des forces pour supporter le fardeau de la vieillesse, nous devrions au moins tâcher de donner à notre âme une force indestructible. La santé la plus brillante peut être détruite en un instant; mais nous devrions garder le feu sacré de notre âme, de telle sorte qu'il ne s'éteigne jamais. Prudence et vertu, fermeté devant les hommes et crainte devant Dieu, voilà ce qui nous aide à porter le poids de nos souffrances, voilà ce qui nous soutient et ce qui peut nous relever encore dans notre abattement.

Le dégoût et la satiété sont la suite inévitable de l'ardeur avec laquelle on se précipite au milieu des divertissements du monde. Celui qui, après avoir vidé jusqu'à la dernière goutte la coupe du plaisir, est forcé

de s'avouer qu'il n'y a pour lui plus rien à espérer, plus rien à faire dans le monde; celui qui, fatigué des jouissances qu'il a longtemps convoitées, s'étonne de sa propre insensibilité; celui qui ne possède plus cette puissance magique de l'imagination qui colore et embellit toutes les choses de la vie, appelle en vain à son secours les filles de la volupté. Leurs caresses ne font qu'irriter ses regrets et leur chant harmonieux n'apaise point sa tristesse. Voyez ce vieillard qui cherche encore à continuer le cours de ses galanteries : il voudrait paraître enjoué et il est lourd, il voudrait briller et on se raille de lui, il veut faire de l'esprit et il fatigue ses auditeurs. Ses paroles n'ont plus aucun sel, ses compliments sont usés, les jeunes gens se moquent de ses anciennes galanteries; mais il reste le même aux yeux du sage qui l'a vu jadis briller dans les cercles de la folie et s'élancer gaiement dans les demeures du vice.

Souvent les hommes sérieux sentent s'éveiller en eux une forte pensée au milieu des assemblées les plus bruyantes, lorsqu'ils songent à ce qu'ils pourraient faire et qu'ils voient ce qu'ils font. Plus d'une noble entreprise exécutée dans la retraite, plus d'une action éclatante a été conçue dans une salle de bal, dans la rumeur de la danse et le bruit de la musique. Peut-être une âme pure et élevée ne rentre-t-elle jamais si sérieusement en elle-même que dans ces réunions tumultueuses, où la multitude s'abandonne au vertige des sens et se laisse emporter par le tourbillon de la folie.

C'est pour se fuir eux-mêmes que les esprits frivoles, stériles, recherchent si avidement les distractions de la société. On se hâte de saisir tout ce qui peut égayer un jour, un instant; et il faut que ce soit

quelque chose de nouveau, qui porte ces pauvres esprits au dehors, et les enlève à eux-mêmes. Avez-vous assez de ressources d'imagination pour inventer à toute heure un moyen d'amuser ces gens désœuvrés, vous leur rendez un grand service, vous êtes leur meilleur ami. Chacun trouverait cependant, s'il le voulait, assez d'occupation pour n'être pas à charge à soi-même, et ne pas perdre inutilement son temps. Mais comme il n'attache de prix qu'aux amusements extérieurs, il perd peu à peu la force d'exercer sa propre action, et subit celle de tout ce qui l'entoure. De là il résulte que nul être n'est plus malheureux, sur la fin de sa vie, que le riche dominé par les désirs sensuels.

Les nobles et les courtisans se figurent que leurs plaisirs ne paraissent futiles qu'à ceux qui ne peuvent y prendre part. Selon moi, ils se trompent. Un dimanche, en revenant de Trianon, j'aperçus de loin une foule nombreuse réunie sur la terrasse du château de Versailles. Louis XV était aux fenêtres du palais avec sa cour. On avait placé des bois de cerf sur la tête d'un homme remarquable par son agilité à la course, et on l'appelait le cerf. Une douzaine d'autres individus s'élançaient après lui, faisant l'office de chiens. Cerf et chiens se précipitaient dans le bassin, puis en sortaient, et couraient de côté et d'autre, aux acclamations des spectateurs. — Que signifie un tel spectacle? demandai-je à un Français qui se trouvait près de moi. — Monsieur, me répondit-il d'un ton sérieux, *c'est pour le divertissement de la cour.*

Les hommes de la classe la plus obscure sont plus heureux que ces maîtres du monde avec leur cortége d'esclaves, avec les tristes moyens auxquels ils ont recours pour se procurer un rapide passe-temps. Le grand

seigneur cache dans les salons, sous un visage riant, un cœur rongé de soucis, et disserte avec les apparences du plus vif intérêt sur des événements qui ne le touchent en rien. Les uns et les autres se trompent mutuellement. La plupart d'entre eux sont pourtant dans leur véritable élément, et se réjouissent de voir des salons remplis d'une société dont chaque membre compte au moins seize quartiers de noblesse et plusieurs titres imposants.

Ce sont ces images de la raison qui troublent si souvent le bonheur de la vie sociale. De là vient l'insupportable orgueil des grands seigneurs, l'incroyable ambition des gens d'une classe inférieure. De là le mépris des uns, l'ennui des autres, et la folie de tous.

Il y a pourtant dans notre âme une force secrète et des ressources bien plus grandes que nous ne le croyons. Celui qui, par goût ou par nécessité, en vient à user de ces ressources, reconnaît bientôt que le plus sûr bonheur dont il nous est accordé de jouir réside en nous-mêmes. La plupart de nos besoins sont des besoins factices. Les choses extérieures ne nous procurent quelque satisfaction que parce que nous nous en sommes fait une habitude, et non point parce qu'elles nous sont réellement nécessaires. Le plaisir que nous y avons trouvé nous persuade trop facilement que nous devons y revenir. Mais si elles n'existaient pas, ou si nous voulions nous en priver, et chercher en nous-mêmes le plaisir qu'elles nous ont procuré, nous verrions que ces jouissances de la vie intime sont les vrais trésors.

Les êtres superficiels se plairont pourtant dans un lieu où l'on ne va que pour voir les autres et pour se faire voir. Mais combien de femmes y meurent d'ennui ! combien d'hommes intelligents s'y assoient tris-

tement à l'écart! Nous nous faisons un trop beau tableau des grandes réunions. Les saillies de l'esprit, la coquetterie, la sensualité, y obtiennent parfois quelque succès; chacun étale là ce qu'il possède, et les moins riches sont souvent ceux qui font le plus de frais. De temps à autre, il faut le dire, on voit et l'on apprend là mainte chose agréable : c'est une remarque ingénieuse, c'est un mot spirituel, c'est un homme intéressant que l'on ne connaissait pas encore, ou une femme remarquable par sa conversation comme par sa beauté. Quelquefois même on éprouve la divine satisfaction de dire du bien d'un ennemi, ou de se comporter avec une grâce parfaite envers lui.

Mais combien d'épines traversent ces agréables sensations! L'homme dont l'âme n'est pas tranquille, et celui qui souffre d'une douleur secrète, et celui qui raisonne surtout, quelle attitude embarrassée ils conservent au milieu de ces heureux du monde! C'est chose pourtant assez plaisante de voir la puérile gaieté de graves fonctionnaires, la pétulance grotesque de tant de vieilles femmes, les ridicules de tant d'enfants à cheveux gris. Mais qui ne se lasserait pas d'une bonne comédie, s'il fallait toujours la revoir? Ainsi, quiconque a connu le vide et l'ennui de ces réunions, quiconque a su discerner la vérité du mensonge, les fausses apparences de la réalité, n'éprouve que de la tristesse dans ces salons brillants, et se hâte de rentrer dans sa demeure pour penser aux plaisirs qui ne trompent pas, que l'on peut goûter à tout âge, et qui ne laissent en nous ni regret ni inquiétude.

Il est doux aussi de quitter ces vaines relations du monde pour se réfugier au sein d'une amitié tendre, éclairée, patiente. Avec elle, on est libre et sans contrainte, on dit ouvertement ce que l'on sent et ce que

l'on pense, on ne craint pas d'avouer ses idées les plus intimes et ses vœux. Si vous commettez une erreur, votre ami vous ramène doucement à la vérité ; pour que vous vous entendiez l'un l'autre, il suffit d'un mot, d'un regard, et, près de lui, vous trouvez les conseils, l'appui, la consolation dont vous avez besoin dans chaque malheur, dans chaque accident de la vie. A l'aide de cette bienfaisante amitié, l'esprit fatigué se relève dans son découragement, se réveille dans sa somnolence, et reprend l'essor dans son inaction. Avec elle, l'espérance refleurit plus belle et plus riante. En jetant un regard sur le passé, on se rappelle avec une douce mélancolie les jours où l'on a vécu ensemble, les longs entretiens du soir, les heures de réunion intime, où l'on ne se lassait pas d'entendre et de parler, où l'on n'éprouvait d'autre crainte que d'être séparés par l'absence ou par la mort, où l'on adoucissait réciproquement ses chagrins, où l'on sentait son cœur et son âme unis par les liens les plus étroits à un autre cœur et à une autre âme, où l'on se réjouissait à la fois de tout ce que l'on avait appris, de tout ce qu'on avait lu, et l'on mettait en commun ses peines et ses plaisirs.

Dans une telle félicité, ce n'est point par rudesse de caractère ni par insociabilité, ni par une erreur de l'imagination qu'on en vient à ne plus désirer les relations des autres hommes, qu'on reste indifférent à leur indifférence et même à leur éloignement ; une amitié sincère occupe notre pensée. A côté d'un tel trésor, qu'est-ce que le tourbillon du monde et la rumeur des salons ?

Mais que ce bonheur est fragile ! avec quelle rapidité le sort peut nous enlever tout à coup ces charmantes joies de la vie, et comme alors tout devient sombre, aride et triste autour de nous ! En vain on

étend ses bras dans l'espace, en vain on appelle celui que l'on a tant aimé. Quelquefois on croit encore distinguer le bruit de ses pas; mais ce n'est qu'une folle illusion. Tout semble mort à nos yeux, et nous-mêmes nous sommes morts à tout ce qui nous environne. La solitude s'étend autour de notre vie; partout nous sommes seuls avec la plaie saignante de notre cœur. Dans notre affliction nous pensons que plus personne ne nous aime, que nous n'aimons personne, et une vie sans affections est pour un cœur tendre la mort la plus affreuse. Alors on veut vivre seul et mourir seul. Dans les nuages épais qui obscurcissent l'existence, on n'entrevoit pas une main solitaire, on n'attend aucune sympathie et aucune pitié; car celui qui n'a pas souffert, ne comprend point l'affreux état de celui qui souffre.

Mais c'est ici qu'éclate le triomphe de la solitude, car pour celui qui sait user des remèdes qu'elle lui offre, il n'est point de tristesse si grande, ni de regret si profond qu'elle n'adoucisse.

Il est vrai que cette guérison ne s'opère que lentement et par degrés; l'art de vivre avec soi-même exige tant d'expérience, et tient à tant d'événements divers, à tant de situations particulières, qu'il faut déjà être sérieusement préparé à la solitude pour pouvoir en attendre les bienfaisants effets. Celui qui a mûri son caractère en dehors des préjugés vulgaires, celui qui dès sa jeunesse apprit à aimer et à estimer la solitude, a bientôt pris sa décision dans une fatale circonstance. Lorsque rien de ce qui l'entoure ne lui donne plus aucune animation, il met en mouvement les ressorts de son âme, et ne se trouve jamais moins seul que quand il est renfermé dans sa retraite.

Les hommes d'une nature distinguée ont souvent à

s'occuper d'affaires, qui sont pour leur esprit ce qu'est l'ipécacuanha pour un estomac qui souffre de la faim. Enchaînés à un travail aride et pénible, condamnés à vivre avec des créatures sans âme, ils ne peuvent ni changer de place, ni se délivrer de leur fardeau ; leurs fonctions ne sont pour eux qu'un joug insupportable ; ils se sentent opprimés et ils oppriment ceux qui les environnent. Souvent ils se figurent qu'il n'y a de repos pour eux que dans la tombe ; tout dans le monde les fatigue ; les livres ne leur offrent aucun attrait, et les correspondances les importunent. Nul souffle rafraîchissant ne les ravive dans leur triste situation, nulle verdure ne récrée leurs regards ; mais laissez-les seuls, rendez-leur la liberté, les heureux loisirs, vous les verrez bientôt renaître à l'enthousiasme de leur jeunesse et reprendre leur vol d'aigle.

Si la solitude a une telle action sur ceux que le chagrin domine, que ne sera-t-elle pas pour celui qui peut la trouver quand il lui plaît, pour celui dont l'âme ne recherche et ne désire que l'air pur et le bonheur domestique ! On demandait à Antisthène à quoi lui avait servi la philosophie : « Elle m'a servi, répondit-il, à connaître l'art de me gouverner moi-même. » Pope avouait qu'il ne se mettait jamais au lit sans penser que nous n'avons point de plus grande affaire sur cette terre que d'apprendre la meilleure manière de se trouver bien chez soi. Il me semble que nous avons trouvé ce que Pope cherchait lorsque nous nous sentons heureux dans notre demeure et que nous aimons tout ce qui nous entoure, jusqu'au chien et au chat.

Les tentatives ingénieuses que l'on fait pour se procurer des plaisirs extérieurs n'ont d'autre avantage que de nous amener à de sérieuses réflexions, lorsque nous rentrons en nous-mêmes. C'est alors qu'on ap

prend où est le vrai bonheur, qu'on reconnaît la fausseté des espérances qui nous conduisaient dans le monde et le néant des plaisirs que nous croyions y trouver. Une jeune et belle femme m'écrivait un jour à la suite d'un grand bal : « Vous avez vu combien j'étais gaie et riante en partant pour ce bal ; et à l'aspect de ces salons où il n'y avait qu'une joie factice, j'éprouvais un tel sentiment de vide et de tristesse, que j'aurais voulu arracher les fleurs de ma robe. »

Tout le bonheur du monde n'est rien, s'il ne contribue pas à nous rendre plus heureux en nous-mêmes et dans notre demeure ; toute infortune, au contraire est supportable pour celui qui peut l'adoucir par le repos de sa retraite et par les livres.

Nous pouvons changer nos goûts, nos penchants, nos passions; et alors non-seulement nous supportons la privation de ce qui nous manque, mais nous pouvons en venir à goûter encore une réelle satisfaction dans un état qui paraîtrait à d'autres déplorable. Ainsi, pour en citer un exemple, la santé est sans contredit un bien inappréciable, et pourtant il y a des circonstances où, lorsque la santé décline, on éprouve encore un vrai repos. Que de fois j'ai remercié le ciel d'une maladie qui me forçait de rester chez moi et de me recueillir en silence !

Forcé, pendant de longues années, de sortir chaque jour malgré mes souffrances physiques, de m'exposer aux rigueurs de l'hiver, j'étais heureux en vérité de pouvoir être malade chez moi. Perpétuellement occupé des accidents des autres, le médecin compatissant oublie souvent ses propres douleurs pour porter un remède à celles qu'on lui confie. Mais que de fois aussi c'est pour lui un cruel sacrifice d'employer au service des autres les forces qui lui manquent ! Dans

une telle situation, la maladie qui me permet de rester enfermé chez moi, est un vrai repos, pourvu toutefois que je ne sois point assailli de visites de politesse. J'invoque toutes les bénédictions de Dieu pour celui qui me laisse seul, qui par compassion ne se croit pas obligé de s'occuper de moi et de me prendre une partie de mon temps. Une belle matinée où je puis jouir ainsi de ma liberté, où je n'ai personne à voir et point de lettres à écrire, est pour moi plus précieuse que ne peuvent l'être tous les bals pour une élégante femme.

On reste volontiers avec soi-même quand on a su, soit dans la jeunesse, soit dans un âge plus avancé, se créer une agréable et utile occupation. Si l'on se sent triste, il faut s'efforcer de faire quelques lectures avec une intention déterminée ; pour lire avec fruit il faut avoir la plume ou le crayon à la main et noter toutes les idées neuves que l'on rencontre, ou toutes celles qui corroborent celles que nous avions déjà acquises. On se lassera bientôt de lire, si on ne s'approprie pas à soi-même ou si on n'attribue pas à d'autres ce qu'on lit, et si l'on ne sent pas s'éveiller dans son esprit quelques soudaines pensées. L'exercice donne cette habitude, et l'on occupe ainsi agréablement les heures les plus tristes.

Pourvu que l'attention soit toujours excitée, on est sûr de dissiper peu à peu les idées accidentelles les plus fâcheuses. Chaque objet intéressant, chaque rameau des sciences fécondes, chaque trait de l'histoire de l'humanité, chaque progrès dans l'art peut fixer l'attention et chasser, comme par magie, la tristesse. C'est ainsi que l'homme se fait à soi-même une douce société, c'est ainsi qu'il trouve son meilleur ami dans son cœur.

Les plaisirs de l'esprit acquis de la sorte sont bien

supérieurs à tous ceux qui proviennent des sens. Par plaisirs de l'esprit on entend ordinairement les méditations profondes, les travaux difficiles ou les œuvres légères de l'imagination. Mais il en est d'autres qui n'exigent ni une grande érudition ni de grandes facultés. Ce sont les plaisirs qui naissent de l'occupation, de l'activité, qui sont à la portée du savant et de l'ignorant et qui procurent également de douces satisfactions. Il ne faut point mépriser le travail manuel. Je connais des gentilshommes allemands qui peuvent faire le métier d'horloger, de peintre, de charpentier, qui possèdent tous les outils de ces professions et savent s'en servir. Ils peuvent ainsi occuper utilement une partie de leur temps et sont fort heureux.

Tout ce que l'on essaye d'apprendre, soit dans l'art, soit dans la science, d'abord par un simple goût d'amateur, et tout ce dont on parvient ensuite à acquérir une certaine connaissance, habitue l'homme à vivre avec lui-même et devient un contre-poids dans les plus grandes peines morales. Chaque difficulté sérieuse ou minime que l'on réussit à surmonter, nous cause une réelle satisfaction. Chaque minute que l'on emploie à poursuivre un but honnête et chaque travail que l'on achève contribue à réjouir l'âme et à égayer l'approche du lendemain.

Les plaisirs du cœur appartiennent à tous les hommes qui savent garder leur paix intérieure, qui sont contents d'eux et des autres. Les gens du monde se plaignent souvent de l'ennui qu'ils éprouvent dans le tumulte des villes. On ne connaît point cette triste maladie dans les vallées des Alpes, sur les montagnes où règne encore l'innocence et que l'étranger ne quitte jamais sans une touchante émotion.

On échapperait cependant à l'ennui des villes, si l'on

renonçait au genre de vie dont on a tant à se plaindre. Toute action vertueuse ramène la sérénité dans l'âme, et une douce joie accompagne dans sa retraite celui qui vient de remplir un devoir envers son prochain. Qui ne connaît le charme des souvenirs de l'enfance ? Avec quel sourire de complaisance, avec quelle tendre mélancolie le vieillard se reporte à cette époque où les couleurs de la santé animaient encore son visage, où il cherchait des difficultés pour avoir une occasion de déployer ses forces !

Comparons ce que nous étions alors avec ce que nous sommes devenus, nous verrons que tout ce qui agissait vivement sur nous à cet âge heureux, exerce encore la même action plus tard dans nos moments de calme et de gaieté ; que les mêmes ressorts se retrouvent dans nos luttes avec le destin, dans nos vertus et nos défauts, dans tous les incidents de notre vie. Jetons ensuite un regard sur les événements qui nous ont frappés, sur les moyens que Dieu emploie pour élever ou abaisser les empires, sur les progrès que l'on a faits dans l'art et dans la science, sur le sublime essor de l'esprit humain et sur ses sottises infinies. En nous livrant à l'écart dans notre solitude à ces riantes ou graves réflexions, nous reprendrons intérêt à ce qui se passe autour de nous, et nous chasserons au loin l'ennui. Ce plaisir, qui naît de la réflexion, on peut le goûter à tout âge et partout. Il suffit qu'on ait développé par l'étude son esprit et que l'on puisse sans crainte redescendre dans son cœur.

L'amour du travail anime et accroît toutes les facultés de notre âme : l'effort et l'activité sont un besoin pour les imaginations ardentes ; c'est la conscience d'elles-mêmes, le sentiment de leur puissance et de leur dignité, qui donnent aux âmes non corrompues

la plus noble direction. Si, par devoir et par nécessité, on est en relation avec un grand nombre de personnes, s'il faut se soumettre malgré soi à de vaines et fatigantes dissipations, c'est en sortant du tourbillon où l'on a été entraîné que l'on éprouve surtout le désir de rompre ses chaînes si pesantes et de se soustraire à ses plaisirs tumultueux. Jamais nous ne nous sentons plus calmes, plus heureux, plus élevés, et jamais il ne nous est si doux de comprendre la vie, la pensée, l'aptitude aux grandes choses et le don d'immortalité dont nous sommes doués, qu'au moment où nous pouvons fermer notre porte aux visites importunes, aux entretiens stériles.

« Mes pensées viennent quand elles veulent et non quand je veux, » disait Rousseau, et il les recevait quand elles venaient, et il repoussait avec effroi les étrangers et les inconnus qui cherchaient à le voir.

Que d'étincelles de bonnes pensées sont étouffées dans ces arides relations du monde, et comme l'on devient frivole soi-même en vivant toujours avec des gens frivoles ! Ces étincelles, présent de Dieu, ne jaillissent que dans la solitude, et c'est la solitude aussi qui souvent développe des vertus que l'on n'acquerrait pas dans la société même la plus chère. Nos amis sont loin de nous ; privés du bonheur de les voir, de les entendre, pour résister aux regrets que nous éprouvons, nous fortifions notre esprit dans la retraite et nous nous élevons à des résolutions plus hardies ; car il peut arriver que si l'amitié et l'amour nous entourent de leurs soins, nous suivent à chaque pas, nous perdions peu à peu la faculté d'agir par nous-mêmes et de nous guider à travers les écueils de la vie. Mais dans la solitude l'âme reprend une nouvelle vigueur ; si l'on sait lutter avec fermeté et persévé-

rance contre l'infortune, on trouve en soi des ressources inespérées, et une résolution stoïque nous soutient quand l'horizon de notre vie se rembrunit. Si nous laissons courir notre âme de côté et d'autre, c'est que nous sommes trop faibles pour nous faire à nous-mêmes notre propre pensée, il faut que nous consultions l'opinion publique, afin de régler nos vues et nos actions sur les arrêts de cet oracle.

Les sots se figurent qu'on marche plus vite quand on suit la foule; ils jugent lorsque la multitude a jugé elle-même, et ils se conforment à ses décisions sur les hommes et sur les choses. Peu leur importe où est le droit, où est la vérité; et peu leur importe le cri du faible et de l'opprimé. Avez-vous contre vous la multitude des sots; êtes-vous la victime des erreurs et du préjugé, ne cherchez pas d'appui auprès de ces pauvres gens, dont la tête tourne chaque matin au vent qui souffle.

Vivre seul, se sentir seul, si l'on peut être effrayé d'une telle situation, ce n'est que dans le cas où il faudrait repousser la force par la force. Mais la vigueur de l'esprit s'accroît, au contraire, par le fait même de l'isolement, parce que personne ne se joint à nous et ne combat avec nous. C'est en vivant seul qu'on acquiert cette force, qu'on apprend à dominer les vicissitudes de la vie, et à braver courageusement le danger. Quelle tranquillité n'obtiendrait-on pas si l'on n'avait point à se demander chaque jour: Que dit celui-ci et celui-là? Que de sots préjugés et de misérables penchants on peut dissiper par de sérieuses réflexions! C'est par cette habitude de réfléchir que l'on échappe à la servile et honteuse isolation de tout ce qui ne mérite aucun respect. C'est par cette influence efficace que l'on repousse loin de soi la crainte de ces

hommes à qui les titres de leurs ancêtres donnent le droit de tyranniser les autres hommes, et de s'élever au-dessus de ceux qui souvent auraient raison de les mépriser.

Si l'homme du monde se conforme étroitement à toutes les convenances trompeuses que la société qu'il fréquente lui impose, celui qui a mûri dans la solitude ne redoute rien tant que d'offenser la vérité. Voilà d'où vient que ses actions sont souvent si nobles et si imprudentes; voilà d'où vient que le monde se moque tantôt de sa hardiesse, tantôt de sa témérité, de sa présomption ou de son embarras. Personne pourtant n'a autant que lui le droit de s'écrier : Qu'ils disent ce qu'ils voudront, peu m'importe!

Il peut arriver qu'on garde dans le tumulte du monde de bonnes et indépendantes pensées, lorsqu'on y entre avec des principes arrêtés, mais il est difficile d'y conserver son cœur intact. Combien de gens ne plaisent dans le monde que par leurs défauts! Combien de misérables obtiennent un succès général, parce qu'ils savent se plier à toutes les faiblesses, à tous les ridicules de ceux qui régentent les salons! Comment pourraient-ils, au milieu des flots d'encens qui les enivrent, s'apprécier à leur véritable valeur? Dans la retraite cependant, ils apprendraient à discerner ce qu'ils sont et ce qu'ils doivent être, s'ils étaient capables de s'observer sévèrement, si le malheur les forçait de rentrer en eux-mêmes.

Que de découvertes on peut faire en s'échappant du tumulte du monde et en se livrant aux réflexions qu'il suggère! Combien de gens reconnaîtraient alors avec effroi qu'ils ont été les indignes esclaves de la coutume du public, des usages reçus, qu'ils se sont soumis très-bénévolement à toutes les règles de l'étiquette,

qu'ils n'ont point osé protester contre tout ce qui leur semblait absurde ou immoral, qu'ils ont courbé la tête devant l'opinion de la foule, et n'ont point eu le courage de blâmer ce qu'on ne blâmait pas devant eux! Si l'on est de bonne foi, on reconnaîtra aussi que l'on a dit chaque jour une foule de choses par la crainte seule de déplaire, ou par le désir de se rendre agréable aux autres, que près des gens riches et puissants on s'est rendu coupable de mille lâchetés pour obtenir leur approbation. Quand on aura fait toutes ces réflexions, on sentira qu'il est urgent de se retirer au moins pour quelque temps dans la solitude, ou de vivre avec des hommes d'une attitude plus noble et d'un esprit plus ferme.

Le passage subit de la joie à la douleur, de l'espérance à la crainte tourmente celui qui n'a pas la force, lorsque la nécessité l'ordonne, de s'élever avec la sérénité de son cœur au-dessus de tout ce qui tend à l'agiter. Toute vertu cesse quand on cède à chaque émotion, quand on se laisse subjuguer par chaque circonstance inattendue, et qu'on ne sait pas dominer ces événements vulgaires. La vertu disparaît aussi dans le cœur de ceux qui ne sont occupés que de leur propre intérêt, et dont les paroles, les actions ne se rattachent qu'à une pensée d'égoïsme. Il faut apprendre à juger la valeur de toutes les choses et de toutes les actions humaines pour avoir le courage de faire le bien, même à ses propres dépens. Les esclaves du monde ne peuvent sacrifier l'intérêt du moment ni faire un noble sacrifice. Ils jugent chaque détermination selon sa valeur intrinsèque. Pour eux, il s'agit d'obtenir quelque succès, des témoignages de faveur, des titres, des places; et toute leur conduite est réglée sur ce calcul d'intérêt. Ils font la cour, flattent, men-

tent, calomnient, et s'inclinent bassement devant celui qui pourrait leur nuire, s'il était aussi méprisable qu'eux.

L'homme juge bien plus sainement ses passions, s'il les examine dans la retraite. L'âme est alors plus ferme, et ne flotte pas si souvent entre la crainte et la témérité. Ah ! qu'on est bon dans le malheur ! Quelle souplesse dans notre esprit, quelle indulgence, quelle douceur quand la main de Dieu s'appesantit sur nous, quand il trompe nos vœux, déjoue nos espérances, nous courbe sous son pouvoir, change notre sagesse en folie, et révèle à tous les regards le néant de nos plus habiles combinaisons ! Alors un mot affectueux d'un enfant, un témoignage de respect d'un mendiant nous trouble et nous est agréable. Mais tout nous apparaît sous un autre point de vue, et nous devenons moins doux et moins patients, quand nous commençons à nous relever, quand nous sentons renaître nos forces, et que nous comprenons notre supériorité.

Dans la solitude, on se laisse moins abattre par l'infortune, et moins éblouir par le succès ; il n'est pas besoin des leçons du malheur pour que nous comprenions que nous ne sommes rien devant Dieu, et rien que par Dieu, que la fierté sans force est le poison de la vie, l'enfer du cœur, la cause de nos misères ; et s'il ne nous reste aucun appui, aucune ressource, nous supportons plus facilement encore notre sort dans la retraite, où rien n'offusque nos regards, où personne ne nous méprise injustement.

Retirez-vous donc dans la solitude, interrogez votre cœur pour apprendre à penser plus sagement. Ah ! combien les leçons d'une vraie philosophie, si restreintes qu'elles soient, et combien une raison éclairée,

nous rendent humbles et flexibles! Mais, dans l'erreur des préjugés, dans l'ignorance de l'esprit, on s'éloigne du droit chemin, et l'on cherche le bonheur à travers les ténèbres. Il faut vivre tranquille, à l'écart, pour ne pas estimer au delà de leur valeur les hommes et les choses. Rejeter les injustes préventions du vulgaire est le premier pas de la raison, et c'est en cherchant la vérité, à l'aide de cette raison, et en s'attachant aux principes de la philosophie pratique, que l'on en vient à ne vénérer que ce qui est réellement vénérable.

C'est la solitude qui nous donne le moyen de nous étudier nous-mêmes, d'éloigner de nous l'erreur de la vie commune, et d'élever notre âme. Mais ce n'est point encore assez pour que nous ayons de nous-mêmes une connaissance suffisante: avec quelle partialité ne jugeons-nous pas souvent dans la retraite notre propre mérite! A combien de mauvaises passions ne nous laissons-nous pas aller, et que de qualités il nous manque pour obtenir la satisfaction durable et la félicité intérieure!

La solitude peut nous donner cette félicité, si, lorsque nous sommes seuls devant Dieu, loin des regards des hommes, la voix de la conscience nous répète assez souvent que nous ne sommes point tels que l'on nous croit, qu'il nous manque une foule de choses pour être ce que nous devrions être, et que, pour en venir à cette amélioration morale, nous avons encore de grandes difficultés à vaincre. Dans le monde, les hommes se trompent l'un l'autre, on affecte des idées, on feint des sentiments que l'on n'a pas, on cherche à éblouir son voisin, et l'on finit par s'éblouir soi-même. Dans la solitude, si l'on s'examine de bonne foi, on parvient à se juger plus exactement. Loin des flatteurs et des méchants, on apprend à estimer la sincérité et

la simplicité du cœur. On ne craint pas que ces honnêtes vertus nous nuisent ; car, dans la solitude, ce qui est vraiment bon ne peut être ni ridicule ni méprisable. Là, on compare ce que l'on est réellement avec les apparences que l'on a dans le monde, et alors on voit s'évanouir, comme une bulle de savon, les avantages trompeurs et les qualités indécises que l'on nous prête : toutes ces lacunes de notre savoir, les erreurs de notre intelligence, les côtés faibles de notre cœur se révèlent alors à nos regards. Toutes nos fautes, toutes les parties vulnérables de nos sentiments et de nos actions, tout le prestige menteur de notre amour-propre, se révèlent à nous dans leur nudité.

Quand on en est venu à faire ainsi cette sévère épreuve de soi-même, on peut vaincre ses mauvaises passions. Il faut, pour atteindre ce but, chercher d'autres idées, s'attacher à développer des penchants meilleurs. Nulle part on ne trouve autant que dans la solitude une source précieuse de nouvelles sensations et de nouvelles idées. Là, les forces de l'âme suivent facilement la direction qu'on lui imprime. Si la solitude favorise l'entraînement des désirs funestes dans l'esprit de l'homme oisif, elle donne à celui qui sait sagement l'employer, une victoire éclatante sur ses mauvais désirs.

Ainsi, pour acquérir des jouissances durables et cette paix intérieure dont nous ne nous lassons point de parler, il faut se faire de la vie une occupation sérieuse, chercher les joies que nul accident ne peut détruire, et jeter un regard de pitié sur cette multitude frivole qui traite l'existence comme un songe puéril. Ceux-là n'ont rien à espérer de la solitude, qui ne connaissent point leur propre cœur ; ils ne s'habituent à

aucune réflexion, à aucun travail, à aucun effort dans le bien. Toutes leurs joies se flétrissent quand leur ardeur diminue, quand leurs sens sont émoussés, quand leurs forces s'éteignent. Au moindre accident physique, à la plus légère indisposition corporelle, au revers le plus minime, ils n'éprouvent qu'une affreuse anxiété, et sont en proie aux tortures de l'imagination.

Je n'ai point encore dépeint tous les avantages de la solitude. Il en est qui touchent l'homme de plus près. Je dois dire l'influence qu'elle exerce dans les disgrâces de ce monde, dans les maladies, dans la mélancolie, dans la douleur que nous causent la mort ou l'absence de ceux qui nous sont chers. Bénie soit la retraite où l'on se renferme avec un sentiment religieux, où tout ce que l'on a recueilli de bon dans les relations sociales se grave plus profondément dans l'âme, où l'on triomphe des obstacles qui nous éloigneraient de la vertu, où l'on se consacre aux saines et sages pensées, où l'on obéit à la vocation indéfinissable que l'on pressentait dès sa jeunesse, où, au moment de la mort, chacun voudrait avoir passé sa vie... Il est facile de comprendre cette heureuse influence, si l'on compare la pensée de l'homme religieux et solitaire avec celle de l'homme du monde qui s'est éloigné des principes divins, la fin paisible et douce de celui qui s'est soumis avec une pieuse résignation aux décrets du ciel, avec la vie tumultueuse de l'autre. Que l'on observe ce tableau, et l'on sentira combien il est nécessaire d'acquérir, par un retour utile sur soi-même, la confiance en Dieu et la force de souffrir et de mourir.

Les malades, les affligés s'éloigneraient avec effroi de la solitude, si son repos salutaire ne leur offrait pas des moyens de consolation qu'ils chercheraient en vain

dans les réunions les plus bruyantes. Ils ont perdu le léger prestige que les sens et l'imagination jettent sur tout ce qui entoure les heureux du monde. Ils ont perdu le charme fugitif qui ne réside point dans les choses mêmes, mais dans l'idée que l'on s'en fait. Tout ce qui apparaît sous de riantes couleurs à celui dont l'imagination est riante se revêt d'un deuil sombre pour celui dont l'âme est triste. L'un et l'autre ont tort, mais tous deux ne reconnaissent leur erreur qu'au moment où le voile tombe, où la scène change, où l'illusion s'évanouit ; tous deux se réveillent de leur songe lorsque l'imagination qui l'avait enfanté cesse d'agir. Celui-ci reconnaît que la Providence s'occupe de nous dans le temps même où nous nous croyons le plus délaissés, ceux-là s'aperçoivent du néant de leurs plaisirs mondains, dès qu'ils réfléchissent sur leur situation, sur leur destinée, sur les moyens d'arriver au vrai bonheur.

Que nous serions à plaindre si Dieu exauçait tous nos vœux ! Au moment même où l'homme s'imagine que le bonheur de sa vie est à jamais perdu, Dieu lui prépare quelque joie extraordinaire. De nouvelles circonstances donnent l'impulsion à de nouvelles forces. Une nature presque inerte prend tout à coup un mouvement actif et s'élève aux plus nobles vues, lorsque, dans la retraite, dans le calme, en se confiant à la Providence, on s'efforce de surmonter l'infortune. L'énergie et l'ardeur se réveillent à l'instant où l'on se croyait condamné à une inaction perpétuelle, où l'on ne comptait plus sur les ressorts de son âme.

Nous nous retirons avec tristesse dans la solitude, et la patience et la persévérance nous rendent peu à peu la joie que nous avions perdue. Nous ne devrions point porter de jugement sur l'avenir, puisqu'il est

impossible que ce jugement ne soit pas faux ; nous devrions au contraire, nous répéter sans cesse cette vérité consolante, cette vérité prouvée par l'expérience, que maint événement qui, vu de loin, nous inquiète et nous effraye, change d'aspect à mesure qu'il s'approche de nous et devient souvent un bonheur inattendu. Celui qui tente tous les moyens honnêtes d'échapper aux difficultés de la vie, qui lutte contre toutes les entraves, qui ne cesse jamais d'avoir confiance en Dieu, brise l'épine de l'affliction et remporte la victoire sur l'adversité [1].

Le chagrin, le malheur, les maladies nous familiarisent promptement avec la solitude. On en vient bien vite à renoncer au monde, à regarder avec indifférence ses vaines distractions, à ne plus entendre la voix des faux désirs. Quand la douleur nous oppresse, quand nos forces nous abandonnent, on reconnaît bien vite la faiblesse des appuis que le monde nous offrait et le vide de tous les plaisirs qu'on allait y chercher. Combien de vérités utiles les maladies révèlent aux princes et aux grands, quand tout ce qui les environne les trompe par des mensonges !

Sans doute celui qui est malade ne peut saisir qu'à la hâte quelques instants pour appliquer ses forces au but moral qu'il se propose. Celui-là seul qui jouit de la plénitude de sa santé, peut se dire : Le temps est à moi ! Mais au milieu des souffrances journalières, des sollicitudes pénibles, dans un état de crise et de lan-

[1] Puissent tous les hommes s'inculquer dans l'esprit cette maxime que le professeur Hissmann de Gœttingue écrivait sur son lit de mort : « Dieu n'engage aucun de ses enfants sur une voie qui tôt ou tard ne le conduise au bonheur, et il n'arrache à un être sensible aucun soupir qui ne finisse par se transformer en un cri de reconnaissance !

gueur, il faut se roidir contre ces souffrances et lutter contre les difficultés, si l'on ne veut pas se laisser complétement abattre. Plus on cède et plus on est malade. Une résistance opiniâtre et, en pareil cas, un reste de force et un effet courageux ne restent pas sans résultat.

Souvent la maladie nous énerve et nous donne une trop grande préoccupation de nous-mêmes. La moindre sensation désagréable nous fait oublier que nous pourrions encore nous soutenir par quelque énergie. L'âme tombe dans l'abattement, et tout ce qu'elle avait encore de vigueur s'éteint peu à peu; quand on souffre, on a ordinairement trop peu de confiance en soi-même. Que le valétudinaire essaye de distraire son attention de ses douleurs physiques, qu'il dégage, pour ainsi dire, sa pensée de son enveloppe terrestre, il éprouvera certainement un soulagement inattendu et fera des choses qui lui paraissaient impossibles. Mais il faut aussi qu'il congédie les médecins qui, en s'informant à tout instant de son état, en lui tâtant le pouls avec un sérieux grotesque et toutes les momeries habituelles, en croyant distinguer ce qui n'est pas et en refusant de voir ce qui est, en ne tenant aucun compte de l'action de l'âme et de l'esprit et en affectant une compassion étudiée pour le malade, fixent de plus en plus son attention sur tout ce qu'il devrait s'efforcer d'oublier. Il faut aussi qu'il prie ses amis et ses parents de ne point caresser ses faiblesses et de ne point croire tout ce qu'il leur dit. Car, bien qu'au fond les sensations soient vraies, il en est un grand nombre qu'il exagère et qu'il fausse par son imagination.

Il reste donc encore des ressources et des consolations dans la solitude lorsqu'on en est venu à la situation

la plus pénible. Si vos nerfs sont en quelque sorte paralysés, si votre tête est frappée d'un vertige continuel, si vous n'avez plus la force de penser, ni de lire, ni d'écrire, tâchez d'apprendre alors à végéter; c'est ce que me dit un jour un des hommes les plus éclairés de l'Allemagne qui me vit dans ce déplorable état. « Garve, avec quelle émotion j'écoutais tes paroles, lorsque tu me racontais que tu avais éprouvé les mêmes souffrances et que tu avais mis en pratique les mêmes conseils [1]. »

Il fut un temps où le célèbre Mendelssohn ne pouvait rester dans une réunion où l'on parlait de philosophie, sans courir risque de tomber en défaillance. Dans cette situation, il s'interdit toute pensée. Un jour son médecin lui demanda : « Que faites-vous donc dans votre chambre quand vous éloignez ainsi de vous la pensée? — Je me mets à la fenêtre, répondit-il, et je compte les tuiles du toit de mon voisin. »

Dieu entretient, dans le cœur de celui qui souffre, la pensée consolante que l'esprit exerce son empire sur le corps. Avec une telle pensée, on ne peut pas être entièrement abattu, ni être privé des consolations de la religion; peut-être ne voudra-t-on pas croire que Campanella ait été capable de distraire tellement son attention des émotions les plus pénibles, qu'il préten-

[1] J'éprouvais alors ce qu'un des bienfaiteurs de l'humanité, Fest a si bien dit, dans son livre *Sur les avantages des souffrances et des contrariétés de la vie*, livre excellent qui devrait être entre les mains de tout malade et de tout affligé. » J'ai moi-même éprouvé, dit cet écrivain, qu'un seul témoignage d'intérêt, une seule pensée sortie du cœur de celui qui a souffert sa part des douleurs humaines, et qui a lui-même reconnu le pouvoir des consolations qu'il nous offre, sont plus efficaces qu'un discours étudié, des larmes de commande et des phrases de considération dictées par la bienséance.

dait pouvoir endurer la question sans de très-violentes douleurs; mais je puis assurer, d'après ma propre expérience, que, dans les crises les plus fatigantes, si l'on parvient à distraire son attention, on peut non-seulement adoucir le mal que l'on ressent, mais quelquefois même le faire disparaître.

Beaucoup d'hommes illustres ont, par ce moyen, réussi à conserver leur tranquillité dans les circonstances les plus difficiles et à maintenir leur énergie, malgré la faiblesse de leur constitution. Rousseau écrivit plusieurs de ses ouvrages les plus célèbres dans des souffrances continuelles. Gellert, dont les œuvres agréables et instructives ont obtenu une si grande vogue en Allemagne, a trouvé dans ses occupations un remède à l'hypochondrie. Mendelssohn, qui n'était point d'une nature mélancolique, mais qui était sujet à d'affreux maux de nerfs, recouvra dans un âge avancé, par sa patience et sa résignation, cet esprit élevé qui l'animait dans sa jeunesse. Garve, qui pendant des années entières fut condamné à ne pouvoir ni lire ni écrire, ni même penser, écrivit plus tard son *Traite sur Cicéron*, et rendit grâces à Dieu avec enthousiasme de la faiblesse de sa constitution qui lui avait révélé tout l'empire que l'esprit peut prendre sur le corps.

Une forte résolution et ce désir d'atteindre un grand but peuvent nous rendre supportables les douleurs les plus aiguës. L'héroïsme est très-naturel dans un grand danger, et c'est un don moins rare, on peut le dire, que la patience dans les petites agitations de la vie. Ce qu'il est difficile d'acquérir, c'est la résolution de la patience dans des souffrances de longue durée surtout quand la mélancolie paralyse notre âme, ce qui arrive assez souvent, et quand nous nous figurons

que ces souffrances n'auront point de terme. Aussi, de tous les maux qui affligent l'humanité, il n'en est point qui approche de la mélancolie : et de tous les moyens à employer pour dissiper le mélancolie, il n'en est point de plus efficace que l'occupation dans le calme.

En essayant de surmonter nos peines. chaque victoire que nous remportons nous conduit àune victoire plus grande, et la joie que nous éprouvons fait du moins trêve pendant quelques intants au sentiment du mal qui nous afflige. Quand la raison et la vertu ne peuveut l'emporter sur votre chagrin ou sur votre maladie, occupez-vous de choses peu importantes et qui exigent peu d'efforts; il n'en faut souvent pas plus pour vous soulager. Les nuages de la mélancolie se dissipent quand on réussit à prendre quelque intérêt à une occupation à laquelle on se dévouait d'abord malgré soi. Souvent le désespoir auquel nous nous livrons, l'apathie de l'esprit, l'indolence du corps, ne sont qu'un déguisement de notre mauvaise humeur et par conséquent une véritable maladie de l'imagination que l'on ne peut vaincre que par une constante et énergique volonté.

La solitude n'est pas seulement un besoin, mais un devoir réel pour tous ceux qui, par l'effet d'une sensibilité trop délicate, d'une impressionnabilité nerveuse, ne peuvent supporter la vie du monde et qui ont toujours à se plaindre des hommes et des choses. Celui qui se laisse ébranler par un incident qui ne causerait pas la moindre émotion à un autre, celui qui se crée des douleurs chimériques, qui se désole de ce qui ne répond pas immédiatement à ses vœux, qui se tourmente sans cesse par les rêves de son imagination. qui ne se trouve malheureux que parce que

le bonheur ne court point au-devant de lui, qui, ne sachant ce qu'il veut, passe à tout instant d'un désir à un autre, qui craint tout et ne jouit de rien, celui-là n'est pas fait pour la société, et si la solitude ne le guérit pas, il n'y a point de remède pour lui dans le monde.

Des hommes pieux, raisonnables, bien doués, se laissent parfois aller, malgré la fermeté de leurs principes, à un profond découragement, à un affreuse anxiété ; mais c'est leur faute. Si de tels hommes cèdent à des craintes puériles, si, pour une légère incommodité, ils se tourmentent et tourmentent les autres, s'ils cherchent dans la médecine un remède qu'ils trouveraient dans leur raison, s'ils ne savent pas réprimer les écarts de leur imagination, si, après avoir supporté avec patience de grandes peines et de grands malheurs, ils succombent aux contrariétés accidentelles, aux souffrances passagères de la vie, c'est leur faute. Ils ressemblent à des soldats qui, après avoir bravé courageusement le feu d'une batterie, s'épouvanteraient des légers traits lancés par la main d'un enfant.

La résolution, l'énergie, la stoïque fermeté de l'âme, s'acquièrent bien plus dans la pratique intime de soi-même que dans le tumulte du monde, où nous sommes à chaque pas surpris, entraînés par mille considérations intérieures, où des idées de convenance, de politesse, de flatterie, écrasent la volonté, où les esprits vulgaires exercent plus d'activité et obtiennent plus de considération, plus de succès que les caractères les plus nobles.

La solitude nous donne d'autant plus de force dans l'affliction, qu'elle dissipe tous les vains fantômes qui détournent l'âme d'elle-même et l'égarent dans de fu-

tiles préoccupations. Dans la solitude, on renonce à tant de jouissances, on restreint tellement la mesure de ses besoins, et l'on fait de tels progrès dans la connaissance de soi-même, qu'on est moins étonné quand Dieu nous impose une souffrance pour humilier notre orgueil, dompter la fougue de nos passions et nous ramener au sentiment de notre faiblesse et de notre néant. Dans la solidude, que de réflexions nous pouvons faire, auxquelles l'homme du monde ne songe pas, ou que les dissipations auxquelles il se livre étouffent dans son âme distraite!

Les malheureux qui ont à pleurer la mort d'une personne chérie éprouvent le salutaire désir de se retirer à l'écart, et chacun s'efforce d'étouffer ce désir en eux. On ne veut pas leur parler de la perte qu'ils ont faite. On croit qu'il vaut mieux les entourer d'un essaim d'êtres froids et indifférents qui s'imaginent que, pour apaiser leur tristesse, il faut les accabler de visites et les entretenir du matin au soir des nouvelles de la ville.

«Laissez-moi seul, m'écriai-je, lorsque, deux ans après mon arrivée en Allemagne, je perdis une épouse tendrement aimée. Son âme planait sans cesse autour de moi, et sans cesse j'étais occupé du souvenir de tout ce qu'elle avait été pour moi et de tout ce qu'elle avait souffert pour moi sur cette terre étrangère. Le contraste d'une telle innocence, d'une telle pureté, d'une douceur si angélique, et d'une fin si cruelle, me plongeait dans un abîme de doutes désolants. Pendant cinq mois, elle souffrit les tortures de la mort. Un jour, je lisais près de son lit la mort de Jésus, par Ramler. Elle porta ses regards sur ce livre et me montra, en silence, le passage suivant: « Mon souffle est faible, mes jours sont abrégés, mon âme est pleine

d'angoisse et ma vie un affreux tourment. » Ah ! lorsque je me rappelle toutes ces circonstances et l'impossibilité où je me trouvais alors d'échapper aux relations du monde, quand je me rappelle que j'étais dans ce même temps l'esclave de quiconque me réclamait, que je portais la mort dans mon sein, que, poursuivi par l'envie, accablé de douleur, je ne sentais plus en moi ni force, ni vertu, ah ! j'avais bien le droit de m'écrier : « Laissez-moi seul, laissez-moi seul ! »

Être seul, loin du tourbillon bruyant, est le premier, le plus ardent désir du cœur, quand on ne rencontrerait en fréquentant le monde que des hommes qui ne comprennent pas le malheur timide et silencieux, qui n'aperçoivent que la souffrance dont les cris retentissent à leur oreille.

Être seul, dans une retraite profonde et déserte, c'est une consolation aux peines qui déchirent le cœur. Quand il a fallu se séparer à jamais d'un être chéri, douleur plus affreuse que celle que nous pouvons ressentir lorsque la main de la mort vient nous saisir nous-mêmes, la solitude peut seule adoucir notre désespoir. Dans votre âme tremblante, vous croyez voir la terre s'abîmer sous vos pieds ; à cette heure terrible où il faut dire un dernier adieu à ceux qui pendant de longues années ont été tout pour vous, et que jamais on n'oubliera un seul instant, alors il faut se retirer dans la solitude, mais en s'efforçant de s'y créer une occupation et d'appliquer son esprit à diverses pensées.

Hélas ! combien de souffrances profondes que le monde ne voit pas, dont nous devons seuls supporter le fardeau, et auxquelles nous ne pouvons résister que dans la solitude !

Figurez-vous que vous arrivez inquiet dans un pays

où tout vous est étranger, où le malheur vous accable de toute part, où vous êtes à tout instant près de tomber dans le désespoir, où vous avez sans cesse sous les yeux l'agonie de la mort, où personne ne vous comprend, et ne peut vous comprendre, où l'on ne fait que jeter sur votre route des ronces et des épines, où enfin vous êtes condamné à perdre ce que vous aviez de plus cher au monde. Voilà que tout à coup dans ce pays de désolation, dans ce deuil de votre âme, une main affectueuse s'étend sur vous, une voix, qui semble venir du ciel, vous dit : « Viens, je veux essuyer tes larmes, je veux rendre le courage à ton esprit abattu, je veux entrer dans la confidence de tes peines et t'aider à les supporter. Je veux t'arracher à ta tristesse, te faire goûter encore les beautés de la nature et les bienfaits de Dieu, qui répand aussi ses consolations sur cette contrée. Je veux sentir, penser avec toi, t'ouvrir un nouvel horizon, recueillir pour toi les fleurs que je trouverai sur le sentier de la vie, t'entretenir de tous ceux qui t'aiment, qui parlent de toi avec estime et avec confiance, te prouver que tous les hommes ne sont point si mauvais que tu le crois, et que seulement ils ne te connaissent pas. Je veux écarter de toi toutes les sollicitudes, te faire jouir d'une existence douce et paisible, et travailler à corriger tes défauts. Toi, tu corrigeras aussi les miens, tu formeras mon esprit, tu m'apprendras ce que tu sais. » Si, après avoir savouré pendant plusieurs années le charme de cette existence qui vous est ainsi offerte, si, après avoir éprouvé une telle consolation dans les événements les plus désastreux, si, après avoir espéré qu'au dernier moment, cette main compatissante vous fermera les yeux, vous devez être privé d'une telle affection, d'un tel dévouement, il ne vous reste, pour surmon-

ter vos regrets, pour apprendre à lutter courageusement contre la destinée, d'autre asile que la solitude.

Dans la solitude, nous voyons de plus près l'œil qui voit tout. Quand toutes les vaines rumeurs cessent autour de nous, notre cœur comprend bien mieux cette grande et heureuse pensée, que Dieu nous régarde, nous entoure, nous domine et dirige tout par sa puissance et sa bonté. Dieu nous apparaît partout dans la solitude. Affranchis de l'ivresse des sens, animés par des vœux plus purs, par une joie plus idéale, nous songeons sérieusement et avec plus de liberté et de confiance à notre félicité suprême, et nous croyons déjà la goûter en y songeant. Notre pieux recueillement éloigne de nous les idées grossières et les basses sollicitudes.

La solitude nous rapproche de Dieu quand elle entretient en nous les sentiments tendres, humains, et les mouvements d'une salutaire défiance de nous-mêmes. Quand, auprès du lit d'un mourant, j'observais les efforts que notre pauvre nature oppose à son anéantissement, les tortures que lui fait éprouver chaque minute qu'elle dérobe à la mort, quand je voyais le malheureux élever vers le ciel ses mains tremblantes, et lui adresser, lorsqu'il se sentait soulagé, d'ardentes actions de grâces, quand j'entendais ses paroles entrecoupées, ses soupirs plaintifs et que j'observais les regards attendris de tous ceux qui l'entouraient, je me sentais accablé et je me retirais à l'écart, pour gémir sur le sort de l'humanité et sur mon impuissance, dans un moment où j'éprouvais un désir si profond de secourir une telle misère. Ah ! lorsque, dans ces tristes pensées du cœur, je m'incline devant Dieu, combien je sens qu'il ne faut se fier ni à la force de la vie, ni à la science dont l'homme attend

un espoir, une consolation ! Jamais je ne me lève le matin de mon lit, sans penser que, si j'existe encore, c'est un miracle de Dieu. Jamais je ne compte les années que j'ai passées en ce monde, sans remercier la Providence de m'avoir soutenu au delà de mon attente, de m'avoir conduit, par une force incompréhensible, sur une mer pleine d'écueils. Je ne puis que me taire et l'adorer en silence, lorsque à tout instant je sens ma faiblesse, lorsque chaque jour je vois tomber près de moi, à la fleur de l'âge, des hommes qui ne songeaient à aucun péril et qui se croyaient, pendant longtemps, à l'abri des atteintes de la mort.

Comment pourrions-nous devenir sages et échapper aux écueils qui nous menacent, si nous nous éloignions des relations étourdissantes qui effacent en nous les impressions du bien ? C'est en dehors de ces relations que nous pouvons réfléchir à ce que nous voyons, à ce que nous entendons tous les jours, et rassembler dans notre cœur des pensées utiles et durables. On n'acquiert point cette sagesse en poursuivant perpétuellement de frivoles plaisirs, en courant sans réflexion d'une société à l'autre, en parlant de choses sans intérêt et en éparpillant inutilement toutes les heures de la journée. « Celui qui veut devenir sage, a dit un philosophe, doit apprendre à vivre seul, la perpétuelle fascination des sens étouffe toutes les bonnes pensées ; dans cette espèce de vertige on se possède à peine, on n'entend plus la voix de la raison, on ne sent plus sa force, on ne résiste à aucune tentation, et loin d'éviter les piéges où nous engagent nos penchants mauvais, on les cherche. Nulle part Dieu n'est autant oublié que dans les distractions habituelles des réunions du monde ; dans ce tourbillon qui nous saisit, qui enflamme tous nos désirs, qui

excite toutes nos passions, les liens qui nous attachent à notre créateur sont interrompus ; nous renonçons à cette première, à cette unique source de félicité, aux facultés de notre raison ; et nous ne pensons à nos dévoirs religieux que furtivement, sans suite et sans émotion. Celui qui, au contraire, fait un retour sérieux sur soi-même, qui élève son cœur vers le ciel, qui regarde le cercle où il doit exercer les facultés de son âme, la voûte azurée, la terre couverte de fleurs, les montagnes et les bois, comme le temple de Dieu ; celui qui rattache toutes ses inspirations au maître de toutes choses, doit avoir vécu dans une pieuse solitude, dans un intime et salutaire recueillement. »

Aussi la solitude peut vaincre les plus grands obstacles à la piété, si seulement on veut bien consacrer chaque jour à de saines réflexions, une partie du temps qu'on perdrait au jeu, ou à sa toilette. Chaque heure de recueillement et de réflexions sérieuses donne à notre esprit plus de force et de solidité, et nous inspire plus d'éloignement pour les stériles distractions du monde. On peut être animé d'un bon sentiment envers ses semblables, secourir celui qui est dans le besoin, faire autant de bonnes actions que nos moyens nous le permettent et en même temps échapper à toutes les fêtes inutiles, à toutes les distractions d'une vie dissipée.

Peu d'hommes sont en état d'accomplir des actes de vertu éclatante, de se signaler par une bienfaisance splendide. Mais combien de vertus modestes ne peut-on pas mettre en pratique chaque jour de sa vie sans sortir de chez soi, sans bruit et sans faste ! Celui qui sait s'occuper dans sa retraite peut, en y restant toute l'année, s'occuper du bonheur des autres, écouter leurs plaintes, soulager leur misère et

faire du bien autour de soi sans que le monde en parle.

Un penchant décidé pour la solitude est quelquefois un penchant qui nous ramène vers Dieu. Cette mélancolie vague et sans nom, que beaucoup de gens éprouvent dans leur première jeunesse, qui plus tard prend un caractère plus déterminé, nous conduit à l'observation sérieuse, sincère de nous-mêmes, à l'étude de ce que nous sommes et de ce que nous devons être. A l'époque où il s'opère en nous un changement physique qui imprime à l'âme une nouvelle direction, notre conscience s'éveille, nous entendons la voix de Dieu et nous nous prosternons dévotement devant lui. La mélancolie est l'école de l'humilité, et c'est par le peu de cas que l'on fait de soi-même qu'on arrive à se connaître. Dans ces heures pensives, solitaires, où l'on s'éprouve de bonne foi, le sophisme des passions disparaît. Si nous nous exagérons nous-mêmes nos défauts, si nous ressentons une trop vive anxiété, si nous adoptons des principes outrés, ces impressions ne s'effacent que trop tôt et cet excès même est un bonheur si on le compare à la nonchalance qui paralyse l'émotion du bien. La tristesse profonde que nous donne le sentiment de notre misère, se change en un doux repos à la lumière d'une foi raisonnable, et il est à croire que celui qui s'observe ainsi dans l'exagération de sa faiblesse finit par s'élever devant Dieu au-dessus de l'esprit fort qui se rit de sa piété.

L'étude de soi-même est si rare que tout ce qui nous y ramène doit être pour nous important et précieux. Il faut que la douleur nous éveille ; il faut que nous ayons longtemps bu à la coupe de l'adversité, pour que nous en venions à rentrer en nous-mêmes, à recueillir nos pensées et à ne plus les laisser courir

dans un fol abandon. Un des grands philosophes d'Allemagne me disait : « Je dois à ma maladie l'avantage d'avoir appris à m'examiner moi-même. »

Ici, la religion et la philosophie se réunissent pour nous guider ; toutes deux nous disent que nous ne pouvons trop redouter les périls de l'erreur ; mais si le bien ne peut être opéré en nous que par les fortes crises de l'âme, ces crises ne doivent point nous épouvanter. Dans les derniers moments de notre vie, nous voudrions tous avoir passé plus de temps dans la solitude, plus de temps avec nous-mêmes et avec Dieu. Nous nous rappelons alors douloureusement toutes nos fautes, et nous reconnaissons que nous n'en aurions pas commis un si grand nombre, si nous avions pris à tâche d'éviter les piéges du monde et de veiller sur notre cœur.

Que l'on compare la situation de celui qui, dans la solitude, existe en vue de Dieu avec celle de ces esprits légers et étourdis, qui ne pensent jamais à leur souverain maître, qui consacrent toute leur existence aux plaisirs du moment ; que l'on compare l'homme sérieux, dont l'âme est dignement occupée des idées de l'éternité, à tous ces gens qui ne rêvent que bals et festins, on reconnaîtra que l'amour de la solitude, la retraite paisible, le désir de s'associer à un véritable ami, nous procurent dans ce monde plus de satisfaction et nous assurent au moment suprême plus de consolation que toutes les vaines joies du monde.

C'est surtout au lit de la mort que l'on remarque la différence qui existe entre celui qui a gardé dans son cœur la pensée de Dieu, et celui qui n'a songé qu'à satisfaire ses fantaisies et ses passions : quel contraste entre la fin de l'homme qui n'a vécu que d'une vie dissipée et bruyante, lors même qu'il ne se serait

souillé d'aucune grande tache, et celle d'une vie recueillie, douce et sérieuse.

Je ne citerai point les sinistres exemples de ceux dont la débauche a épuisé les facultés et qui sont morts honteusement et misérablement. Mais qu'on me permette de raconter l'histoire d'une jeune personne dont je voudrais conserver la mémoire, car je puis dire d'elle ce que Pétrarque dit de sa Laure : « Le monde ne la connut point tant qu'il la posséda, ceux-là seuls l'ont connue qui restent ici pour la pleurer. »

La solitude était son monde, la retraite était sa joie; elle se soumettait avec une pieuse résignation aux volontés de la Providence. Née avec une faible constitution, elle souffrait avec courage; douce et bonne, aimable, quoique languissante, timide et réservée, s'animant seulement par un candide enthousiasme, telle était cette âme délicate qui, par la fermeté qu'elle conserva au milieu des plus grandes douleurs, m'a montré quelle force l'âme peut donner dans la solitude aux êtres les plus faibles. Tout ce qui était bien agissait sur elle; mais elle ne manifestait qu'avec une grande retenue ses impressions, à moins qu'elle ne fût dans un cercle d'amis intimes où elle n'éprouvait plus aucune crainte. La nature l'avait douée d'un courage héroïque pour la souffrance et d'une merveilleuse élévation. Je voyais son visage animé d'une joie céleste chaque fois qu'elle revenait de la sainte table. Pleine de foi en Dieu et de défiance envers elle-même, elle obéissait à toutes mes prescriptions, elle m'aimait d'une affection profonde et ne me le dit jamais; j'aurais donné ma vie pour elle, elle eût donné la sienne pour moi. J'éprouvais une joie inexprimable à faire ce qui lui était agréable, et le plus grand plaisir qu'elle osât me procurer, c'était de m'apporter une rose; de

sa main c'était un trésor. Un coup de sang sur les poumons la frappa entre mes bras, je connaissais sa constitution, je vis que le cas était mortel. Douze fois dans la journée, je me prosternai à genoux avec une indicible angoisse ; elle ne savait pas qu'elle fût en si grand danger, cependant elle se sentait très-malade et ne le disait point. Elle souriait quand je m'approchais d'elle et souriait encore quand je sortais. Pendant tout le cours de sa maladie, elle n'exhala pas une plainte. A toutes mes questions elle répondait d'une voix douce et affectueuse, et n'entrait dans aucun détail. Elle s'éteignit avec l'expression d'un tendre amour et d'une sérénité céleste.

C'est ainsi que j'ai vu mourir, après neuf mois de souffrances, ma fille unique à l'âge de vingt-cinq ans. Pendant le temps qu'elle passa à Hanovre, où elle inspirait une affection générale, elle composait des prières qu'on retrouva dans ses papiers. Elle demandait à Dieu la grâce de mourir bientôt, d'aller bientôt rejoindre sa mère. Elle exprimait la même pensée dans des lettres touchantes. Au moment de mourir, au milieu d'une agonie indicible, elle me dit ces derniers mots : « Aujourd'hui j'irai goûter les joies du ciel. »

Nous ne serions pas digne d'avoir eu sous les yeux un tel exemple, d'avoir vu une telle faiblesse unie à de telles souffrances, si nous nous laissions abattre par une douleur que notre courage peut surmonter. Cette enfant qui jamais ne murmura, qui sans cesse fut résignée aux décrets de la Providence, jouit à présent de l'éternelle félicité, et nous qui sommes encore ici, qui nous souvenons de cette fille bien-aimée, de tout ce qu'elle nous a enseigné sur son lit de mort, dans ses heures d'angoisses, nous qui aspirons aussi au repos de l'éternité, ne voudrions-nous pas tout essayer, tout

mettre en œuvre pour trouver des forces dans le mal heur, pour acquérir, par un retour salutaire sur nous-même, par une religieuse pensée, la patience et la soumission ?

O vous qui souffrez, tout pèse sur votre âme, et cependant, croyez-moi, il y a de douces afflictions, des afflictions qui nous élèvent au-dessus de la terre, qui nous donnent une énergie qu'on pourrait croire impossible. Aujourd'hui vous êtes découragés et abattus, mais un temps viendra où vous vous élèverez dans votre douleur entre le ciel et la terre ; alors vous trouverez le repos, alors vous trouverez, dans l'éloignement de la foule, dans le tendre souvenir de ceux que vous avez perdus, des joies pures et élevées.

La solitude, il est vrai, ne convient point à tous ceux qui sont affligés, l'âme ne peut pas toujours se soustraire aux exigences d'un corps malade et épuisé. Mais que Dieu bénisse dans ce moment la main secourable d'un ami et récompense dans l'éternité l'affection qui nous aide à supporter nos peines ! que si la douleur que vous avez éprouvée par l'effet d'une mort cruelle se change en une douce mélancolie, ou si vous êtes assez fort pour ne point succomber à votre catastrophe ; oh ! cherchez le silence des champs, le calme de la retraite, vous trouverez là une heureuse tranquillité, même au milieu de votre tristesse vous apprendrez à envisager avec plus de liberté et de courage les courtes souffrances de ce monde, à être seul sans crainte, et à couvrir de fleurs les tombeaux.

CHAPITRE VII.

DES AVANTAGES DE LA SOLITUDE POUR L'ESPRIT.

Les âmes libres comprennent seules le prix de la liberté. Les natures d'esclaves se plaisent dans leur esclavage. Celui qui, après avoir erré dans le tourbillon du monde, après avoir appris à connaître la véritable valeur des hommes, juge tout avec impartialité, et, pénétrant dans les sentiers différents de la vertu, cherche son bonheur en lui-même, est libre.

Il est vrai que ce sentier est sombre, rude, escarpé; mais, quand on l'a gravi avec peine, il conduit à des refuges paisibles, à des rives attrayantes; à l'espace libre et pur. La solitude nous donne une indépendance parfaite, quand on en a de bonne heure reconnu les avantages et quand on l'aime. Je voudrais indiquer la voie de ce bonheur aux jeunes gens, aux hommes simples et honnêtes auxquels je désire être utile. Je ne veux pas qu'ils soient entraînés dans la solitude; de dépit, mais par l'indifférence d'inutiles distractions, par l'éloignement des plaisirs fri-

voles, par une sage défiance des prévenances équivoques, par la crainte de devenir le jouet des séductions trompeuses.

Un grand nombre d'hommes doivent à la solitude leur force et leur supériorité d'esprit. Pareils au cèdre qui, sur la montagne, brave les tempêtes, ils ont bravé dans leur retraite le souffle des mauvaises tentations. Quelques-uns ont peut-être, dans ce dernier refuge, conservé les faiblesses de l'humanité. Mais combien d'autres ont fait preuve d'une fermeté inébranlable! Tout effort sincère et généreux pour arriver à la vertu, tout ce qui tend à élever l'esprit, toute entreprise courageuse excite en nous un sentiment d'admiration. Un moine qui est animé d'une pensée noble et énergique est aussi un héros. Une religieuse, dont l'âme, soutenue par une tendance idéale, acquiert un repos chèrement acheté, produit sur nous une émotion plus profonde que toute autre femme douée des plus belles qualités. Que de fois j'ai reconnu combien une religieuse sincère mérite d'estime et de bienveillance! Que de fois je me suis senti pénétré de respect pour les héros de cette profession, pour leur tendre piété, pour leur fidélité religieuse et la persévérance qu'ils ont mise à se vaincre eux-mêmes! Que de fois un couvent m'a semblé un asile plein de consolation dans les anxiétés de notre cœur! Jamais, dans ces silencieuses et sombres retraites, je n'ai pu m'empêcher de voir l'efficacité d'un tel genre de vie pour conduire l'esprit à une vertu sérieuse. Souvent il m'est arrivé de serrer avec une vraie sympathie la main d'un pauvre moine, et je ne suis pas sorti d'un couvent de religieuses sans être attendri jusqu'aux larmes.

Mais mes considérations sur la solitude ne doivent

point être restreintes dans l'enceinte des cloîtres. L'idée bienfaisante que je me fais de la solitude, je voudrais l'adapter au monde dans lequel je vis, qui agit sur moi, et sur lequel je puis agir, car il existe de jeunes cœurs où ces réflexions peuvent fructifier.

Il y a dans la vie des époques où il devient nécessaire d'être seul. Dans la jeunesse, pour acquérir l'instruction, les connaissances désirables, pour se former une façon de penser que l'on garde toute la vie; dans la vieillesse, pour se souvenir de la route qu'on a parcourue, pour réfléchir à tout ce qui nous est arrivé, aux douces fleurs qu'on a cueillies sur son chemin et aux orages de notre destinée.

Lord Bolingbroke dit qu'il n'y a pas, dans les œuvres du chancelier Bacon, une remarque plus belle et plus profonde que celle-ci : « Nous devons de bonne heure nous prescrire, dans la vie et dans nos actions, un but honnête, vertueux, possible, et nous y attacher de toutes nos forces, afin que notre âme se forme à toutes les vertus. Mais, en façonnant notre caractère moral, nous ne devons pas suivre les procédés du sculpteur, dont le ciseau achève de finir une tête, tandis qu'il laisse le reste du corps à l'état de bloc grossier et informe. Nous devons imiter la nature, qui, dans la conformation d'une fleur, d'un animal, développe à la fois toutes les parties de son œuvre. »

O toi, aimable jeune homme, qui, dans le commerce séduisant et souvent trompeur du monde, n'as point encore abdiqué les principes de vertu ; toi qui n'es point encore infecté du poison de l'oisiveté frivole ; toi qui, dans les entraînements et les images d'une fervente galanterie, n'as pas perdu le désir et la force d'entreprendre de grandes choses, et qui

échappes dans mainte assemblée aux folles tentations, la solitude te réclame! Je voudrais te retenir dans ta retraite studieuse, animer, fortifier tes nobles intentions, t'inspirer cette juste et digne fierté, qui, dans les fonctions que tu seras appelé à remplir, t'empêchera d'estimer le monde plus qu'il ne vaut!

C'est la raison qui t'ordonne de sortir d'un cercle trop étroit pour t'entourer ailleurs de grands exemples. C'est en apprenant à connaître les vrais hommes de la Grèce, de Rome, que tu acquerras le pouvoir de vaincre tous les obstacles. Où trouve-t-on de plus illustres exemples de la grandeur humaine? Qui a montré plus de valeur guerrière, plus de zèle pour la science et plus de raison? Rejette loin de toi les vaines frivolités, et n'aspire qu'à ce qui mérite vraiment d'être recherché et imité. La noblesse n'élève personne. Seize quartiers sont un avantage, mais ne sont pas un mérite. Tes dispositions sont bonnes, puisque toutes ces vérités ne te plaisent pas, et tu sais que celui qui ne respecte que les petites choses ne sera jamais grand. Laisse les femmes compter leurs aïeux, qui, il y a sept cents ans, ne se distinguaient qu'en allant à la guerre à cheval, tandis que les bourgeois les suivaient à pied. Compte les hommes de ta famille qui n'ont pas pris la fuite dans les batailles et n'ont point dépouillé le passant sur la grande route. Compte les hommes de ta famille qui ont fait de nobles actions, dont l'histoire nationale conserve la mémoire, et dont le nom est inscrit dans les annales étrangères, mais souviens-toi bien qu'on n'est réellement grand que par ses propres actes et ses propres vertus.

Deux chemins s'ouvrent devant toi : l'un, qui serpente par des allées de verdure, par des jardins embaumés, où l'on entend retentir les sons de la musique,

le bruit de la danse, les chants de l'amour. C'est celui que recherche la multitude. L'autre, moins fréquenté, est escarpé et dur, on ne le suit que lentement, et souvent, quand on croit être déjà bien loin, on tombe du haut des rocs. Là, les montagnes et les vallées résonnent des mugissements des bêtes sauvages; là, de tout côté, on entend le croassement des corbeaux, le sifflement des vipères, à tout instant on est assailli par des essaims d'insectes malfaisants, et l'on ne voit autour de soi qu'un désert sombre et terrible. Le chemin fleuri est celui du monde; l'autre est celui de l'honneur. Le premier conduit aux emplois, aux dignités de la ville et de la cour; le second pénètre de plus en plus dans la solitude. En suivant le premier, tu peux devenir un homme aimable, un personnage recherché, peut-être aussi un scélérat. En suivant l'autre, tu seras méconnu, haï; mais, avec de l'énergie et de favorables dispositions, tu peux devenir un grand homme. La dissipation est un remède et non un aliment. Il faut sans doute que tu endurcisses ton corps par l'exercice, que tu fasses tout ce qu'il est nécessaire de faire pour que tes forces physiques soutiennent tes forces morales. Mais tu n'apporteras jamais assez de zèle dans les travaux de l'esprit, tu ne persisteras jamais dans tes meilleures résolutions, si la haine pour toutes les vaines dissipations n'est pas enracinée dans ton cœur. Plusieurs hommes que je connais ont passé leur jeunesse dans l'étude, solitaires et recueillis. Ils ont grandi dans la pratique des plus dignes vertus, et maintenant ce sont des ministres qui gouvernent les États, des écrivains dont la vie est employée à combattre l'erreur, des philosophes qui, de bonne heure, échappèrent aux lisières des sots préjugés.

Grâces soient rendues au noble esprit qui a dit : « Si vous voyez un jeune homme d'une haute raison se retirer du monde, devenir mélancolique, parler peu, témoigner par sa froideur et sa réserve le mépris que les méchants lui inspirent, se plaindre peu de l'injustice, mais concentrer en lui-même les sentiments pénibles qu'elle lui fait éprouver ; si vous voyez son esprit jeter des lueurs scintillantes comme l'éclair qui brille au milieu de la nuit, et s'envelopper ensuite dans un long silence ; si vous remarquez qu'il trouve tout aride autour de lui, et que tout lui inspire aversion et dégoût ; oh ! comptez que c'est une plante précieuse qui n'attend plus qu'une main habile pour se développer. Ménagez-la. Qu'elle soit sacrée pour vous. Vous commettriez un meurtre en la foulant aux pieds. »

Une telle plante serait ma joie. Je l'échaufferais contre mon cœur, je la cultiverais avec amour, je la déroberais aux regards des pédants qui s'enflamment de colère à l'aspect d'un jeune homme qui montre plus d'esprit qu'ils n'en ont. D'un souffle j'écarterais aussi de ma belle plante tout cet essaim de petits-maîtres fades et énervés. Mais si le jeune homme ne se montrait pas à propos assez ouvert et flexible, s'il ne se façonnait pas aux manières du monde, je le laisserais parfois se heurter le front contre les rochers, et je le verrais tranquillement tomber dans des occasions où un homme expérimenté n'est pas même ébranlé, quoiqu'il ne puisse faire tout ce que veut un jeune homme.

La solitude peut produire une opiniâtreté de caractère désagréable, que les relations du monde tempèrent ; il est des jeunes gens fiers et dédaigneux qui, à l'âge de la maturité, corrigent ces défauts et qui ne

conservent qu'une noble assurance. Alors leur satire adoucie ne présente que le contraste de ce qui est avec ce qui devrait être; leur mépris pour les méchants leur donne parfois une mâle éloquence, et il ne leur reste de leur longue lutte qu'une sage expérience du monde et une bonté d'où il résulte d'utiles enseignements.

Mais il est aussi une science du cœur souvent négligée qu'il faut tâcher d'acquérir dès sa jeunesse et qui donne à l'esprit des qualités précieuses : cette science est la philosophie, qui forme les hommes, qui les gagne plus par l'amour que par de vains préceptes, qui éclaire leur conception par le sentiment, qui les détourne de mainte erreur, les porte à la vertu et les anime. Dion avait été élevé dans la lâche servitude des cours; il n'avait que des mœurs molles et efféminées, le goût du luxe, du superflu et des voluptés de toute espèce. Mais à peine eut-il recueilli les leçons de Platon, à peine eut-il compris cette philosophie bienfaisante, que son esprit s'enflamma pour elle.

Ce que Platon a fait pour Dion, plus d'une mère le fait pour son fils, et souvent à l'insu du père. La philosophie qui découle des lèvres d'une mère prudente et qui connaît le monde, arrive à l'esprit par le cœur. Qui n'accepterait volontiers de suivre un chemin difficile, en s'appuyant sur une main chérie, et quelle instruction pourrait l'emporter sur les douces leçons d'une mère dont l'intelligence est élevée, l'âme tendre et le regard profond [1] ?

[1] Mon digne ami, Islen, a exprimé cette pensée en termes touchants. « Il me paraît incontestable, dit-il, que si l'on savait bien l'histoire de ceux qui se sont distingués par leur dignité de caractère et leurs vertus, on en trouverait neuf sur dix qui devraient ces qualités à leur mère On ne reconnait point assez, en général,

Je souhaite à une femme de cette nature un fils qui reste volontiers seul avec elle, ou qui, prenant un livre dans sa main, s'en aille gravir les rochers et s'asseye au pied d'un chêne, avec son inutile fusil, aimant mieux converser avec les grands hommes de Plutarque que de poursuivre les oiseaux à travers les arbustes. Quel bonheur pour elle, si le silence et la solitude des bois excite, élève les pensées de son fils[1], s'il reconnaît qu'il y a eu et qu'il y a encore, de par le monde, de plus grands hommes que le bourgmestre de sa petite ville, ou le seigneur de son village, que ces hommes avaient d'autres joies que celle de s'asseoir à une table de jeu, qu'ils se plaisent aussi à être seuls dans leurs heures de repos, que la jeunesse se développe dans l'étude des lettres et de la philosophie, que cette même étude animait encore leur cœur dans un âge avancé, et qu'au milieu des plus grands périls ils conservaient ces affections précieuses qui bannissent la tristesse de la retraite la plus profonde et l'ennui du désert le plus sauvage !

Mais lorsqu'un jeune homme bien élevé se fixe dans une ville, une foule de choses le fatiguent et le rendent malheureux. Il est donc utile d'examiner comment on peut échapper sagement, par la solitude, à des sociétés insipides, dans quelque pays,

combien il importe à l'homme d'avoir une conduite pure et exempte de blâme dans sa jeunesse. On n'est pas assez persuadé que la plupart de ceux qui ont eu cet inestimable avantage en sont redevables à leur mère, et que le bonheur et la perfection du genre humain tiennent, en grande partie, à l'intelligence et à la vertu des femmes. »

[1] « Mirum est, dit Pline le Jeune, ut animus agitatione motuque corporis excitetur. Jam undique silvæ et solitudo, ipsumque illud silentium, quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta sunt. »

dans quelque ville et dans quelque situation que l'on soit.

Les petites villes, dont nous avons, dans un chapitre précédent, représenté les inconvénients et les dangers, ont cependant, il faut le dire, sous un certain point de vue, un avantage réel sur les grandes villes : c'est qu'on y est plus libre de vivre avec soi-même, et qu'on peut, si l'on veut, y trouver plus de loisir et de tranquillité. Il est vrai, comme nous l'avons déjà dit, qu'il y a dans les petites villes un grand vide et une grande stérilité d'esprit. Ceux qui y demeurent ne savent point user de leurs loisirs comme ils le devraient ; ils ignorent le prix du temps et ne profitent point de leur solitude. C'est une triste chose surtout que de voir l'ennui de ces gentilshommes de bourgade qui, ne croyant pas la société des simples bourgeois digne de leur noblesse, aiment mieux se retirer à l'écart et souffrir de leur insipide isolement que de vivre avec des gens raisonnables, mais dépourvus de parchemins aristocratiques; ils devraient agir tout autrement et aimer les hommes pour en être aimés. Si un simple bourgeois fait naître une seule bonne pensée, cela devrait suffire pour le faire rechercher du gentilhomme qui n'a aucune pensée et qui est accablé d'ennui. Les gens qui ne savent comment passer le temps ne devraient dédaigner personne. Le noble et le bourgeois devraient, au moins dans les petites villes, se tendre la main et éloigner d'eux ces folles idées de distinction de rangs, qui divisent la population des grandes cités.

Il me semble que les personnes de distinction qui habitent les petites villes ne peuvent adopter une meilleure manière de vivre qu'en se montrant affables et affectueuses envers tout le monde, en manifestant

une bienveillance générale, et en se réservant autant de loisir et de liberté qu'il en faut pour ne pas laisser languir et s'éteindre l'esprit dans les lieux où il est d'ordinaire peu excité.

Si l'on savait profiter du séjour des petites villes, que d'avantages précieux on en retirerait ! nulle part la vie n'est si gaie, nulle part les beaux jours de la jeunesse ne sont mieux employés, nulle part enfin les hommes sérieux n'éprouvent moins de tentation de perdre leur temps, et n'apprennent mieux à connaître et à éviter les écueils de la solitude. On peut regarder chaque petite ville comme un cloître où l'on est renfermé dans un cercle d'hommes très-restreint et dans un horizon très-borné, où les passions des êtres vulgaires ou méchants éclatent avec violence, et où il faut se créer un refuge dans sa retraite ou au sein de quelques êtres choisis. Les petites villes se ressemblent à peu près toutes et ne diffèrent entre elles que par la manière dont elles sont gouvernées ; il n'y a point de tyrannie plus lourde que celle de ces petites républiques, où non-seulement un bourgeois s'érige en maître de ses concitoyens, mais où l'intelligence étroite de ce petit régent devient la mesure de l'esprit général, si personne ne s'y oppose.

Les petites villes républicaines veulent se suffire à elles-mêmes et ne s'occupent point de ce qui se passe au dehors. Le magistrat qui gouverne une de ces cités démocratiques la regarde comme un monde entier ; de ses lèvres découlent, comme d'une source intarissable, toutes les décisions des affaires publiques ; son âme n'est occupée que de maintenir sa toute-puissance sur l'opinion de ses concitoyens d'anecdotes de familles, de contes puérils, du prix des grains, de la quotité des impôts, de la moisson et de la foire prochaine.

Après Dieu, il est, dans sa petite ville, le plus grand homme de l'univers; ses paroles font palpiter le cœur et pâlir le visage; plus d'un honnête citoyen ne paraît qu'en tremblant devant une telle Majesté, parce qu'il sait à quel péril elle peut l'exposer au premier démêlé avec la justice. La colère d'un magistrat de petite ville est plus terrible que le tonnerre du ciel; celui-ci passe, et cette colère jamais. Si l'on parle de la constitution anglaise devant un de ces régents ou devant son fils, ils répondent que le conseil de leur petite ville est absolument la même chose. Les femmes de ces hauts seigneurs prennent un air superbe, gouvernent, ordonnent, condamnent; leur faveur ou leur disgrâce établit, répand l'honneur, la honte, le crédit ou la ruine. Si un pauvre homme ose se figurer que les membres du conseil ont commis quelque erreur, il dit tout bas à ses amis les plus intimes que les grands de la terre se sont trompés. La passion dominante des habitants des villes est ordinairement celle des procès; chaque avocat est pour eux un génie; en vain la raison leur parle, ils ne croient que ce qui est jugé par les tribunaux; ils n'ont pas la moindre estime pour celui qui ne considère point avec un profond respect leur hôtel de ville, et ne conçoivent pas un plus grand honneur sur terre que de siéger dans leur conseil. Ils ne sont pas toujours d'accord ; voisins et voisines sont tantôt liés et tantôt en pleine dissidence. En théologie, ils sont d'une force remarquable; ils regardent l'hypocrisie comme un pilier de l'Église de Dieu, et quelques maximes chrétiennes murmurées sur le lit de mort suffisent à leurs yeux pour effacer les scandales de toute une vie souillée par de méchantes actions. Si quelqu'un s'éloigne de leurs assemblées et se retire dans sa demeure pour travailler et penser à

son aise, ils s'imaginent qu'il s'ennuie à périr; ils ne peuvent comprendre qu'on étudie à moins d'être prêtre ou professeur, et dans leur langue il n'y a pas de termes assez énergiques pour exprimer le mépris que leur inspire celui qui s'avise d'écrire un livre. Ils ignorent que la saine raison et la superstition ne s'accordent point ensemble; à leurs yeux on n'a point de religion si l'on a l'audace de rire quand on les voit s'attendre à quelque grand malheur, dès qu'un coq noir s'est arrêté sur le seuil de leur porte, qu'un corbeau a plané sur leurs toits, ou qu'on a vu une souris courir dans la chambre; ils ne savent pas qu'on n'est point un esprit fort par cela seul qu'on doute humblement que des taches dans le linge annoncent la mort d'un proche parent, ou parce qu'on ne croit point à maint conte populaire transmis de génération en génération. Ils ne savent pas qu'on peut être encore utile dans ce monde, quoiqu'on ne disserte point dans leur cercle, et qu'on peut être assez haut placé dans l'estime des hommes vraiment importants, quoiqu'on déplaise au grand seigneur de leur petite ville; ils ignorent qu'il y a des âmes fières qui ne rampent nulle part et qu'eux seuls sont capables de se plier, envers les magistrats de leur république, à cette soumission servile dont ils se dédommagent en accablant leurs pauvres concitoyens des exigences de leur orgueil; ils ignorent qu'un homme droit et juste ne s'incline que devant Dieu, devant la loi, les talents, le mérite, la vertu, et ne peut s'empêcher de rire lorsqu'un bailli le reçoit d'un air hautain et le chapeau sur la tête; ils ignorent aussi que la médisance qui s'exerce si cruellement dans les petites villes n'est un besoin que pour les esprits vides et rétrécis qui s'attachent à épier ce qui se passe dans la demeure de leurs voisins et se font

une affaire d'un accident qui arrive dans son ménage, dans sa cuisine, dans sa basse-cour; enfin ils ignorent qu'on n'éprouve aucun plaisir à entendre les incessantes causeries des petites villes, à éplucher la conduite de l'un et de l'autre, quand on connaît les avantages de la solitude, qu'on étudie avec ardeur la science, et que, dédaignant les misérables flèches de l'envie, on poursuit sa marche avec énergie et persévérance.

La solitude est le seul moyen de salut que l'on puisse trouver dans de telles villes. Une bienveillance universelle n'y serait point comprise, on l'attribuerait à des vues intéressées. La prudence exige qu'on vive en dehors de tout calcul politique et qu'on ne fréquente que les personnes pour lesquelles on éprouve un véritable sentiment d'estime et d'affection.

Dans de telles villes, rien ne seconde l'ambition du jeune homme qui désire faire son chemin. De nouveaux Abdéritains le regarderont comme un insensé, parce qu'il n'envisagera point comme un suprême honneur le rang de conseiller. On se rira de lui, parce que, au lieu de chercher à plaire aux grands, il préférera poursuivre, dans la retraite, son travail. Il faut qu'il vive, dira-t-on, comme chacun vit, qu'il prenne part à toutes les conversations qui occupent la petite ville, à tous les procès, à tous les contes de revenants et de sorciers. Il faut qu'il sache écouter patiemment les régents de la république, lorsqu'ils s'assoient pendant toute une journée à quelque interminable banquet. Il faut qu'il ne vénère, qu'il ne recherche, qu'il n'apprécie que les inspirations de leur esprit.

Qu'importe qu'il ait été élevé parmi les hommes les plus éclairés, qu'il ait reçu les leçons des maîtres les plus habiles, qu'il soit en correspondance suivie avec

les gens les plus instruits? Comprend-on tous ces avantages dans une ville où les lumières n'ont pas encore assez pénétré? Quand ce sont les Abdéritains qui exercent un pouvoir tyrannique, qui distribuent les faveurs et les emplois, ne faut-il pas que le pauvre jeune homme accepte pieusement tout ce qu'ils disent ou se résigne à passer pour un être très-borné ? Il ne peut parler de ce qu'il voit, de ce qu'il sent, et il est condamné à entendre parler sans cesse de ce qu'il n'a nul désir de savoir. Il ne lui est pas permis de paraître indifférent à cet éternel caquetage, et il est à jamais perdu si, par son morne silence, il trahit l'ennui qu'il éprouve. Lui et ses amis doivent, au milieu de tant de gens contrefaits, rougir de n'avoir point l'infirmité générale. S'il assiste à une délibération qui, pour le plus misérable intérêt, entraîne le conseil dans des discussions plus longues que les destinées de l'Europe n'en occasionnent dans les grands États, il doit se montrer sérieux et attentif; et s'il est appelé devant un tribunal qui doit se prononcer sur une question de mur mitoyen, il faut qu'il y paraisse avec autant de respect que s'il assistait au conseil des dieux.

Quand il voit que la grossière ignorance et la sottise présomptueuse sont plus estimées que la raison; quand il voit que l'esprit le plus lourd et le plus étroit est celui qui a le plus d'autorité; que la philosophie est considérée comme un non-sens et la liberté comme une rébellion; que ceux-là seuls plaisent, qui sont toujours prêts à tout approuver; qu'on ne tolère que la soumission aveugle, et qu'on ne recherche que les âmes rampantes; s'il y a dans le cœur de ce jeune homme quelque noble ressort, il faut qu'il cherche un asile dans la solitude.

Quand le poëte Martial rentra en Espagne, dans sa ville natale de Bilbilis, tout lui parut triste, mort, désert. Il venait de passer trente-quatre ans à Rome, dans une société éclairée et savante, et lorsqu'il en fut loin il se sentit en proie à un ennui mortel. Il ne trouvait, parmi ses concitoyens, aucun goût pour les sciences, aucun développement intellectuel ; il aspirait sans cesse à retourner à Rome, où il avait joui d'un succès général, où Pline le Jeune vantait son esprit et sa pénétration, louait la franchise, la finesse incisive de ses écrits, et assurait à ses œuvres une éternelle durée. A Bilbilis, au contraire, sa réputation ne lui attira que ce que l'on doit attendre d'une ville ignorante, l'envie et le mépris.

Dans ces petites villes, l'esprit regagne cependant par la solitude ce qu'il perd par les relations sociales. S'il faut paraître sot par politesse et aveugle avec des yeux clairvoyants ; si vous devez sans cesse contrefaire votre physionomie et dissimuler vos sentiments ; si vous êtes obligé de passer des heures entières à une table de jeu ; si l'intelligence et la bonté de caractère doivent toujours fléchir sous l'ignorance titrée ; s'il faut qu'à tout instant vous réprimiez une heureuse inspiration, une parole expressive, une vérité hardie, avec autant de soin que vous pouviez en mettre à éloigner de vous une haute trahison ; si vous reconnaissez que toute la vie intellectuelle est ensevelie dans ce froid mortel, comme le feu dans le caillou qui n'est point frappé par l'acier, et que vous pouvez passer là des années entières, sans avoir l'occasion de laisser échapper à propos une seule étincelle de votre esprit ; ah ! fuyez les réunions perfides de cette petite ville, cherchez la liberté, retirez-vous dans votre demeure ou dans le silence des bois.

Alors le voile qui recouvrait votre pensée tombe tout à coup; votre fardeau s'allége; vous n'avez plus à lutter contre le malheur; tout concourt à l'adoucir. Vous ne murmurez plus contre la Providence, vous réfléchissez avec une âme calme et réjouie aux bienfaits de la solitude; alors votre cœur devient patient, tout vous sourit, les rayons de pourpre du soleil qui s'étendent sur les montagnes de neige, les oiseaux qui s'endorment en chantant, le cri du coq, le bruit des champs. Alors vous acceptez même les visites importunes, vous vous réconciliez avec toute la petite ville, si chaque jour on vous laisse un assez long moment de solitude.

Dans les grandes comme dans les petites villes, l'esprit ne s'élève que par l'amour de la liberté et par la solitude où règne la liberté d'esprit. Il y a dans le grand monde plus de motifs encore que dans les petites villes de rechercher la solitude. Là, les erreurs et les fautes sont plus contagieuses; les grandes pensées s'éteignent facilement dans ces régions où l'on redoute la lumière et la vérité, où l'on craint les grandes âmes et où l'on repousse la vertu comme un joug importun. L'énergie de l'esprit, les nobles efforts de l'intelligence sont bientôt paralysés dans ce monde aristocratique, où le gentilhomme ne trouve de satisfaction que dans les assemblées sans mélange, c'est-à-dire dans celles où il n'existe que des nobles de race ancienne et intacte.

Partout cependant on regarde le grand monde comme la seule bonne société. Malheureusement il n'en est pas ainsi, quels que soient les défauts des basses classes. Si vous avez le bonheur de compter seize quartiers, votre valeur est bien établie lors même que vous ne seriez d'ailleurs qu'un pauvre être. Les

cours, les tables des princes vous sont ouvertes, et partout où l'on ne regarde point au mérite, vous pouvez être sûr d'avoir le pas sur l'homme de mérite. Mais ce que vous êtes comme homme, vous l'apprendrez dans les sociétés où l'intelligence et les qualités de l'esprit font la seule noblesse. Examinez pourtant, lorsque vous êtes seul dans une antichambre et que vous n'avez à vous occuper d'aucun rival redoutable, examinez les prérogatives qui, selon vous, et depuis le commencement du monde, vous élèvent tant au-dessus des autres hommes [1], vous reconnaîtrez que des généalogies sans mérite ressemblent à des ballons qui ne s'élèvent que par leur défaut de pesanteur.

En Allemagne pourtant, et dans d'autres contrées encore, les titres généalogiques séparent les nobles des citoyens les plus sages et les plus dignes, comme

[1] Les nobles commettent parfois, en fait de chronologie, de singulières méprises. Une jeune femme, vive et animée, de souche ancienne et parfaitement aristocratique, une femme dont on citait partout l'élégance de manières, la toilette et l'esprit, racontait un jour une anecdote. « En quelle année, lui dit un gentilhomme, le fait s'est il passé?—En vérité, répondit-elle, je ne le sais point; je ne sais pas même en quelle année nous vivons à présent. » On crut qu'elle plaisantait, mais elle affirma qu'elle ignorait les choses telles que celles-là, et s'en inquiétait fort peu; car elles ne pouvaient rien ajouter aux agréments de la vie. On lui dit que l'on était alors en l'année 1781. « Vraiment, s'écria-t-elle, mais c'est une multitude d'années effrayante. Voilà donc 1781 ans que le monde existe? » Le gentilhomme, voulant continuer sa leçon, lui fit observer qu'on ne comptait pas les années depuis la création du monde. La jeune femme l'interrompit en lui disant qu'il se donnait une peine inutile, que dans un instant elle aurait tout oublié; qu'elle avait eu maintes fois, dans le cours de sa vie, l'occasion d'apprendre différentes choses, mais que, reconnaissant qu'il ne pouvait en résulter pour elle aucun plaisir, elle ne s'y était pas arrêtée; qu'elle s'inquiétait surtout fort peu de la chronologie, et que sa fille ne l'apprendrait jamais.

le grain de la paille. Le premier rang est accordé à des hommes qui ne fondent leur crédit, leur rang et leur consistance, que sur les parchemins, souvent peu respectables, de leurs aïeux, qui ne cherchent à s'acquérir aucun mérite; la naissance étant pour eux un mérite suffisant, ils savent seulement, pour la plupart, quelle est la dernière mode, quelles sont les règles de l'étiquette; ils possèdent toutes les ressources de la volupté et éprouvent tous les besoins des sens, puis ils s'imaginent souvent qu'ils sont doués d'organes plus délicats et de nerfs plus sensibles que les autres hommes.

L'ennui pénètre pourtant dans ces assemblées où nul roturier n'est admis, où il n'entre que des nobles dont la généalogie est bien prouvée. Une femme allemande m'expliquait un jour ainsi la cause de cet ennui. « Les personnes qui composent nos réunions, me disait-elle, n'ont ni les mêmes goûts, ni les mêmes sentiments, et il est rare surtout d'y voir les femmes sympathiser entre elles. C'est en général la destinée des grands de posséder beaucoup, de désirer encore plus, et de ne jouir de rien ; ils se cherchent dans les assemblées sans s'aimer, se voient sans se plaire, et se perdent dans la foule sans s'en apercevoir. — Qu'est-ce qui vous réunit donc? lui dis-je. — C'est le rang, répondit-elle, l'habitude, l'ennui, le besoin de s'étourdir qui est attaché à notre condition. »

Puisqu'on peut s'ennuyer aussi dans ces réunions si aristocratiques, examinons si la solitude ne serait pas souvent utile aux gens de la haute noblesse.

Les nobles prétendent que la solitude conduit à la misanthropie, ou, ce qui est pis encore, que la misanthropie conduit à la solitude. Mais je pense que, si l'on veut s'observer, on reconnaîtra qu'on est ordinai-

rement dans des dispositions d'esprit moins heureuses, lorsqu'on vient d'une réunion que lorsqu'on sort de chez soi pour aller dans le monde. Combien de gens sont partis pour une soirée avec l'espoir d'y passer quelques heures de joie, et n'y ont éprouvé que des déceptions ! Que de choses on y dit, auxquelles on ne pense point ! Que d'idées on y exprime que personne ne comprend ! Que de fois on y excite l'envie par sa satisfaction, et la mauvaise humeur par sa sérénité ! En général, les personnes qui composent ces sociétés sont animées par des intérêts différents, et quelquefois tout opposés. Qu'on demande à cette jeune femme coquette si elle trouve toujours dans ces assemblées ce qu'elle y cherche ; si elle n'éprouve pas une vive contrariété quand un fat lui échappe et va porter ses hommages à une autre, et si celle-ci n'éprouve pas le même chagrin quand elle le voit s'adresser à une troisième. Qu'on demande à cette respectable vieille femme, qui jadis eut les mêmes coquetteries, si elle ne ressent pas un vrai chagrin chaque fois qu'on prodigue devant elle quelque encens à la jeunesse et à la beauté. Un Anglais, que j'ai connu en Allemagne, disait en termes frappants : « Il y a des femmes qui, toute leur vie, ont peur qu'on ne leur témoigne pas assez de respect, et qui affectent un orgueil que l'on ne supporterait pas dans une impératrice. Leur vanité se hérisse comme les pointes de porc-épic, tandis qu'à côté d'elles une femme aimable et bienveillante charme ceux qui l'entourent par son gracieux sourire et par ses manières dignes, mais sans prétention. »

L'homme du monde le plus habile ne peut voir, sans une répugnance manifeste, de telles créatures. S'il remarque combien de personnes, qui donnent le ton dans la société, confondent l'erreur et la vérité,

l'apparence et la réalité; combien de fois cette prétendue bonne société se contente, de l'aveu même des observateurs les plus équitables, de connaissances bien moins sûres et d'idées moins étendues qu'elle ne devrait en avoir, d'après les moyens dont elle peut disposer, et les occasions de s'instruire qui s'offrent à elle; s'il remarque comme elle redoute la réflexion, la solitude, le silence; comme elle se jette dans un tourbillon de dissipation et se rend rarement compte à elle-même de son propre état; s'il remarque encore combien elle exerce peu son intelligence; comme elle se soumet à l'opinion, au jugement des autres plutôt que d'exercer son propre jugement; comme elle se laisse gouverner par des préjugés d'éducation, de noblesse, de convenance; comme elle tourne sans cesse dans le même cercle de conceptions fausses, obscures, défectueuses, étouffant tout désir sérieux de savoir et repoussant l'instruction; si l'homme expérimenté du monde considère tous ces travers, il ne pourra s'empêcher de s'écrier, avec un des philosophes les plus distingués de l'Allemagne : « L'obligation de fréquenter cette bonne société peut devenir, pour l'homme qui aime à penser, un véritable tourment, et si on ne peut se soustraire à cette nécessité, on apprend par comparaison à sentir d'autant mieux le prix de la solitude. »

Un des hommes les plus illustres de l'antiquité, Pline le Jeune, ne trouvait aucune satisfaction à voir les divertissements publics, les fêtes et les solennités; c'était dans le travail de sa pensée qu'il cherchait de plus nobles plaisirs. Il écrivait à un de ses amis : « Ces jours derniers j'ai lu et travaillé dans un repos parfait. Tu me demanderas comment il m'est possible d'agir ainsi au milieu de Rome. C'était le temps des fêtes du

cirque, qui ne produisent pas sur moi la moindre impression; je n'y trouve ni vérité ni nouveauté, rien qui mérite d'être vu plus d'une fois. Je ne comprends pas que tant de milliers d'hommes soient assez enfants pour s'en aller toujours voir des chevaux qui courent et des esclaves assis sur des chars. Quand je songe que les hommes prennent tant d'intérêt à des scènes si frivoles, si froides et si souvent reproduites, je sens une grande joie de ne point partager une telle curiosité et d'employer avec dévouement à l'étude des sciences le temps que la foule perd à voir de misérables spectacles. »

Mais, dira-t-on, si un homme du monde s'éloigne des cercles de la société, ne perdra-t-il pas dans la solitude ce bon ton, ces qualités qui distinguent la noblesse de la roture?

Ce que nous appelons le bon ton nous vient des Français; c'est l'art de s'exprimer avec grâce et de donner à la conversation la forme la plus agréable. Le bon ton plaît partout et se trouve chez tous les hommes d'esprit, quelle que soit leur condition. Le noble et le roturier peuvent l'avoir également. La solitude n'efface en nous que les habitudes passagères, et on en rapporte certaines facultés qu'un homme ferme aime à conserver, quoiqu'il sache qu'elles déplaisent dans le monde. Le solitaire se présentera peut-être dans un salon avec un habit d'une couleur et d'une forme surannées; peut-être ses manières choqueront-elles l'homme du monde qui étudie gravement les habitudes de la convenance, les lois de l'étiquette. Mais s'il est sous ce rapport en arrière du siècle, son attitude aisée, sa droiture, sa politesse naturelle le rendront agréable aux gens sensés, lorsqu'on le verra paraître à la cour avec esprit, avec tact et avec des idées qu'il a

recueillies dans le cours de sa vie. Il est vrai que, dans ces sphères du grand monde, il n'est pas nécessaire d'apporter un grand nombre d'idées. Souvent le courtisan le plus accompli fait voir qu'il en a lui-même fort peu et qu'il ne s'occupe que de choses minimes. Le solitaire obtiendra peu de succès dans les réunions où l'on regarde une gaieté hardie et éclatante comme l'indice le plus certain d'une excellente tête et d'un homme agréable. On n'acquiert pas cette gaieté dans la solitude. Celui qui fait le plus rire les gens du monde n'a souvent d'autre mérite que de traiter avec mépris ce qui est vrai, grand, beau; ce n'est souvent qu'un discoureur imperturbable, sans jugement, sans principes et sans élévation.

Dans toutes les considérations que j'ai cherché à établir, il n'a pas encore été spécialement question des avantages immédiats de la solitude pour l'esprit. Le plus puissant, le plus incontestable de ces avantages, c'est de nous habituer à réfléchir. L'imagination devient plus vive et la mémoire est plus fidèle lorsque rien ne distrait nos sens et qu'aucun objet extérieur ne trouble notre âme. Loin du bruit du monde, où mille images étrangères flottent à nos yeux et fascinent notre esprit, on ne cherche qu'un seul bien dans la solitude, on se dérobe à toutes les choses extérieures qui ne sont point celles que nous désirons et que nous aimons. Un écrivain que je voudrais relire chaque jour, Blair, l'auteur des *Lectures sur la rhétorique et les belles-lettres*, dit dans un de ses livres : « C'est la force d'attention qui le plus souvent distingue de la foule l'homme doué de grandes qualités. Les êtres vulgaires ne reconnaissent ni règle ni but dans leur marche aventureuse. Les objets flottent sans lien à la surface de leur âme, pareils à des feuilles que le vent

fait voler de côté et d'autre et disperse à la surface de l'eau. »

On s'habitue à réfléchir lorsque l'on écarte ses pensées de vaines distractions, et que l'on se trouve dans une situation qui ne change point à tout instant par le cours journalier des choses. Pour nous exercer à réfléchir, il faut d'abord nous retirer de la foule tumultueuse et nous élever au-dessus des exigences sensuelles. C'est alors qu'on se rappelle facilement tout ce qu'on a lu, entendu, éprouvé. Chaque regard que nous jetons dans le silence de la retraite nous révèle de nouvelles pensées et procure à l'esprit les plaisirs les plus doux. On regarde vers le passé, on contemple l'avenir, et l'on oublie ces deux époques dans la jouissance de son bonheur actuel ; mais, pour que la raison conserve dans la solitude sa force particulière, il faut que nous appliquions notre activité à une noble occupation.

Il y a des gens que je ferais rire, peut-être, si je leur disais que la solitude est une école où l'on apprend à connaître les hommes. Il est certain cependant que, dans les relations de la société, nous ne faisons que recueillir des sujets de pensée, sans exercer dans toute sa force la liberté de penser. Dans le monde, nous ne faisons, en réalité, qu'observer ; et c'est dans la solitude que nous pouvons coordonner et utiliser nos observations. Il faut qu'on en vienne à connaître les hommes ; et, pour les connaître, il les faut étudier. Soit que cette étude se poursuive silencieusement, à l'écart, ou soit que nous voulions la faire servir à l'instruction des autres, je ne la crois pas si trompeuse, si cruelle, si redoutable, qu'on se le figure parfois. Je ne crois pas qu'elle ravale, qu'elle outrage la divinité de l'homme, qu'elle le prive d'une foule de nobles jouis-

sances, et qu'enfin elle lui enlève l'exercice de ses facultés. Il n'y a dans cette étude tant calomniée que l'esprit d'observation.

Me traitera-t-on comme un envieux, comme un ennemi des hommes, parce que j'étudie les maladies, parce que j'observe les indices de faiblesse les plus secrets du cœur humain, parce que j'examine de près tout ce qu'il y a de fragile et d'imparfait dans la constitution humaine, et parce que je me réjouis d'avoir éclairci ce qui était encore obscur pour moi et pour les autres! Cette étude faite, il ne s'ensuit pas que je doive dire au premier venu : Telle ou telle personne a telle maladie. Mais qui peut m'empêcher, lorsque je puis me rendre utile, de dire ce que j'ai appris, de faire connaître la maladie, avec toutes ses complications?

Voulez-vous, maintenant, établir une ligne de démarcation entre celui à qui vous permettez d'observer votre corps et celui à qui vous défendez d'observer votre âme? Vous direz que le médecin étudie les maladies du corps pour essayer de les guérir, et que tel n'est point le but de celui qui étudie l'âme. Qu'en savez-vous? Une âme délicate souffre tout autant de l'aspect de nos infirmités morales que de celui de nos faiblesses physiques. Pourquoi se retirerait-on de la voie commune? Pourquoi s'en irait-on dans la solitude si l'on ne craignait la contagion? Mais, comme il y a une quantité de faiblesses et d'imperfections morales qui ne passent point pour telles, c'est un plaisir incontestable de connaître ces défauts, de les désigner sous leur vrai nom, de les montrer aux regards, lorsque cette révélation ne peut porter préjudice à personne.

La solitude est donc une école qui exerce l'esprit

d'observation, et qui, par là, nous aide à connaître les hommes, parce qu'après y avoir paisiblement réfléchi, nous savons mieux ce que nous devons examiner dans le monde, et parce que nous mûrissons dans la solitude nos remarques et nos observations.

Bonnet raconte, dans un passage touchant de la préface de son Traité sur l'âme, que la solitude fit tourner à son avantage la faiblesse de sa vue. « La solitude, dit-il, nous porte naturellement à la méditation : la solitude dans laquelle j'ai en quelque sorte vécu jusqu'à présent, les tristes circonstances où je me trouve depuis quelques années, m'ont fait chercher dans mon esprit un refuge et une distraction nécessaire. Mon cerveau est devenu pour moi une sorte de séjour paisible, où j'ai goûté des jouissances qui dissipent, comme par magie, mes afflictions. »

Un autre homme non moins recommandable dans un genre différent, le poëte Pfeffel, de Colmar, supporta avec la même résignation les douleurs d'une cécité complète. Quoique sa vie fût moins solitaire, il savait trouver assez d'instants de liberté qu'il consacrait à la philosophie et à l'humanité.

Au Japon, il existait jadis une académie d'aveugles, qui voyait peut-être plus clair que beaucoup d'autres académies. Ses membres se dévouaient à l'histoire du pays, à la poésie et à la musique ; ils retraçaient, dans des chants élevés et harmonieux, les plus beaux traits des annales japonaises. On éprouve pour ces pauvres aveugles du Japon un sentiment de respect. Les yeux intérieurs de leur âme étaient d'autant plus clairvoyants qu'une triste destinée les privait de la lumière corporelle. La lumière, la vie, le bonheur, naissaient pour eux du sein des ténèbres, par la tranquille réflexion et par des occupations salutaires.

Si la solitude éveille notre pensée, la pensée est le premier mobile de tout ce que nous faisons. On a dit que les actions n'étaient que les pensées réalisées. Ainsi, celui qui voudrait étudier impartialement la nature des pensées auxquelles il est le plus attaché, approfondirait par là le secret de son véritable caractère, et celui qui a l'habitude de se retirer à l'écart, et de s'entretenir avec lui-même, entendrait parfois des vérités que le monde ne lui dit pas.

La liberté et le loisir, voilà tout ce dont on a besoin lorsqu'on aspire à déployer dans la solitude son activité. Laissez tel homme seul, toutes ses forces seront en mouvement ; donnez-lui le loisir, la liberté, et il produira incomparablement plus que s'il se traînait chaque jour, l'âme fatiguée, au sein de vos réunions. Des savants qui jamais ne pensent, qui ne peuvent trouver eux-mêmes aucune idée, qui seulement se souviennent, se mettent à compiler et sont heureux. Mais c'est pour l'esprit une satisfaction bien plus élevée de pouvoir, dans la solitude, faire quelque chose qui concourt au bien. Le silence et l'obscurité calment une tête ardente, concentrent les pensées sur un même point, et donnent à l'âme un courage que rien n'arrête pourvu qu'il frappe. Des légions entières d'adversaires ne l'inquiètent point ; elle sait qu'elle peut atteindre son but quand elle voudra, et tout ce qu'elle désire, c'est que, tôt ou tard, justice soit faite à chacun. Sans doute on doit voir avec douleur les erreurs de ce monde, le vice honoré par la multitude, le préjugé régnant encore sur la foule, et l'on se dit quelquefois : Cela devrait être ainsi, et cela n'est pas ; puis, d'un trait de plume, on flétrit le méchant, et, d'un autre trait, on terrasse l'ignorant préjugé.

C'est dans la solitude surtout que la vérité se découvre aux grands penseurs, aux hommes de génie. Un écrivain que nous avons déjà cité, Blair, a dit qu'une occupation constante des petites choses journalières de la vie était l'indice d'une âme vulgaire et vaine. Une âme plus large et plus épurée laisse le monde derrière elle, aspire à des satisfactions plus élevées, et les cherche dans la solitude. Le patriote demande à la solitude un asile pour y former des projets d'utilité générale; l'homme de génie, pour s'y livrer à ses occupations favorites; le philosophe, pour continuer ses découvertes; le saint, pour faire de nouveaux progrès dans la grâce.

Avant que de donner des lois à Rome et d'exercer le suprême pouvoir, Numa, ayant perdu sa femme, se retira seul à la campagne. Il passait ses jours dans les lieux les plus déserts, dans les bosquets, dans les vallées consacrées aux dieux, et on disait que ce n'était ni par mélancolie ni par désespoir qu'il fuyait ainsi les hommes; on disait qu'il avait dans sa solitude une noble et charmante société, que la nymphe Égérie l'aimait, s'était mariée avec lui, et le comblait de félicité en éclairant son esprit, en lui donnant des leçons de haute sagesse. On disait aussi des druides que, sur la cime des rochers, dans les forêts profondes, ils enseignaient aux nobles de leur race la sagesse et l'éloquence, la nature des choses, le cours des étoiles, les mystères divins et les lois de l'éternité. Si, comme l'histoire de Numa, cette tradition des druides n'est qu'une fable, elle démontre cependant quelle noble idée on s'est faite dans tous les temps de la sagesse acquise dans le calme de la solitude.

Souvent, sans aucun secours étranger, sans aucun

encouragement, le génie de l'homme s'éveille, se manifeste par sa propre force dans la solitude. Au milieu des horreurs de la guerre civile, la Flandre était peuplée d'une quantité de peintres illustres, mais pauvres. Le Corrége fut si mal payé de ses travaux, que la joie qu'il éprouva en recevant à Parme une somme de dix pistoles lui coûta la vie. C'était le sentiment de leur propre valeur qui récompensait ces artistes : ils peignaient pour l'éternité.

Des méditations profondes dans des lieux solitaires donnent parfois à l'intelligence, à l'imagination, le plus puissant essor, et font naître les plus grandes pensées. Là, il y a pour l'âme une satisfaction plus pure, plus durable, plus féconde ; là, vivre, c'est penser. A chaque pas, l'âme s'avance dans l'infini, palpite d'enthousiasme dans cette libre jouissance d'elle-même, et s'élève de plus en plus dans la réflexion des grandes choses et l'attachement aux résolutions héroïques. C'est dans un lieu solitaire, sur une montagne des environs de Pyrmont, qu'un des plus mémorables événements de l'histoire moderne a été décrété. Le roi de Prusse, qui était venu là prendre les eaux, se dérobait souvent à la société, et s'en allait seul sur cette montagne, qui s'appelle aujourd'hui *Kœnisgberg* (montagne du roi). Ce fut là que le jeune monarque conçut, dit-on, le projet de sa première guerre de Silésie.

Dans la solitude, on apprend bien mieux que dans la vie agitée du monde le prix du temps, que l'oisif ne connaît jamais assez sans une certaine activité d'esprit. Celui qui travaille avec ardeur, afin de ne pas vivre d'une vie inutile, ne peut songer sans effroi à la marche d'une montre à secondes, image frappante de notre existence, de la course rapide du temps.

Un seul jour est un abîme désormais pour la vieille

femme du monde qui languit tout le matin jusqu'à ce qu'elle ait appris par ses prières, par ses questions, de quelle manière chacun de ses amis doit passer le temps. Mais avec quelle rapidité s'écouleraient tous ses instants, si elle pensait aux résultats de chaque minute dans l'éternité !

On ne perd point son temps dans les relations sociales, si elles maintiennent l'esprit et le cœur à une certaine hauteur, si elles élargissent le cercle de nos idées et dissipent nos soucis ; mais, si elles deviennent l'unique besoin de l'âme, si elles nous attirent trop vivement, bientôt on leur sacrifie tout, et les années s'écoulent rapidement et sans fruit.

Le temps paraîtra toujours trop court à celui qui voudra l'employer utilement selon sa nature, sa vocation, ses devoirs et ses facultés. Je connais un prince que ses valets coiffent et habillent en quelques minutes. Les chevaux attelés à son char ne courent pas; ils volent. Son dîner est terminé en un instant. On me dira que c'est ainsi qu'en agissent ordinairement les princes, qu'ils veulent que tout se fasse promptement; mais j'ai vu ce prince, qui est doué d'une grande élévation d'esprit, recevoir lui-même toutes les suppliques, et je sais qu'il répondait à toutes. Je sais que chaque jour il surveille lui-même avec un soin scrupuleux les affaires de ses États, et que, chaque jour, il consacre plusieurs heures à la lecture des meilleurs écrivains italiens, français et allemands. Ce prince connaît le prix du temps.

Le temps que l'homme du monde dissipe inutilement, le solitaire sait l'employer, et pour celui qui sait user ainsi d'un bien si passager, il n'y a pas de jouissance meilleure. La tâche journalière de l'homme est grande. Quiconque veut faire quelque bien doit

s'en occuper sans délai, afin que le jour présent ne soit pas enlevé du livret de la vie comme une page vide. Nous arrêtons la course du temps par le travail; nous prolongeons la durée de la vie par des pensées et des actions fécondes. Pour celui qui ne peut pas vivre inutilement, la vie, c'est la pensée et l'action, et jamais la pensée n'est si active, si heureuse, que dans les heures que l'on dérobe à une visite monotone et sans but.

Nous serions plus avares de notre temps si nous pensions combien nous perdons d'heures précieuses malgré nous. Un grand écrivain anglais a dit : « Si nous déduisons du cours de notre existence tout le temps absorbé par le sommeil, par les besoins absolus de la nature, par des convenances forcées, tout le temps que nous employons à nous parer ou que nous sacrifions pour les autres, tout le temps qui nous est enlevé par la maladie ou dérobé par la faiblesse ou la fatigue, nous reconnaîtrons que notre existence, dont nous pouvons réellement nous dire les maîtres, ou dont nous pouvons disposer à notre gré, est très-petite. Nous consumons un grand nombre d'heures en de vaines préoccupations, dans des actes sans importance, qui se renouvellent sans cesse. Chaque jour, nous perdons une partie des instants que nous croyons pouvoir consacrer au repos et au bonheur, et la moitié de notre existence ne sert qu'à anéantir les jouissances de celle qui nous reste. »

On ne perd jamais plus de temps que lorsqu'on gémit de n'en avoir pas assez. Tout ce qu'on fait alors, on le fait à regret. Le joug que chacun de nous doit porter semble plus léger quand on le porte avec résignation; mais lorsque nous n'avons à obéir qu'à des lois d'étiquette, lorsqu'on nous impose l'obligation de

faire de nombreuses visites, il faut savoir briser ses chaînes ; il faut ne pas craindre de fermer sa porte à ceux qui n'ont rien à nous dire, se tracer chaque matin un plan de travail, et se rendre chaque soir un compte sévère de sa journée : on prolongera ainsi la durée de son existence. Quand quelqu'un annonçait à Mélanchthon l'intention d'aller le voir, il s'informait non-seulement de l'heure, mais de la minute où l'on devait venir, afin de ne point perdre sa journée dans une vague incertitude.

On n'a point à déplorer la perte du temps lorsqu'on est habitué à compter les instants, lorsqu'on vit dans la liberté de la campagne. Là, on n'a point de visite à rendre ; on n'a point à répondre à ces invitations importunes qui se renouvellent sans cesse, ni à cette affluence de gens oisifs qui viennent vous voir sans autre but que de vous voir ; là, on n'est plus astreint à ces mille obligations mondaines qui, toutes ensemble, ne valent pas une seule vertu ; là, enfin, nul importun ne vient nous enlever les heures que nous comptions utilement employer, et nous sommes délivrés de ces pédants qui nous accablent de leur loquacité sans remarquer quelle peine ils nous causent, sans s'apercevoir que nous aspirons au moment où nous serons enfin seuls pour nous renfermer dans notre retraite avec nos livres.

Mais on dit aussi, et avec raison : Combien on passe dans la solitude peu d'heures qui soient marquées par des actes vraiment utiles et durables ; combien il en est que l'on perd par des songes et des chimères, dans de mélancoliques réflexions, dans des passions dangereuses ou des souhaits déréglés !

Parce qu'on se retire dans la solitude, il ne résulte pas toujours de cette détermination qu'on est occupé

de pensées sérieuses, et qu'on ne se livre point à d'inutiles frivolités. La solitude peut souvent être plus dangereuse que le tourbillon du monde. Que de fois, dans nos heures de loisir, une indisposition nous rend incapables de penser et d'agir ! C'est une triste existence que celle d'un malade qui, dans la solitude, ne songe qu'à sa maladie. L'homme du monde le plus dissipé ne perd pas plus de temps dans les réunions les plus bruyantes que celui qui, dans l'éloignement de la société, s'abandonne à la mélancolie. La mauvaise humeur n'est pas moins redoutable ; elle oppose de grands obstacles à notre félicité intérieure. Nous pouvons résister à la mélancolie comme à un ennemi que l'on craint. La mauvaise humeur nous surprend à l'improviste, et nous sommes vaincus avant d'avoir pensé aux moyens de la dissiper. La mauvaise humeur est un des fléaux de la vie, et si l'on y est sujet, mieux vaudrait ne point avoir d'humeur [1].

[1] Grave a très-bien exprimé ce qu'on entend par ce mot d'humeur. « On désigne par là, dit-il, tantôt cette disposition de l'esprit d'où il résulte qu'un homme envisage tous les objets sous un aspect singulier, et en éprouve une impression toute différente de celle qu'il produit sur les autres hommes ; tantôt cette disposition d'esprit qui le porte à dire et à faire ouvertement tout ce que bon lui semble, tandis que les autres sont retenus par l'opinion publique ou par leurs habitudes. Certains hommes renferment leurs pensées en eux-mêmes, et ne les expriment qu'autant qu'elles peuvent servir au but qu'ils se proposent, ou qu'elles sont conformes au sentiment de ceux avec qui ils s'entretiennent. L'homme qui a de l'humeur ouvre son âme sans réserve et divulgue toute sa pensée : aussi est-ce par lui surtout qu'on peut pénétrer dans la philosophie secrète du cœur humain. Lorsque cette disposition d'esprit se manifeste chez des hommes vulgaires, qui n'ont que des pensées communes et insipides, elle est insupportable. Il faut que ces gens-là se soumettent aux lois de la politesse et aux contraintes de l'habitude, pour échapper à la haine et au dédain, de

Pour échapper à la mauvaise humeur ou pour résister du moins à ses accès, il faudrait se rappeler qu'elle nous fait perdre non-seulement des jours, mais des semaines, des mois entiers. Une seule pensée désagréable, dont nous nous préoccupons inutilement, nous enlève parfois longtemps la faculté d'exercer notre action hors du cercle habituel. Il importe donc de faire tous ses efforts pour se soustraire autant que possible à cette dangereuse influence. Tant que nous travaillons, nous sommes moins exposés à la tristesse. En écrivant un livre, on dissipe la mauvaise humeur. Souvent on prend la plume dans un moment de chagrin, et, lorsqu'on la quitte, le cœur a déjà repris sa sérénité.

Que de temps on perd aussi en prêtant l'oreille à toutes les considérations de second ordre, à toutes les questions qu'une idée soulève, à toutes les difficultés que l'on peut rencontrer ! Il n'est pas possible de rien faire de grand, si l'on s'attache toujours à des puérilités, si l'on n'a pas assez d'énergie dans l'âme pour entreprendre un projet et le poursuivre précisément à cause des difficultés et des dangers qu'il présente. Ce ne serait pas la peine de vivre, si, comme un Anglais l'a dit, on ne considérait pas avec un noble dédain que la vie se compose de petits hasards, d'épisodes sans intérêt, de désirs excités par les choses qui nous entourent, des contrariétés qui naissent d'un dessein

même qu'un corps contrefait qui a besoin d'habit pour cacher sa difformité. Mais lorsque l'humeur existe dans une tête forte, dans un cœur généreux qui s'abandonne librement à ses propres inspirations, elle rend la société de cet homme plus intéressante et plus instructive que s'il gardait le masque des bienséances ordinaires, et si, pour ressembler davantage aux autres hommes, il réprimait l'explosion de ses pensées et de ses sentiments. »

qui échoue, des piqûres d'insectes qui s'échappent après nous avoir atteints, des folies qui un instant nous étourdissent et qui s'évanouiront bientôt, des plaisirs qui disparaissent comme une ombre mobile après nous avoir séduits, des compliments qui chatouillent l'âme comme une musique agréable, et qui, bientôt, sont oubliés de celui qui les fait et de celui qui les reçoit.

On aurait assez de temps à soi, si l'on ne devait pas forcément en perdre une partie, et si l'on ne le perdait pas encore de son plein gré. Celui qui, dans sa jeunesse, n'aurait appris qu'à employer utilement chaque quart d'heure, posséderait par là les dispositions nécessaires pour devenir un grand homme d'affaires; car, pour en arriver là, il faut savoir occuper chaque instant. Mais, soit par mauvaise humeur, soit par défaut d'énergie, avant d'entreprendre un travail, nous cherchons nos commodités, nous faisons nos conditions, nous croyons qu'il est toujours temps d'agir; notre paresse veut qu'on la caresse avant qu'elle se détermine à se mettre en mouvement.

Que notre affaire principale soit donc de nous fixer d'abord un but dans la vie, et d'apprendre à dominer les circonstances qui peuvent entraver notre volonté. C'est en se prescrivant un but déterminé que l'on résiste au danger de perdre son temps et sa vie. Depuis le roi jusqu'au manœuvre, tout homme doit avoir sa tâche de chaque jour et doit l'accomplir. Chaque pensée, chaque action doit être dirigée vers le but que l'on est appelé à atteindre. Frédéric le Grand, qui agit si puissamment sur son siècle, qui fut un modèle pour tous les souverains, se levait en été à quatre heures et en hiver à cinq. Les lettres que chacun de ses sujets pouvait lui écrire, toutes les requêtes, tous

les mémoires qui arrivaient le soir ou dans la nuit, étaient déposés devant lui sur une table. Le roi ouvrait tout et parcourait tout; puis il divisait ses papiers en trois catégories. La première se composait de papiers auxquels on répondait sur-le-champ, d'après des instructions générales. Sur ceux de la seconde, il écrivait de sa propre main des remarques qui s'adressaient au ministre, au gouverneur, aux tribunaux, et ceux de la troisième étaient jetés au feu. Les secrétaires du cabinet s'avançaient alors près de lui, et il leur remettait tout ce qui devait être expédié à l'instant; puis il montait à cheval, passait en revue ses troupes, et donnait audience aux étrangers. Ensuite il se mettait à table, et il déployait pendant le repas une vivacité d'esprit constante, et disait des choses dont on aurait, dans tous les temps, admiré la sagesse et la vérité. Après le dîner, les secrétaires présentaient à sa signature les lettres dont ils avaient reçu le canevas le matin, et qu'ils avaient rédigées; vers quatre à cinq heures du soir, le travail de la journée était fini, et le roi se reposait en lisant ou en se faisant lire les meilleurs écrits anciens et modernes. Un prince qui employait ainsi son temps avait le droit d'exiger qu'aucun de ses ministres et de ses officiers ne perdît le sien.

Il est des hommes qui ne voudraient faire que des choses importantes, et qui, en attendant qu'ils trouvent le temps nécessaire pour s'occuper de leurs graves projets, ne font rien. Ils n'atteignent jamais le degré de perfection qu'ils portent dans leur esprit, et qui leur fait mépriser ce qui s'opère autour d'eux. J'ai connu en Suisse, et à Berne surtout, plusieurs hommes de la sorte; ils eussent pu devenir des écrivains de premier ordre, et ils n'imprimaient pas une ligne, soit pour ne se donner aucune fatigue, soit par la crainte

qu'on ne les trouvât moins grands qu'ils ne l'étaient réellement.

Il est d'autres hommes qui vivent dans l'oisiveté par cela seul qu'ils ne savent point régler l'emploi de leur temps. Ils pourraient produire des œuvres utiles et considérables s'ils saisissaient chaque instant disponible dans la journée, et s'ils l'employaient à atteindre leur but, car il y a bon nombre de grandes choses qu'on ne fait que peu à peu. Mais si l'on est sans cesse interrompu, et si l'on se plaît à ces interruptions, si l'on attend le plaisir du travail qu'on ne goûte qu'en travaillant, si l'on n'a pas ces longs loisirs que l'on exige et que l'on n'obtient presque jamais, on finit par croire qu'on n'a point de temps pour travailler, et l'on se promène du matin au soir.

Un des hommes les plus estimables de la Suisse, mon ami Islin, écrivit au milieu du sénat de Bâle ses *Éphémérides* que tous les grands personnages d'Allemagne auraient dû lire et que beaucoup ont lues [1]. Mœser d'Osnabruck, qui s'est attiré, comme citoyen et comme homme d'État, l'estime et l'affection des princes, des ministres, de la noblesse et des paysans, s'est élevé, tout en jouant, à une hauteur que peu d'écrivains allemands ont pu atteindre [2].

Carpe diem, disait Horace, et cette sentence doit s'appliquer à chaque heure. Les hommes légers, les

[1] Islin était greffier du conseil. Pendant qu'il écrivait ses *Éphémérides*, les conseillers de Bâle croyaient qu'il enregistrait tout ce qu'ils disaient, de même qu'autrefois les conseillers de Zurich s'imaginaient que l'immortel Gessner recueillait leurs paroles sur ses tablettes, tandis qu'il esquissait la caricature de plusieurs d'entre eux.

[2] Mœser dictait à sa fille, en jouant avec elle, ces feuilles volantes qui sont devenues ses vrais titres à l'estime de la postérité.

buveurs et les chantres anacréontiques, disent qu'il faut éloigner de soi toutes les sollicitudes, être gai et jouir de chaque instant. Ils ont raison; mais ce n'est pas à boire qu'il faut employer chaque instant, c'est à poursuivre une tâche qui nous conduit à un but élevé. On peut être seul au milieu même du tourbillon du monde, on peut rendre des visites à midi, paraître dans les réunions, et garder pour soi sa matinée et sa soirée. Il faut seulement, comme nous l'avons dit, savoir se tracer un plan déterminé de conduite, et s'attacher avec amour à son travail. Il n'y a que l'homme occupé, laborieux, qui, après avoir passé tout un jour à remplir des fonctions publiques ou à servir son prochain, puisse sans un remords de conscience se placer le soir à une table de jeu, où il ne dit, où il n'entend dire aucun mot intéressant et d'où il ne rapporte d'autre idée que celle d'avoir perdu ou gagné.

Pétrarque nous enseigne le plus précieux avantage du temps, et nous montre le but que je voudrais faire connaître par mes réflexions. « Si nous voulons, dit-il, servir Dieu, ce qui est le plus grand acte de liberté et le plus grand moyen de bonheur, si nous voulons élever notre intelligence par l'étude des lettres, qui, après la religion, est la plus douce jouissance, si par nos pensées et par nos écrits nous voulons laisser une œuvre qui nous donne un nom, qui arrête le cours rapide de nos jours et prolonge la durée de cette vie si fugitive, ah ! fuyons, je vous prie, et passons dans la solitude le peu de temps que nous avons à passer en ce monde. »

C'est une idée que nous ne pouvons pas tous réaliser ; mais il est des hommes qui peuvent plus ou moins disposer de leur temps, qui peuvent à leur gré entre-

tenir des relations sociales ou s'y dérober. C'est pour ceux-là que je continue à développer les avantages de la solitude.

La solitude nous donne un goût plus pur et des pensées plus larges ; elle rend l'esprit plus actif et lui procure des satisfactions d'une nature supérieure et que personne ne peut lui ravir.

On améliore son goût dans la solitude par un choix plus attentif des beautés qui occupent l'esprit. Dans la solitude, il dépend de nous de ne voir que ce qui nous est agréable, de ne dire et de ne penser que ce qui aide à notre perfection et nous offre une plus grande variété d'objets. Là on échappe à ces fausses idées que l'on accepte si souvent dans le monde, où il faut s'en rapporter au sentiment des autres plutôt qu'à ses propres impressions. C'est chose insupportable que de s'entendre sans cesse répéter : « Voilà ce qu'il faut sentir. » Pourquoi ne pas chercher à apprécier ses propres pensées, à faire soi-même son choix, au lieu de se soumettre à des décisions arbitraires ? Que m'importe l'opinion de quelque fat ou de quelque femme étourdie, sur un livre qui m'est agréable ? Quel enseignement puis-je recueillir dans ces froides et misérables critiques où je ne distingue aucun sentiment de ce qui est vraiment beau et vraiment grand ? Comment voulez-vous que je m'incline devant ce tribunal aveugle qui juge la valeur d'une œuvre selon des habitudes de convention et sous un faux point de vue ? Quelle idée puis-je me faire de cette foule d'êtres serviles qui ne répètent que votre avis, qui ne répondent qu'aux clameurs générales ? Que prouvent vos opinions, puisque vous trouvez excellent le plus mauvais livre, lorsque quelque sot en crédit l'a loué, et puisque, sur sa parole, vous pouvez

de même traiter un bon livre comme une œuvre sans valeur?

Si l'on ne s'éloigne pas d'une telle classe de critiques, on ne peut reconnaître la vérité, car on est trompé avant même de s'en apercevoir. Mais avec le bon goût qui discerne ce qu'il y a de louable et de répréhensible dans un ouvrage, qui se laisse émouvoir et enthousiasmer par des qualités réelles, qui repousse ce que la raison condamne, on se retire volontiers à l'écart et dans un cercle restreint d'amis, ou seul avec soi-même on jouit des trésors de l'antiquité et des temps modernes.

Alors nous éprouvons un sentiment agréable de notre existence, car nous voyons combien il y a de facultés en nous pour travailler à notre perfection et à notre bonheur. Alors nous nous réjouissons de posséder ces facultés et de savoir les employer, de pouvoir tout tenter pour notre instruction, pour notre plaisir, pour celui de nos amis et pour celui des esprits qui de loin sympathisent avec le nôtre, que nous ne connaissons pas, mais qui s'intéressent peut-être aux vérités que nous exprimons.

La solitude nous donne des idées, des connaissances plus larges; elle rend l'esprit plus actif en excitant notre curiosité, en affermissant notre application et notre persévérance. Un homme qui connaissait bien ces avantages a dit : « Les forces de notre esprit s'exercent et s'agrandissent dans la solitude. Les ténèbres qui parfois se répandent sur notre route se dissipent, et nous rentrons avec plus de calme et de sérénité dans les relations sociales. Notre horizon s'est étendu par la réflexion. Nous avons appris à envisager un plus grand nombre de choses et à les lier l'une à l'autre. Nous rapportons dans le monde où nous sommes ap-

pelés à vivre un regard plus net, un jugement plus droit, et des principes plus fermes au milieu même des distractions; nous pouvons alors conserver une attention plus soutenue et juger avec plus de précision par l'habitude que nous en avons acquise dans la retraite. »

La curiosité de l'homme intelligent est bientôt satisfaite dans les relations ordinaires de la vie. La solitude au contraire l'accroît chaque jour. L'esprit humain n'aperçoit pas de prime abord le but de ses recherches. Ses essais se lient à des observations, ses expériences à des résultats, et une vérité fait naître une nouvelle source d'études et de vérités. Ceux qui les premiers observèrent le cours des astres ne prévoyaient sans doute pas l'influence que leurs découvertes exerceraient un jour sur les entreprises et la destinée de l'homme. Ils aimaient à contempler les lueurs du ciel pendant la nuit; en remarquant que les corps célestes changent de place, ils cherchèrent à se rendre compte de ces mouvements qu'ils admiraient, et parvinrent à déterminer la marche régulière des astres. C'est ainsi que chaque faculté de l'âme se développe dans une noble activité. L'esprit observateur élargit de plus en plus son espace à mesure qu'il réfléchit sur les rapports, les effets, les résultats d'une vérité reconnue.

Si la raison maîtrise l'essor de l'imagination, on marche d'un pas moins rapide, mais plus sûr. Les hommes qui s'abandonnent à la fougue de leur imagination construisent des mondes légers et flottants comme des bulles de savon. Celui qui raisonne, discute tout et ne garde que ce qui mérite d'être gardé. Locke a dit que le grand art de progresser dans la science consiste à entreprendre peu de choses à la fois. Ainsi les chemins qu'il n'a point encore par-

courus ne se révèlent pas tout à coup aux regards du jeune homme inexpérimenté qui, dans son vol impétueux, croit s'élever au-dessus de son siècle, et parle et écrit selon les fantaisies de son imagination.

On sort des détours obscurs du labyrinthe en les observant attentivement, on gravit les hauteurs escarpées avec de la persévérance, on surmonte les obstacles avec de la résolution ; mais il ne faut point porter le matin au marché ce que l'on a cueilli la veille. Dans la solitude, il est bon d'étendre ses idées en étudiant les philosophes de tous les temps, d'élever son âme au-dessus des préjugés étroits, de ne point se courber servilement devant l'opinion générale, de suivre le chemin que l'on s'est tracé, et que l'on regarde comme le meilleur, sans se laisser arrêter par les formules banales et les systèmes de convention. Mais, si l'on aspire à s'élever plus haut, il faut savoir mûrir lentement dans la solitude ce qui doit fructifier dans le monde.

L'illustre écrivain anglais Johnson a dit très-judicieusement : « Les œuvres d'art que nous considérons avec surprise et qui excitent notre admiration sont des preuves palpables du pouvoir irrésistible de la persévérance. C'est la persévérance qui fait d'une carrière de pierres une pyramide, qui unit par des canaux les provinces éloignées l'une de l'autre. Si l'on comparait l'humble effet que l'on peut produire, à l'aide d'une houe ou d'une pelle, avec les larges constructions que l'on projette, on serait étonné de la disproportion qui existe entre ces vulgaires instruments et les larges travaux que l'on veut exécuter. Cependant c'est par de tels moyens mis en œuvre avec patience que l'on parvient à vaincre les plus grandes difficultés, à aplanir les montagnes, à resserrer le lit de l'Océan : aussi

est-il de la plus haute importance d'appliquer tout son esprit, tout son courage aux résolutions que l'on a prises, si l'on veut s'écarter des voies routinières, si l'on veut acquérir une gloire plus grande que celle de ces hommes dont le nom brille le matin pour être plongé le soir dans l'oubli avec les éloges immérités qui l'entouraient. Il faut apprendre l'art de miner ce qu'on ne peut briser, et de vaincre une résistance opiniâtre par des efforts plus opiniâtres encore. »

L'activité anime un désert, fait un monde d'une cellule, et assure une renommée impérissable à l'homme réfléchi et à l'artiste laborieux. L'esprit goûte une vraie satisfaction dans l'exercice de ses facultés ; tout ce qui de loin appelle son attention le réjouit, et plus il éprouve d'obstacles, plus il se sent porté à redoubler d'efforts. Lorsqu'on reprochait à Apelles de produire si peu de tableaux et de s'occuper sans cesse de corriger chacune de ses œuvres, il répondait : « Je peins pour la postérité. »

Demandez à cet homme qui a tant de dignité de caractère, qui vous fait reconnaître vos fautes avec tant de douceur et de circonspection, qui vous indique avec tant de bonne grâce un chemin meilleur, qui aime les habitudes sociables et les peint sous des couleurs charmantes; demandez-lui si le cercle d'activité que l'on trouve dans la solitude n'éloigne pas de nous l'attrait des dissipations frivoles, des relations où le cœur reste froid et impassible; demandez-lui si le bonheur de sentir dans la solitude ce que nous sommes nous-mêmes, et ce que nous pouvons être, n'est pas préférable au plaisir de recevoir de quelque grand seigneur un signe de tête protecteur.

Il vous répondra : « Si le sentiment de vous-même se développe aux heures solennelles de la solitude, si

le prestige de tout ce qui ne peut vous séduire qu'un instant se dissipe à vos yeux, si votre esprit plonge dans les profondeurs de la nature, quelles facultés, quelle force, quels moyens de perfection et de bonheur ne découvrira-t-il pas en lui ! Il comprendra alors que son état actuel n'est point le plus parfait, ni le but final de son existence; que, dans le tourbillon mondain, il ne peut s'élever à la hauteur à laquelle il doit aspirer ; qu'il est doué d'une force active et expansive qui tend sans cesse à briser les entraves par lesquelles on essaie de la contenir, et que, dans d'autres rapports avec le monde matériel et intellectuel, cette force intérieure produira des effets tout différents, et lui donnera une autre félicité. »

Pétrarque a dit : « Je ne veux point que la solitude soit oisive, et que les loisirs qu'on peut y trouver soient inutiles. Il faut au contraire chercher à rendre profitable cette solitude, non-seulement à soi, mais aux autres. Un homme désœuvré, nonchalant et détaché du monde, tombe nécessairement dans une malheureuse tristesse. Il ne peut faire le bien, il ne peut se livrer à une noble étude, il ne peut soutenir le regard d'un grand homme. »

Mais il est si facile de se procurer les jouissances de l'esprit. Les grands n'ont un droit exclusif que sur les plaisirs qui s'achètent à prix d'argent, et que l'on ne recherche que pour dissiper son ennui ou étourdir ses sens. Mais ils ne s'emparent point de ceux que l'esprit se crée à lui-même, qui sont le fruit de sa propre action, de ses pensées, de ses recherches, qui tiennent aux choses invisibles plutôt qu'aux choses terrestres, et qui naissent de la connaissance, de la contemplation de la vérité, du sentiment intime de notre progrès moral et de notre perfection.

Un prédicateur suisse a dit dans une chaire d'Allemagne : « Les plaisirs de l'esprit, les plaisirs que tout homme peut goûter dans chaque condition sociale, naissent les uns des autres. Celui dont nous avons joui le plus souvent ne perd rien de sa valeur et ne s'affadit point ; au contraire, il nous présente sans cesse de nouveaux charmes en s'offrant à nous sous de nouveaux rapports. La source de ces plaisirs est inépuisable comme l'empire de la vérité, immense comme le monde, infinie comme la perfection divine : aussi ces plaisirs intellectuels ne s'effacent-ils pas comme les autres. Ils ne s'évanouissent point comme la clarté du jour, ils ne se dissipent point avec les objets extérieurs, ils ne descendent point dans la tombe avec notre dépouille mortelle. Nous les possédons aussi longtemps que nous existons, ils nous accompagnent dans les vicissitudes de la vie de ce monde, et nous suivent dans la vie future. Ils nous dédommagent de la privation des liens de société dans l'obscurité de la nuit et dans les nuages de notre destinée. »

Les hommes les plus éminents ont conservé le goût des plaisirs de l'esprit : dans le tumulte du monde, dans la carrière la plus brillante, au milieu du torrent des affaires, au sein de toutes les distractions, ils restaient fidèles aux muses et à l'étude des œuvres du génie ; ils ne pensaient pas que, si grand seigneur que l'on fût, on pût se dispenser de lire et de s'instruire, ils ne rougissaient pas d'accomplir eux-mêmes une tâche d'écrivain. Philippe de Macédoine, dînant un jour à Corinthe avec Denys le Jeune, plaisantait sur le père de ce prince, qui, en exerçant la royauté, avait composé des odes et des tragédies. « Quand donc ton père, lui dit-il, pouvait-il trouver le temps d'écrire de pareilles œuvres? — Il le trouvait, répliqua Denys, aux

heures que toi et moi nous passons à boire et à nous divertir. »

Alexandre aimait la lecture à l'époque où il remplissait le monde de sang et de carnage, où il marchait de victoire en victoire, traînant à sa suite des rois captifs, foulant aux pieds des villes fumantes, des provinces ravagées, des trônes brisés ; il se sentait ennuyé dans sa grandeur, et demandait des livres pour dissiper son ennui. Il écrivait à Harpalus de lui envoyer les écrits de Philistus, les tragédies d'Euripide, de Sophocle, d'Eschyle, et les dithyrambes de Thalès.

A l'armée de Pompée, Brutus, le vengeur de la liberté romaine, employait à la lecture tout le temps dont ses fonctions lui permettaient de disposer. Il lisait et écrivait sans cesse quand l'armée n'était pas en marche, et il lisait et écrivait encore la veille même de cette célèbre bataille de Pharsale qui décida de l'empire du monde. C'était dans les ardeurs brûlantes de l'été : l'armée campait au milieu d'une plaine marécageuse ; les esclaves qui portaient la tente de Brutus arrivèrent tard ; accablé de fatigue, il se baigna en les attendant, et, vers midi, se fit frotter d'huile. Après avoir pris un léger repas, tandis que les autres dormaient ou s'occupaient des événements du lendemain, Brutus, sans tente, exposé à l'ardeur du soleil, travailla jusqu'au soir à rédiger un extrait de l'histoire de Polybe.

Cicéron, qui savourait avec bonheur les joies du travail, a dit dans son discours pour Archias : « Pourquoi rougirais-je des plaisirs de l'étude, moi qui les ai goûtés pendant tant d'années sans que jamais ils ralentissent mon zèle et m'empêchassent de rendre service à mes concitoyens ? Qui pourrait me blâmer si je con-

sacre à l'étude le temps que les autres emploient à des affaires vulgaires, à des jeux, à des fêtes ou à de molles voluptés ?

Pline l'Ancien était animé de la même ardeur, et employait au travail chaque instant. Pendant ses repas, il se faisait faire des lectures régulières ; en voyage il avait toujours avec lui un livre, des tablettes, et notait tout ce qu'il trouvait de saillant dans un ouvrage. Grâce à cette constante application, il doublait le cours de sa vie, et il ne croyait pas vivre pendant qu'il dormait.

Pline le Jeune lisait partout, à la chasse, à table, en se promenant, et dans tous les moments de loisir que lui laissaient les affaires. Il s'était fait, il est vrai, une loi de préférer les devoirs positifs aux occupations d'agrément, et il aspirait sans cesse au repos et à la solitude. « Ne pourrai-je donc briser, s'écriait-il, les liens qui m'enlacent ? Non, jamais. Chaque jour ajoute de nouvelles préoccupations aux autres. A peine une affaire est-elle achevée qu'il s'en présente une nouvelle ; la chaîne de mon travail s'allonge sans cesse et devient sans cesse plus pesante. »

Pétrarque tombait dans l'hypochondrie quand il cessait de lire ou d'écrire, ou quand il n'était pas entraîné, par les rêves de son imagination, dans les vallons solitaires, près d'une source limpide, sur la pente des rocs et des montagnes. Dans le cours de ses fréquents voyages, il écrivait partout où il s'arrêtait. Un de ses amis, l'évêque de Cavaillon, craignant que l'ardeur avec laquelle le poëte travaillait à Vaucluse n'achevât de ruiner sa santé déjà très-ébranlée, lui demanda un jour la clef de sa bibliothèque. Pétrarque la lui remit sans savoir pourquoi son ami voulait l'avoir. Le bon évêque enferma dans cette bibliothèque

livres et écritoires, et lui dit : « Je te défends de travailler pendant dix jours. » Pétrarque promit d'obéir, non sans un violent effort. Le premier jour lui parut d'un longueur interminable; le second, il eut un mal de tête continu ; le troisième, il se sentit des mouvements de fièvre. L'évêque, touché de son état, lui rendit sa clef, et le poëte recouvra aussitôt ses forces.

Pitt le père était, dans sa jeunesse, cornette dans un régiment de dragons qui se trouvait en garnison dans une petite ville d'Angleterre. Il faisait son service avec une parfaite exactitude; mais, dès qu'il avait rempli ses fonctions, il se retirait chez lui, et lisait continuellement les auteurs les plus célèbres de la Grèce et de Rome. Il vivait d'un régime très-frugal pour vaincre une goutte héréditaire qui l'attaqua de bonne heure. Ce fut peut-être cette disposition maladive qui lui donna le goût de la solitude, et ce fut dans la solitude qu'il jeta les fondements de la haute position à laquelle il s'éleva plus tard.

Des gens diront qu'on ne trouve plus de ces hommes-là, et c'est ce qu'on ne doit ni dire ni penser. Ce qui est vraiment beau et grand subsiste toujours. Pitt le père n'était-il pas d'une trempe romaine? Son fils qui, tout jeune, tonnait déjà dans le parlement anglais comme un autre Démosthène, et subjuguait les cœurs comme Périclès; son fils qui, à vingt-cinq ans, investi du titre de premier ministre d'Angleterre, exerça une si prodigieuse influence, pouvait-il, dans quelque situation qu'il se trouvât, agir autrement que son père? Ce que les hommes ont été une fois, ils peuvent l'être à toutes les époques. Celui qui vit dans un temps où les événements les plus grandioses se succèdent sans cesse et étonnent le monde, ne doit point douter de ses forces lorsqu'on a le droit d'attendre de lui des

actions éclatantes. Il n'y a pas eu dans la Grèce ni à Rome d'hommes plus éminents que ceux dont nous pouvons nous-mêmes nous glorifier. Les moyens d'agir subsistent toujours dès qu'on le veut; la sagesse et la vertu peuvent être mises en pratique dans les cercles des cours comme dans l'obscurité de la vie privée, dans le palais des rois comme sous le chaume du paysan. Nulle part une solitude intelligente n'est plus respectable que dans un palais. Là, on distingue très-bien les qualités de l'esprit et ses défauts, l'ombre et la lumière ; là, on pèse en silence les plus grands intérêts ; là, si l'on sait faire ce que l'on doit et s'entourer d'hommes capables, on peut vivre paisible et satisfait. On est de toutes parts environné de clartés ; il est à présent peu de lieux vraiment arriérés; mais on ne peut tout reconstituer à la fois, et si quelqu'un est en état de faire briller dans une cour le flambeau de la philosophie, il agira prudemment peut-être en n'en laissant d'abord entrevoir que quelques lueurs.

L'action de la solitude nous place au-dessus des événements passagers de ce monde. Celui dont les richesses, les voluptés, les grandeurs, n'ont pu satisfaire les désirs, peut trouver dans une retraite champêtre, avec un livre à la main, les jouissances qu'il a vainement cherchées ailleurs.

Celui qui s'éloigne du tumulte de la foule pour travailler à s'acquérir l'affection et la reconnaissance des hommes; celui qui se lève avec l'aurore pour vivre avec les morts n'est point paré dès le matin. Ses chevaux reposent à l'écurie, et sa porte est fermée aux oisifs; mais, comme il étudie l'humanité, il ne perd point de vue le monde, même lorsque ses fenêtres sont encore voilées par des rideaux, et qu'il ne voit pas se dérouler devant lui le paysage. Il revient sur

tout ce qu'il a vu et appris. Chaque observation qu'il a faite dans le monde confirme pour lui une vérité ou combat un préjugé ; tout alors lui apparaît dépouillé d'un faux éclat et dans une austère nudité. Et quel bonheur de se trouver dans une situation où l'on peut éviter le mensonge !

Les plaisirs de la solitude s'accordent avec tous les devoirs publics, car ils sont le plus noble exercice des facultés qui servent au bien du public. Serait-ce donc un crime d'aimer, d'honorer la vérité et de la dire ? Serait-ce un crime d'oser proclamer à haute voix ce qu'un homme vulgaire ne pense qu'en tremblant, et de préférer une généreuse liberté à une plate servitude ? N'est-ce pas par les écrivains que la vérité se répand au milieu du peuple, et frappe les yeux des grands ? Les bons écrivains n'inspirent-ils pas le courage de penser, et la liberté de penser n'est-elle pas le premier mobile des progrès de la raison ? Voilà pourquoi on se plaît à rejeter, dans la solitude, les chaînes que l'on porte dans le monde, car le penseur solitaire peut exprimer librement ce qu'il oserait peut-être à peine avouer dans la société. La lâcheté ne pénètre point dans la solitude ; c'est là, plus que partout ailleurs, que l'on s'habitue à regarder en face l'insolence des grands, et à briser le masque dont la sottise couvre son despotisme.

La solitude, nous devons le répéter encore, nous donne des satisfactions de la nature la plus élevée, qui ne nous quittent point tant que l'âme du moins n'habite pas un corps complétement épuisé. Ces satisfactions nous procurent la gaieté dans toutes les circonstances de la vie, et nous consolent dans le malheur. Elles sont, a dit Cicéron, la nourriture du jeune âge, la joie de la vieillesse, notre soulagement

dans les peines, notre refuge dans l'adversité. Elles nous récréent dans notre demeure, elles nous égayent au dehors, elles abrégent pour nous la durée des nuits, et nous accompagnent dans nos voyages. « Les belles-lettres, disait Pline le Jeune, sont mon amour et ma consolation. Je ne connais rien de plus doux, et il n'est pas un chagrin qu'elles ne calment. Dans les sollicitudes que me font éprouver une indisposition de ma femme, la maladie d'un de mes amis, la mort d'un de mes serviteurs, je ne trouve de secours que dans l'étude. Je comprends toute l'étendue du malheur qui me frappe ; mais l'étude m'aide à le supporter. »

C'est par l'effet de la solitude que nous conservons cet amour pour les belles-lettres, ce goût pour la philosophie et pour tout ce qui occupe agréablement l'esprit. Il est impossible que le bon goût subsiste longtemps dans la pensée de ces petits êtres importants qui en parlent souvent avec tant de dédain. L'habitude d'exercer sa pensée, de s'efforcer de faire sans cesse de nouvelles observations et d'acquérir de nouvelles idées, est un trésor inappréciable pour celui qui se croit enrichi à chaque observation qu'il poursuit, et qui fait fructifier chacune de ses idées. Lorsque Démétrius eut pris et livré au pillage la ville de Mégare, il fit venir le philosophe Stilpon et lui demanda si, dans ce ravage général, il n'avait rien perdu. « Non, répondit Stilpon ; car tout ce que je possède est dans ma tête. »

La solitude est la source d'où découle ce que l'on cache ordinairement dans les relations du monde. Là, quand on peut écrire, on soulage son cœur. Nous n'écrivons pas toujours parce que nous sommes dans la retraite ; mais il est nécessaire cependant d'être dans

la retraite pour écrire. Le plaisir de communiquer ses sentiments et ses pensées à un cercle plus étendu que celui où l'on vit est la plus grande jouissance de la vie pour l'homme qui, par l'effet des circonstances où il se trouve placé, ne peut dire hautement tout ce qu'il pense.

Chacun peut écrire chez soi ; mais celui qui veut composer un livre de philosophie ou un poëme a besoin d'une pleine liberté. Il faut qu'on le laisse seul ; il faut qu'il puisse suivre le cours de son inspiration, s'établir où bon lui semble, en plein air ou dans sa chambre, à l'ombre des arbres ou dans son fauteuil. Pour écrire avec bonheur, il faut y être porté par un besoin moral, par une certaine ardeur, et n'éprouver aucune contrainte. Que si l'on est interrompu à tout instant, il faut se résigner et attendre un moment plus favorable. On n'écrit pas bien si l'on n'est entraîné à écrire par une impulsion intérieure, si l'on n'épie les précieux instants où la tête est libre et le cœur animé ; il faut que la pensée alors soit plus vive, et qu'on éprouve une noble résolution qui brave les obstacles. L'esprit embrasse avec force en ce moment tous les objets, les idées s'éclaircissent, et les expressions se présentent d'elles-mêmes. Alors on ne se dit pas : « Dois-je écrire ou non? » Il faut écrire, dût-on perdre l'affection de ses amis, la faveur des grands, détruire son repos domestique et anéantir sa fortune.

Pétrarque éprouvait cette impulsion intérieure lorsqu'il s'arracha de la ville la plus corrompue qui existât de son temps, de la ville d'Avignon, lorsqu'il s'éloigna du pape qui l'honorait de sa protection, des princes et des cardinaux, pour se retirer dans sa solitude de Vaucluse, où il n'emmenait avec lui qu'un domestique, où il ne possédait qu'une humble maison et un

jardin. Séduit par la grâce de cette retraite, il y fit transporter tous ses livres, il y vécut plusieurs années, et c'est là que ses ouvrages ont été achevés, commencés ou projetés. Pétrarque a plus écrit à Vaucluse qu'en aucun autre lieu, et il travaillait là sans cesse à revoir, à corriger ses écrits, ne pouvant se décider à les publier.

Virgile se plaint des lâches loisirs qu'il avait à Naples. Ce fut pourtant dans ces loisirs qu'il composa ses *Géorgiques*, celui de tous ses ouvrages que l'on peut regarder comme le plus parfait, et qui décèle le mieux à chaque ligne que Virgile écrivait pour l'immortalité.

Tout écrivain supérieur jette un regard enthousiaste vers l'avenir, et croit à la durée de ses œuvres. L'écrivain secondaire ne porte point son ambition si haut; il se contente d'un succès moins durable, et parfois obtient ce qu'il demande. L'un et l'autre cependant doivent s'éloigner de la foule, chercher les retraites silencieuses et rentrer en eux-mêmes. Tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils acquièrent, est un effet de la solitude. Il faut que l'amour de la solitude soit fortement enraciné dans leur cœur, s'ils veulent produire quelque œuvre qui parvienne à la postérité, ou qui obtienne l'estime des hommes judicieux de leur temps. Toute l'action qu'un sentiment profond peut exercer sur un écrivain est due à la solitude. Là, il recueille, il examine tout ce qui, dans le monde, a fait quelque impression sur son âme; il aiguise ses flèches contre les opinions surannées et les erreurs générales. Les défauts de l'homme animent le moraliste, et le désir de les corriger lui donne une noble ardeur. L'espoir de vivre d'âge en âge est le plus grand espoir qu'un écrivain du premier ordre puisse se permettre. Nul

ne doit se laisser aller à cette ambitieuse confiance, s'il n'est doué d'un vrai génie, du génie qui enfante les chefs-d'œuvre. Ce sont ceux à qui le ciel a donné cette puissance intellectuelle qui peuvent se dire : « Nous nous sommes sentis animés par la douce et consolante pensée qu'on parlera de nous quand nous ne serons plus. Le murmure d'approbation que nos contemporains ont fait entendre autour de nous nous laisse présager ce que diront un jour de nous ces hommes pour l'instruction et le bonheur desquels nous nous sommes sacrifiés, ces hommes que nous estimions et que nous aimions avant même qu'ils fussent nés. Nous avons éprouvé cette émulation qui tend à soustraire à la mort la meilleure partie de nous-mêmes, qui arrache au néant les seuls moments de notre existence dont nous ne puissions nous glorifier. »

A la faible lueur d'une lampe nocturne comme dans l'éclat d'un trône, sur les vagues de l'Océan comme sur les champs de bataille, l'amour de la gloire conduit l'homme à des actions dont la mort n'anéantit point le souvenir. Le midi de la vie est alors aussi beau que son aurore. « Les louanges que reçoivent, dit Plutarque, les âmes fortes et élevées ne font qu'augmenter leur ardeur. La renommée qu'elles se sont acquise les conduit par une puissance extraordinaire à tout ce qui est beau et grand. La récompense qu'elles ont obtenue ne leur suffit point; les actions qu'elles ont accomplies n'étaient pour elles qu'un gage de celles qu'on devait attendre; elles auraient honte de ne pas rester fidèles à leur gloire, de ne pas lui donner un nouvel éclat par de plus hauts faits. »

Celui qui ne sent qu'un profond éloignement pour les éloges trompeurs, le succès banal et les fades compliments, doit lire avec enthousiasme ce passage

de Cicéron : « Pourquoi vouloir dissimuler ce que nous sommes incapables de cacher? Pourquoi ne pas nous faire un honneur d'avouer franchement que nous aspirons tous à la gloire, et que les âmes les plus nobles sont celles qui éprouvent le plus fortement ce désir ? Les philosophes qui écrivent sur le mépris de la gloire, placent leur nom en tête de leur livre, et prouvent ainsi que, tout en enseignant qu'on doit attacher peu de prix à la renommée, eux-mêmes souhaitent qu'on les nomme et qu'on les loue. La vertu ne demande pas une autre récompense de ses fatigues et des périls auxquels elle s'est exposée. Que lui resterait-il, si on la privait de cette récompense dans cette vie si rapide et si misérable? Si l'âme n'avait pas le pressentiment de l'avenir, si elle ne portait pas ses pensées au delà des étroites limites de cette existence, elle ne se dévouerait point aux travaux pénibles, elle ne se fatiguerait point par tant de veilles et de sollicitudes, elle ne braverait point les mortels dangers. Mais les hommes les meilleurs sont nuit et jour agités par le désir de se faire une honorable renommée et de porter leur souvenir au delà des bornes de cette vie. Nous qui servons l'État, nous qui chaque jour nous exposons pour lui à tant de périls, voudrions-nous nous condamner à ne pas avoir un seul instant de repos, et croire que nous perdons tout en rendant le dernier soupir? Des grands hommes ont voulu laisser à la postérité leurs traits gravés sur le marbre ou sur l'airain ; ne vaut-il pas mieux lui laisser l'empreinte de notre esprit et de notre cœur? Pour moi, dans tout ce que j'ai fait, j'ai songé à semer pour l'avenir et à répandre dans l'univers la mémoire de mon nom. Que cette gloire subsiste après ma mort, n'importe! je jouis aujourd'hui de cette espérance flatteuse. »

Voilà les pensées que l'on devrait chercher à faire naître parmi les enfants des grands. Ah! si l'on pouvait réveiller en eux cette noble ardeur et les porter au travail et à la patience, on les verrait s'éloigner des plaisirs corrupteurs de la jeunesse; ils s'élanceraient avec enthousiasme dans une noble carrière. Eh! quelles actions louables ne feraient-ils pas, et quelle illustration ne pourraient-ils pas acquérir! Pour élever l'esprit des grands, il faut leur enseigner à mépriser tout ce qui est indigne d'eux, tout ce qui énerve le corps et l'âme. Il faut les soustraire aux séductions de ces vils flatteurs qui ne leur montrent que le plaisir des sens, qui ne cherchent à acquérir sur eux quelque influence qu'en les attirant dans le vice, qu'en ravalant à leurs yeux les belles choses et en leur rendant suspect tout ce qui est bon. Le désir de s'illustrer par des actions mémorables, d'augmenter son crédit par la dignité intérieure et la grandeur d'âme, procure des avantages que la naissance et le rang ne donneraient point, et qu'on ne peut acquérir sur un trône même sans pratiquer la vertu, sans avoir les regards constamment fixés sur l'avenir.

Personne ne répand autant de germes précieux dans l'avenir que l'écrivain intelligent qui ne craint pas de blesser la vanité de ses concitoyens en traçant une peinture énergique de leurs préjugés et de leurs erreurs. Ce n'est pas pour eux seulement qu'il écrit, c'est pour leurs enfants et leurs petits-enfants, dont il éclairera la raison. Quand l'homme de mérite que la haine poursuivait pendant sa vie est descendu dans la tombe, son savoir, son exemple, sa juste réputation, portent leurs fruits. O Lavater! on oubliera des milliers de sots qui n'ont pas craint de t'attaquer, et toi, tu seras aimé et honoré. Le souvenir de tes faiblesses

s'effacera, et on ne verra que ce qui t'élève au-dessus des autres hommes. Alors, comme l'a prédit l'auteur des Caractères des poëtes, des prosateurs allemands, la richesse de ton style, l'énergie, la concision, la hardiesse de tes peintures, le talent avec lequel tu as représenté les mœurs et les faiblesses humaines, feront admirer de la postérité ton œuvre, qui fut une des productions originales de notre siècle, et personne alors ne saura que Lavater, qui a créé une langue si expressive et qui a révélé tant de vérités nouvelles, croyait aux jongleries de Gassner.

Tel est le succès des grands écrivains. L'espoir enthousiaste de Cicéron s'est réalisé, et Lavater, malgré toutes les injures dont il a été l'objet en Suisse et en Allemagne, a obtenu par sa Physiognomonie la célébrité qu'il pressentait. Mais si l'orateur romain n'avait été que consul et si Lavater n'avait été que thaumaturge, il ne resterait que peu de chose de l'un et de l'autre dans les annales du temps, qui engloutit les choses vulgaires et ne garde pour la postérité que ce qui est digne d'elle.

Autant un bon écrivain est au-dessus du commun des hommes, autant le pouvoir de sa pensée surpasse celui des pensées de la multitude. Il est vrai que les ignorants gouvernent en maint lieu l'opinion et que souvent ce sont eux que l'on consulte pour savoir ce que l'on doit admettre ou rejeter ; mais toute grande pensée est immortelle, et les critiques d'un sot disparaissent avec le jour qui les a vues naître.

Quand on entend des jugements sans goût, des satires qui ne s'appuient sur aucune œuvre, on pourrait bien dire à ces prétendus beaux-esprits, qui dans leur stérilité ne savent que se moquer des productions les plus sérieuses : « Pourquoi voulez-vous expliquer et

commenter ce que j'écris, lorsque les passages les plus recommandables de nos œuvres glissent sur votre esprit sans l'émouvoir ? Qui êtes-vous? Pourquoi vous ériger en archivistes de la sottise et en juges du bon goût ? Où sont vos écrits? Où a-t-on jamais entendu prononcer votre nom ? Quels hommes distingués comptez-vous au nombre de vos amis? Dans quelle contrée sait-on que vous existez? Pourquoi prêcher sans cesse votre *nihil admirari?* Pourquoi cherchez-vous à flétrir ce qui est grand et noble, si ce n'est parce que vous ne possédez point ces qualités, parce que vous sentez vous-mêmes votre petitesse et votre misère ? Si vous briguez les suffrages d'une foule crédule et ignorante, c'est que personne ne vous estime ; si vous affectez de mépriser la gloire, c'est que vous êtes incapables de rien faire de durable. Mais soyez tranquilles, le nom que vous cherchez à tourner en ridicule restera, et le vôtre sera oublié.

Il est bien permis de conserver ces désirs de renommée parmi ces êtres vulgaires; mais ce n'est point à eux que j'en appelle, c'est aux hommes d'un jugement droit et équitable, aux hommes d'élite que l'on désire émouvoir, et dont le cœur s'ouvre toujours à un écrivain quand ils voient avec quelle confiance il aspire à y épancher le sien. C'est pour conquérir leurs suffrages qu'on se retire dans la solitude. Après les gens qui s'amusent à inscrire leurs noms sur les murs et les vitres, nul ne me paraît moins digne de renommée que celui qui n'écrit qu'en vue de la petite ville où il demeure. Quiconque cherche la gloire parmi les hommes au milieu desquels il vit, est un fou qui sème son grain sur le roc. On lui accordera peut-être quelques bonnes qualités, mais on ne lui pardonnera ni sa grandeur ni sa liberté.

Par bonheur un écrivain de cœur peut se dire que les hommes justes et sensés qui vivent loin de lui suivent d'autres règles que ses concitoyens pour apprécier un bon livre. Ces hommes-là se demanderont si ce livre peut agir sur l'esprit, s'il a une tendance morale et utile, s'il est marqué du sceau de la sincérité, s'il peut donner plus d'élévation à l'âme, faire naître des sentiments nobles et inspirer des résolutions généreuses. S'il en est ainsi, ce livre a leurs suffrages, et ils rendent justice à celui qui l'a composé.

Dans les relations ordinaires de la vie, là où chacun apparaît sous une forme d'emprunt, trompe les autres qui le trompent également, prodigue des éloges pour en recevoir lui-même, on s'incline respectueusement devant l'homme qu'on méprise le plus, et l'on donne à quelque sot personnage les titres les plus solennels. Mais celui qui sait se tenir à l'écart de ces cercles menteurs ne demande point de faux compliments et n'en adresse point à qui ne les mérite pas. Toutes ces vaines protestations que l'on reçoit dans le monde ne sont rien auprès du bonheur que l'on éprouve à côté d'un ami qui nous inspire un noble courage, nous soutient contre l'injustice, nous entraîne sur le chemin de l'honneur et y marche avec nous.

Que sont les riants propos de salon comparés à la paix domestique, à la félicité que nous donne une belle et aimable femme qui ravive les forces assoupies de notre esprit, qui, en secondant notre ardeur et notre énergie, nous aide par ses encouragements à surmonter tous les obstacles et à poursuivre nos projets, qui enflamme notre imagination par sa nature idéale, qui examine avec une sage perspicacité nos pensées et nos actions, qui, en reconnaissant nos fautes, nous donne avec douceur des avis sérieux et nous éclaire

par ses conseils, qui, en épanchant son cœur dans le nôtre, nous anime de plus en plus d'un désir vertueux, et qui enfin achève de former notre caractère par la douceur de son amour, par le ravissant accord de ses sentiments avec les nôtres !

Sous une telle influence, ce qu'il y a en nous de bon se conserve, et ce qui est mauvais s'efface. Nos concitoyens nous voient tels que nous devons être en public, et non pas tels que nous sommes dans la solitude. Dans le monde, nous prenons à tâche de ne montrer que les beaux côtés de notre caractère et d'en dissimuler les défauts. C'est par ce moyen que nous parvenons à nous rendre agréables, et si nous n'écrivions rien, à notre mort toute notre cité natale pourrait dire : Ah ! c'était un honnête homme. Un de mes bons amis me disait une fois : « Le matériel fait le premier mérite de l'homme, et, pour vivre en paix, on doit se garder de faire apercevoir l'autre partie de soi-même. »

Mais nos contemporains nous jugent plus impartialement que nos concitoyens, et nos faiblesses descendent avec nous dans le tombeau ; elles s'anéantissent avec le corps qui en était la source. Notre pensée seule subsiste si elle a produit quelque œuvre honorable. Nos écrits sont le bien que nous laissons en mourant.

Alors l'envie cesse de harceler notre nom, nos adversaires se taisent, et la médisance cherche un autre aliment. Alors les hommes qui nous aimaient et qui n'osaient laisser paraître leur affection prendront peut-être la parole ; peut-être nous pardonnera-t-on d'avoir voulu nous élever au-dessus de ceux qui font tout pour tomber à leur mort dans un éternel oubli et qui atteignent parfaitement ce but. Peut-être nous pardon-

nera-t-on d'avoir été animés du désir de laisser quelque chose qui ne périsse pas en même temps que nous, ou que l'on puisse considérer comme un appel que nous faisons du jugement de nos concitoyens à celui du monde.

Ce n'est pas seulement cette soif de gloire qui anime l'écrivain dans la solitude; il éprouve là une autre jouissance, une jouissance inappréciable, que nul être ne lui peut enlever, celle qui naît du travail même. Que de satisfaction on goûte quand on écrit dans une application soutenue, dans l'enthousiasme qui s'y joint! Il suffit souvent d'un tel travail pour dissiper nos chagrins, pour nous faire oublier nos douleurs. Ah! je ne donnerais pas une seule heure de ces occupations paisibles pour tous les rêves de gloire qui enchantaient Cicéron. La tranquillité que l'on retrouve dans une longue suite de souffrances cause à l'âme les plus douces, les plus nobles émotions. Le plaisir que l'on ressent à faire encore quelque chose, lorsqu'on se croyait déjà hors d'état de rien produire, est inconnu peut-être à l'homme qui jouit d'une forte santé, car il a confiance en lui-même. Mais pour un écrivain malade, une difficulté vaincue, une période élégante, une expression heureuse, une exposition claire et habile, un travail achevé, sont un baume salutaire, un contre-poison de la mélancolie et un des grands avantages de la solitude, et la satisfaction que l'on en reçoit est bien préférable à toutes les idées de gloire et de réputation. Qui ne renoncerait volontiers, pour une telle satisfaction, à ces rêves contre lesquels notre raison élève tant de puissantes objections?

Se suffire à soi-même sans qu'il soit besoin de recourir à l'appui des autres; consacrer à un travail qui, peut-être, ne sera point entièrement inutile, des

heures, des jours que nous aurions perdus dans la tristesse ou dans l'ennui ; voilà l'un des plus précieux résultats de la vocation d'écrivain, et ce résultat me suffit. Quel est celui qui, dans sa retraite, ne se réjouit pas de voir tout ce qu'il peut faire dans une soirée, tandis que les files de voitures circulent dans les rues et font trembler les vitres de ses fenêtres ?

Que chacun, du reste, se berce s'il lui plaît d'un espoir d'avenir et d'une immortalité idéale. Ces rêves de l'imagination sont un des avantages de la solitude ; je ne prétends point en contester l'utilité, car les bons et les mauvais écrivains y trouvent leur bonheur ; et ces rêves, ces espérances atteignent au même but : ils nous montrent par quelle force on grandit dans la solitude et avec quelle facilité on s'y soustrait au faux éclat du monde.

Les singularités de quelques écrivains sont souvent encore un des avantages de la solitude. Dans l'éloignement des relations sociales, on devient moins souple et moins flexible ; mais celui qui conserve ces qualités regrette de se montrer dans la société tout autre qu'il n'est, et, dans son dépit, il prend la plume, ne fût-ce que pour soulager son cœur [1].

[1] Ce besoin se fait surtout remarquer en Italie, où, en dehors des couvents, un grand nombre de personnes passent leur vie dans une retraite philosophique, et manifestent assez librement leur opinion sur tout ce qui les frappe dans le monde. Jagermann dit, dans ses *Lettres sur l'Italie* : « Il y a des familles de gentilshommes, à Florence, qui n'ont point quitté leur retraite depuis l'extinction de la maison de Médicis. Ces hommes solitaires se dévouent, en silence, au culte des muses, et acquièrent, par leurs lectures et leurs réflexions, de si grandes connaissances, que c'est un vrai bonheur pour un prince quand il peut découvrir un de ces esprits laborieux, et l'attirer à son service. De ces habitudes de retraite provient le penchant à la satire, que l'on observe si sou-

Cet écrivain a tort, dira-t-on ; une telle façon d'écrire n'est pas de nature à contribuer à l'agrément ni à l'instruction du lecteur. Cependant elle a aussi son mérite. La littérature gagne par là plus de liberté, s'éloigne des formes, des opinions rampantes et serviles, et s'approprie davantage aux besoins du temps.

Dans un Traité sur le style publié à Weimar, un gentilhomme a exprimé plusieurs idées que je me permettrai de contredire. Il voudrait des règles de style générales, et moi, je réclame la liberté du style dans des livres écrits pour des hommes de natures si variées. Il veut qu'on s'applique à suivre certains modèles, et moi, je crois que chacun peut être à soi-même son meilleur modèle. Il veut qu'on imite certaines formes de langage, et moi, je voudrais qu'on se peignît autant que possible dans ses pensées et dans ses expressions. Il veut que l'écrivain ne paraisse pas dans son ouvrage, et moi, je crois qu'il est tout aussi permis de disséquer ouvertement son âme et de faire sur soi-même des observations utiles aux autres que de léguer son corps à un professeur d'anatomie. Il veut qu'on ne s'écarte point des sentiers ordinaires, qu'on s'avance d'un pas grave et mesuré, et moi, je ne me soucie point d'apprendre d'un autre comment je dois marcher. Il dit que, si chacun se laisse aller à ses allures particulières, il n'y a plus d'ensemble, et je réponds que je tiens peu à cet ensemble qui est l'effet de la routine. Il prétend que c'est à présent parmi les écrivains une maladie contagieuse de montrer quelle est la disposition de leur âme au moment où ils écri-

vent en Italie. Des hommes mécontents de leurs semblables, et occupés à méditer en silence, sont portés, par leur humeur hypocondriaque, à critiquer les actions des autres. Voilà pourquoi les satires des Italiens sont assaisonnées d'un sel amer.

vent, et moi, je déclare que je ne puis cacher ce qui se passe en moi quand je m'entretiens avec mon lecteur. Il paraît désirer que, lorsque l'on se met à écrire un livre, on n'agisse point comme si l'on était seul, et moi, je n'ai souvent d'autre motif en écrivant que de pouvoir dire un mot tout seul.

En général ce traité renferme pourtant des réflexions très-justes et très-vraies, et je n'y trouve d'autre objection à faire que celles que je viens de tracer; car, quoique les digressions, les écarts, les fantaisies de nos beaux-esprits, me déplaisent autant qu'à l'auteur de cet ouvrage, il me paraît néanmoins que cette manière d'écrire qu'on n'acquiert que dans la solitude, nous a déjà donné plus de liberté que nous n'en avions, et que cette liberté, employée avec goût et avec mesure, fera circuler de nombreuses et utiles vérités dans le public.

Il est encore un grand nombre de villes où les lumières ne se sont pas répandues autant qu'on le désirerait, et où l'on marche timidement pas à pas selon les anciens errements; chacun regarde, écoute son voisin, et personne n'ose sortir du sentier ordinaire. Ceux qui se sont approprié les idées les plus délicates des peuples étrangers sont obligés de les garder pour eux-mêmes et de suivre la multitude. Mais si nos écrivains s'accoutumaient dans la solitude à paraître hardiment devant le public; s'ils voulaient apprendre à connaître la vie, les mœurs, les opinions des hommes dans toutes les conditions; s'ils osaient appeler les choses par leur véritable nom et parler dans leurs écrits de tout ce dont un homme raisonnable a droit de s'occuper; alors l'instruction se répandrait peu à peu parmi le peuple, et on s'habituerait à penser par soi-même, sans consulter une opinion banale. Mais,

pour en venir là, il faut que les écrivains, et notamment les écrivains allemands, connaissent un autre monde que celui de leur université, de leur petite ville natale ou de la maison qu'ils habitent; il faut qu'ils aient vécu, qu'ils aient été en relation avec des hommes de différents pays et de différentes conditions; il faut qu'ils ne s'effrayent point de la société des grands et qu'ils ne fuient point celle des gens d'une classe inférieure, et il faut aussi qu'ils s'éloignent souvent de ces relations et qu'ils sachent vivre dans la retraite.

Une foule de projets utiles échoueraient sans doute si, pour les faire réussir, il fallait nécessairement avoir recours aux savants et aux écrivains. Mais il est bon pourtant qu'un écrivain fraye la route et qu'il ne se décourage pas si l'on interprète mal ses intentions et si l'on va même jusqu'à se révolter contre lui.

Les grandes et fortes pensées sont en général bannies du langage ordinaire de la conversation. Ce qu'on admet le plus volontiers dans le monde, j'entends dans le monde que nous voyons autour de nous, ce sont les expressions les plus timides et les sentiments les plus réservés. Mais si l'on ne tolère point la rude franchise de l'écrivain dans un salon, nous devons dire que le langage flatteur du monde serait aussi peu à sa place dans un livre. Il faut que la vérité soit exprimée, qu'on s'accoutume à la reconnaître dans la société, à la taire s'il en est besoin, qu'on forme ses manières dans le monde et son caractère dans la solitude.

La volonté s'affermit dans la solitude, on devient là plus exigeant pour soi-même, parce qu'on y trouve plus de loisir, plus de liberté, et qu'on y acquiert par là même plus de pouvoir. Mais il ne faut pas, nous le

répétons encore, que les loisirs dont on jouit dégénèrent en oisiveté, et engourdissent peu à peu nos sages résolutions. Il faut au contraire que la jouissance d'une pleine et entière liberté anime à la fois notre esprit et notre imagination.

Un de mes amis m'a souvent dit qu'il n'éprouvait jamais aussi vivement le besoin d'écrire que les jours de revue, où des milliers d'hommes passaient sous ses fenêtres pour s'en aller assister aux manœuvres des régiments. Il a publié de bons ouvrages scientifiques; mais ce qu'on lui doit de meilleur, il l'a fait précisément dans ces jours de grand spectacle populaire. Moi-même je me souviens que, dans ma jeunesse, je ne me sentais jamais plus disposé à m'occuper d'idées sérieuses que dans les matinées des jours de fêtes, quand mes concitoyens circulaient dans les rues parés et endimanchés, et que j'entendais au loin retentir le son d'une cloche de village.

Les fréquentes interruptions paralysent les bons effets de la solitude. Si l'on n'est point tranquille, on ne peut recueillir ses pensées. Voilà pourquoi des fonctions publiques nous ôtent souvent plus d'intelligence qu'elles ne nous en donnent; chacun est obligé d'être, dans l'emploi qu'il occupe, ce que l'on veut qu'il soit, tandis que dans la solitude il garde sa vraie nature. De là vient que tant d'hommes livrés aux études de la science encourent de graves reproches sur les devoirs journaliers qui leur sont imposés. On dit d'eux qu'ils ne sont bons qu'à faire des livres ; on loue peut-être leurs ouvrages, et l'on attaque sans ménagement leur capacité administrative.

Dans la solitude on combat énergiquement le préjugé et l'erreur. Plus on observe les choses de près, plus on s'affermit dans ses convictions et plus on sent

fortement tout ce que l'on examine. Quand l'âme est rentrée tout entière en elle-même, il lui devient plus facile d'agir puissamment sur les objets qui l'entourent. Si, après s'être concentré dans ses propres réflexions, un homme d'un sens droit et d'un cœur généreux parvient à saisir la vérité qu'il a sincèrement cherchée, il ne s'inquiète plus de ceux qui voudraient affecter envers lui un injuste dédain, il écoute sans crainte les sarcasmes enfantés par de grossières préventions, et il reste calme au milieu du tumulte qu'excite dans la foule ignorante celui qui ose ouvrir la main pour en laisser échapper une vérité.

La solitude diminue le nombre de nos passions ; de cent petites préoccupations d'esprit elle en fait une grande. J'ai essayé de démontrer ailleurs quelle influence pernicieuse elle exerce sur nos penchants ; mais, Dieu soit loué ! elle produit aussi sur ces mêmes penchants des effets salutaires. Si elle jette dans quelques têtes un trouble funeste, il en est d'autres auxquelles elle donne une heureuse direction. Oui, c'est dans la solitude qu'on apprend à sentir et à connaître réellement les passions. Elles s'élèvent contre nous comme des vagues fougueuses, et tendent à nous engloutir; mais la raison les domine et les apaise. Si nous devons engager une lutte difficile, la vertu, la résignation, nous donnent une force de géant. On déracine des arbres, on amollit des rochers; avec la vertu et la résolution, tout est possible dès que l'on sait qu'une passion ne peut être vaincue que par une autre passion.

La noblesse d'âme que l'on acquiert dans cette observation de soi-même est fière de sa propre dignité. Elle éloigne d'elle tout contact impur et toute mauvaise relation. Qu'importe qu'on proclame autour d'elle

que la volupté est un des premiers besoins de la nature humaine, et qu'un homme comme il faut ne peut se dispenser d'entretenir des courtisanes et de se livrer à tous les plaisirs des sens? elle voit que la débauche étouffe dans les hommes le sentiment de la vertu, qu'elle énerve leur courage, qu'elle les livre à la paresse et à l'indolence chaque fois qu'ils devraient agir avec énergie et persévérance.

Celui qui veut se distinguer dans le monde doit craindre l'oisiveté. S'il n'épuise pas ses forces dans la débauche ; si, pour les réparer, il n'a pas recours à une nouvelle intempérance, il n'aura pas besoin de passer la journée à se promener. Tous les hommes sans exception ont, chaque jour de leur vie, quelque chose à apprendre. Quelque rang qu'on occupe dans le monde, on n'est vraiment grand que par sa grandeur intérieure. Plus nous exercerons nos facultés intellectuelles, plus nous connaîtrons l'étendue de ces facultés. Si nous sommes portés à la débauche, il faut, pour triompher de ce fatal penchant, tourner notre pensée vers les nobles et grandes actions, éviter les distractions frivoles, nous appliquer à l'étude des sciences ou des arts, et prendre l'habitude de rentrer souvent en nous-mêmes.

C'est au sein de la retraite que cette généreuse fierté éclate dans toute sa puissance. Celui qui veut que ses méditations soient utiles aux autres doit voir le monde, mais sans y rester trop longtemps et sans y prendre trop de goût ; car il courrait risque d'y énerver ses propres forces. César s'arracha des bras de Cléopâtre, et devint le maître de l'univers ; Antoine se soumit en esclave aux charmes de cette princesse, et sa faiblesse lui coûta le pouvoir et la vie.

La solitude, il est vrai, donne à l'âme des idées exal-

tées qui ne s'accordent point avec la vie réelle ; mais l'attrait des grandes choses et l'enthousiasme montrent au solitaire la possibilité de se soutenir à une hauteur où l'homme du monde serait saisi par le vertige. Le solitaire est entouré de tout ce qui agrandit sa raison, enflamme son esprit, l'élève au-dessus de lui-même, et lui donne le sentiment de l'immortalité, tandis que l'homme du monde ne vit que d'une vie éphémère. Le solitaire trouve dans la retraite une compensation suffisante à tous les vains plaisirs dont il se prive, tandis que l'homme du monde croit avoir tout perdu, s'il manque de paraître à une assemblée, s'il néglige un spectacle.

Je ne puis me rappeler sans une douce émotion le passage où Plutarque dit : « Je vis tout entier dans l'histoire ; tandis que je recueille les récits qu'elle me présente, mon âme se remplit des images des hommes les plus grands et les plus vertueux. Si les gens que je ne puis me dispenser de fréquenter m'offrent quelque mauvais point de vue, je m'efforce de l'éloigner, et, libre de toute passion blâmable, je m'attache à ces nobles modèles de vertu qui sont si beaux, si attrayants, et qui s'accordent si bien avec notre nature. »

L'âme qui se lie dans la solitude à ces grandes images oublie les séductions vulgaires. Elle s'élève toujours plus haut, et regarde avec dédain tout ce qui, dans le monde, tendait à l'abaisser et à lui ravir son énergie. Lorsqu'elle est arrivée à cette hauteur majestueuse, ses forces et ses besoins se développent. Tout homme peut ordinairement faire plus qu'il ne fait ; c'est pourquoi on doit s'efforcer d'arriver à tout ce dont on ne se sent pas complétement incapable. Combien d'idées assoupies se réveillent dans cet effort ! Combien d'impressions, qu'on croyait effacées, se

ravivent dans notre esprit, et se retracent sous notre plume ! Nous avons toujours plus de pouvoir que nous ne croyons, pourvu que nous ne cessions pas de l'exercer, pourvu que l'enthousiasme allume le feu, que l'imagination l'entretienne, et que la vie nous semble fade et morne dès que nous ne sentons plus en nous cette chaleur vivifiante [1].

Dans la solitude, comme partout ailleurs, l'apathie est la mort de l'âme. Quand je quittai la Suisse, une maladie grave, des souffrances inexprimables, me jetèrent pendant plusieurs années, par intervalles, dans un état affreux. Tandis que ceux qui m'entouraient et qui ne connaissaient point le secret de mes douleurs intérieures, me croyaient agité par une ardente colère et prêt à prendre la lance et le bouclier, je continuais à remplir avec exactitude et avec zèle mes devoirs de médecin ; tandis que des cris de rage s'élevaient de tous côtés contre moi, je restais impassible, et je ne parlais à personne de ces incroyables récriminations. J'étais malade, j'avais le cœur navré ; un malheur domestique, malheur terrible, occupait toutes mes pensées, et me rendait insensible à toute autre peine. Pendant des années entières, je restai comme pétrifié ; je passais de longues heures sans pouvoir penser, et souvent je disais le contraire de ce que je voulais exprimer. Je ne prenais presque aucune nourriture ; je ne prenais rien de ce qui fortifiait les autres ; je me sentais parfois si faible que je croyais

[1] La force des passions, a dit un philosophe qui connaissait le cœur humain, peut seule contre-balancer en nous la force de la paresse et de l'inertie, nous arracher au repos et à la stupidité vers laquelle nous gravitons sans cesse, et nous douer enfin de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité du talent.

tomber à chaque pas, et quand je m'asseyais pour écrire, je souffrais les tourments de l'enfer. Le monde entier n'était rien pour moi ; j'étais absorbé par la douleur contenue de mon cœur saignant.

La passion ne naît que lorsque les organes corporels sont capables d'exécuter ce qui est dans le caractère. Pour que l'âme puisse agir, il ne faut pas que ses organes soient comprimés ; car c'est par eux qu'elle agit dans la solitude comme dans le monde ; pour qu'elle soit active et entreprenante, il est nécessaire qu'elle ne soit point arrêtée par ces agents.

En général, on cesse d'estimer les petites choses à mesure qu'on se passionne pour les grandes. C'est pourquoi, dans la pratique des affaires ordinaires, le simple bon sens vaut souvent mieux que le génie [1]. Si les fonctions publiques ont fatigué l'esprit, la solitude, la liberté, peuvent seules le retremper ; il n'est point d'autre ressource pour le philosophe, pour l'écrivain, quand ils ont été mal interprétés, injuriés, froissés par ceux qui les entourent ; si leur âme gémit de ces injustices et de cette oppression, si elle tombe dans le découragement, donnez-leur un salutaire loisir, une plume et de l'encre, ils seront vengés. Des nations entières liront ce qu'ils vont écrire. Un grand nombre d'hommes, doués d'un esprit intelligent, sont restés dans un état de médiocrité par le fait même des emplois dont ils ont été chargés, parce qu'ils languissent dans des occupations qui ne les forcent point

[1] Helvétius a dit : « L'homme de bon sens est un homme dans le caractère duquel la paresse domine ; il n'est point doué de cette activité d'âme qui, dans les premiers postes, fait inventer aux grands hommes de nouveaux ressorts pour mouvoir le monde, ou qui leur fait semer dans le présent le germe des événements futurs. »

à penser, et qui conviennent mieux à un sot qu'à une intelligence d'élite.

La solitude classe toutes les choses au rang qui leur convient. Là, on se réjouit de pouvoir penser, et on se réjouit de gagner du temps en déplaisant à certains hommes. Cet éloignement que l'on inspire est souvent un bonheur digne d'envie. Que je plaindrais celui qui, aimant à méditer en silence, se trouverait chaque jour accablé de visites importunes, de questions indiscrètes ; qui, au moment même où il se sentirait animé par une heureuse inspiration, se verrait forcé de recevoir, l'un après l'autre, une vingtaine de désœuvrés, de disserter sur des lieux communs, et de répéter des formules banales ! Adieu alors le mouvement de ses idées ; il ne lui resterait que la douleur d'avoir perdu des heures précieuses. Mais, en général, ces hommes laborieux ne sont point ceux que l'on recherche le plus, et ce n'est pas contre un homme ordinaire qu'une ville entière se soulève. Avouez-le donc, il y a quelque chose de grand dans celui qui soulève tant de clameurs, auquel on prédit tant de désastres, et que l'on accable de tant de calomnies. Heureux le penseur ignoré du public ! on le laisse seul ; et, comme il sait qu'il n'est point compris, il ne s'étonne pas d'être mal jugé.

Telle fut, au sein de la multitude, la destinée de l'illustre comte de Schaumbourg-Lippe, plus souvent désigné sous le nom de comte de Buckebourg. Je n'ai jamais vu un homme plus mal jugé que celui-là, et cependant son nom mérite d'être cité parmi les noms les plus honorables de l'Allemagne. J'appris à le connaître dans un temps où il vivait à l'écart du monde, gouvernant son petit État avec une remarquable sagesse. Il avait, il est vrai, au premier abord, quelque

chose de choquant, qui empêchait qu'on ne rendît justice à son vrai mérite. Le comte de Lacy, ambassadeur d'Espagne à Pétersbourg, m'a raconté que, lorsque le comte de Buckebourg commandait les troupes portugaises, l'extérieur de ce prince frappa tellement les généraux espagnols, lorsqu'ils l'aperçurent avec leurs lunettes, qu'ils s'écrièrent : « Est-ce que les Portugais ont pris pour chef un Don Quichotte ? » Mais ce même comte de Lacy, homme d'esprit, racontait avec enthousiasme la conduite de Buckebourg en Portugal, et vantait l'étendue de son esprit, la noblesse de son caractère. C'était, il faut le dire, un homme d'une apparence singulière. Son attitude, ses cheveux flottants, sa figure maigre et la longueur démesurée de l'ovale de sa tête, rappelaient la figure de Don Quichotte ; mais, en l'observant de près, on ne tardait pas à concevoir de lui une autre idée. Une physionomie vive et animée annonçait l'élévation de son âme, la finesse de son esprit, la bonté et la sérénité de son cœur, et jamais je n'ai passé un instant avec lui sans admirer la douceur et la noblesse de sa nature. Les sentiments distingués et les pensées héroïques éclataient en lui comme dans les plus belles âmes des Grecs et des Romains. Il était né à Londres, et il se montrait parfois bizarre : il aimait, par exemple, à rivaliser en tout avec les Anglais. Un jour, il paria qu'il irait à cheval de Londres à Édimbourg en tournant le dos à cette dernière ville. Il parcourut à pied une partie de la Grande-Bretagne, et se fit un amusement de traverser plusieurs provinces de ce royaume en mendiant avec un prince allemand qui l'accompagnait. Une fois, on lui dit que, quelque part au-dessous de Ratisbonne, le cours du Danube était si impétueux que personne n'avait pu

traverser ce fleuve à la nage. Il tenta l'entreprise, et s'avança si loin, à l'endroit le plus périlleux, qu'on eut beaucoup de peine à le sauver. Un homme éminent comme diplomate et comme philosophe, le conseiller Strube, m'a raconté que, durant la guerre contre la France, le comte, qui commandait l'artillerie dans l'armée du duc Ferdinand de Brunswick, invita un jour quelques officiers hanovriens à dîner. Au beau milieu du banquet, on entend siffler les boulets sur la tente. « Les Français ne sont pas loin, disent les officiers. — Non, réplique le comte, ils sont encore loin de nous ; restez à votre place. » Bientôt d'autres boulets rasent le haut de la tente. Les officiers se lèvent en s'écriant : « Les Français sont là ! — Non, répète le comte, ils ne sont pas là, je vous en donne ma parole. » Cependant on entend de minute en minute gronder de plus près les boulets, et les officiers, tout en affectant un air de calme, faisaient intérieurement leurs réflexions sur cette fête singulière. Enfin le comte leur dit : « J'ai voulu, Messieurs, vous montrer jusqu'à quel point je puis compter sur mes artilleurs. Je leur avais prescrit de tirer sur le bouton de notre tente pendant que nous serions à table, et ils ont obéi à mes intentions avec la plus parfaite adresse. » On reconnaît à ce trait un homme qui veut s'exercer, et exercer les autres à tout ce qui semble difficile. J'étais un matin avec le comte, près d'un magasin à poudre qu'il avait fait construire au-dessous de sa chambre à coucher, dans le fort de Wilhelmstein. « Je n'aimerais pas, lui dis-je, à dormir ici dans les chaudes nuits d'été. » Et le voilà qui se met à me faire les plus spécieux raisonnements pour me prouver que l'excès et l'absence du danger étaient tout un. Quand je rencontrai pour la première

fois cet homme étonnant, c'était en présence d'un officier anglais et d'un portugais. Il me parla pendant deux heures de la Physiologie de Haller, qu'il savait par cœur. Le lendemain matin, il me conduisit dans un petit bateau qu'il dirigeait lui-même à la forteresse de Wilhelmstein, qu'il avait fait construire au milieu d'un lac. Un dimanche, dans l'allée de Pyrmont, au milieu d'une quantité de femmes élégantes et de jeunes gens galants, il m'entretint tranquillement et imperturbablement des preuves que l'on a données jusqu'à présent de l'existence de Dieu, de ce qui manque encore à ces témoignages, et de ce qu'on pourrait y ajouter. Un jour, il me fit voir à Buckebourg un énorme in-folio écrit de sa propre main, sur l'art de défendre un petit État contre une grande puissance. Cet ouvrage, destiné au roi de Portugal, était fini. Il m'en lut plusieurs passages qui concernaient la Suisse. Il regardait l'Helvétie comme un pays invincible. Il me nomma tous les postes qu'il faudrait occuper en vue de l'ennemi, et m'énuméra des sentiers vraiment impénétrables. Mon ami Mendelssohn, à qui il avait lu la préface de ce livre, la regardait comme un chef-d'œuvre de raisonnement et de style. Ceux qui ont observé de plus près encore et avec plus de sagacité que moi le comte de Buckebourg pourraient raconter sur cet homme extraordinaire bien d'autres traits plus curieux. Je n'ajouterai à ce que je viens de dire qu'une seule remarque, c'est que le comte lisait beaucoup, qu'il connaissait les hommes, ne se plaisait à aucun jeu, ne riait jamais, ou ne laissait échapper qu'un sourire moqueur.

Tel fut le caractère de cet homme si mal compris. Il pouvait bien rire des autres quand il voyait les autres rire de lui. Cependant il y avait jusque dans son

expression sardonique une évidente bonté. Sans être misanthrope, il habitait de préférence une maison isolée au milieu d'une forêt; il vivait là seul, ou avec la femme angélique qu'il avait épousée, dont il n'avait point paru amoureux, et dont la perte prématurée le fit mourir de douleur.

La foule riait aussi de Thémistocle, parce qu'il n'avait pas les belles manières et le ton raffiné d'Athènes. Un jour, Thémistocle répondit à ceux qui le poursuivaient de leurs sarcasmes: « Il est vrai que je ne sais pas accorder une lyre, ni jouer du psaltérion ; mais qu'on me donne une ville si petite, si inconnue qu'elle soit, et je la rendrai célèbre. »

Ainsi la solitude et la philosophie peuvent nous donner une apparence risible aux yeux des hommes vulgaires, mais elles remplacent toutes nos petites préoccupations par de nobles idées. Celui qui a passé sa vie à étudier les grands hommes et les sentiments élevés, peut bien prendre des allures bizarres; mais il montre dans les grandes occasions l'élévation de son âme et la noblesse de son caractère.

La grandeur des anciens produit sur les esprits capables de la sentir une impression extraordinaire dans la solitude. Il suffit parfois d'une étincelle de cette flamme sublime qui animait les hommes illustres de l'antiquité pour faire éclater, là où l'on s'y serait attendu le moins, des effets surprenants. Une femme vivait isolément à la campagne, en proie à des maux de nerfs continuels. Je lui conseillai, pour fortifier son énergie, de relire souvent l'histoire grecque et l'histoire romaine. Trois mois après elle m'écrivit: « Quelle vénération vous m'avez inspirée pour l'antiquité! Que sont auprès de ces hommes-là les pygmées qui nous entourent? Naguère encore l'histoire n'était point une de

mes lectures favorites. A présent je ne vis que par elle. A force de lire, je veux devenir Grecque ou Romaine. Les livres que vous m'avez indiqués raffermissent ma santé et sont pour moi une source de plaisirs inépuisables. Jamais je n'aurais cru pouvoir trouver un tel trésor. Ils me sont plus précieux que mon héritage. Bientôt vous n'entendrez plus aucune plainte sortir de ma bouche. Mon Plutarque m'est déjà plus cher que les triomphes de la coquetterie et que les sentimentalités qu'on adresse aux femmes de la campagne qui prétendent être tout âme, quoique Satan n'ait pas plus de peine à les vaincre qu'un virtuose à jouer de son violon. »

L'image de la grandeur et des vertus de l'antiquité n'exerce une action durable que dans le calme et au sein d'un petit nombre d'hommes; mais alors elle est féconde en résultats. Un homme de génie est frappé dans une de ses promenades solitaires d'une conception qui paraît ridicule à ses contemporains; mais un temps viendra où cette même idée entraînera des milliers d'êtres aux plus nobles actions. Les chants de Lavater furent publiés à une époque peu favorable. La société de Schintznach, qui avait confié à ce grand écrivain le soin de composer ces vers, devint suspecte à l'ambassadeur de France, et de nombreuses invectives retentirent contre elle. Le célèbre Haller lui-même, qu'elle avait longtemps refusé de recevoir au nombre de ses membres, ne lui épargnait pas les épigrammes dans les lettres qu'il m'adressait. Le président de la censure de Zurich défendait l'impression des chants de Lavater. Cependant nul poëte n'a écrit avec plus de force et d'ardeur pour sa patrie que Lavater pour la Suisse. J'ai vu les enfants entonner ses strophes avec enthousiasme ; j'ai vu les plus beaux visages se

baigner de larmes en les écoutant ; j'ai vu une noble émotion éclater sur la physionomie et dans les yeux des paysans suisses auxquels on les chantait. Des pères de famille sont allés avec leurs fils à la chapelle de Guillaume Tell pour y répéter les vers que Lavater a composés sur ce libérateur de la Suisse. Je croyais entendre résonner les rocs autour de moi chaque fois que je modulais sur un air que j'inventais moi-même un de ces chants patriotiques dans les campagnes, sur les collines où nos aïeux se sont immortalisés par leur valeur, où j'étais entouré des ombres de ces héros moissonnés dans de glorieuses batailles, où je croyais encore les voir avec leurs rudes massues écraser les couronnes féodales des Germains, et forcer, malgré le nombre de ses troupes, la noblesse allemande à une fuite honteuse.

Ce sont là, me dira-t-on, des songes romanesques, des idées qui ne peuvent plaire qu'à ceux qui vivent dans la solitude, et qui voient les choses autrement qu'on ne les voit dans le monde. Mais les idées élevées finissent par vaincre la résistance qu'on leur oppose. Dans les républiques, elles agissent peu à peu sur les esprits; elles inspirent à la multitude des sentiments généreux, qui ne plaisent pas peut-être aux agents du pouvoir, mais qui dans un moment de crise et de péril, pourraient être d'une admirable utilité.

Tout concourt donc, dans la solitude, à élever l'âme, à fortifier le caractère, à nous familiariser plus sûrement et plus promptement que dans le monde avec les sentiments les plus nobles et les résolutions les plus courageuses. L'homme qui se retire dans la solitude échappe par là aux traits de l'ignorance, de l'envie et de la méchanceté. Résolu de ne point rechercher le suffrage des esprits étroits, des êtres vul-

gaires, il s'attend aux contrariétés qu'il peut éprouver, et n'est point surpris quand elles lui surviennent.

Si la solitude élève notre pensée, on s'imagine assez généralement qu'elle nous rend impropres aux affaires; c'est ce que je ne crois pas. Plus on élèvera son âme dans le silence de la retraite, moins on courra risque de s'affaisser dans le monde ; plus on exercera son esprit, plus cet exercice nous sera utile dans le commerce de la société.

L'homme qui a vécu dans le calme peut acquérir, par là même, plus d'activité pour la vie pratique, et, lorsqu'il s'éloigne du monde, il rentre dans la solitude pour y prendre un repos nécessaire et se préparer à de nouveaux combats. Périclès, Phocion, Épaminondas, ont sans doute puisé dans la retraite les idées qui ont fait leur grandeur. Quand Périclès était occupé de quelque projet important, on ne le voyait point dans les rues d'Athènes ; il renonçait aux festins, aux réunions bruyantes et à toutes les distractions ordinaires. Pendant le temps où il gouvernait la république, il n'alla qu'une seule fois souper chez un ami, et n'y resta que quelques instants. Phocion se voua d'abord à l'étude de la philosophie, non pas dans le dessein orgueilleux de mériter ce titre de sage, mais dans l'espoir d'acquérir par là plus d'énergie, de présence d'esprit et de résolution dans la conduite des affaires publiques. En observant Épaminondas, on se demandait comment cet homme, qui avait passé sa vie avec les livres, avait pu acquérir ses capacités militaires. Il était très-avare de son temps; dévoué de cœur à l'étude, il s'éloigna des emplois publics, et il fallut que ses compatriotes l'arrachassent à sa solitude pour le mettre à la tête des armées.

Un homme auquel je ne pense jamais sans enthou-

siasme, Pétrarque, a formé son caractère dans la solitude, et y a gagné les qualités qu'il a montrées dans les affaires politiques les plus délicates. Il est vrai qu'il fut quelquefois ce que souvent on devient dans la solitude, capricieux, mordant et emporté. On lui a vivement reproché les tableaux trop licencieux qu'il a tracés des mœurs de son temps, et surtout celui qui nous représente la vie scandaleuse que l'on menait à Avignon à l'époque de Clément VI. Mais Pétrarque a parfaitement connu le cœur humain, et il a eu une grande habileté à manier les esprits et à les diriger vers son but. On ne le connaît guère, dit l'abbé de Sade, son meilleur historien, que comme un tendre et élégant poëte, qui aima Laure avec ardeur, et la chanta avec une grâce exquise. On ne sait pas tout ce qu'on lui doit d'ailleurs; on ne sait pas qu'il tira la littérature de la barbarie où elle était ensevelie depuis longtemps; qu'il sauva de la pourriture et de la poussière les meilleures œuvres de l'antiquité, et que ces œuvres inappréciables seraient peut-être à jamais perdues pour nous, s'il n'avait pris soin de les recueillir et d'en faire faire de bonnes copies. On ne sait pas qu'il raviva l'étude des belles-lettres en Europe et épura le goût de ses contemporains, qu'il pensa, qu'il écrivit lui-même comme un citoyen de la vieille Rome, qu'il sut fouler aux pieds de nombreux préjugés, conserver jusqu'à la mort son courage et sa résolution, et que son dernier ouvrage surpassa tous ceux qu'il avait faits précédemment. On ignore aussi, en général, que Pétrarque fut un grand homme d'État; que les premiers souverains de son temps lui confièrent les négociations les plus épineuses, et le consultèrent dans les affaires les plus importantes; qu'au quatorzième siècle il obtint une réputation, une influence, un pour

voir dont nul savant n'a joui de nos jours; que trois papes, un empereur, un roi de France, un roi de Naples, une foule de cardinaux et les plus grands princes et seigneurs de l'Italie recherchèrent son amitié, et manifestèrent le désir d'entrer en relation avec lui; qu'il fut appelé par eux comme homme d'État, comme ministre et comme ambassadeur, à intervenir dans les plus graves affaires de son temps; que, fortifié par la solitude, il sut dire aux personnes éminentes qui le consultaient les vérités les plus sérieuses et les plus utiles; que personne n'appréciait autant que lui, et ne louait si bien les avantages de cette solitude, à laquelle il devait en partie ses nobles qualités, et qu'il préférait ses heures de loisir et de liberté à toutes les jouissances du monde. Longtemps il fut comme énervé par ce profond amour auquel il avait consacré les plus belles années de sa vie. Mais un jour vient où il renonce à son langage plaintif, à ses soupirs languissants; alors il parle en homme, et en homme hardi, aux rois, aux empereurs, au pape. Il leur parle avec l'assurance que donnent les grands talents et une grande réputation. D'une voix éloquente comme celles de Démosthène et de Cicéron, il exhorte les princes de l'Italie à vivre en paix entre eux, à réunir leurs forces contre leur ennemi commun, contre les barbares qui déchirent leur patrie. Il guide, il encourage, il soutient Rienzi, qui paraît comme un envoyé du ciel pour rendre à la ville de Rome son antique éclat. Il décide un empereur pusillanime à pénétrer dans l'Italie comme le successeur des Césars, et à y prendre les rênes de l'empire du monde; il conjure les papes de fixer de nouveau sur les rives du Tibre le siége pontifical, qu'ils avaient transféré aux bords du Rhône. A l'époque même où il avouait dans ses écrits

qu'il était triste, obsédé par un amour qu'il cherchait en vain à surmonter, plein de haine contre les hommes et contre les villes, il se charge de poursuivre, à la cour de Naples, une négociation difficile pour le pape Clément VI. Il disait que la vie des cours le rendait ambitieux et impatient, et ajoutait qu'il était assez plaisant de voir un solitaire quitter les bois silencieux et les plaines désertes pour s'en aller parcourir les splendides palais des tribunaux avec une escorte de courtisans. Lorsque Jean Visconti, cet archevêque de Milan et ce souverain de la Lombardie, qui joignait à des talents éminents une insatiable ambition, et qui menaçait d'engloutir toute l'Italie, parvint à fixer Pétrarque à son service, à lui faire accepter ses faveurs et une place dans son conseil, les amis du poëte se disaient : « Quoi ! ce fier républicain, qui ne parlait que de liberté et d'indépendance ; ce taureau indompté, qui rugissait à l'apparence du moindre joug, qui ne voulait se soumettre qu'aux chaînes de l'amour, bien que souvent encore il les trouvât trop pesantes ; cet homme, qui avait refusé à la cour de Rome les plus belles places, parce qu'il ne voulait point se laisser enlacer dans des liens dorés, le voilà qui se livre lui-même aux fers du tyran de l'Italie ; ce misanthrope, qui ne réclamait que la paix des champs, cet apôtre dévoué de la solitude habite aujourd'hui dans le tumulte de Milan. — Ils ont raison, répondait Pétrarque, l'homme n'a pas de plus grand ennemi que lui-même, j'ai agi contre mon goût et contre ma façon de penser. Hélas ! nous passons notre vie à faire ce que nous ne voudrions pas faire, et à ne pas exécuter ce que nous désirons. » Mais il aurait pu dire encore à ses amis : « J'ai voulu montrer ce qu'on peut dans le monde quand on a exercé assez longtemps ses forces dans la solitude ; j'ai

voulu prouver combien la solitude donne de liberté, de dignité et de noblesse dans la conduite des affaires.»

C'est l'éloignement des vaines relations et des frivoles convenances qui inspire aux écrivains le courage dont ils ont si souvent besoin pour supporter les injustices qu'une multitude aveugle commet à leur égard; c'est leur exemple qui introduit peu à peu les idées libérales dans des lieux où ces idées n'étaient même pas connues de nom. C'est à la solitude qu'un libre penseur est redevable de ce sang-froid qui lui sauve la vie dans l'occasion, qui le garantit des fureurs d'une populace exaspérée, qui le maintient dans un état de calme au milieu de ses détracteurs. La voix du peuple est souvent la voix des plus mauvaises passions, et l'opinion publique varie comme le vent. Celui qui ne veut point se laisser étourdir par cette voix dangereuse, et ne point tourner comme une girouette, doit s'éloigner de ces hommes qui prétendent régir despotiquement notre manière de voir. Il doit s'éloigner de ces oisifs qui, ne pouvant produire aucune œuvre méritoire, exercent leur censure sur toutes les œuvres qui paraissent. Dans la république même la plus libre, l'homme vertueux doit éviter les lieux où l'on n'écoute que les cris de la multitude. Il doit fuir surtout ces êtres sans valeur, qui n'aspirent qu'à faire rire les autres, et se font une joie de déprécier celui qui se moque d'eux.

Que de fois n'a-t-on pas vu frapper d'une réprobation générale celui qui a la hardiesse de penser autrement que les prétendus régents du bon goût! Qu'il publie un livre, on ne cherchera point à discerner les qualités de ce livre, on se demandera si l'auteur ne s'est pas avisé de critiquer le monde au milieu duquel il vit; on lui prêtera des satires qu'il n'a pas faites,

qu'il n'a pas eu l'intention de faire. S'il exprime avec les plus pures intentions des vérités dont les gens de bien le remercient au fond du cœur; s'il se hasarde à blâmer des institutions ou des usages qui doivent être corrigés, on crie à la méchanceté, et les agents du pouvoir sont invités à sévir de toute leur rigueur contre une telle audace. On se tairait peut-être, si l'on n'avait pas sous les yeux l'homme qui a osé proclamer sans déguisement ces nouvelles vérités.

C'est ce qu'éprouva Montesquieu à Paris même, au centre des lumières, et il a dit, dans la *Défense* de son immortel ouvrage, l'*Esprit des lois:* « Rien n'étouffe plus la doctrine que de mettre à toutes les choses une robe de docteur. Les gens qui veulent toujours enseigner empêchent beaucoup d'apprendre. Il n'y a point de génie qu'on ne rétrécisse lorsqu'on l'enveloppe d'un million de scrupules vains. Avez-vous les meilleures intentions du monde, on vous forcera vous-même d'en douter. Vous ne pouvez plus être occupé à bien dire quand vous êtes effrayé par la crainte de dire mal, et qu'au lieu de suivre votre pensée, vous ne vous occupez que des termes qui peuvent échapper à la subtilité des critiques. On vient nous mettre un béguin sur la tête, pour nous dire à chaque mot: Prenez garde de tomber. Vous voulez parlez comme vous, je veux que vous parliez comme moi [1]. Veut-on

[1] Je puis citer les censeurs de plusieurs contrées d'Allemagne et de Suisse, qui changent ou effacent de leur autorité magistrale tout ce que leur esprit étroit ne comprend pas; qui n'accordent leur *imprimatur* qu'à des sottises; qui, au lieu de décider si l'ouvrage qu'on leur soumet renferme des principes contraires à la religion ou à l'État, ce qui serait la seule raison d'en défendre la publication, ne craignent pas d'y faire toutes les substitutions que leur suggèrent leurs dogmes particuliers, leur morale, leur rhétorique et jusqu'à leur méthode d'orthographe.

prendre l'essor, ils vous arrêtent par la manche. A-t on de la force et de la vie, on vous l'ôte à coups d'épingle. Vous élevez-vous un peu, voilà des gens qui prennent leur pied ou leur toise, lèvent la tête, et vous crient de descendre pour vous mesurer. Courez-vous dans votre carrière, ils voudront que vous regardiez toutes les pierres que les fourmis ont mises sur votre chemin. »

Montesquieu ajoute qu'il n'y a ni science ni littérature qui puisse résister à de tels pédants. Cependant il leur a résisté. Son livre est imprimé, et il est lu de tout le monde.

Oui, il faut que l'écrivain qui connaît ces hommes et qui entreprend de les peindre ait un triple airain sur la poitrine. Et nul traité de morale n'est complet sans une de ces difficiles peintures. Pourquoi, dans ces tableaux de mœurs, sommes-nous si au-dessous des Grecs et des Romains? C'est que nous nous laissons arrêter par les clameurs qui s'élèvent contre tout écrivain qui, pour le bien de ses semblables, ose pénétrer dans la philosophie de la vie. Mais nous, qui rendons un si juste hommage à la bravoure des guerriers, pourquoi nous laissons-nous troubler dans notre repos, comme des Sybarites efféminés, par le pli d'une feuille de rose, et pourquoi accablons-nous d'injures le courage civil, le courage sans armes, les *domesticas fortitudines* de Cicéron?

Ce n'est pas dans les républiques seulement que l'on a du cœur et de l'âme; ce n'est pas là seulement que l'on peut penser et écrire en liberté. En Allemagne, Dieu soit loué! les châtiments prescrits par la justice sont généralement équitables, et dans les républiques, on obéit souvent aux préjugés, à la passion, ou à ce qu'on appelle la raison d'État [1].

Voilà d'où vient qu'en Suisse la première maxime que les parents cherchent à graver dans le cœur de leurs enfants, c'est de ne point se faire d'ennemi. Lorsque j'étais encore fort jeune, je répondis à ma mère, qui me donnait ce sage conseil : « Ne savez-vous point que celui qui n'a point d'enneni n'est qu'un pauvre homme? Dans une république, chaque citoyen est sous la domination, sous la vigilance de cent régents; dans une monarchie, un peuple ne dépend que d'un seul homme. En Suisse, la multitude des maîtres opprime l'âme du républicain. L'amour et la confiance élèvent celle de l'Allemand dans les monarchies. Je connais plusieurs princes qui ont des idées plus grandes, plus libérales et plus nobles que certains magistrats républicains que je pourrais citer [2]. On trouve souvent plus de bon sens parmi la noblesse allemande, qui se dépouille de ses anciens préjugés, que dans aucune république du monde. S'il existe encore en Allemagne des sots vaniteux qui mettent leur orgueil à compter leurs quartiers, il y a aussi des sages qui se font une gloire de rechercher l'élévation de la pensée, sans se soucier des parchemins.

[1] Meiner a très-judicieusement remarqué que dans une république où les agents du pouvoir n'ont point à leur disposition d'armée permanente pour les soutenir, les gens qui veulent ameuter la multitude aveugle contre la portion la moins nombreuse et la plus éclairée de la société, sont beaucoup plus dangereux que dans les gouvernements monarchiques, et, par conséquent, toute tentative de rébellion doit paraître là plus coupable et plus digne de châtiment.

[2] Deux magistrats de Berne ont jugé ainsi, en 1758, mon livre sur l'Orgueil national. Le premier, après l'avoir feuilleté, le jeta de côté, en s'écriant avec colère : « Nous voulons de l'obéissance, et non de la science! » Le second dit, après l'avoir vu presque en entier : « Ce docteur Zimmermann est un homme inquiétant et dangereux ; il faut lui faire quitter la plume. »

Dans les monarchies allemandes, l'homme sérieux, qui renonce aux inutiles relations du monde, qui se forme lui-même dans la retraite, en observant tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend, en étudiant les héros de la Grèce et de Rome, arrive à une façon de penser tout aussi large et tout aussi libre qu'aucun républicain, et peut, en écrivant, répandre autour de lui d'utiles vérités.

Voilà ce que j'avais à dire sur les avantages que la solitude offre à l'esprit. Quelques-unes de ces pages ne sont peut-être point assez réfléchies, et plusieurs de ces idées ne sont sans doute point exprimées comme elles devraient l'être. Si ce livre tombe entre les mains de quelque vertueux jeune homme, je lui dirai : « Prends-y ce que tu trouveras de bon, rejette ce qui te paraîtra froid ou mauvais, ce qui ne t'émouvra pas. Je me réjouirai dans la sincérité de mon âme, je me croirai amplement récompensé de mon travail, si tu penses devoir me remercier de ce livre, si tu reconnais qu'il t'a éclairé, instruit et tranquillisé. Je ne demanderai plus d'autre bénédiction pour cet ouvrage, si, en le lisant, tu te sens affermi dans ton penchant pour une solitude sage et active, dans ton éloignement pour les relations qui n'entraînent qu'une perte irréparable de temps, dans ta répugnance à céder aux conseils de ceux qui te redisent sans cesse que, pour réussir dans le monde, il faut souvent se faire voir dans les lieux publics. Et si tu te sens timide et craintif, si tu redoutes de parler devant ceux qui se croient les arbitres de l'esprit et du bon goût, et qui, en vertu de cette usurpation, obtiennent la faveur générale, en débitant les choses les plus vulgaires et les plus insipides, ah ! songe que dans une telle société je suis aussi embarrassé que toi.

Ce chapitre pourra te donner beaucoup à penser. Si je me suis borné à y faire remarquer l'influence que la solitude exerce sur l'esprit ; si, dans le chapitre suivant, je ne fais qu'indiquer l'empire qu'elle doit avoir sur la volonté qu'on veut soumettre à la vertu, j'en aurai dit assez cependant pour t'apprendre comment la solitude éclaire notre esprit et donne à notre cœur les jouissances du sentiment.

Je sais qu'il y a dans de telles distinctions un côté faible. Les jouissances de l'esprit et du cœur sont le résultat d'une seule et même force, la religion, qui, en admettant cette distinction, rentre dans le domaine du cœur, dégénère en fanatisme lorsqu'elle n'est pas guidée par la raison. Mais on ne peut persuader et conduire les hommes qu'en leur présentant la vérité sous un point de vue qui se rapporte à leurs mœurs, à leurs passions, et il faut que le cœur se retrouve partout.

J'ai obéi à un sentiment de cœur en écrivant ce livre sur la solitude. Une femme spirituelle a dit que je développais tout ce que je sentais, et que je posais la plume quand je ne sentais plus rien. Je suis tombé par là dans des défauts de composition qu'un philosophe systématique aurait évités. Mais comme je connais les hommes, il me suffit que ce chapitre fasse entrevoir les avantages qui peuvent résulter de la solitude pour l'esprit, pour la raison et le caractère, et que le chapitre suivant montre quels vrais et nobles plaisirs elle procure par la contemplation paisible de la nature, par la compréhension et l'attrait de tout ce qui est beau et honnête.

CHAPITRE VIII

DES AVANTAGES DE LA SOLITUDE POUR LE CŒUR.

La paix de l'âme est, dans ce monde, le bonheur suprême. Ce bonheur, on peut le goûter dans la simplicité de son cœur, si, en s'éloignant du tumulte du monde, on sait borner ses vœux et son ambition, se soumettre aux décrets du ciel, juger avec indulgence tout ce qui se passe autour de soi, et se réjouir des harmonies de la nature, du mugissement des cascades, de la fraîcheur des bois et du soupir des vents.

Quelle sérénité dans nos sentiments quand les orages de la vie sont passés, quand tout ce qui nous attristait s'évanouit, quand autour de nous règnent l'amitié, la paix, l'innocence et la liberté! Alors même que le cœur est agité, on peut se plaire encore dans la solitude. Une douce mélancolie est préférable aux jouissances terrestres, et une larme d'amour vaut mieux que l'univers entier.

Pour comprendre cette félicité de la solitude, il faut aimer à contempler les merveilles de la création, depuis ses beautés grandioses jusqu'à l'humble fleur des champs ; il faut pouvoir jouir de tout ce qui agrandit l'âme et de tout ce qui lui offre quelques riantes images. Ces jouissances n'appartiennent point exclusivement aux âmes fortes, aux imaginations ardentes, aux esprits d'une trempe vive et délicate ; elles appartiennent aussi aux personnes d'un caractère froid, qui, souvent, accusent les autres d'exagérer l'expression de leurs sensations. Seulement, il faut pour celles-ci ménager les teintes et les effets de lumière ; car, par la raison qu'elles sont moins frappées de ce qui est mal, elles sentent moins vivement aussi le beau et le bien.

Dans la solitude, une grande partie des jouissances du cœur viennent de l'imagination. L'aspect d'une contrée pittoresque, le vert feuillage des bois, le murmure des eaux, le bruissement des arbres, le chant des oiseaux et les contours d'un horizon lointain absorbent souvent l'âme à tel point que toutes nos pensées deviennent autant de sensations. Notre âme s'émeut alors, et aspire à tous les sentiments honnêtes : c'est un des effets du magique pouvoir de l'imagination. Si tout ce qui nous environne est libre et paisible, l'imagination répand sur tout ce que nos regards embrassent des teintes riantes et un prestige charmant. Ah ! quand on connaît la mélancolie philosophique qu'inspire la solitude, il est facile de renoncer aux plaisirs bruyants et aux assemblées tumultueuses. Les rocs escarpés, les ombres profondes des forêts, les points de vue attrayants ou majestueux excitent tour à tour en nous une sorte de crainte religieuse ou un doux transport. La douleur se dissipe peu à peu dans

ces graves ou riantes émotions et se change en une paisible rêverie. La solitude et le silence de la nature font ressortir chacun des objets qui fixent notre attention ; notre sensibilité est plus vive, notre surprise plus grande et notre plaisir plus profond.

Je connaissais depuis longtemps quelques-unes des plus magnifiques beautés de la nature, lorsque je vis pour la première fois un jardin anglais près de Hanovre, et un autre près de Marienwerder ; j'ignorais encore l'art de transformer par une sorte de création des collines sablonneuses en un frais paysage ; cet art admirable réveille dans le cœur de celui qui a conservé le goût des charmes de la nature toutes les jouissances que la solitude et la paix des champs peuvent procurer. Je ne me rappelle jamais sans un sentiment de reconnaissance le jour où j'entrai dans le jardin de mon défunt ami M. Hinuber. Je venais d'arriver à Hanovre, j'éprouvais un amer regret d'être éloigné de ma patrie, et ce jour-là j'oubliai mes regrets et ma patrie.

Je ne savais pas qu'il fût possible de représenter dans un espace aussi restreint la variété charmante et la noble simplicité de la nature. Une telle conception est née d'un pur et délicat sentiment des beautés de la nature, et des effets qu'une chaste imagination produit sur le cœur. Hirschfeld, ce philosophe aimable et attrayant, ce grand peintre de la nature, est le premier qui ait fait connaître en Allemagne les jardins anglais, et il a rendu par là un remarquable service à ses compatriotes.

Il existe encore çà et là des jardins moitié anglais, moitié allemands, dont la bizarre distribution nous fait sourire de pitié ; mais ils peuvent être pour nous un objet de comparaison avantageux. Comment garder

son sérieux en voyant ces forêts de peupliers qui suffiraient à peine à chauffer un poêle pendant une journée, ces espèces de taupinières qu'on décore du nom de montagnes, ces ménageries qui renferment des animaux sauvages et apprivoisés peints sur des feuilles de fer-blanc, ces ponts jetés sur des rivières qu'une couple de poulets mettrait à sec, et ces poissons de bois dans des canaux que l'on remplit d'eau chaque matin au moyen d'une pompe ? Un tel travail est certainement pire que ce qui était produit jadis par le mauvais goût de nos ancêtres. Mais si, dans le jardin de M. Hinuber, j'éprouve à chaque regard une pensée pieuse ; si chaque point de vue m'émeut ; si de chaque côté je découvre une nouvelle scène ; si enfin je ne suis jamais allé là sans que mon cœur s'y sentît soulagé, irai-je examiner si tous ces massifs d'arbres pourraient être disposés autrement, et les froides plaisanteries des gens qui ne se lassent pas de vanter leur goût particulier diminueront-elles le plaisir que je goûte dans une telle enceinte ?

Partout où nous découvrons une image de repos, soit par une œuvre de l'art, soit par une création de la nature, elle répand le calme dans notre esprit, et c'est un bienfait que nous devons à l'imagination. Si de toutes parts une douce paix s'offre à moi sous les formes les plus agréables; si un séjour champêtre adsorbe mes facultés et réprime les pensées qui pourraient m'affliger ; si le charme de la solitude maîtrise peu à peu mon âme, et n'y laisse entrer que des idées de bienveillance, d'amour et de satisfaction, je dois remercier Dieu de m'avoir doué de cette imagination, qui souvent, à la vérité, jette le trouble dans mon existence, mais qui du moins me fait trouver dans la solitude un asile auquel je m'attache et d'où je con-

temple avec plus de tranquillité la tempête à laquelle je viens d'échapper [1].

La solitude, a dit un célèbre écrivain anglais, inspire une certaine terreur au premier abord, parce que tout ce qui entraîne avec soi l'idée de la privation est effrayant, et par là même sublime, comme le vide, l'obscurité, le silence. En Suisse, et notamment aux environs de Berne, les Alpes, vues de loin, offrent un tableau d'une incroyable magnificence ; de près, elles ne présentent à l'âme que des images terribles, mais magnifiques. A une certaine distance, lorsqu'on voit s'élever devant soi ces masses gigantesques, échelonnées l'une sur l'autre, on est frappé de cette grandeur qui se rapproche de l'infini ; l'éclat étincelant de cette chaîne de rocs tempère l'impression saisissante que ses proportions doivent faire sur nous, et lui donne un aspect plus agréable qu'effrayant ; mais on ne peut s'approcher pour la première fois des Alpes sans éprouver une sorte de frisson involontaire. On contemple avec frayeur ces glaces éternelles, ces abîmes béants, ces gouffres ténébreux, les torrents qui se précipitent du haut des montagnes, les noires

[1] Un écrivain moderne français a dit : « Il n'est point d'être sensible qui n'ait goûté dans la solitude les instants délicieux où l'homme, écartant les prestiges du mensonge, rentre dans son propre cœur pour y chercher les étincelles de la vérité. Quel plaisir, après avoir été ballotté pendant quelque temps sur la mer de ce monde, de se retirer sur un rocher paisible, pour y considérer en sûreté les tempêtes et les naufrages qui s'y succèdent ! Heureux celui qui peut alors oublier un instant les vains préjugés dont son âme est remplie ! Les misères de l'humanité disparaissent à ses yeux, l'auguste vérité remplit son cœur d'une joie pure. Ce n'est que dans ces instants et dans ceux qui précèdent la mort que l'homme peut apprendre ce qu'il est sur la terre, et ce que la terre est pour lui. »

forêts de sapins qui en recouvrent les flancs et les rocs, que le temps a détachés de leur cime, et précipités au bord de la vallée. Comme mon cœur battait, quand, pour la première fois, je gravis un sentier tortueux qui me conduisait vers ces déserts ! De nouvelles montagnes s'élevaient sans cesse au-dessus de moi, et la mort me menaçait à chaque pas; mais aussi quelle exaltation d'esprit on éprouve lorsque, seul au milieu de ces grandes scènes de la nature, on en vient à songer au néant des grandeurs humaines et à la faiblesse des rois!

L'histoire de la Suisse nous prouve que les habitants de ces montagnes ne sont pas des hommes d'une trempe ordinaire. La hardiesse est innée dans leur cœur, la liberté donne des ailes à leurs pensées ; ils foulent aux pieds la tyrannie et les tyrans. Tous les Suisses pourtant ne sont pas libres ; mais tous sont enthousiastes de la liberté, chérissent leur patrie, et remercient Dieu de la tranquillité dont ils jouissent à l'ombre de leurs vignes ou de leurs forêts.

Les districts les plus sauvages des Alpes, de la Suisse, sont habités par des hommes rudes, mais généreux; un ciel sévère leur donne des formes agrestes, mais la vie pastorale adoucit leur caractère. Un Anglais a dit que celui qui n'a jamais entendu résonner la foudre dans les Alpes, ne peut avoir une idée du fracas qu'elle produit en retentissant sur tous les points de l'horizon. Aussi les gens de ces montagnes, qui n'ont jamais vu de plus belles maisons que leurs cabanes, ni d'autres contrées que la leur, regardent-ils le reste du monde comme une terre qui présente le même caractère sauvage et qui est traversée par les mêmes tempêtes.

Mais, de même qu'après un orage le ciel s'est ras-

séréné peu à peu, de même dans la tête et dans le cœur du Suisse, la douceur succède à l'emportement, et la générosité à la fureur. C'est ce que je puis démontrer facilement par des faits.

Un de ces enfants des Alpes, le général Reding, né dans le canton de Schwytz, était entré dès sa jeunesse dans les gardes suisses, au service des rois de France, et il y avait acquis le grade de lieutenant général ; le séjour de Paris et de Versailles ne l'avait point changé : il était toujours Suisse. Les nouveaux règlements auxquels la cour de France voulut astreindre, en 1764, les compagnies helvétiques, excitèrent dans le canton de Schwytz un vif mécontentement. On disait que ce règlement attentait aux anciens priviléges, et l'on rendait le général Reding responsable de cet acte. Dans ce même temps, madame Reding, qui habitait le pays, y faisait des recrues ; mais tout le monde se révoltait en entendant battre le tambour français, et le magistrat, craignant que l'irritation du peuple n'entraînât quelques désordres, défendit à madame Reding de continuer ses levées. Mais elle demanda que cet ordre lui fût signifié par écrit, et les magistrats n'ayant pas osé rompre si ouvertement avec la France, elle agit comme si nulle défense ne lui avait été notifiée. Cette hardiesse augmenta l'animosité des habitants du canton. On convoqua une assemblée pour délibérer sur ce qui se passait, et madame Reding fut sommée de comparaître devant cette assemblée. Le tambour, dit-elle, ne cessera de battre que lorsque vous m'aurez donné un écrit qui justifie mon mari à la cour, s'il ne parvient pas à compléter ses recrues. On accéda à sa demande, et l'on enjoignit au général de défendre les intérêts de la patrie auprès du gouvernement français. Après avoir pris cette mesure, les habitants de Schwytz

s'attendaient à recevoir des nouvelles favorables de Paris; mais ils furent trompés dans leur espoir. Alors ceux qui avaient quelque autorité, ne gardant plus aucune réserve, déclarèrent de tous côtés que le nouveau règlement mettait en péril la religion et la liberté. Le mécontentement général se changea aussitôt en fureur. On convoqua une nouvelle assemblée où l'on prit la résolution de ne fournir désormais aucune troupe au roi de France. Le traité de 1715 fut arraché des registres publics, et l'ordre fut intimé au général Reding de rentrer immédiatement en Suisse avec ses soldats, sous peine d'être exilé à perpétuité. Reding obtint du roi un congé pour lui et les siens, et s'en revint dans son pays. Il entra dans Schwytz à la tête de ses compagnies, tambour battant et enseignes déployées. Arrivé à l'église, il déposa son étendard devant le maître-autel, s'agenouilla, rendit grâces à Dieu; puis, prenant congé de ses soldats, qui pleuraient en se séparant de lui, il leur donna la solde qui leur était due, et leur fit présent de leurs armes et de leurs habits. Les Suisses étaient dès ce moment maîtres de cet homme, que l'on regardait comme un traître, que l'on accusait d'avoir soutenu le nouveau règlement de Versailles, et d'avoir par là porté un coup funeste à son pays. Reding fut sommé de rendre compte de sa conduite devant les États assemblés. Il savait que dans une pareille circonstance toute éloquence échouerait contre les préventions populaires; il se contenta de dire brièvement et sèchement que tout le monde connaissait la manière dont toutes les choses s'étaient passées, et qu'il ne pouvait être blâmé ni de la promulgation du nouveau règlement ni du congé qu'il avait reçu. « Le traître ne veut donc pas avouer son crime ! s'écrièrent quelques furieux; qu'on

le pende à l'arbre le plus proche, qu'on le mette en pièces! » Et ces cris de rage furent répétés par un grand nombre de spectateurs. Cependant Reding restait calme et paisible. Une troupe de paysans, plus ardents que les autres, montèrent sur la tribune, où il se tenait debout près des magistrats. Il pleuvait; un jeune homme éleva un parapluie sur la tête de Reding, qui était son parrain. Un paysan brisa ce parapluie avec fureur en s'écriant : « Que le scélérat se tienne à découvert! » La même rage s'empare du jeune homme : « Ah! dit-il, je ne savais pas que mon parrain eût trahi son pays. S'il en est ainsi, donnez-moi une corde, que je l'étrangle. » Les membres du conseil se réunissent en cercle autour du général, et le conjurent, les mains jointes, de reconnaître qu'il ne s'est pas opposé assez fortement aux innovations de Versailles, et de sauver sa vie en offrant ses biens pour réparer la faute qu'il a commise. Reding sort du cercle d'un air grave et imposant, et demande le silence. Tout le monde s'attend à un aveu, et plusieurs des assistants se réjouissent de pouvoir pardonner : « Mes chers compatriotes, dit le général, vous savez que j'ai servi le roi de France pendant quarante-deux ans. Vous savez, et plusieurs d'entre vous en ont été témoins, combien de fois j'ai marché au-devant de l'ennemi et comment je me suis conduit dans mainte bataille. J'ai regardé chacun de ces jours de combat comme pouvant être le dernier de ma vie. Eh bien! je vous déclare ici, à la face du ciel qui voit tout, qui m'entend et qui est votre juge à tous, que jamais je ne m'avançai contre l'ennemi avec une conscience plus pure que celle avec laquelle je marcherai aujourd'hui à la mort, si vous m'y condamnez, parce que je ne veux pas me reconnaître coupable d'un crime que je n'ai point commis. » La di-

gnité qu'il mit dans ces paroles, l'éclatante sincérité qui se peignit sur ses traits, calmèrent l'assemblée, et il fut sauvé. Quelques jours après, il quitta le canton avec son épouse. Elle entra dans un couvent de religieuses à Uri, et lui passa deux années dans une retraite profonde. Cependant les préventions de ses compatriotes s'apaisèrent. Il revint au milieu d'eux et paya leur ingratitude par d'importants services. Chacun reconnut son intégrité, et, pour le dédommager de l'injustice qu'il avait subie, on le nomma landamman, c'est-à-dire premier magistrat du canton, et trois fois de suite il fut, chose rare, maintenu par l'élection du peuple dans cette dignité.

Tel est l'habitant des Alpes et de la Suisse. Par l'effet de la solitude et de l'imagination, son caractère tour à tour violent et tendre présente les mêmes vicissitudes que le climat sous lequel il vit.

Si l'aspect continuel d'une nature sauvage donne aux Suisses une apparente grossièreté, ils doivent à cette même nature cette douceur, cette bonté d'âme que le calme des champs et la contemplation des riantes beautés de la création donnent aux hommes de tous les pays. Des Anglais ont dit qu'en Suisse la nature est trop grande et trop majestueuse pour que le pinceau le plus habile puisse la reproduire fidèlement. Mais quelle jouissance on éprouve sur ces coteaux romantiques, dans ces fraîches vallées, au bord de ces lacs limpides! C'est là qu'on peut observer la nature de près; c'est là qu'elle se montre dans toute sa grâce et toute sa splendeur. Si la vue de ces forêts helvétiques, où s'élèvent le chêne et le sapin majestueux, ne vous satisfait pas, non loin de là vous pouvez trouver le myrte au léger feuillage, l'amandier, le jasmin, le grenadier et les collines revêtues de

pampre. Dans aucun pays du monde la nature n'est plus variée qu'en Suisse, et c'est le délicieux paysage de Zurich qui a inspiré à Gessner ses idylles mélodieuses.

Une nature grandiose agite le cœur, l'élève et l'enflamme. Elle émeut plus parfaitement l'imagination qu'un riant paysage, de même que la nuit nous offre un spectacle plus imposant et plus solennel que le jour. Quand on vient de Frascati, le long des bords du lac de Nemi, que des montagnes et des forêts environnent de tous côtés, et dont les vents ne sillonnent jamais la paisible surface, on dit avec le poëte anglais : La noire mélancolie réside ici dans le silence de la mort et dans un effrayant repos; son image attriste la nature, ternit l'éclat des fleurs et flétrit le vert feuillage. Mais quelle sérénité et quelle douce joie on éprouve quand du jardin des Capucins, près d'Albano, on voit devant soi le lac paisible avec les montagnes et les forêts qui l'entourent et le château de Gandolfo ! D'un côté, Frascati et ses maisons de campagne; de l'autre, la jolie ville d'Albano, le village et le château de la Riccia avec leurs coteaux couverts de vignes; plus loin, les larges plaines de la Campanie, où s'élève Rome, l'antique maîtresse du monde, et à l'horizon les hauteurs de Tivoli, les Apennins et la mer Méditerranée.

C'est ainsi que des points de vue sauvages ou riants exercent une vive action sur le cœur. Les uns inspirent un sentiment d'effroi ; les autres font naître en nous d'agréables sensations. Mais tous élargissent la sphère de notre existence, et nous donnent une plus grande jouissance de nous-mêmes.

Pour éprouver ces nobles sensations, il n'est cependant pas nécessaire de parcourir les sites solitaires

de la Suisse et de l'Italie. Sans s'en aller, comme le poëte Kleist, le long des montagnes, à la recherche des inspirations poétiques, on peut très-bien ressentir l'influence que la nature exerce sur le cœur et sur l'imagination. Si l'esprit qui essaye de comprendre, de mesurer l'espace, ne se perd pas dans le vague de l'immensité ; si, dans une ardente émotion, on n'en vient pas à s'imaginer qu'on est le maître de la terre, qu'on possède la faculté de créer et de détruire ; si l'on n'a pas, comme Lavater et Rousseau, de merveilleuses visions, l'aspect d'un frais paysage, la pureté de l'air, l'azur du ciel, nous causent un bien-être moral qui nous fait paraître le chemin trop court [1]. L'éloignement de tout ce qui nous rappelle notre dépendance, notre emploi de chaque jour et nos occupations obligées, nous donne une hardiesse de pensée, une ardeur d'imagination qui ravivent l'esprit et enchantent le cœur.

Avec une imagination jeune et riante, on peut se

[1] Un jeune Hanovrien était en proie, depuis plusieurs années, à une profonde hypochondrie. Il souffrait d'une maladie de foie qui menaçait de devenir mortelle. J'essayai en vain de le soulager, et d'autres médecins ne réussirent pas mieux que moi. Un jour, ce jeune homme vint me trouver, et me dit de lui prescrire tout ce qui me paraîtrait convenable, qu'il suivrait, sans aucune restriction, mes avis. Je lui conseillai de se rendre aux eaux de Pfeffersbad, dans le canton des Grisons, et d'y vivre à la manière des habitants de ce pays. Il partit aussitôt, et suivit pendant deux mois le régime le plus sévère. Ce régime fit éclater sur son corps une éruption brûlante. Le malade se trouva perclus de tous ses membres, et il ne pouvait se mouvoir sans douleur. Mais, à peine cette crise fut-elle terminée, qu'il recouvra la santé. Il se mit à parcourir les montagnes de la Suisse, visita une partie de l'Italie, et s'en revint à Hanovre parfaitement gai et dispos. En me racontant l'effet que les bains avaient produit sur lui, il se servait d'une expression que je n'ai pu oublier : « Chaque pas que je faisais, disait-il, me semblait trop court. »

trouver plus heureux dans une prison obscure qu'on ne le serait sans imagination dans la plus belle contrée. Mais, sans être doué de cet heureux don de la nature, on peut encore, dans le calme de la vie champêtre et à l'aspect des travaux rustiques, éprouver les plus pures jouissances du cœur. Qui n'a reconnu, dans certains moments d'ennui, le magique pouvoir des plaisirs du paysan, et le bonheur qu'on goûte à partager sa franche gaieté ? Avec quelle franche cordialité on lui tend la main ! avec quelle sympathie on écoute ses discours naïfs ! Tout ce qui nous entoure alors devient intéressant et attrayant pour nous ; nos penchants secrets s'épurent, s'améliorent par cette douce influence. Il est encore à la campagne des joies réelles pour celui qui n'en trouve plus à la ville.

En revenant dans sa patrie, après de longs voyages, Bernardin de Saint-Pierre s'exprime ainsi : « Ce n'est qu'à la campagne qu'on jouit des biens du cœur, de soi-même, de sa femme, de ses enfants, de ses amis. En tout, la campagne me semble préférable aux villes ; l'air y est pur, la vie riante, le marcher doux, le vivre facile, les mœurs simples et les hommes meilleurs. Les passions s'y développent sans nuire à personne. Celui qui aime la liberté n'y dépend que du ciel. L'avare en reçoit des présents toujours renouvelés ; le guerrier s'y livre à la chasse ; le voluptueux y place ses jardins, et le philosophe y trouve à méditer sans sortir de chez lui. » Ailleurs il dit : « Je préférerais, de toutes les campagnes, celle de mon pays, non pas parce qu'elle est belle, mais parce que j'y ai été élevé. Il est dans le lieu natal un attrait caché, je ne sais quoi d'attendrissant, qu'aucune fortune ne saurait donner, et qu'aucun pays ne peut rendre. Où sont ces jours du pre-

mier âge, ces jours de plaisirs sans prévoyance et sans amertume? La prise d'un oiseau me comblait de joie. Que j'avais de plaisir à caresser une perdrix, à recevoir ses coups de bec, à sentir dans mes mains palpiter son cœur et frissonner ses plumes! Heureux qui revoit les lieux où tout fut aimé, où tout parut aimable, et les prairies où il courut, et le verger qu'il ravagea! »

Ces sentiments gravent à jamais dans notre cœur le souvenir de notre séjour à la campagne, de ces jours heureux où nous parcourions les sites solitaires de la terre natale. Aussi, à tout âge, dans chaque pays, au simple aspect d'un arbre vert, dans la liberté et le calme des champs, notre âme sera tendrement émue, et nous nous écrierons avec l'orateur sacré: « Qu'il est heureux, le mortel sage qui sait jouir paisiblement d'une dignité indépendante de tout ce qui l'entoure! Ah! combien le calme qu'il goûte est préférable au vain éclat et au tumulte du monde! Combien de nobles et généreux sentiments se développent dans la retraite, qui, dans le tourbillon des affaires, resteraient cachés au fond de l'âme! »

O mon cher Zollikofer, j'ai compris à la campagne, au sein de la vie domestique, ces vérités que tu proclamais à Leipzig du haut de la chaire, ces vérités que tu ne puisais point dans les froids axiomes de la théologie, mais dans la sensibilité de ton cœur. J'ai reconnu, comme tu nous le disais, que l'homme d'affaires peut oublier dans la solitude les soucis qui l'agitent; que s'il ne parvient pas à les bannir entièrement, il peut les déposer dans le sein d'un ami; que son cœur consolé s'ouvre alors à l'espérance, que son visage s'épanouit, et que ses chagrins s'éloignent jusqu'à ce qu'il ait recueilli assez de forces pour les supporter ou

pour y trouver un remède. J'ai vu le savant se dérober à ses laborieuses recherches, sortir du labyrinthe où l'étude le conduisait, et découvrir dans l'innocente simplicité des siens plus de calme et de vérité, plus d'aliment pour son esprit et pour son cœur que dans toutes les profondeurs de l'art et de la science. C'est dans ce cercle intime que chacun trouve les suffrages qu'il mérite, et obtient l'approbation des personnes dont il tient à posséder l'estime ; c'est là que l'âme affligée reprend une nouvelle vigueur, que l'esprit qui s'égare apprend à rentrer dans la bonne voie, que le caractère indolent se réveille de sa léthargie, c'est là que nos anxiétés se calment, et qu'une vraie satisfaction rentre peu à peu dans notre sein.

Parfois la tranquillité des champs, la contemplation de la nature, nous conduisent à une vague mélancolie ; alors les joies bruyantes n'ont plus pour nous aucun attrait, mais nous n'en goûtons que mieux le charme du repos et de la solitude. Ce *far niente* des Italiens qui, sous un ciel splendide, sont pauvres sans être misérables, n'est pas sans avantage pour le cœur ; ils trouvent une ample compensation à tout ce qui leur manque dans la douceur de leur climat, la fertilité de leur sol et dans leur caractère paisible et religieux. Un voyageur anglais dont j'estime fort les livres, le docteur Moore, dit que les Italiens sont les plus grands fainéants qui existent ; mais que lorsqu'ils se promènent dans la campagne, ou qu'ils s'assoient à l'ombre d'un bois, ils jouissent de la sérénité et de l'agréable tiédeur de leur ciel avec une volupté sans pareille. On ne les verra point se livrer aux mêmes excès que les Anglais, et ils ne manifesteront, en général, ni la joyeuse vivacité des Français, ni le flegme impassible des Allemands. Ils éprouvent pour les jouissances de

toutes sortes un goût modéré qui leur donne plus de moyens réels de bonheur qu'aux autres hommes.

Dans cet éloignement de tout ce qui nous inquiète et nous afflige, on n'échappera peut-être pas toujours à des idées romanesques; mais si cette disposition d'esprit a des inconvénients, elle présente aussi un côté favorable. Il peut se faire que des rêveries chimériques nous conduisent à des systèmes dangereux, qu'elles éveillent en nous quelques mauvaises passions, qu'elles nous amènent à une façon de penser légèrement inconséquente, qu'elles rendent quelquefois l'âme incapable de se livrer activement à d'utiles efforts, et de se contenter des simples réalités d'une vie ordinaire; il peut se faire encore que l'imagination ne descende pas sans regret du monde idéal où elle aurait à planer, qu'elle en rapporte une sorte de répugnance pour les relations sociales, et qu'elle se trouve même hors d'état de remplir les devoirs ordinaires de la vie et de s'y complaire. Il est certain que les sentiments romanesques n'enfantent pas toujours le malheur. Il est facile de reconnaître qu'on jouit plus par l'imagination que par la réalité.

Rousseau avait lu dans sa jeunesse une quantité de romans. Entraîné par cette lecture vers les choses imaginaires, il renonça à ce qui l'entourait. Dès lors il se développa en lui un penchant pour la solitude, qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Il disait que cette prédilection, qui avait toutes les apparences de la misanthropie, était l'effet des qualités trop affectueuses de son cœur, qui, ne trouvant nulle part les mêmes dispositions, se résignait à vivre de fictions.

Dans la solitude, l'imagination prend quelquefois un essor aventureux qui fait du bien au cœur sans nuire à l'esprit. Partout où j'ai été, j'ai trouvé quel-

qu'un à qui mon âme s'est rattachée. Ah! si mes anciens amis de la Suisse savaient combien de fois je m'entretiens avec eux dans mes nuits d'insomnie! s'ils savaient que ni la distance ni le temps n'effacent en moi le souvenir de ce qu'ils ont été à une autre époque de ma vie! s'ils savaient comme ces souvenirs calment mes douleurs, ils se réjouiraient peut-être de voir que je vis encore avec eux par l'imagination, bien que je sois mort pour eux en réalité.

Celui-là ne me paraît pas complétement malheureux qui se sent encore animé, dans la solitude, par de nobles et purs sentiments. On se figure souvent que celui qui vit loin du monde est subjugué par les idées les plus sombres, et souvent, au contraire, il jouit d'une rare félicité. Les Français regardaient Rousseau comme un froid misanthrope. Il ne le fut cependant pas pendant une grande partie de sa vie, et il ne l'était pas assurément quand il écrivait à M. de Malesherbes, fils du chancelier : « Je ne saurais vous dire, Monsieur, combien j'ai été touché de voir que vous m'estimiez le plus malheureux de tous les hommes. Le public, sans doute, en jugera comme vous, et c'est ce qui m'afflige. Oh! que le sort dont j'ai joui n'est-il connu de tout l'univers! chacun voudrait s'en faire un semblable. La paix régnerait sur la terre; les hommes ne songeraient plus à se nuire, et il n'y aurait plus de méchants quand nul n'aurait intérêt à l'être. Mais de quoi jouissais-je enfin quand j'étais seul? de moi, de l'univers entier, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être, de tout ce qu'a de beau le monde sensible, et d'imaginable le monde intellectuel. Je rassemblais autour de moi tout ce qui pouvait flatter mon cœur. Mes désirs étaient la mesure de mes plaisirs. Non, jamais les plus voluptueux n'ont connu de pareilles dé-

lices, et j'ai cent fois plus joui de mes chimères qu'ils ne le font de leur réalité. »

Il y a sans doute de l'exagération dans cette lettre de Rousseau; mais qui n'aimerait mieux suivre Rousseau dans cette exagération que le monde dans ses calculs, dans ses habitudes de jeu, ses fausses joies et ses préjugés? Qui ne préférerait, à tant de bruyantes réunions, le calme de la vie intérieure et les charmes de la nature?

Les églogues sont aussi une œuvre d'imagination, et c'est, selon moi, l'expression la plus pure et la plus idéale du bonheur des champs. Celui qui, n'ayant que des désirs modestes, ne se fatigue point par une inquiète ambition, ne cherche que des pensées d'amour et d'innocence, celui-là voit encore refleurir pour lui cet âge d'or des poëtes, que l'on dit perdu; l'amour, le repos, les joies que donne la nature, n'ont pas été uniquement réservés aux plaines heureuses de l'Arcadie. Nous pouvons tous avoir, si nous le voulons, notre Arcadie; nous pouvons trouver dans toutes les vertes prairies, au bord des sources limpides, à l'ombre des bois, les douces et innocentes joies du cœur.

Pope fait remonter la poésie jusqu'aux premiers temps de la création. Les premiers hommes étaient des pasteurs, et leurs premiers poëmes furent sans doute des églogues. En conduisant leurs troupeaux de pâturage en pâturage, ils cherchaient à charmer les loisirs de leurs beaux jours, et ils chantaient leur bonheur. Telle est vraisemblablement, dit Pope, l'origine de l'idylle, de ces peintures d'une vie riante et paisible où se reflète le sentiment des antiques vertus.

Ces fictions produisent sur ceux qui les lisent une agréable sensation, et l'on bénit le poëte qui, dans

l'élan de son enthousiasme, cherche à communiquer aux autres la félicité qu'il éprouve lui-même. La Sicile et la Suisse ont produit deux de ces poëtes qu'on pourrait compter parmi les bienfaiteurs du genre humain, Théocrite et Gessner, dont les suaves idylles nous font si vivement sentir l'attrait et les charmes de la nature.

Souvent ce n'est que dans la solitude que le cœur parvient à trouver le repos et le bonheur auquel il aspire. Quand je dis repos, je n'entends point par là l'oisiveté et l'indolence : passer d'un travail pénible à une occupation agréable, et de la contrainte des affaires à l'étude des belles-lettres, c'est un repos. Voilà pourquoi Scipion disait qu'il n'était jamais moins oisif que quand il n'avait rien à faire, et jamais moins solitaire que lorsqu'il était seul. Les âmes fortes ne s'endorment point dans le loisir et dans la retraite ; elles y ressentent un nouvel aiguillon, et lorsqu'elles se réjouissent d'avoir mis fin à un travail, elles pensent aussitôt à en recommencer un autre.

Ah ! il n'est que trop vrai que celui qui demande une situation exempte d'inquiétude poursuit vainement une ombre trompeuse. Il ne faut aspirer au repos que comme à un moyen de ranimer notre activité, et il faut savoir préférer le travail proportionné à nos forces et dont nous trouverons la récompense, après les efforts que nous aurons faits, à tout ce qui nous jetterait dans l'inertie, nous endormirait dans la paresse, et à tout ce qui ne nous offre que des plaisirs trop faciles à acquérir.

Ne cherchons pas le repos dans l'inaction, mais suivons l'élan qui nous porte à agir ; et si le malheur de ceux que nous aimons pèse sur notre âme, si la compassion qu'ils nous inspirent empoisonne toutes

nos joies et revêt à nos yeux le monde d'un nuage de deuil, si nous avons pendant des mois et des années entières essayé en vain de nous soustraire à nos souffrances, alors fuyons dans la solitude, et puissions-nous y être conduits et soutenus par la main angélique d'une femme chérie ! Dans les diverses et pénibles vicissitudes de ma vie, je n'ai point connu d'instants plus heureux que ceux où j'oubliais le monde et où le monde m'oubliait, et c'est dans la solitude que je retrouvais cette profonde satisfaction. J'étais alors à l'abri de tout ce qui, dans le tumulte des villes, pesait si lourdement sur moi, de toutes les sombres agitations que me donnait le tourbillon du monde. J'admirais la nature, je jouissais de sa sérénité, et je n'éprouvais que des émotions agréables.

Souvent, dans ces heures de bénédiction, j'ai admiré, par une fraîche matinée, la colline couverte d'arbres verdoyants où s'élèvent les ruines solitaires du château de Rodolphe de Habsbourg. Là, j'aimais à voir l'Aar tantôt se déroulant entre ses rives escarpées dans un large bassin, tantôt se précipitant entre les rocs serrés sur son passage, puis serpentant majestueusement le long des riantes prairies, et recevant dans ses eaux la Reuss et la Limat, qui lui apportent le tribut de leurs flots. A travers ce splendide paysage, mes regards s'arrêtaient sur la solitude royale où reposent les ossements de l'empereur Albert I[er], et ceux de tant de princes de la maison d'Autriche et de tant de gentilshommes allemands vaincus par les Suisses. Plus loin j'apercevais la vallée que dominent les ruines de Vindonissa [1], où souvent j'allais méditer

[1] Vindonissa était une grande et forte ville romaine, qui servait de boulevard aux empereurs contre les invasions des Germains. En l'an 287, l'empereur Chlore battit dans ce lieu ces hordes im-

sur le néant des grandeurs humaines. L'horizon était borné par une enceinte de collines, de vieux châteaux, et au delà de cette enceinte on voyait briller la chaîne des Alpes dans son admirable magnificence. Quelquefois, détournant mes yeux de ce spectacle splendide, je m'arrêtais à contempler la fraîche vallée qui s'étendait à mes pieds et la petite ville qui m'a vu naître. J'en distinguais tous les quartiers et je pouvais compter toutes les fenêtres de la maison que j'habitais. En réfléchissant alors à mes sensations, je me disais : Pourquoi mon âme a-t-elle été si oppressée au milieu de tant de magnifiques tableaux? Pourquoi l'hiver m'a-t-il paru si sombre, pourquoi ai-je éprouvé là tant d'ennuis, tant de peines, tandis qu'ici mon cœur est si tranquille, si disposé à pardonner tous les faux jugements, et si libre de toute sollicitude? Pourquoi y a-t-il si peu d'accord dans cette petite peuplade d'hommes qui végètent à mes pieds? Pourquoi celui qui est bon et honnête se montre-t-il là si timide et si craintif? Pourquoi celui qui gouverne apparaît-il si grand, et celui qui est gouverné si petit? Pourquoi ces gens-là ont-ils si peu de liberté, de hardiesse, et si peu le sentiment d'eux-mêmes? Pourquoi en voit-on qui sont si fiers et d'autres si humbles et si rampants? Pourquoi enfin existe-t-il tant d'orgueil et tant d'envie parmi ces êtres qui sont nés égaux, tandis

pétueuses, que les forteresses du Rhin ne pouvaient arrêter. Au commencement du quatrième siècle, Vindonissa fut prise et saccagée par les Germains. Elle se releva de ce désastre et devint, sous les Francs, le siége d'un évêché qui, en 579, fut transféré à Constance. Les comtes de Windisch et d'Altenbourg, qui sont la tige de la maison de Habsbourg, habitaient, au douzième siècle, sur les débris de cette antique ville romaine. De toute cette grandeur impériale et féodale il ne reste que des ruines, sur lesquelles s'élèvent deux villages et la petite ville de Brugg.

que les oiseaux s'élèvent l'un à côté de l'autre dans les airs et unissent leurs chants pour célébrer leur créateur? Alors je redescendais du haut de la colline, satisfait et paisible. Je tendais affectueusement la main à mes inférieurs, je faisais un salut révérencieux aux magistrats de ma petite cité, et je conservais cette salutaire disposition de l'âme jusqu'à ce que les relations des hommes m'eussent fait oublier de nouveau l'aspect imposant des montagnes, la verdure des prairies et le chant des oiseaux.

La solitude champêtre efface ainsi dans notre esprit ce qui nous déplaît dans les relations d'un certain monde; elle change souvent en plaisirs intérieurs les impressions les plus fâcheuses et nous inspire un enthousiasme que nous n'éprouvons pas dans les villes. Dans la solitude, à l'aspect d'une nature paisible, plus d'un être vicieux peut oublier ses mauvais penchants. La solitude développe en nous les pensées bienveillantes et affectueuses, et nous raffermit dans les vertueux désirs, pourvu toutefois que nous sachions nous-mêmes combattre nos passions et les diriger sagement.

Il est plus difficile de trouver cette solitude salutaire dans l'enceinte des villes. Peu de personnes ont assez de résolution pour se retirer dans leur chambre et s'élever par la pensée au-dessus de tout ce qui les environne; car là, dans les rues, dans les sociétés, à notre foyer même, mille incidents fâcheux interrompent le cours de nos réflexions, la tristesse s'empare du cœur et paralyse l'essor de l'esprit.

Rousseau se trouvait toujours fort malheureux à Paris [1]. Il écrivit là, il est vrai, quelques-uns de

[1] Lui-même a dit: « Tout le temps que j'ai vécu à Paris ne fut employé qu'à chercher des ressources pour en vivre éloigné. »

ses plus éloquents ouvrages; mais, dès qu'il sortait de son humble demeure, il se sentait assailli par une foule d'impressions désagréables. Alors son esprit l'abandonnait, et ce philosophe profond, et ce brillant écrivain avait toutes les faibles susceptibilités d'un enfant.

A la campagne, on sort de chez soi avec plus de confiance et de tranquillité. Du moment où l'on est las d'étudier, de réfléchir dans sa chambre, on n'a qu'à franchir le seuil de sa porte, partout on retrouve l'image du repos, et chaque promenade que l'on fait est une agréable distraction. On tend la main affectueusement à tous ceux que l'on rencontre, on aime tous les hommes que l'on voit, et l'on se croit aimé d'eux. Le long de son sentier champêtre, on ne court pas risque d'être révolté par les dédains de quelque orgueilleux aristocrate, ni éclaboussé par un carrosse armorié. Les regards ne sont point blessés par le spectacle du vice qui se pavane sous ses titres pompeux, ou de l'ignorance chamarrée d'or.

Même avec une constitution délicate, nos jours peuvent encore s'écouler paisiblement au sein du tourbillon social, si nous connaissons l'art de vivre avec nous-mêmes. Ce sont nos passions qui impriment le mouvement à notre âme, et qui doivent conduire notre esquif sur l'océan de la vie. Mais si ces passions deviennent trop impétueuses, la pauvre barque est en danger et peut faire naufrage. Les chagrins ne sont qu'un mal secondaire pour celui qui sait repousser les désirs coupables. Oublions donc, s'il le faut, le passé ; ne nous perdons point en vaines conjectures sur l'avenir, et ne nous désolons pas de ce que notre sort pourrait être meilleur qu'il n'est. Tout est toujours mieux que nous ne croyons. La satisfaction ne nous vient pas des choses que nous désirons le plus,

puisque, après les avoir obtenues, nous ne sommes pas encore satisfaits. La vraie satisfaction repose en nous-mêmes, dans la volonté sérieuse de connaître, de chercher le bien, et d'en jouir si petit qu'il soit.

Pétrarque comprenait bien l'art de se dominer lui-même et d'occuper sa solitude de Vaucluse. « Je me lève à minuit, dit-il, et je sors dès le matin; j'étudie dans les champs comme dans ma chambre; je lis, j'écris, je rêve, je lutte contre la paresse, contre le sommeil et la sensualité. Parfois je parcours des montagnes arides, des vallées profondes, des grottes ténébreuses; parfois je me promène, seul avec mes pensées, le long d'une rivière. Pas une âme ne peut me distraire; les hommes me deviennent de jour en jour moins à charge, et je les tiens à distance. Je me rappelle le passé, je réfléchis à l'avenir. J'ai découvert un moyen excellent de me séparer du monde, c'est de m'habituer aux lieux où je m'établis, et je suis convaincu que je pourrais m'habituer ainsi à tous les lieux, excepté pourtant à Avignon. Ici, à Vaucluse, je me figure que je suis tantôt à Athènes, tantôt à Rome ou à Florence, selon les fantaisies de mon esprit; ici, je jouis de tous mes amis, de ceux avec qui j'ai vécu, de ceux qui sont morts longtemps avant moi, et de ceux que je ne connais que par leurs ouvrages. »

Pétrarque ne voulut cependant pas faire tout ce qu'il avait la force de faire, parce qu'il était amoureux. Il n'avait pas cette paix du cœur, cette paix qui est un des plus sûrs moyens, dit Lavater, d'être bon et de produire le bien.

Par l'effet du travail, on peut goûter le charme du repos dans la solitude la plus affreuse. L'empereur du

Japon exila dans l'île de Fateitzio quelques grands seigneurs de ses États qui lui avaient déplu. Cette île, aride et déserte, est bordée de rivages escarpés et d'un accès si difficile qu'on est forcé d'y monter avec des machines les malheureux qui y sont envoyés et les vivres dont ils ont besoin. La seule occupation de ceux qui sont exilés sur cette terre sauvage est de fabriquer des tissus de soie et d'or d'une grande beauté, que les Japonais ne vendent jamais aux étrangers. Je ne voudrais point déplaire à sa majesté l'empereur du Japon, mais je crois pourtant qu'on peut trouver plus de paix intérieure dans l'île de Fateitzio que près de lui, dans l'éclat de sa cour.

Nous devons nous efforcer de réunir tout ce qui peut faire rentrer quelque repos dans notre âme, et entretenir avec soin ce repos si précieux. On peut le trouver à la campagne, après l'avoir vainement cherché dans les villes.

Quel homme de cour éprouva jamais, au milieu des banquets les plus brillants, une satisfaction pareille à celle que Rousseau goûtait en faisant son frugal repas ? « Je revenais à petits pas, dit-il, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content ; je me reposais agréablement au retour, en me livrant à l'impression des objets, mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que de sentir le calme et le bonheur de ma situation. Je trouvais mon couvert mis sur ma terrasse, je soupais de grand appétit dans mon petit domestique. Nulle image de servitude et de dépendance ne troublait la bienveillance qui nous unissait tous. Mon chien lui-même était mon ami, non mon esclave. Nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi. Ma gaieté, durant toute la soirée, témoignait que j'avais vécu seul tout le jour. J'étais bien

différent quand j'avais vu de la compagnie ; j'étais rarement content des autres et jamais de moi. Le soir, j'étais grondeur et taciturne. Cette remarque est de ma gouvernante ; et, depuis qu'elle me l'a dit, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant. Enfin, après avoir fait encore quelques tours dans mon jardin, je chantais quelques airs sur mon épinette ; je trouvais dans mon lit un repos de corps et d'âme cent fois plus doux que le sommeil même. »

La nature et un cœur paisible sont, pour le Dieu suprême, un temple plus beau, plus majestueux que les plus magnifiques édifices. La grandeur de Dieu sanctifie la colline solitaire où une âme exempte de mauvaises passions lui offre son humble sacrifice. Ne parlons pas de le renfermer dans une enceinte de murailles, lui que les mondes entiers ne peuvent contenir. Partout il lit dans notre cœur, partout il entend notre prière. Il n'est pas un atome de poussière qui ne soit rempli de sa puissance, mais il n'y a pas un lieu qui inspire plus de piété que ceux où la majesté, la grâce de la nature, ravissent la pensée, et nous causent un sentiment d'admiration et d'amour.

Jamais je ne songe, sans une profonde émotion, à la scène splendide qui se déroula à mes yeux, lorsqu'un jour je montai avec mon ami Lavater sur la terrasse de la maison où il était né, en me rappelant ce que mon cher Brudon avait éprouvé sur l'Etna ; il me sembla que je ressentais les mêmes émotions [1]. Mes

[1] « A mesure, dit Brudon, que nous nous élevions au-dessus des habitations des hommes, il nous semblait que tous les sentiments bas et vulgaires nous abandonnaient ; que près des régions éthérées notre âme se dépouillait des passions terrestres, comme si elle eût repris une partie de son immuable pureté. »

regards planaient à la fois sur la ville de Zurich et sur les riantes campagnes qui l'environnent ; je voyais devant moi le lac limpide et transparent, et à l'horizon les cimes des montagnes gigantesques couvertes d'une neige éternelle. A cet aspect, je jouissais d'une sérénité céleste.

Je compris alors comment, avec cet inaltérable sentiment de son existence et de ses forces, Lavater pouvait se montrer tranquillement dans Zurich aux yeux des savants, qui ne cessaient de le harceler, et auxquels il demandait si humblement pardon de son existence si innocente. Je compris comment il pouvait aimer encore ses ennemis implacables, que son nom seul irritait, qui ne se résignaient qu'avec peine à reconnaître une partie de son mérite, mais qui se faisaient une joie de reconnaître en lui quelque défaut, quelque ridicule, et recueillaient avec avidité toutes les impostures qui pouvaient porter atteinte à sa réputation.

Dans une position plus calme encore et plus attrayante que celle de la maison de Lavater, au milieu des sites les plus riants et les plus majestueux de la Suisse, dans le village de Richterswyl, à quelques lieues de Zurich, demeure un grand médecin ; son âme est douce et noble comme la nature qui l'entoure. Sa maison est le temple des vertus paisibles et des tendres affections. Le village de Richterswyl s'étend au bord de deux langues de terre qui s'avancent au milieu du lac de Zurich, et forment un port naturel d'une demi-lieue d'étendue. Sur l'autre rive, le lac, qui dans cet endroit n'a guère qu'une lieue de largeur, est fermé, du nord au levant, par des collines couvertes de vigne, des prairies, des vergers, des champs parsemés de villages, d'églises et de rustiques habitations.

Du levant au midi, on voit se déployer un immense amphithéâtre, que nul peintre encore n'a pu représenter dans son ensemble. Vers la partie supérieure du lac, on aperçoit des îles, des promontoires, et la petite ville de Rapperswyl, adossée aux flancs d'un coteau, et le pont qui s'étend d'un des bords du lac à l'autre. Au delà s'élève en demi-cercle cet amphithéâtre qu'on ne se lasse pas de contempler. On découvre d'abord des collines ondoyantes, puis des montagnes revêtues d'arbres verts et peuplées d'habitations, puis les montagnes fertiles des Alpes avec leur teinte d'argent et d'azur, puis enfin les cimes grandioses qui s'élèvent jusqu'au ciel. Vers le sud, cet amphithéâtre est ouvert et laisse apercevoir d'autres chaînes de montagnes qui s'étendent au loin, échelonnées les unes sur les autres.

Sur les bords du lac, au pied de ces montagnes qui se prolongent du midi à l'ouest, s'élève le village de Richterswyl. De sombres forêts de sapins couvrent leurs flancs, et, au pied de ces forêts, on ne voit que des vergers remplis d'arbres fruitiers, des champs féconds et de grands pâturages; le village est propre, ses rues sont pavées, ses maisons construites en pierres, et revêtues au dehors d'une couche de peinture. D'une part, il est entouré par une enceinte d'arbres fruitiers; de l'autre, par d'épaisses forêts. L'étranger ne peut contempler sans une vive émotion ce charmant tableau. Il n'y a pas une parcelle de cette heureuse terre qui ne soit cultivée. Enfant et vieillard, tout le monde travaille.

Le médecin dont je parle a là deux maisons bâties au milieu d'un jardin, au centre du village, et aussi tranquilles que si elles étaient en pleine campagne. Au-dessous de la chambre qu'il occupe, coule un frais

ruisseau côtoyé par la grande route, où depuis des siècles on voit passer chaque jour une quantité de pèlerins qui s'en vont au couvent de Notre-Dame des Ermites. De là on découvre, au midi, le superbe Etzelberg avec ses noires forêts, au milieu desquelles on voit briller aux rayons du soleil la flèche d'une église. A quelques pas du village est le lac de Zurich, dont les eaux, légèrement balancées par le vent, se couvrent d'une blanche écume, ou, s'aplanissant comme une glace, reflètent dans leur cristal limpide les bois et les montagnes, la verdure et le ciel.

Si dans cette séduisante retraite on s'en va la nuit dans le jardin respirer l'arôme des fleurs naissantes, tandis que la lune se lève derrière les montagnes, et projette un long sillon de lumière sur la surface du lac à cette heure paisible ; à cette heure de repos, on entend d'un côté le son des cloches du village, de l'autre la voix glapissante du crieur de nuit et l'aboiement des chiens de basse-cour. On distingue dans le lointain la barque du pêcheur qui de sa rame frappe l'onde à coups mesurés. On la voit glisser au milieu d'un sillon de lumière et se balancer sur les vagues argentines. Quel est celui qui, en voyant pour la première fois le lac de Genève dans toute son étendue, ne resterait saisi d'admiration à l'aspect d'une telle scène et ne croirait voir l'un des chefs-d'œuvre de la création ? Mais à Richterswyl, tous les objets que les regards embrassent sont plus rapprochés et d'une teinte plus douce et plus agréable.

Dans la maison de ce sage médecin, il n'y a ni luxe ni faste vaniteux. On s'assied là sur des chaises de paille ; on n'y trouve que des tables en bois du pays, et de la vaisselle de terre ; mais tout y est propre et commode. Une collection de portraits, peints ou gra-

vés, est la seule dépense de mon ami. Les premiers rayons du matin éclairent la chambre où il repose, et l'invitent à reprendre le mouvement et la vie. Une nichée d'oiseaux s'éveille en même temps que lui, et le salue de ses chants. Les premiers et les derniers instants du jour sont à lui ; il consacre tous les autres à tous les malades, à tous les pauvres gens qui viennent sans cesse le consulter. Sa bienfaisance absorbe son temps, mais elle fait la joie de sa vie, et elle alimente son cœur. Les habitants des montagnes de la Suisse et des vallées des Alpes arrivent en grand nombre chez lui, et lui expriment naïvement leurs besoins, car ils sont persuadés qu'il sait tout. On répond à ses questions avec une franche simplicité ; on prête une oreille avide à ses paroles; on recueille précieusement ses conseils, et on le quitte, plein d'espoir et de consolation, comme lorsqu'on quitte les confesseurs de Notre-Dame des Ermites. Quand ce digne homme a passé une telle journée, que manque-t-il à son bonheur? Quand une honnête paysanne, qui naguère tremblait pour les jours de son époux, entre dans la chambre du bon docteur, et lui dit en lui serrant la main : « Mon mari était bien mal quand je suis venue chez vous, à présent il est beaucoup mieux. Ah ! quelle reconnaissance je vous dois ! » l'âme de mon ami doit ressentir à ces mots tout ce qu'un roi éprouverait à l'instant où il ferait le bonheur d'un peuple.

Telle est la contrée de la Suisse où demeure l'un des plus grands praticiens de notre siècle, le docteur Hotz, que son habileté de médecin, son jugement de philosophe et son expérience placent sur la même ligne que mes deux chers amis, Tissot et Herzel. Ses années s'écoulent dans l'accomplissement des mêmes devoirs : il n'a, il est vrai, que deux heures à lui dans

la journée ; le reste est employé à soulager ceux qui ont besoin de lui. Son esprit vif et énergique ne se repose jamais, mais une tranquillité suprême réside dans son cœur. Ah ! il n'aurait pas trouvé à la cour une telle félicité. Mais chacun peut en acquérir une pareille sans habiter une aussi belle demeure que celle de mon cher Hotz, que le cloître des capucins près d'Albano ou que le palais de Windsor.

Celui qui se contente de ce qu'il possède est heureux. Il est aisé de trouver ce bonheur à Richterswyl, sur les bords du lac de Zurich ; mais il n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire de le goûter dans la chambre où j'écris ce livre sur la solitude, et d'où ma vue ne repose, depuis sept ans, que sur de misérables toits et sur le sommet d'un triste clocher.

Il faut que le calme ait sa source dans le cœur ; mais il y rentre plus facilement avec les vertus qui doivent l'accompagner. Dans le silence d'une retraite champêtre, on devient aisément bon et aimant ; au pied d'une forêt fraîche, au bord d'un ruisseau limpide, la tranquillité de la nature pénètre dans notre cœur, et, parmi les hommes, on est souvent plus tenté de se fuir soi-même que de fuir les autres. Être en paix avec soi-même, c'est être en paix avec le monde entier ; quand l'âme est paisible, les hommes et les choses se montrent à nous sous le meilleur point de vue. Quand la nature nous sourit, quand les sentiments de bienveillance qu'elle nous inspire remplissent notre cœur, il ne nous manque plus qu'un cœur pour partager notre félicité.

Les caractères paisibles trouvent plus de bonheur intérieur à la campagne que partout ailleurs. Nul palais, nulle cour brillante ne pourraient effacer la douleur de celui qu'on arracherait malgré lui à une douce

et calme situation pour le transporter dans ce tourbillon du grand monde, où l'on trouve tant d'ennui, tant de mensonge, tant de fausses démonstrations et tant de haine[1].

C'est dans les campagnes qu'on retrouve encore l'amour, la bonne foi, les jouissances véritables et la simplicité de mœurs de nos aïeux. Voilà pourquoi Rousseau disait aux habitants des villes qu'il y avait dans la vie champêtre un charme particulier qu'ils ne connaissaient pas, et des plaisirs moins fades et moins grossiers qu'ils ne croyaient ; que là, on reconnaissait aussi le goût et la délicatesse; qu'un homme de mérite qui se retire à la campagne avec sa famille, qui se fait son propre fermier, passe là des jours plus doux que dans les assemblées les plus splendides ; qu'une honnête ménagère peut être à la campagne une femme pleine d'agréments et de grâces, préférables à toutes les grâces des grandes dames.

C'est dans le tumulte social, sous le joug de la subordination que la lutte continuelle du bon sens et de la raison contre l'ignorance de ceux qui exercent le pouvoir attriste et désole l'esprit de l'homme. Des sots, investis d'une injuste autorité, rendent l'existence pénible à leurs subalternes, sèment de ronces et d'épines la carrière de ceux qui ont plus de talents qu'eux, les jettent dans le découragement et les abreuvent d'amertume. Combien d'hommes d'honneur obligés de vivre à la cour, combien de braves officiers et d'em-

[1] Madame de Maintenon écrivait, de Versailles, à madame de Quélus : « Nous menons ici une vie singulière ; nous voudrions avoir de l'esprit, de la galanterie, de l'invention, et tout cela nous manque entièrement. On joue, on bâille, on ramasse quelques misères les uns des autres, on se hait, on s'envie, on se caresse et on se déchire. »

ployés instruits pourraient s'écrier avec le philosophe : « Oh ! que n'ai je des ailes comme la colombe ! que ne puis-je partir et fixer ma demeure où il me plairait ! Je fuirais ces lieux en toute hâte pour me retirer dans le désert, pour échapper à l'orage qui me menace dans ces demeures où règnent la sottise, la mauvaise foi, le mensonge et la discorde. »

La sottise qui exerce quelque pouvoir et a quelque crédit devient surtout nuisible et dangereuse, parce qu'elle prend un homme pour le contraire de ce qu'il est, parce qu'elle intervertit l'ordre de toutes les idées raisonnables. Il faut que les caractères droits, libres et honnêtes qui veulent lui échapper, connaissent ses artifices et ses méchantes combinaisons, comme le renard de Saadi, le fabuliste indien.

Un homme, rencontrant un renard qui fuyait vers son terrier, lui dit : « Pourquoi donc cours-tu si vite ? as-tu commis quelque mauvaise action dont tu redoutes le châtiment ? — Non, répondit ce renard : ma conscience est pure, mais je viens de voir des chasseurs qui cherchent à prendre un chameau. — Eh bien ! que t'importe ? tu n'es point un chameau. — Ah ! ah ! reprit le renard, les bonnes têtes ont toujours des ennemis. Si quelqu'un me montrait aux chasseurs en disant : Voilà un chameau qui court dans la campagne, ils me prendraient et me lieraient sans se donner la peine de voir si je suis réellement l'animal qu'ils cherchaient. »

Le renard avait raison. Mais que les hommes soient méchants par sottise ou par envie, si je ne puis échapper à leur atteinte ; si, parce qu'ils me croient heureux, je suis l'objet de leur jalousie, je ne me vengerai de leurs mauvaises pensées qu'en leur montrant que je ne porte envie à personne.

Celui qui est satisfait de ce qu'il possède n'éprouve point cette basse jalousie. Les idées de simplicité, d'ordre et de repos que la solitude nous inspire garantissent notre cœur des désirs immodérés. En vivant fréquemment avec nous-mêmes, nous devons reconnaître combien il nous manque de qualités et combien nous sommes au-dessous de ce que l'on pourrait faire croire. Tout le bien qui nous arrive alors et tout le bonheur dont nous jouissons nous paraît une grâce spéciale, et nous ne pouvons nous affliger du bonheur des autres. La douceur naît ainsi des réflexions que l'on fait sur ses propres défauts et de la justice que l'on rend aux qualités supérieures que l'on a occasion d'apprécier.

Un historien de la Louisiane a dit : « J'aurais voulu finir mes jours dans les heureuses solitudes de cette contrée, loin du monde, de l'égoïsme et de la mauvaise foi : là on éprouve une foule d'innocents plaisirs, qui sans cesse se renouvellent ; là on échappe aux méchants propos et à l'envie ; là on ne saurait voir, sans admirer la puissante bonté de Dieu, tant d'animaux de toutes sortes qui errent paisiblement dans ces immenses prairies, tant d'oiseaux qui remplissent les bois de leurs chants, tant de merveilles de la nature qui nous portent à de sages méditations. »

Mais on peut goûter ces mêmes plaisirs ailleurs que dans les solitudes de la Louisiane. Ce père de famille laborieux, qui, après avoir accompli honnêtement sa tâche de la journée, rejoint le soir sa femme et ses enfants, n'a certainement pas les tristres sollicitudes du courtisan. Si l'homme investi d'un emploi public n'obtient pas de ceux qui l'entourent la justice et l'honneur qu'il mérite ; si son zèle et ses travaux ne sont point récompensés comme ils devraient l'être,

il oublie cette ingratitude quand il revient au milieu des siens, quand il retrouve leurs témoignages de tendresse, quand il reçoit d'eux ces éloges dont il est digne. Si le faux éclat du monde et de ses grandeurs n'a point ému sa pensée, si la dissimulation, si la ruse, la vanité puérile, n'ont fait que fatiguer ou aigrir son cœur, bientôt, dans le cercle de ceux qu'il aime et dont il est aimé, une noble émotion relèvera son âme abattue, un sentiment pur et consolant ranimera son courage, et la vérité, la probité, l'innocence qui règnent autour de lui le réconcilieront avec le genre humain. Mais quand il posséderait la fortune la plus considérable, quand il serait le favori des ministres, des grands ou des femmes, si sa demeure est en proie à la discorde ou à l'envie, trouvera-t-il dans ces fastueuses apparences de bonheur une compensation à la satisfaction réelle qui n'existe pas en lui-même ?

En exprimant ces pensées sur les avantages de la solitude, je me rappelle celles de l'illustre prédicateur Zollikofer.

« La solitude, dit-il, nous met à l'abri des frivoles sarcasmes, des mépris injustes et des opinions injurieuses de l'envie. Elle nous épargne l'affligeant spectacle des folies, des crimes et des misères qui, dans le tourbillon de la société, profanent et souillent si souvent le cours de la vie ; elle tempère en nous la trop vive ardeur des passions ; elle affermit la paix dans notre cœur. J'ai moi-même éprouvé la vérité de ces paroles. Quand mes ennemis s'imaginaient que des événements sans importance troublaient ma tranquillité, quand on venait me raconter qu'ils se réjouissaient d'apprendre les injures que l'on m'avait faites et celles qu'on me préparait, je me disais : Qu'impor-

tent ces épigrammes et ces railleries? qu'importent ces gravures satiriques que l'on répand pour m'offenser en Suisse et en Allemagne? »

De même que nous ne pourrions toucher, sans en ressentir quelque douleur, les épines et les chardons que des pieds endurcis foulent impunément, de même il est des personnes qui s'affectent d'un accident auquel d'autres ne prendraient pas garde : ce sont ces personnes qu'il faut traiter avec ménagement comme des plantes délicates; mais celui qui a exercé son énergie contre des dangers réels et des malheurs redoutables ne s'aperçoit point de ces légères piqûres; il les abandonne aux petits esprits, qui en font leur occupation, et se rit des menaces d'un essaim d'insectes.

Il n'est pas toujours nécessaire de goûter les charmes d'une nature fraîche et riante pour oublier la colère de ses ennemis. On l'oublie partout où l'on peut trouver quelque calme. Les petites contrariétés de la vie, les injustices, les soucis disparaissent comme une poussière fugitive aux yeux de celui qui a assez de résolution pour vivre selon ses goûts et ses caractères. Ce que l'on fait volontairement est plus agréable que ce que l'on est forcé de faire; c'est la contrainte du monde et la servitude qui fatiguent les âmes libres, qui épuisent leur énergie, et leur ôtent, au sein même de la richesse, tout plaisir et toute satisfaction.

Non-seulement la solitude ramène le calme dans le cœur, non-seulement elle dispose à la bonté, à la vertu, non-seulement elle nous élève au-dessus de la méchanceté et de l'envie, mais elle nous offre encore d'autres avantages aussi précieux.

Nulle part on n'acquiert la vraie liberté aussi sûrement que dans l'éloignement du tumulte du monde

et des relations forcées avec les hommes. Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons, l'homme revient à lui-même dans la solitude, il reprend là son esprit libre et naturel, il pense, il parle, il agit selon ses sentiments. Affranchi de toute tyrannie, de la contrainte des affaires, des lois d'une importune étiquette, il peut penser tout haut et se laisser aller à ses véritables émotions.

Madame de Staal disait que c'était une grande erreur de se croire libre à la cour, où, dans les moindres circonstances, on est forcé de s'arrêter à toutes sortes de considérations, où il faut régler ses sentiments sur tout ce qui nous entoure, où tous ceux qui nous approchent semblent avoir le droit de nous mettre à l'épreuve, et où nous ne pouvons jouir de nous-mêmes. La jouissance de soi-même, disait-elle encore, n'existe que dans la solitude. C'est à la Bastille que je fis connaissance avec moi pour la première fois.

Des hommes au cœur libre et fier ne sont pas faits pour remplir une charge de chambellan. Le courtisan jette un regard craintif sur tout ce qui l'environne, et le soupçon et l'inquiétude le tourmentent sans cesse. Il essaie cependant de conserver un visage serein ; mais, pareil à cette vieille femme dont on a maintes fois raconté le culte naïf, il offre un cierge à l'archange saint Michel et un autre au démon, car il ne sait duquel des deux il pourra quelque jour avoir besoin.

L'amour de la solitude et de la liberté rendait odieuses à Pétrarque les vaines distractions du monde. Dans sa vieillesse, on tenta plusieurs fois de l'attacher, en qualité de secrétaire, au pontife romain. Pétrarque répondait : « Les richesses qu'on acquiert aux dépens de sa liberté sont une vraie misère. Un joug d'or est tout aussi lourd à porter qu'un joug de bois. » Il re-

présenta à ses amis qu'il ne pouvait renoncer à son indépendance et à ses loisirs, à ses études et à ses livres ; qu'à l'époque où il eût eu besoin de la fortune, il avait su dédaigner la fortune, et qu'il serait honteux pour lui de la rechercher lorsqu'elle ne lui était plus nécessaire ; qu'il fallait régler ses provisions selon la longueur du chemin, et qu'arrivé près du terme de sa carrière, il devait plutôt songer à l'hôtellerie qu'aux frais du voyage.

Pétrarque se retira dans la solitude à l'âge de vingt-trois ans, et il avait cependant toutes les qualités extérieures que peut désirer un courtisan ; il était si beau que les passants s'arrêtaient dans les rues pour le regarder ; ses yeux étaient vifs, ardents, et sa physionomie pleine d'esprit. Sur son mâle et noble visage brillaient les couleurs de la santé, et il était d'une taille svelte, élevée, imposante. Il s'abandonna d'abord à la fougue de son tempérament et à l'influence du climat d'Avignon. Il se laissa séduire par la beauté des femmes, et il passait une grande partie de la journée à sa toilette. Toujours vêtu de blanc, s'il voyait sur ses vêtements la moindre tache, le moindre pli disgracieux, il en éprouvait un vrai chagrin. Il portait des souliers si étroits qu'il eût fini par ne plus pouvoir marcher, s'il n'eût reconnu qu'il valait pourtant mieux avoir le pied moins mignon que de se blesser. En traversant les rues, il se mettait avec soin à l'abri du vent par la crainte de voir déranger l'ordre élégant de sa chevelure. L'étude des lettres et le sentiment de la vertu contre-balancèrent cependant le penchant qui l'entraînait vers les femmes. Il écrivait, il est vrai, pour leur plaire, ses poésies en italien. Mais, malgré l'ardeur de son tempérament, il conserva sa chasteté. Avant d'avoir vu Laure, il était d'une extrême sauvagerie, et

si nous l'en croyons, à vingt-trois ans il n'avait encore à se faire aucun reproche sur sa conduite. La crainte de Dieu, l'idée de la mort et les principes religieux qu'une bonne mère lui avait inculqués le préservèrent des écueils qui l'environnaient. La science du jurisconsulte était alors un des meilleurs moyens de faire son chemin à la cour du pape ; mais Pétrarque n'éprouvait pour l'étude des lois qu'une profonde aversion. Avant de se vouer à l'état ecclésiastique, il avait exercé la profession d'avocat ; il avait même gagné plusieurs causes. Plus tard, il s'en faisait des reproches, et il disait : « Dans ma jeunesse, je m'étais consacré à l'art de vendre des mots, ou plutôt des mensonges ; mais ce qu'on fait contre son gré ne réussit pas ; j'aimais la solitude et je détestais le barreau. » Le sentiment de son mérite lui donnait, il est vrai, cet air d'assurance que l'on remarque souvent chez les jeunes gens, cet orgueil qui fait croire qu'on peut atteindre au but le plus élevé. Mais son aversion pour la vie de courtisan l'emporta sur les songes ambitieux. « Je n'ai pas l'espoir, disait-il, de pouvoir faire fortune à la cour du pape. Il me faudrait, pour réussir, me présenter assidûment dans les palais des grands, il faudrait flatter et mentir. » Et c'est ce dont Pétrarque n'était pas capable. Il ne haïssait ni les honneurs, ni le pouvoir, mais les moyens auxquels on était forcé d'avoir recours pour y parvenir. Il aimait la gloire, mais il ne voulait pas la chercher par des voies ordinaires ; il ne voulait pas suivre la même marche que les autres hommes, et il s'éloigna de la cour.

En 1346, pendant le carême, il se trouvait à Vaucluse, selon sa coutume ; l'évêque de Cavaillon, avide de le voir et de s'entretenir avec lui, vint s'établir près de là, dans un château bâti sur la cime d'un roc,

mais dont il ne reste plus aujourd'hui que des ruines. Ce que ces deux hommes avaient vu, soit à Avignon, soit à Naples, leur donnait une extrême répugnance pour le séjour des villes et un profond mépris pour les hypocrisies de la cour. En s'entretenant ensemble, ils rappelaient souvent les contrariétés qu'ils avaient éprouvées autrefois et dépeignaient avec amour les avantages de la solitude. Pétrarque conçut alors l'idée d'écrire un livre sur ce sujet, en réunissant ses propres idées à celles des autres philosophes. Il se mit à l'œuvre au commencement du carême, et à Pâques l'ouvrage était fini; mais il le corrigea plusieurs fois dans la suite, et il y ajouta de nouvelles pensées. Ce ne fut que vingt ans après qu'il osa le laisser paraître, et qu'il le donna à l'évêque de Cavaillon, à qui il l'avait dédié.

Certes, Pétrarque, en s'éloignant ainsi de la cour, faisait de grands sacrifices à la solitude, mais il trouva là les plus grandes jouissances de l'esprit et du cœur, et ces jouissances il les devait à son éloignement du monde et à son amour de la liberté.

C'était ce même amour de la liberté qui rendait toute société si pénible à Rousseau, et qui lui faisait goûter avec tant de bonheur le repos de la solitude; il dit, dans une de ses lettres à M. de Malesherbes : « Longtemps je me suis abusé moi-même sur la cause de cet invincible dégoût que j'ai toujours éprouvé dans le commerce des hommes; je l'attribuais au chagrin de n'avoir pas l'esprit assez présent pour montrer dans la conversation le peu que j'en ai, et par conséquent à celui de ne pas occuper dans le monde la place que je croyais mériter. Mais quand, après avoir barbouillé du papier, j'étais sûr, même en disant des sottises, de n'être pas pris pour un sot, quand je me suis vu recherché de tout le monde, et honoré de beaucoup plus

de considération que ma plus ridicule vanité n'en eût osé attendre, et que malgré cela j'ai senti ce même dégoût plus augmenté que diminué, j'ai conclu qu'il venait d'une autre cause, et que ces espèces de jouissances n'étaient point celles qu'il me fallait.

« Quelle est donc enfin cette cause ? Elle n'est autre que cet indomptable esprit de liberté que rien n'a pu vaincre, et devant lequel les honneurs, la fortune et la réputation même ne me sont rien. Il est certain que cet esprit de liberté me vient moins d'orgueil que de paresse ; mais cette paresse est incroyable. Tout l'effarouche, les moindres devoirs de la vie civile lui sont insupportables ; un mot à dire, une lettre à écrire, une visite à faire dès qu'il le faut, sont pour moi des supplices. Voilà pourquoi, bien que le commerce ordinaire des hommes me soit odieux, l'intime amitié me reste chère, parce qu'il n'y a plus de devoir pour elle, on suit son cœur et tout est fait. Voilà encore pourquoi j'ai toujours tant redouté les bienfaits ; car tout bienfait exige une reconnaissance, et je me sens le cœur ingrat par cela seul que la reconnaissance est un devoir. En un mot, l'espèce de bonheur qu'il me faut n'est pas tant de faire ce que je veux que de ne pas faire ce que je ne veux pas. La vie active n'a rien qui me tente ; je consentirais cent fois plutôt à ne jamais rien faire qu'à faire quelque chose malgré moi. J'ai cent fois pensé que je n'aurais pas vécu trop malheureux à la Bastille, n'y étant tenu à rien qu'à rester là. »

Dans un autre endroit de ses livres, Rousseau parle encore ainsi du bonheur qu'il goûtait dans un loisir paisible : « Quand mes douleurs, dit-il, me font tristement mesurer la longueur des nuits, et que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent en

songeant aux divers événements de ma vie; et les repentirs, les doux souvenirs, les regrets, l'attendrissement, se partagent le soin de me faire oublier quelques moments mes souffrances. Quel temps croiriez-vous, Monsieur, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse; ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi. Ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur; en me levant avant le soleil, pour aller contempler son lever dans mon jardin. Quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettre ni visite n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers soins, que je remplissais tous avec plaisir parce que je pouvais les remettre à un autre temps, je me hâtais de dîner pour échapper aux importuns et ménager une plus longue après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand soleil avec le fidèle Achate, pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que j'eusse pu m'esquiver; mais, quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel pétillement de cœur, avec quels battements de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé et me disant : Me voilà maître de moi pour le reste de ce jour! J'allais alors, d'un pas plus tranquille, chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert, où rien, montrant la main des hommes, n'annonçât la servitude

et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi. »

Qui ne renoncerait pas volontiers aux tumultueux plaisirs de ce monde pour ces plaisirs du cœur et cette liberté modeste ? Je sais bien que chacun n'est pas dans une situation à pouvoir jouir aussi intimement de soi-même ; mais qu'on essaye de connaître les joies de la campagne, et l'on verra qu'une heure de liberté, un instant de repos, suffisent peut-être pour nous faire sentir le vide de la dissipation des villes, de la parure et des distractions frivoles du monde.

Clément VI offrait à Pétrarque la charge de secrétaire apostolique et plusieurs évêchés. Pétrarque ne voulait point accepter ces fonctions. « Tu refuses tout ce que je te propose, lui dit un jour le pape ; demande-moi donc ce que tu désires, je te le donnerai. » Deux mois après, Pétrarque écrivait à l'un de ses amis : « Toute élévation m'est suspecte, parce que près de l'élévation j'entrevois la chute. Qu'on m'accorde cette médiocrité qui m'a été promise et que je préfère à l'or. Je l'accepterai avec bonheur et reconnaissance ; mais si l'on veut m'investir d'un emploi important, je le refuse, je secoue le joug, car j'aime mieux rester pauvre que de me rendre esclave. »

Un Anglais a dit : « Pourquoi les habitants des plaines de la Lombardie, où la nature répand, prodigue ses dons, sont-ils moins riches que les montagnards de la Suisse ? C'est que la liberté exerce sur le bonheur des hommes une influence meilleure que le soleil et la température féconde. Par l'action de la liberté, le roc aride devient une terre fertile, le marais infect se dessèche, les déserts se revêtent d'une riante verdure. La liberté égaye le cœur des habitants

de la campagne qui voient grandir autour d'eux leurs vigoureux enfants. La liberté a abandonné les plaines fructueuses de la Lombardie, et s'est réfugiée en Suisse. »

On dira que c'est là de l'enthousiasme poétique, et pourtant on peut reconnaître la vérité de cette observation dans les cantons helvétiques d'Uri, de Schwytz, d'Unterwald, de Zug, de Glaris, d'Appenzell; car celui qui a plus qu'il ne lui faut pour satisfaire à ses besoins est riche, et celui-là est libre qui peut penser, parler comme il lui plaît, et travailler pour soi.

Cet état de l'âme où l'on peut dire : *J'ai assez !* est le plus heureux terme de la philosophie pratique. N'importe que l'on n'ait pas de grandes possessions; pourvu que ce qu'on possède suffise, voilà le bonheur. Les rois et les princes ne sont pas satisfaits, parce que leurs désirs vont toujours au delà de ce qu'ils ont, et parce qu'ils leur demandent plus de faveurs qu'ils ne peuvent en accorder. Quand on considère de bonne foi leur véritable situation, on ne peut leur reprocher de fermer quelquefois l'oreille aux solliciteurs.

Il arrive aussi que certains hommes veulent paraître plus heureux qu'ils ne le sont en effet, et qu'ils regardent comme une calamité ce qui manque à cette apparence factice. Mais, si vous éprouvez quelque bonheur véritable, ne le dites qu'à vos amis les plus sûrs; et, pour éloigner de vous les atteintes de l'envie, dérobez à tous ceux qui ne vous sont pas sincèrement dévoués les bienfaits que le sort et la fortune vous accordent.

Celui qui a peu de besoins est toujours assez riche. Pétrarque écrivait à ses amis, les cardinaux Talairand et de Bologne : « Je suis satisfait; j'ai borné mes dé-

sirs, et j'ai tout ce qu'il me faut. Cincinnatus, Curius, Fabricius, Régulus, après avoir vaincu des nations entières et conduit des rois à la suite de leurs triomphes, étaient moins riches que moi. Je serais pauvre si je donnais accès aux passions. L'ambition, le luxe et l'avarice n'ont point de limites. La cupidité est un abîme sans fond. J'ai des vêtements pour me couvrir, des aliments pour ma nourriture, des chevaux pour me porter, des terres pour me promener, me reposer et recevoir ma dépouille après ma mort. Un empereur romain n'avait rien de plus. Mon corps est sain; subjugué par le travail, il est moins rebelle à l'esprit. J'ai des livres de toutes sortes; trésors inappréciables! ils enivrent mon âme d'une jouissance dont jamais je ne me lasse. J'ai des amis que je considère comme mon bien le plus précieux, pourvu qu'ils n'essayent point par leurs conseils de m'enlever ma liberté. Je n'ai d'autres ennemis que ceux que l'envie a soulevés contre moi; mais je les méprise profondément, et peut-être même regretterais-je de ne pas les avoir; je compte encore au nombre de mes richesses la sympathie des gens de bien répandus à travers le monde, de ceux que je connais, de ceux que je n'ai jamais vus et que peut-être je ne verrai jamais. »

On voit, par ces lignes de Pétrarque, que l'envie le poursuivait aussi dans la solitude. Il s'en est plaint souvent, mais ici il la traite comme un sage doit la traiter; il la méprise, et il ajoute même qu'il regretterait de ne pas l'avoir excitée.

La solitude révèle à l'homme ses vrais besoins. Si je ne vois ni ne sais ce que les autres désirent, je ne songerai pas à formuler le même désir. Un jour on donna un coq de bruyère à un humble pasteur de village qui demeurait près du lac de Thoun; le brave

homme, qui ne connaissait pas cette espèce de gibier, consulta sa servante pour savoir ce qu'on en devait faire, et tous deux convinrent de l'enterrer.

A l'âge de douze ans, Pope écrivait un petit poëme agréable et touchant sur la solitude. « Heureux, dit-il dans cette composition de jeunesse, heureux celui qui sait restreindre ses désirs et borner ses soins à quelques arpents de terrain dont il a hérité de ses pères, qui aime à respirer l'air natal, à vivre du produit de son champ et du lait de ses troupeaux, qui se fait un vêtement de la laine de ses brebis, et à qui ses arbres donnent du feu en hiver et de l'ombre en été ! Heureux celui dont les heures, les jours, les années s'écoulent paisiblement et sans crainte avec la santé du corps et le repos innocent de l'âme dans le cours régulier de ses travaux ! Celui qui jouit d'une telle destinée peut vivre et mourir inconnu ; il n'a pas besoin d'un tombeau fastueux ni d'une épitaphe. »

Pour l'homme qui recherche une existence tranquille, les plaisirs des sens ont un admirable caractère de simplicité. Aux yeux des gens du monde, la sensualité ne présente que des banquets tumultueux, des danses licencieuses, çà et là des hôpitaux, des pierres sépulcrales sur lesquelles les fleurs se flétrissent, et des bosquets où les chantres de l'amour vont chercher leur inspiration. Mais, pour celui qui repousse les voluptés grossières, les plaisirs des sens sont d'une nature douce et élevée, innocents et durables.

Dans la modestie de la vie champêtre, on n'éprouve point cette satiété qui naît de l'abondance. On y apprend à voir les choses autrement qu'on ne les voit dans le monde. Pétrarque, écrivant un jour à son ami, le cardinal Colonna, pour l'engager à venir le voir

dans sa retraite de Vaucluse, lui disait : « Si tu préfères au tumulte des villes le calme de la campagne, viens ici jouir de ce calme, et ne t'effraye ni de la simplicité de mes repas, ni de la dureté de mes lits. Les rois se lassent eux-mêmes de l'appareil de leur table délicate, et en viennent à désirer une nourriture plus grossière ; le changement leur est nécessaire ; un plaisir que l'on interrompt paraît ensuite plus vif. Si tu ne penses pas de même, apporte avec toi des mets plus choisis, des vins du Vésuve, de l'argenterie et tout ce qui flatte les sens. Quant au reste, tu peux t'en reposer sur moi. Je te promets un lit de mousse à l'ombre des arbres, le chant des oiseaux, les figues, le raisin, l'eau des sources limpides, en un mot, tous les dons précieux de la nature. »

Si l'on sait, quand il le faut, réprimer l'essor capricieux de son imagination, on trouve partout des jouissances nouvelles et encore ignorées, des jouissances sans peine et des voluptés sans remords. Les sens fatigués se raniment par de nouvelles impressions. Le murmure des bois, le soupir des eaux, résonnent alors plus harmonieusement à notre oreille que les chants de l'Opéra et les accords d'une musique savante. L'aspect du ciel, des rocs sauvages, des lacs et des montagnes fatigue moins nos regards que celui des bals les plus brillants. Dans la solitude, on s'occupe de tout ce qui nous a paru d'abord insupportable, et l'on renonce sans effort à tous les faux plaisirs. Pétrarque, que nous aimons à citer, écrivait encore de Vaucluse à un de ses amis : « Je fais ici la guerre à mon corps, car il est mon ennemi ; mes yeux, qui ont été pour moi la cause de tant d'erreurs, ne voient plus à présent qu'une femme sèche, brûlée et noircie par le soleil. Si Hélène et Lucrèce avaient eu cette phy-

sionomie, Troie n'aurait pas été réduite en cendres, ni Tarquin chassé de ses États. Mais nulle femme n'est plus fidèle, plus laborieuse et plus soumise que celle-ci ; elle passe des jours entiers dans les champs, et sa peau endurcie brave les ardeurs de la canicule. Quoique j'aie encore d'élégants vêtements, je ne les porte plus, et, à me voir, tu me prendrais aujourd'hui pour un laboureur ou pour un pâtre, moi qui étais jadis si occupé de ma toilette. Mais les motifs qui me donnaient tant de préoccupations de ma parure n'existent plus. Les chaînes qui m'enlaçaient sont brisées, les yeux auxquels j'aspirais à plaire sont fermés, et, s'ils pouvaient s'ouvrir de nouveau, peut-être n'auraient-ils plus le même empire sur moi.»

La solitude dépouille les biens de la terre du prestige trompeur que l'imagination leur donne, et anéantit par là toute vaine ambition. Après avoir goûté la réalité des plaisirs champêtres, on devient indifférent à tous les autres plaisirs, et l'on ne convoite ni les honneurs, ni la fortune. Un Romain, appelé tout à coup à la dignité de consul, pleurait en songeant qu'il allait passer une année entière sans pouvoir s'occuper de la culture de son champ. Cincinnatus, que l'on vint enlever à la charrue pour le mettre à la tête d'une armée, remporta une éclatante victoire sur l'ennemi, s'empara de plusieurs provinces, rentra dans Rome en triomphe, et quinze jours après s'en retourna à sa charrue.

Certes, il est bien différent d'habiter une modeste cabane ou une vaste et élégante maison, d'avoir autour de soi tout le luxe matériel ou d'être forcé de pourvoir soi-même à sa subsistance. Mais qu'on interroge ceux qui se sont trouvés dans ces deux situations, et qu'on leur demande dans laquelle des deux ils ont

éprouvé la plus grande satisfaction. Combien il y a dans un palais de vives et fatigantes sollicitudes qu'on ne connaît pas dans la demeure d'un simple particulier ! Pas un prince ne digère les repas somptueux, mais funestes, que ses cuisiniers lui préparent, comme le pauvre paysan des landes de Lunebourg digère sa lourde galette de sarrasin. Un jeune gentilhomme proposait à une jolie villageoise de l'emmener avec lui à Paris : « Ah ! monsieur le marquis, lui répondit-elle, plus on s'éloigne de soi-même, plus on s'éloigne du bonheur. »

Il suffit d'une passion qu'on ne peut satisfaire pour remplir notre cœur d'amertume. Il est des heures où l'on se lasse de soi-même et de toute son existence ; on n'éprouve alors plus aucun goût ni pour la solitude ni pour les distractions du monde. On se sent inquiet, et l'on ne sait comment sortir de l'inquiétude. Le temps est d'une longueur horrible, et on ne l'emploie pas. On ne peut jouir du présent, et l'on attend l'avenir avec impatience, car alors il nous manque tout ce qui donne de l'attrait et de l'animation à la vie.

Mais où trouver cette animation ? Est-ce dans l'amour? Oui, l'amour nous ravive, nous enthousiasme parfois, mais nous ne pouvons attendre d'une passion qui nous consume la satisfaction durable que nous désirons. Pour que l'amour acquière une éternelle durée, il faut qu'il se transforme en une véritable et sérieuse amitié, sinon il se détruit lui-même ou il détruit ceux dont il s'est emparé en embrasant leurs cœurs d'un feu dévorant. Nous devons donc chercher l'animation de la vie dans la passion qui s'alimente et se soutient elle-même, qui puise dans la prolongation une nouvelle force et qui s'élève au-dessus de tout ce qui l'environne.

La solitude est le plus heureux refuge des hommes d'État frappés de disgrâce, ou condamnés à l'exil. Tous les grands administrateurs n'abandonnent point leurs fonctions avec le même éclat que Necker; mais tous devraient remercier le ciel qui les enlève aux orages du monde, dans le calme des champs, sous les arbres plantés par leurs aïeux, auprès de leurs troupeaux. On a dit que sur vingt ministres disgraciés ou forcés par l'âge de quitter le fardeau des affaires, on pouvait en compter douze ou quinze qui finissaient par se livrer aux travaux de la campagne. C'est un bonheur pour eux. Je suis sûr qu'en cultivant leur jardin ils goûtent plus de repos qu'ils n'en avaient jamais trouvé dans les meilleurs temps de leur administration.

Mais il faut dire que les plaisirs ordinaires de la vie champêtre ne sont pas l'unique cause du bonheur que ces hommes privés de leurs hautes fonctions trouvent dans leur retraite. Dans l'emploi qu'ils occupaient, ils se voyaient à tout instant arrêtés par quelques entraves, forcés de recourir tantôt à l'autorité, tantôt à la ruse pour atteindre leur but. Dans leur retraite, ils agissent en maîtres absolus. Ils peuvent créer et détruire, faire de nouvelles plantations, en abattre d'autres. Ils peuvent transformer en jardins anglais leurs vergers, diriger à leur gré le cours d'un ruisseau, aplanir des collines, percer des avenues, construire des édifices, en un mot, commander, régir et satisfaire ainsi au penchant qui porte tant de gens à l'exercice de l'autorité.

On commettrait une grave erreur, et l'on proclamerait une impraticable leçon de morale, si l'on prétendait que, pour jouir des avantages de la solitude, il faut s'affranchir de toutes les passions humaines. Ce

qui est dans l'homme doit rester dans l'homme. Si un homme éloigné du pouvoir n'est pas las de commander, qu'il commande aux êtres dociles qui l'entourent, pourvu que cette satisfaction lui ôte le désir de s'exposer de nouveau aux naufrages de la vie. Tôt ou tard, il apprendra à reconnaître le néant des grandeurs qu'il a convoitées; tôt ou tard, il sentira que le prétendu regret de ne pouvoir plus faire du bien n'est souvent que l'expression d'une ambition qu'on cherche à dissimuler, et qu'en général les simples et honnêtes paysans sont plus heureux que les plus puissants ministres.

Savoir, dans de telles circonstances, se suffire à soi-même, voilà le point nécessaire. Qu'on oublie l'abondance, et l'on sentira le prix du peu que l'on possède. Pendant la première année de son séjour à Vaucluse, Pétrarque était presque toujours seul ; il n'avait d'autre compagnon que son chien, et c'était un pêcheur du pays qui le servait ; les domestiques qu'il avait à Avignon, n'ayant pu se plier à sa sauvage manière de vivre, le quittaient tous. Il était d'ailleurs logé dans une pauvre maison de paysan, qu'il fit reconstruire plus tard, sans luxe aucun, uniquement pour pouvoir y demeurer. Aujourd'hui, il ne reste plus aucune trace de cette habitation du poëte. Sa nourriture était très-frugale. On ne trouvait rien chez lui de ce qui flatte les sens. Aussi, ses amis les plus intimes ne lui rendaient-ils que de courtes et rares visites ; d'autres allaient le voir par une espèce de charité, comme on va voir un malade ou un prisonnier. Il écrivait à son ami, l'évêque de Cavaillon : « Que d'autres courent après les trésors et les honneurs, qu'ils soient princes ou rois, je ne me soucie aucunement d'y mettre obstacle. Je suis poëte, cela me suffit. Et toi, mon cher

évêque, veux-tu donc errer sans cesse par tant de voies et tant de chemins ? Tu connais les cours princières, les piéges et les dangers qu'on y rencontre, les orages auxquels on y est exposé. Reviens dans ton diocèse, reviens goûter le repos. Tu le peux, car la fortune te sourit encore. Tu trouveras ici tout ce dont tu as besoin : laisse aux avares le superflu. Si nous n'avons pas de riches tapisseries, nous sommes commodément vêtus ; si nous n'avons pas une table somptueuse, nous avons ce qui est nécessaire pour vivre. Sur nos lits, on ne voit pas briller l'or et la pourpre, mais nous y dormons bien. L'heure de la mort approche et m'avertit de renoncer à toute folle erreur. Je me réjouis de cultiver mon jardin ; j'y plante des arbres fruitiers, qui me protégeront de leur ombre quand j'irai pêcher sous le roc. J'ai des arbres qui sont trop vieux et qu'il faut remplacer. Dis à tes gens de m'apporter de Naples des pêchers et des poiriers. Je travaille en vue de ma vieillesse et des plaisirs que je ne veux partager qu'avec toi. Voilà ce que t'écrit, au sein d'une forêt, l'ermite des bords de la Sorgue. »

La modération dans mes vœux serait ma richesse et l'indépendance religieuse mon orgueil, si j'étais pasteur de campagne. Personne n'est plus heureux qu'un simple pasteur de village, s'il veut lui-même être heureux. Quelle félicité n'observerait-on pas dans quelques-unes de nos pauvres cabanes en bois, construites grossièrement sur un terrain boueux ? Des pois secs et du jambon sont la nourriture de ces honnêtes ministres de l'Évangile ; le lait et la bière sont leur boisson, et ils jouissent d'une forte santé ; leurs fenêtres ne sont point fermées à tous les courants d'air, et ils n'en souffrent pas. Leur femme ne lit point de romans et n'a pas de vapeurs. Un de ses livres favoris est l'Almanach

du jardinier ; elle passe ses journées à s'occuper des besoins de la maison ; elle n'aime que son mari, ses enfants et les malheureux qui invoquent ses secours. Le pasteur prêche la vertu à ses paroissiens et la leur enseigne par son exemple. Toutes ses matières se rapportent à Dieu ; Jésus-Christ est son appui, la raison est son guide et la foi sa consolation. Étranger aux querelles religieuses, il n'obéit qu'aux principes d'équité et de modération. Si une tempête ravage la campagne, il se réjouit de voir que son champ a plus souffert que celui de ses ouailles. Tant que ses paroissiens auront encore chez eux quelque provision, le bon pasteur sait qu'il ne doit avoir, pour son propre compte, aucune inquiétude ; sa bourse peut être souvent vide sans que son cœur soit triste ; aussi est-il plus heureux qu'un roi ou qu'un grave conseiller du consistoire.

La solitude, malgré sa puissante efficacité, ne nous donnerait cependant pas le repos que nous désirons, si nous voulions scruter de trop près tous les éléments du bonheur. A force de réfléchir sur ce qui pourrait être mieux, on finit par oublier ce qui est bien. Celui qui prend à tâche de corriger et de relever tout ce qui ne va point à sa guise, se prive par là volontairement d'une foule de plaisantes distractions.

Un des plus sûrs moyens d'être heureux, c'est de s'accommoder, autant que possible, de tout ce qui frappe notre attention dans le monde, de chercher à faire autant de bien qu'on le peut, selon la situation où l'on se trouve, et de se contenter de la disposition des choses.

Mon barbier me dit un jour, en venant me raser à Hanovre et en poussant un profond soupir : « Il fait terriblement chaud aujourd'hui. — Vous mettez le

ciel, lui répondis-je, dans un grand embarras. Voilà neuf mois que chaque matin vous me répétez : Il fait terriblement froid aujourd'hui. Dieu ne peut-il donc plus gouverner le monde sans que messieurs les barbiers contrôlent son pouvoir? Ne vaut-il pas mieux prendre le temps comme il vient et accepter avec reconnaissance, de la main de Dieu, des jours chauds et des jours froids ? »

Les gens qui vivent habituellement à la campagne ne seraient pas tentés de séjourner dans les villes, s'ils savaient apprécier les avantages de leur situation. Quand ils quittent leur retraite, ils doivent être bientôt las de nos frivolités et ennuyés de voir des hommes qui perdent leur temps à faire des visites, à se parer et à adresser des compliments. Qu'il est doux aussi de penser, dans la solitude, à ses amis absents ! Leur souvenir suffit pour nous faire éprouver encore les plaisirs que nous avons éprouvés avec eux. Mon ami est loin de moi, et pourtant je suis près de lui. Voilà le fauteuil où il était assis et le tableau qu'il m'a donné. Faut-il se croire si à plaindre quand on peut s'écrire ? Quelles charmantes émotions d'espoir, d'attente, de joie, naissent d'une correspondance régulière ! Grâce à ces heureux artifices de l'imagination qu'on invente dans la solitude et qui réjouissent le cœur, deux amis fidèles se créent à eux-mêmes tout un monde, et quand ils seraient séparés l'un de l'autre par l'espace immense, ils savent encore réunir leurs pensées et confondre leur existence.

Nulle part les sentiments affectueux ne s'ennoblissent autant que dans les lieux où rien ne trouble les souvenirs de l'amitié. Dans les relations du monde, un accès de mauvaise humeur, quelque contrariété, une foule d'accidents imprévus, peuvent altérer le plaisir

que deux amis éprouvent à se réunir : alors on ne pense point à ce que l'on a été depuis longtemps, ni à ce que l'on sera toujours. On se laisse aller à l'impression du moment. Sans doute il faut que l'amitié soit sincère, mais il faut aussi qu'on apporte dans les relations les plus intimes des sentiments de tolérance et de condescendance. Il faut que dans l'occasion on réponde à l'emportement par la douceur et à l'aigreur par la patience. Dans le monde, il arrive malheureusement assez souvent que deux amis ne pratiquent point ce principe. On se laisse aller à une irritation accidentelle et l'on oublie les égards que l'on doit à son ami. Dans la solitude, ces inconvénients disparaissent. La solitude sanctifie la mémoire de ceux qui nous sont chers, et efface l'impression de tout ce qui a pu atténuer les pures jouissances de l'amitié. La sécurité, la confiance, reprennent là leur empire sur le cœur. Il n'est plus question de désaccord. J'entends toujours mon ami, et je sais qu'il m'entend. Je regarde comme un bien sacré toutes les fleurs qu'il sème sur ma route, et je cueille pour lui toutes celles que je puis trouver.

La solitude nous donne encore des amis que rien ne nous enlève, dont rien ne peut nous séparer et dont nous n'invoquons jamais en vain l'utile secours.

Les amis de Pétrarque lui écrivaient parfois pour s'excuser de ne pas aller le voir : « Comment vivre avec toi ? lui disaient-ils. L'existence que tu passes à Vaucluse est contraire à la nature humaine. L'hiver, tu restes sous ton toit comme un hibou, et l'été tu cours sans cesse à travers champs. » Pétrarque riait de ces observations et disait : « Ces gens-là regardent comme un bien suprême les plaisirs du monde, et ne conçoivent pas qu'on puisse s'en éloigner. Mais j'ai des

amis dont la société m'est fort agréable, des amis de tous les pays et de tous les siècles, qui se sont illustrés à la guerre, dans les affaires publiques et dans les sciences. Avec eux je ne m'impose aucune contrainte, et ils sont toujours à mon service. Je les fais venir et les renvoie quand bon me semble. Ils ne m'importunent point, et ils répondent à toutes mes questions. Les uns me racontent les événements des siècles passés, d'autres me révèlent les secrets de la nature. Celui-ci m'enseigne le moyen de bien vivre et de bien mourir, celui-là dissipe mes soucis par son enjouement, ou m'égaye par son esprit. Il en est qui endurcissent mon âme aux souffrances, qui m'apprennent à maîtriser mes désirs et à me supporter moi-même ; enfin, ils me conduisent sur la route de la science et de l'art, et ils satisfont à tous les besoins de ma pensée. Pour prix de tant de bienfaits ils ne me demandent qu'une modeste chambre où ils soient en sûreté contre les vers. Lorsque je sors, je les emporte avec moi sur les sentiers que je parcours, et le calme des champs leur plaît mieux que la rumeur des villes. »

L'amour, qui est une des plus grandes joies du cœur, peut devenir plus doux et meilleur par l'effet de la solitude.

L'aspect d'une belle nature contribue puissamment à éveiller l'amour en nous, ou à lui donner plus de prestige. Le cœur d'une femme est plus facile à émouvoir dans une riante solitude, dans le calme d'une fraîche nuit d'été.

Les femmes goûtent mieux que nous les pures jouissances de la vie champêtre, la beauté d'une promenade solitaire, l'attrait d'une forêt silencieuse ; leur âme contemple avec une ravissante surprise la grâce et la majesté de la nature. Il en est plus d'une

dont le cœur serait resté froid dans l'agitation des villes, et qui s'est livrée à son entraînante émotion dans le calme des campagnes. De là vient que l'amour émeut surtout les cœurs tendres au retour du printemps. « Rien ne ressemble plus à l'amour, a dit un philosophe allemand, que le sentiment qu'éveille en nous l'aspect d'une riante vallée éclairée par les rayons du soleil couchant. » C'était pour Rousseau un plaisir indicible de voir naître les premiers bourgeons des plantes. Le printemps lui donnait en quelque sorte une vie nouvelle. Sa tendresse naturelle s'augmentait à la vue de la première verdure ; il unissait dans une même pensée la beauté des premiers jours du printemps et la beauté d'une femme chérie ; en face d'un horizon imposant, son cœur oppressé se dilatait, et ses soupirs s'exhalaient plus aisément dans un jardin.

Rien ne plaît tant que le calme de la solitude à ceux qui aiment. Ils s'en vont à travers les lieux les plus isolés pour se livrer sans contrainte à la pensée qui charme leur vie. Que leur importe tout ce qui se passe dans les villes, tout ce qui ne respire pas l'amour ! C'est dans un appartement obscur, dans de majestueuses forêts de sapins, au bord des lacs silencieux, qu'ils veulent s'abandonner à leur rêverie et épancher le secret de leur âme.

Ils sourient à l'aspect de la forêt profonde et des vertes campagnes où la paysanne présente le sein à son enfant, tandis qu'à côté d'elle son mari mange avec joie son morceau de pain noir. Quand un homme d'esprit est amoureux, il comprend bien mieux la grandeur, la beauté de la nature, et rien ne donne autant d'esprit que l'amour.

C'est dans la solitude surtout qu'il est doux d'évoquer les souvenirs de l'amour. Ah ! la première rougeur

pudique qui s'est répandue sur nos joues, le premier serrement de main, la première colère que l'on a éprouvée en se voyant troublé par un importun dans un tendre entretien, sont autant d'impressions ineffaçables. Souvent on s'imagine que le temps a détruit toutes ces impressions; mais il est dans l'âme des replis cachés où elles se conservent et d'où elles renaissent en foule quand on les rappelle; il en est de même de toutes les émotions de notre jeunesse, surtout de tout ce qui tient à une première passion. On garde à jamais la mémoire de ce ravissement suprême que deux amants ont ressenti à l'instant où ils reconnaissaient leur mutuel amour [1].

Celui qui a connu ces jouissances de l'amour peut les retrouver dans ses souvenirs. Herder parle d'une certaine mythologie asiatique, qui raconte que les hommes ne se montraient d'abord, pendant plusieurs milliers d'années, leur amour que par des regards, puis par quelques baisers, puis par de simples attouchements. Wieland éprouva, dans l'ardeur de la jeunesse, ce chaste et noble amour pour une jeune personne de Zurich. Il savait que le mystère de l'amour expire en partie dans le premier baiser et dans le premier soupir. Un jour, je demandais à cette personne quand Wieland l'avait embrassée pour la première fois: « Il m'a, dit-elle, baisé la main pour la première fois quatre ans après m'avoir connue. »

La solitude est si favorable à l'amour que parfois on quitte volontairement la personne que l'on aime pour s'en aller rêver à elle solitairement. Qui ne se

[1] « Moments précieux et si regrettés, dit Rousseau, ah! recommencez pour moi votre aimable cours; coulez plus longtemps dans mon souvenir, s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. »

souvient du passage des *Confessions* de Rousseau, où il est parlé de cet homme qui quittait sa maîtresse pour lui écrire ? Rousseau disait à madame de Luxembourg qu'il aurait été cet homme-là, et il avait raison. Celui qui a aimé sait qu'il est des moments où l'on a besoin d'écrire tout ce que la voix est impuissante à dire.

Nulle part on ne sent la force de l'amour aussi bien que dans la solitude, et nulle part on ne peut si bien l'exprimer. C'est dans une retraite solitaire, sous les rocs de Vaucluse, que Pétrarque a écrit ses plus beaux vers, ses vers plaintifs sur l'absence de Laure ou sur ses rigueurs. Personne, avant lui ni depuis lui, n'a mieux parlé de l'amour, et aux trois grâces qui l'inspiraient il en a joint une quatrième, celle des convenances.

Souvent aussi, dans les campagnes solitaires, l'amour porte jusqu'à la folie l'impétueuse imagination d'un jeune homme; la tendresse, la mélancolie, la religion, se confondent alors dans son cœur et exaltent son cerveau; il exige que sa maîtresse ne rie plus, parce que l'amour ne peut être, dit-il, qu'une tristesse perpétuelle ; il veut se poignarder par amour, et, dans sa pensée déréglée, il se figure qu'il est le modèle des perfections. Les deux amants réprouvent le langage ordinaire ; ils ne veulent point s'aimer en prose, mais en vers dithyrambiques. Le jeune homme n'est plus une créature humaine, c'est un dieu [1]. Son amante exaltée fait de lui un sanctuaire d'amour

[1] « Quand la passion est à son comble, dit Rousseau, elle voit son objet parfait; elle en fait alors son idole, elle le place dans le ciel; et, comme l'enthousiasme de la dévotion embrasse le langage de l'amour, l'enthousiasme de l'amour emprunte aussi le langage de la dévotion. Il ne voit plus que le paradis, les anges, les vertus des saints, les délices du séjour céleste. »

et regarde la tendresse qu'elle éprouve comme une émanation céleste. Elle associe à son roman extatique les fleurs, les oiseaux, les anges du ciel, l'Être suprême et la nature entière. Les chérubins, les patriarches et les saints doivent la regarder avec bonheur et applaudir à la pureté de son affection. Les sens n'ont aucune part au témoignage de son amour ; elle se croit chaste ; elle détacherait le globe du monde et le soleil du firmament pour prouver que tout ce qu'elle fait et tout ce qu'elle veut est bien ; elle crée, pour elle et pour son amant, un nouvel Évangile et une nouvelle morale.

Il peut bien se faire ainsi que la solitude nous devienne préjudiciable. L'amour même qui ne se livre pas à de tels écarts, qui n'invente pas de telles chimères, peut finir par rendre l'homme très-malheureux et par le consumer. Tout entiers occupés d'une personne qui absorbe les facultés de notre âme, nous nous éloignons d'un monde qui ne nous offre plus aucun attrait ; mais si nous venons à être séparés de celle que nous aimons par-dessus tout, de celle qui accomplit pour nous les plus pénibles sacrifices, qui fut notre consolation dans le malheur et notre refuge dans l'adversité, de celle dont la main nous soutenait quand nous sentions nos forces s'affaisser, et qui nous éclairait de ses sages conseils quand nous nous trouvions incapables de penser et d'agir ; oh ! alors nous ne savons que languir dans une oiseuse solitude ; nos nuits se passent sans sommeil, et le dégoût de la vie, le désir de la mort, la haine des hommes, torturent notre cœur et nous entraînent au hasard sur les chemins déserts. Mais quand nous fuirions d'un royaume à l'autre, quand nous irions au nord ou à l'ouest, jusque sur les plages sauvages de l'Océan, chercher un soulagement à nos

peines, nous emporterions avec nous, dans les forêts et sur les grèves, le trait qui nous a blessés, comme la biche dont parle Virgile.

Nulle part Pétrarque ne ressentit plus vivement les regrets de l'amour que dans sa solitude de Vaucluse. Là, l'image de Laure le poursuivait sans cesse : il la voyait partout, à toute heure et sous toutes sortes de formes. « Trois fois, dit-il, au milieu de la nuit, elle apparut devant mon lit, fixant sur moi un regard assuré qui annonçait son pouvoir ; une sueur froide inonda mes membres, et tout mon sang se porta au cœur. Si, dans ce moment, quelqu'un était entré dans ma chambre, il m'eût trouvé pâle comme un mort et la figure bouleversée par la terreur. Avant les premiers rayons du jour, je me levai tout tremblant, je sortis à la hâte de ma maison où tout m'inquiétait, je m'élançai au sommet d'un rocher, puis je courus à travers les bois, jetant autour de moi des regards effarés pour voir si le fantôme qui venait de troubler mon repos me poursuivait encore. Je ne me sentais en sécurité nulle part. Dans des lieux écartés, où j'espérais être seul, souvent je vis Laure sortir du tronc d'un arbre, du bassin d'une source, des fentes d'un rocher; la peur alors me rendait immobile, et je ne savais que devenir. »

La solitude est dangereuse aussi lorsqu'on éprouve un amour coupable; car elle irrite les penchants que la présence de la personne que l'on aime amortirait peut-être. Loin de cette personne, on s'abandonne à la fougue de son imagination; on se retrace à l'écart tout ce qui irrite tous les désirs, tout ce qui lie la pensée à des images de volupté; on se livre sans crainte à une illusion trop attrayante, et c'est ainsi que la passion devient dangereuse.

Souvent Pétrarque ressentit cet aiguillon de la volupté sur les rocs de Vaucluse, où il cherchait à échapper aux atteintes de l'amour ; mais il se hâtait d'éloigner de lui ces songes lascifs, et dans son amour rayonnait cette pureté idéale dont ses vers sont la charmante expression.

On peut trouver le repos dans l'amour, si l'on sait se résigner aux décrets du ciel. Se plonger dans l'affliction, ce n'est pas se résigner à la volonté de Dieu. L'homme qui ne sait pas maîtriser ses regrets s'attache opiniâtrément à ce qui n'est plus et à ce qui ne peut plus être. Il cherche dans le vague une image qu'il ne doit plus revoir, et il prête l'oreille à une voix qu'il ne doit plus entendre. Parfois, il se figure que celle qu'il pleure vit et respire encore ; vaine chimère ! Il cultive des roses sur un tombeau, il les regarde avec amour, il en respire le parfum ; mais ces roses se fanent aussi et s'effeuillent. Ce n'est qu'après avoir longtemps lutté dans la solitude contre sa douleur, après avoir tendu souvent les bras vers une ombre insaisissable, qu'il recouvre peu à peu ses forces, qu'il apprend à supporter son deuil, qu'il parvient à reconquérir la tranquillité. Et cette victoire que l'on remporte sur soi-même dans la solitude, et cette héroïque résolution, flattent plus le cœur que tous les applaudissements que l'on peut recevoir dans un salon.

Si l'on sait user sagement de la solitude, on peut y trouver une assez douce compensation aux regrets de l'amour. Ce fut dans cette lutte solitaire que Pétrarque s'éleva à cette hauteur de pensée qui fait notre admiration ; ce fut dans le temps où il luttait ainsi qu'il acquit sur un siècle une si grande influence. Ce même Pétrarque qui, prosterné aux pieds d'une femme,

pleurait et soupirait comme un enfant, qui ne composa pour Laure que de plaintives et langoureuses élégies, ce même Pétrarque, en tournant les yeux vers Rome, écrivit, dans un style ferme et énergique, des lettres tout empreintes du généreux esprit qui animait les anciens Romains. Des rois oubliaient la nourriture et le sommeil en lisant ses poëmes. Mais, après cette phase, revenu de la jeunesse, Pétrarque n'était plus ce poëte languissant, cet esclave amolli qui baisait les chaînes d'une fière et dédaigneuse beauté ; c'était un républicain hardi qui sonnait l'alarme contre les tyrans, et suscitait et propageait l'amour de la liberté dans toute l'Italie.

L'Allemagne voit tranquillement ses poëtes prendre leur essor audacieux et redescendre sur la terre. Elle ne fait rien pour eux. Pétrarque fut entouré des plus hauts témoignages de confiance et de distinction.

Si, dans la solitude, nous ne parvenons pas à triompher complétement de notre amour, nous pouvons du moins l'épurer et le sanctifier, et si nous voulons être plus heureux encore que Pétrarque, tâchons de partager notre solitude avec un être aimé. Un philosophe a dit que la présence d'une personne qui sympathise avec nos pensées et nos vœux, loin de troubler la paix de la solitude, lui donne un nouveau charme. Ah ! si, comme moi, vous devez votre bonheur à l'amour d'une noble femme, elle vous habituera bientôt à oublier le monde par la douce et aimable expansion de ses sentiments. Si vous avez des devoirs, des affaires multipliées, vos entretiens intimes n'en seront que plus variés et plus attrayants. Un éloquent écrivain a dépeint ainsi le bonheur domestique : « Là, dit-il, jamais une bonne parole n'est perdue ; jamais une louable intention ne reste sans effet ; toutes les pen-

sées sont recueillies, tous les plaisirs partagés, et il n'y a pas une seule émotion vraie qui ne frappe deux cœurs à la fois. Dans cet accord de deux êtres fidèles, tout ce que l'un possède appartient à l'autre; tous deux envisagent leurs avantages réciproques avec une sincère satisfaction, et remarquent mutuellement, avec une tendre indulgence, leurs défauts. Ils s'entendent au premier coup d'œil, ils préviennent l'un l'autre leurs désirs; toujours unis dans leurs sentiments, ils se réjouissent ensemble de la moindre joie qui arrive à l'un ou à l'autre. »

C'est ainsi que la solitude, partagée avec une personne chérie, nous donne une plus grande tranquillité et une plus grande satisfaction. L'amour alors entretient les plus nobles sentiments dans le cœur, élève l'âme, seconde le penchant à la bienveillance, et nous affermit dans la pratique de la vertu.

La solitude change parfois une tristesse profonde en une douce mélancolie. Tout ce qui agit sur nous avec douceur est pour l'âme affligée un baume salutaire. Voilà pourquoi, lorsque nous souffrons d'une maladie physique ou d'une douleur morale, nous sommes si sensibles aux soins compatissants d'une femme, à ses prévenances, à son affection. Ah! quand tout m'attristait dans le monde, quand une profonde mélancolie brisait mes forces, paralysait mon courage et voilait à mes yeux les riantes beautés de la nature; quand l'univers entier ne m'apparaissait que comme un immense tombeau, les délicates attentions d'une femme étaient pour moi une puissante consolation.

La solitude inspire parfois une douce mélancolie dès l'âge le plus tendre. Des jeunes personnes d'une sensibilité tendre, d'une imagination vive, l'éprouvent parfois à la campagne, à l'âge où naît en elles le be-

soin d'aimer. J'ai reconnu souvent les indices de cette mélancolie sans aucun symptôme de maladie. Rousseau les ressentit à Vevay lorsqu'il allait se promener sur les bords du lac de Genève. « Mon cœur, dit-il, s'élançait avec ardeur à mille félicités innocentes ; je m'attendrissais, je soupirais et pleurais comme un enfant. Combien de fois, m'arrêtant pour pleurer à mon aise, assis sur une grosse pierre, je me suis amusé à voir tomber mes larmes dans l'eau. »

Et moi, je n'ai pas écrit ces pages sans qu'un profond souvenir me fît répandre des larmes. A dix-sept ans, je me suis souvent assis, avec cette même agitation, sur ces rives charmantes dont parle Rousseau. L'amour me guérit. L'amour est si doux à concevoir sous les frais ombrages du lac de Genève [1] ! On aime ce vague état de tristesse, et l'on ne cherche pas à s'en affranchir. On souffre doucement et tranquillement sans savoir pourquoi. On se plaît à rester sur le bord des ruisseaux, sur les rochers, au fond des bois, en vue des simples et majestueuses beautés de la nature, et l'on ne forme qu'un ardent désir, le désir d'avoir auprès de soi une personne chérie, à qui l'on puisse communiquer toutes ses pensées, et qui s'associe à toutes nos émotions.

Cette solitude ne convient pas à toutes les personnes soumises à un accès de tristesse. Je n'ai fait que verser des larmes plus abondantes, cher Hirschfeld, quand je me mis à lire ton livre sur la vie champêtre, et surtout

[1] Personne n'a pu voir sans émotion les bords enchanteurs du lac de Genève, les grandes vallées, les villes riantes qui l'entourent, les cimes imposantes qui le dominent. Personne n'a pu détourner ses yeux de ce magnifique spectacle sans éprouver un regret profond, pareil à celui qui saisit le cœur quand il faut quitter un ami que l'on n'espère plus revoir.

quand j'en vins à ce passage qui m'émut jusqu'au fond du cœur : « Les pleurs se sèchent au souffle salutaire des zéphyrs ; le cœur se dilate et n'éprouve qu'une paisible mélancolie. La fraîcheur de la nature nous pénètre, et en la respirant, nous sentons s'apaiser nos douleurs. Peu à peu les images lugubres qui assombrissaient nos regards s'effacent et disparaissent. L'esprit ne résiste plus aux méditations qui consolent ; et comme une riante soirée succède à un jour orageux, un calme plat remplace les sollicitudes qui agitaient notre âme, et nous goûtons le charme de la vie champêtre. »

Il est des malheureux que le souvenir d'une personne aimée dévore lentement, qui frissonnent en relisant les lettres qu'elle a écrites, et qui chancelleraient sur le tombeau où ils ont enseveli le bonheur de leur vie. Ah ! pour eux, il n'y a plus de rayons lumineux, plus d'aurore joyeuse. Les premières violettes qui éclosent sur le gazon, le chant des oiseaux qui annonce le retour du printemps, le délicieux aspect de la nature, qui se ravive à cette époque de l'année, n'a plus pour eux de charme. Le souvenir des liens qui les ont enlacés autrefois les irrite, les blesse, et ils repoussent la main compatissante qui voudrait les arracher à leurs songes funèbres pour leur faire voir de plus belles perspectives. En général, ces malheureux sont d'un caractère violent, et de plus subjugués peut-être par une réelle maladie. Il faut, pour les guérir, user d'une grande affection et d'une cordiale condescendance.

Pour les hommes d'une nature douce, qui ont fait ainsi des pertes cruelles, la solitude a des charmes puissants. Ceux-ci se représentent bien leur malheur dans toute son étendue, mais ils associent à leur souffrance la nature entière. Ils aiment à planter sur les

tombeaux les saules pleureurs et les arbustes en fleur; ils dessinent des modèles de sépulture, ils composent des chants de deuil, et donnent ainsi une apparence agréable à la mort. Le cœur sans cesse occupé de ceux qu'ils regrettent, ils vivent avec leur tristesse dans une sorte de région idéale entre la terre et le ciel. Je compatis profondément à leur douleur, et cependant il me semble qu'ils doivent être heureux dans cette douleur même, pourvu que personne ne trouble leur pieuse pensée. Ils me semblent heureux, parce qu'ils sont d'une nature telle que la souffrance n'accablera pas leur esprit. Ils jouissent de ce qui n'inspire aux autres qu'un sentiment d'effroi. Ils éprouvent une joie indéfinissable à rêver sans cesse aux êtres chéris et sincères qu'ils ont perdus.

Il est un grand nombre de malheurs que l'on surmonte plus aisément dans la solitude que dans le monde, si l'on a la force d'en distraire sa pensée et de lui imprimer une autre direction. Voici un homme qui, frappé tout à coup par une calamité imprévue, se figure qu'il n'a plus d'autre alternative que le désespoir ou la mort. Qu'il essaye d'appliquer, dans la retraite, son esprit à la recherche de quelques vérités importantes, bientôt ses larmes se sécheront, son fardeau lui paraîtra moins lourd, et sa destinée moins effrayante.

Il est beaucoup de personnes qui se retirent de leur état de tristesse plus facilement dans la solitude que dans le monde, les femmes surtout. Une femme d'une nature impressionnable se décourage aisément et se ranime de même. Les maladies morales des hommes s'accroissent au contraire peu à peu, jettent dans le cœur de profondes racines et sont difficiles à guérir. Il faut, pour les combattre, employer avec une con-

stance inébranlable tous les moyens d'action que l'âme peut exercer sur le corps. Une âme forte est comme un bouclier impénétrable contre les coups du sort; une âme énergique rejette fièrement loin d'elle tout ce qui fatigue, irrite, accable les autres et soutient le corps qu'elle anime, tandis qu'une âme craintive et chancelante perd celui qu'elle doit protéger.

Un point essentiel, dans ces crises morales, c'est de rechercher ce qui convient à telle ou telle nature. A certains hommes, il est nécessaire d'offrir des distractions mondaines ; d'autres réclament la solitude.

Il faut donc, en morale comme en médecine, éviter de s'en tenir à ces préceptes généraux, dont on ne peut faire l'application dans une foule de circonstances particulières. Loin de nous tous ces prétendus moyens infaillibles de guérison que l'on offre à l'hypochondrie. Il n'y a de vrai, dans les choses qui tiennent au domaine de l'existence, que ce qui convient en tel cas déterminé. Conseiller aux hypochondriaques d'ouvrir leur maison aux bals, aux réunions joyeuses, c'est s'exposer à commettre une grave erreur. On peut dire d'un grand nombre d'individus portés à la mélancolie et à l'hypochondrie : Laissez-les seuls; il n'y a pas d'autre moyen de les distraire.

Ces diverses considérations sur les avantages que le cœur peut retirer de la solitude m'amènent enfin à poser cette grave question : Est-il plus facile d'être vertueux dans la solitude que dans le monde ?

Dans le monde, on fait souvent le bien par devoir.

Le juge rend la justice, le médecin visite ses malades, et l'un et l'autre disent qu'ils agissent par un sentiment d'humanité. Il se peut que quelquefois cela soit vrai, mais la plupart du temps c'est faux : on étudie et on juge une cause, on porte des secours à un ma-

lade, parce qu'on siége à un tribunal, parce qu'on a mis à sa porte tel écriteau. On m'a écrit des milliers de lettres qui commençaient ainsi : « Votre humanité si bien connue, » et je ne vois dans ces mots qu'un compliment banal, qu'un froid mensonge. Cette vertu généreuse et compatissante, qu'on appelle humanité, est un des attributs d'une âme noble, élevée. Et d'où savez-vous que j'agis de telle ou telle façon par vertu, et non par une des obligations de ma position ?

Les bonnes œuvres ne sont pas toujours des actes si louables. On peut faire du bien sans être réellement bon ; on peut se montrer grand dans les affaires, et rester petit au fond du cœur. La vertu est plus rare qu'on ne pense, et il faut ménager pour les occasions sérieuses les mots solennels de vertu, de patriotisme, de dévouement, car en les prodiguant on court risque d'en diminuer le prestige.

On pratique vraisemblablement mieux les maximes du bien dans la solitude que dans le monde. Là, si un grand personnage fait un acte de vertu, il le fait parce qu'il sent que la grandeur d'âme est au-dessus de toutes les autres grandeurs.

La vertu est plus facile à pratiquer dans la solitude que dans le monde. Dans le monde, elle n'ose souvent se révéler au grand jour. Nous nous trouvons là entourés de tant de piéges et de fascinations, que, même avec la meilleure volonté, nous ne pouvons nous empêcher de commettre sans cesse quelque faute. Celui-ci manque de bonne intention ; cet autre a des intentions parfaites, mais il erre dans sa conduite. Le matin, avant de sortir, nous nous trouvons peut-être encore dans d'excellentes dispositions d'esprit, nous avons le cœur libre et porté à la bienveillance, à la justice, car nous n'avons point encore éprouvé de con-

trariétés ; mais avec la vigilance la plus sévère, on ne reste pas tout le jour entièrement maître de soi, lorsqu'il faut poursuivre à travers d'inextricables soucis des affaires multipliées, entretenir de nombreuses relations, et s'exposer à toutes sortes d'incidents désagréables et imprévus. On ne peut donc oublier l'étroite union de l'âme avec le corps, et l'on ne peut atteindre au terme le plus élevé d'une vertu idéale. Pour vivre dans la solitude, on n'en conserve pas moins sa nature humaine; et si la vertu est plus facile à pratiquer là où elle est livrée à moins de dangers, elle a par là moins de mérite.

Un célèbre philosophe écossais a dit : « Par l'amour de la vertu, le bonheur d'un homme dépend de sa conduite. Celui qui ne cherche pas à la pratiquer n'est qu'un esclave du monde. Il dépend de la faveur, il vit des caresses du monde, il est heureux ou désolé selon le succès ou les échecs qui lui arrivent dans cette sphère mobile. Mais les entreprises faites par l'homme vertueux ne sont pour lui qu'une raison de félicité secondaire. Son devoir accompli, il jouit de la tranquillité de son âme, et s'abandonne à la sagesse de la Providence. Son témoignage est dans le ciel, et celui qui le connaît est l'Être suprême. Satisfait de la voix de sa conscience et confiant en la justice de Dieu, il est heureux de son innocence, et méprise le triomphe des méchants. Or, que ces nobles principes s'implantent dans notre cœur, nous nous affranchissons du servage du monde, et nous mettons notre courage à l'abri de ses vicissitudes. »

Mon but, en écrivant cet ouvrage sur la solitude, a été d'enseigner cet affranchissement du monde. Je ne veux pas conduire les hommes dans les déserts sauvages, je voudrais seulement les délivrer d'une

crainte inutile, leur donner l'indépendance, leur inspirer un goût salutaire pour la retraite, afin qu'ils aient du moins quelques heures dans la journée où ils puissent se dire : Nous sommes libres.

Cette indépendance ne doit nous porter qu'à user raisonnablement des avantages de la solitude. Ce n'est qu'en employant bien nos heures de loisir que nous prenons la ferme résolution de maîtriser nos passions et de régler dignement notre conduite. C'est en réfléchissant aux événements de notre vie, aux tentations auxquelles nous sommes exposés, aux côtés faibles de notre être, que nous pouvons nous armer d'avance contre tous les périls qui nous menacent dans les relations mondaines. Si la vertu, au premier abord, paraît restreindre le cercle de nos plaisirs, il est facile de voir qu'elle nous donne de plus grandes et plus sûres jouissances que ces jouissances imaginaires et trompeuses dont elle nous éloigne. Le riche aime à s'occuper de sa fortune, le voluptueux de ses joies matérielles, mais l'homme qui est vraiment bon éprouve un bonheur extrême à remplir régulièrement ses devoirs. Quand il les a remplis, il voit briller à ses yeux une nouvelle lumière ; une clarté plus vive et plus pure l'environne de toutes parts, tout s'embellit pour lui, et il continue gaiement sa carrière. Notre père, qui est notre Dieu, pénètre le secret des cœurs, lit dans les ténèbres de la solitude, et nous récompense de nos bonnes actions par la satisfaction qu'il nous donne et la nouvelle force dont il nous doue.

La liberté, le loisir, l'éloignement d'un vain tumulte, le calme, sont donc pour nous des moyens assurés de nous conduire à la vertu. Dans cet état si désirable, on ne se borne plus à réprimer le cours fougueux de ses passions, on ne permet pas à ses pensées de s'in-

quiéter des choses dont elle n'a point à s'occuper. La vie domestique n'est plus alors cette existence fastidieuse, ou ces champs orageux que l'on rencontre si souvent dans le monde. La paix et la félicité appartiennent à celui qui renonce aux plaisirs impurs, et cette félicité il la répand autour de lui.

Il n'est pas un scélérat qui ne convienne en secret que la vertu est la base fondamentale du bonheur en ce monde : cependant le vice lance de tous côtés ses piéges attrayants, et y prend sans cesse des gens de tout âge et de toute condition. Veiller sur les désirs trompeurs, avant même qu'ils ne nous atteignent, vaincre par de nobles pensées la cupidité coupable, c'est là l'un des plus beaux triomphes de l'âme, et c'est par là qu'on acquiert la paix intérieure.

Heureux celui qui entre dans la solitude avec cette paix sublime et qui la conserve sans nuage ! A quoi servirait de chercher un refuge dans la retraite, si l'on y portait la haine des hommes ? On ne trouverait alors pas plus de satisfaction dans les vertes et fraîches prairies que dans les ténèbres sinistres d'une affreuse cellule. Épurer notre cœur, le préserver de toute atteinte funeste, voilà la tâche que nous devons nous prescrire dans la solitude.

Il importe souvent aussi de savoir estimer ce que les hommes méprisent, et mépriser ce qu'ils estiment. Lorsque, après la guerre de Rome contre les pirates, le commandement enlevé à Lucullus fut remis à Pompée, celui-ci s'écria : « O dieux, vous me chargez d'une œuvre sans fin ! N'aurais-je pas été plus heureux sans cet appareil de gloire ? Faut-il donc que je sois toujours en campagne, et que j'aie toujours la cuirasse sur la poitrine ? Ne pourrai-je échapper à l'envie qui me poursuit sans relâche, et vivre paisible-

ment à la campagne avec ma femme et mes enfants ? »

En parlant ainsi, Pompée mentait ; car il n'estimait pas encore assez ce que les hommes de sa nature méprisent, et il ne méprisait pas assez ce que les Romains, jaloux du pouvoir, estimaient par-dessus tout. Mais Marius Curius, ce grand citoyen, agit autrement. Après avoir chassé Pyrrhus de l'Italie, après avoir joui trois fois des honneurs du triomphe, il se retira à la campagne dans une humble demeure, et y cultiva lui-même son jardin. Quand les ambassadeurs des Samnites vinrent lui offrir de l'or qu'il refusa, il était près de son foyer, occupé à faire cuire ses navets.

La solitude procure autant de jouissances à l'homme le plus obscur qu'au personnage le plus éminent. La fraîcheur de l'air, la majesté des forêts, le riant éclat des prairies, la magnificence de l'été, peuvent enchanter l'ignorant tout aussi bien que les philosophes et les héros. « Il n'est pas nécessaire, a dit un Anglais, de connaître les lois de la végétation pour admirer le calice d'une fleur, ni d'étudier le système de Copernic et de Ptolémée pour jouir de la lumière et de la chaleur du soleil. Que de douces émotions n'éprouve-t-on pas au retour du printemps ! Quand un homme qui a longtemps été renfermé dans les villes visite la campagne, il n'est pas un point de vue champêtre qui ne réjouisse quelqu'un de ses sens. »

Plus d'un exilé même a souvent ressenti les bienfaits de la solitude. Au lieu du monde d'où il était banni, il se créait un monde nouveau dans le silence de la retraite, oubliant les plaisirs factices pour s'attacher à des plaisirs plus réels [1], et inventant mille inno-

[1] Cicéron a dit : « Multa præclare Dionysius Phalereus in illo exsilio scripsit, non in usum aliquem suum quo erat orbatus, sed animi cultus ille erat ei quasi quidam humanitatis cibus. »

centes distractions qu'il n'aurait pas trouvées ailleurs.

Maurice, prince d'Isembourg, après s'être signalé pendant de longues années par son courage, sous le duc Ferdinand de Brunswick, sous le maréchal de Broglie et dans la guerre des Russes contre les Turcs, tomba en disgrâce et fut exilé. On sait ce qu'est une sentence d'exil en Russie. L'ennui l'accabla d'abord, la douleur s'empara de lui ; mais un jour, le petit livre de Bolingbroke sur l'exil lui tomba entre les mains. Il le lut, le relut, et en fit une traduction. « A mesure que je le lisais, dit-il, je sentais s'apaiser ma tristesse. »

Ce livre de Bolingbroke est un chef-d'œuvre de stoïcisme et de style. L'auteur y retrace toutes les adversités de la vie. Il ne veut point qu'on cherche à s'y soustraire par une longue et lâche résignation; il veut qu'on emploie pour les vaincre les remèdes les plus violents, qu'on poursuive le mal jusque dans sa source pour le guérir radicalement.

Avec une certaine énergie, on peut parvenir sûrement à supporter le plus long exil, et on peut y trouver des plaisirs qu'on ne connaissait pas dès que l'on est privé de ceux que l'on recherchait dans un autre temps. Brutus trouva Marcellus, dans son exil de Mitylène, aussi heureux qu'il est possible à l'homme de l'être, et livré avec autant d'ardeur qu'autrefois à l'étude des sciences utiles. En le voyant ainsi, il pensa que c'était lui-même qui, en rentrant dans le monde, allait en exil.

Quelques années auparavant, Métellus Numidicus, refusant sa sanction aux lois funestes du tribun Saturninus, avait été aussi condamné à l'exil. Des citoyens recommandables voulaient s'armer pour le défendre ; mais Métellus, qui n'avait pu arrêter le mal par la per-

suasion, ne voulut pas outrager les lois par la violence. Il gémit seulement sur le délire des Romains, comme autrefois Platon sur celui des Athéniens. « Mes citoyens, dit-il, me rappelleront s'ils reviennent de leur égarement, et, s'ils n'en reviennent pas, je ne puis être nulle part plus mal qu'à Rome. » Il partit pour l'exil, persuadé que c'était un avantage pour lui de s'éloigner de ces lieux où son cœur eût été sans cesse déchiré par le douloureux spectacle d'un état d'anarchie et d'une république expirante.

Rutilius s'éloigna de Rome avec un profond mépris pour les mœurs corrompues de cette grande ville. Il avait soulevé contre lui une classe de gens puissants en cherchant à protéger les provinces d'Asie contre les exactions des fermiers. Il fut accusé de s'être lui-même laissé corrompre, et cité en justice par l'infâme Apicius. Ses accusateurs étaient ses juges ; il le savait, et il daigna à peine se défendre. Il s'en alla en Orient, où il fut accueilli avec respect ; et, lorsque le temps de son exil fut fini, au lieu de rentrer dans sa patrie, il s'en éloigna encore plus.

Dans ces imposantes histoires d'exilés, Cicéron fait une triste exception. Il était doué de tous les trésors de l'esprit, de tous les sentiments délicats qui pouvaient charmer sa solitude ; mais il n'avait pas la force de supporter l'exil. Au temps de sa prospérité, les menaces d'un parti puissant, les poignards des assassins n'avaient pu l'effrayer. La souffrance morale le fit succomber dans son exil ; il devint hypochondriaque, et cette maladie épuise l'énergie de l'âme et brise toutes les résolutions. Cicéron a, par sa faiblesse, déshonoré l'exil et la solitude. Inquiet et timide, regrettant sans cesse la perte de son rang, de sa fortune, de son crédit, il ne pouvait goûter l'influence salutaire de

la retraite, car tout s'offrait à ses yeux sous une ombre sinistre.

Pour qu'un exilé achève en paix ses jours dans le silence de la retraite, il faut qu'il ait payé sa dette à la société, et qu'il donne à ceux qui l'observent l'exemple d'un homme aussi grand dans sa chute que dans sa prospérité.

Il est doux surtout de songer à la solitude quand la vieillesse approche, quand notre vie décline. Notre existence est un voyage de courte durée ; notre vieillesse, un jour rapide qu'il faut regarder comme un instant de repos, comme un intervalle entre l'activité et le dernier sommeil, comme le port d'où nous observons les écueils où nous avons couru risque d'échouer, et nous ne pouvons mieux jouir de ces dernières impressions de la vieillesse que dans la solitude.

Souvent l'homme tend à épuiser tout ce qui lui est étranger avant de s'occuper de lui-même. Ainsi, nous commençons par visiter les pays lointains avant de remarquer ce qu'il y a d'intéressant dans le nôtre ; mais le jeune homme prudent et le vieillard expérimenté n'agissent pas ainsi. Pour eux, le commencement et la fin de la sagesse sont dans la solitude et dans la sérieuse observation de soi-même. Combien de gens, d'ailleurs, que la solitude a rendus mélancoliques dans leur jeunesse, et qui ne ressentent plus cette mélancolie aux approches de la vieillesse !

Une alternative incessante de désirs, de croyance, d'espoir et d'illusions, voilà le tableau de notre entrée dans la vie. L'âge mûr est porté à la mélancolie ; mais rien ne surprend l'homme qui s'est affermi sur sa route par l'expérience. Quand on n'est plus forcé de songer à de vains besoins, et quand on a su de bonne heure

apprécier les petites intrigues du monde, on ne se plaint pas de l'ingratitude que l'on éprouve. Qu'on obtienne seulement le repos, voilà tout ce que l'on demande; le reste n'est rien si l'on est rentré assez tôt en soi-même, si l'on a vu les choses extérieures telles qu'elles sont réellement.

« Il y a, dit un Allemand, des chartreux en politique comme en religion. C'est dans la retraite silencieuse qu'on rencontre le sage observateur dévoué à la vérité et à sa patrie, qui n'exalte rien outre mesure et ne calomnie personne. On aime sa lucide raison ; on admire son amour pour les sciences et pour les hommes ; on voudrait posséder sa confiance et son amitié; on est étonné de sa modestie, de son langage et de son existence ; on voudrait lui faire quitter son humble demeure pour un palais; mais il semble qu'il porte écrit sur son front cet axiome de l'antiquité : « *Odi profanum vulgus et arceo ;* » et alors, au lieu de chercher à le séduire par une vaine convoitise, on en fait un prosélyte.

Il n'est plus, ce chartreux politique que j'appris un jour à connaître dans une petite province, qui m'inspira un respect et un amour filial. Peut-être n'existait-il pas alors dans les cours d'Allemagne un homme plus sage et plus profond que lui. Il jugeait le monde et les choses avec une admirable sagacité, et connaissait personnellement quelques-uns des plus grands souverains de l'Europe. Nulle part je n'ai trouvé une âme plus libre, plus ouverte et douée de plus de douceur et d'énergie ; jamais un œil plus vif et plus pénétrant, et jamais un homme avec lequel j'aurais autant aimé à passer toute ma vie. Sa maison était d'une extrême simplicité et sa table très-frugale : c'était le baron de Schrantenbach.

Les jeunes gens ne sont en général que trop disposés à médire des écrits des vieillards ; cependant jamais homme n'a écrit avec tant de chaleur et d'émotion que Rousseau ne le fit dans ses dernières années. La plupart de ses meilleurs ouvrages datent de sa vieillesse. Entre cinquante et soixante ans, il devint l'un des premiers écrivains de son siècle, et il ne regardait alors les œuvres de son jeune âge que comme de faibles productions de son esprit.

C'est dans la vieillesse qu'on est le plus porté à la méditation. L'ardeur du jeune âge est apaisée ; l'effervescence du midi de la vie est calmée ; le soir arrive avec sa douce tranquillité et son calme rafraîchissant. Il est donc utile de consacrer à la méditation les derniers instants que l'on a à passer en ce monde, et après les sollicitudes que l'on a éprouvées, on parvient à conquérir quelque repos. La pensée de ces paisibles loisirs nous réjouit, comme la perspective d'un heureux jour de printemps après un long hiver. Qu'on se repose, soit, diront quelques jeunes gens dédaigneux ; mais qu'on n'écrive pas ; car, à cet âge-là, on n'a plus de chaleur, l'imagination est éteinte, et le prisme qui l'animait a disparu. Cela peut être, répond le vieillard ; mais j'aime à exprimer encore les sensations que j'éprouve. Je lis, j'écris, je pense, voilà ma joie à présent comme dans ma jeunesse. L'homme âgé acquiert par sa paisible et régulière activité ce que vous perdez chaque jour par votre bruyante agitation.

Pétrarque sentit à peine l'affaissement de la vieillesse. Il savait animer sa solitude par le mouvement de son esprit, et ses années s'écoulaient doucement. D'une maison de campagne située dans le voisinage d'une chartreuse, à quelques lieues de Milan, il écri-

vait à Settimo avec une aimable naïveté : « Comme un voyageur fatigué, je double le pas à mesure que j'approche du terme de ma route. Je lis, j'écris jour et nuit; une occupation me repose de l'autre, je veille et je me divertis, je travaille et je me fatigue ; plus je rencontre de difficultés, plus mon ardeur augmente. La nouveauté m'aiguillonne, les obstacles m'excitent. Le travail est chose sûre, et le mien est incertain. Mes yeux sont affaiblis par les veilles, et ma main est lasse de tenir la plume. Mais je désire que la postérité me connaisse, et si je ne parviens pas à occuper son attention, mon siècle du moins, mes amis m'auront connu, et cela me suffit. Ma santé est encore si bonne, mon corps si robuste, mon tempérament si chaleureux, que l'âge, les occupations sérieuses, la continence et la macération ne peuvent vaincre cet ennemi rebelle contre lequel je lutte sans cesse. Si je n'avais foi en la Providence, je succomberais comme j'ai déjà succombé plusieurs fois. Souvent, à la fin de l'hiver, il faut que je reprenne les armes contre la chair, que je combatte, pour ma liberté, contre ses plus cruels ennemis. »

Plus d'un homme, en recherchant dans sa vieillesse la solitude, a acquis loin du monde une importance qu'il n'avait pas à un autre âge. « C'était, a dit Pope, dans la retraite, dans l'exil, sur leur lit de mort, que les grands hommes de l'antiquité jetaient le plus grand éclat et faisaient le plus de bien, en communiquant aux autres leurs lumières. »

« C'est quelque chose, dit Rousseau, que de donner aux hommes l'exemple de la vie qu'ils devraient tous mener. C'est quelque chose, quand on n'a plus ni force ni santé pour travailler de ses bras, d'oser de sa retraite faire entendre la voix de la vérité. C'est quel-

que chose d'avertir les hommes de la folie des opinions qui les rendent misérables. Je serais beaucoup plus inutile à mes compatriotes, vivant au milieu d'eux, que je ne puis l'être dans le calme de ma retraite. Qu'importe en quel lieu j'habite, si j'agis comme je dois agir ? »

Heureux le vieillard qui, dans ses dernières années, reçoit dans ce monde la récompense du bien qu'il a fait, et emporte les bénédictions de ceux qui l'entourent ! Celui qui a vécu honnêtement et honorablement ne craint pas de reporter ses regards sur la route qu'il a parcourue, et les grandes âmes ne s'effrayent pas de l'approche du tombeau. L'impératrice Marie-Thérèse fit elle-même construire le sien : elle s'arrêtait souvent auprès de ce monument de deuil, et le montrait à ses enfants en leur disant : « Avons-nous le droit d'être fiers? Voilà le dernier asile qui reste aux empereurs. »

Sans s'élever à cette hauteur de sentiments, chacun peut se retirer du monde, ne pas attacher au passé une importance outrée, et, dans les moments qui lui appartiennent encore, entretenir, développer les pensées qui le rattachent à Dieu et à la vertu ; alors la tombe ne lui présentera plus un si lugubre aspect, et il ne regardera la fin de la vie que comme le soir d'un beau jour.

Les jouissances du cœur que nous procure la retraite augmentent souvent pour les idées religieuses qu'elle enfante. Une vie simple, paisible, innocente, porte notre cœur vers Dieu. La vue de la nature nous ramène à la religion, et la religion, par un de ses sublimes effets, nous donne la tranquillité.

Celui qui est pénétré de ces sentiments religieux n'attribue plus au monde la même valeur et ne ressent

plus aussi vivement les misères de l'humanité. On se trouve alors comme dans une fraîche vallée où l'on entend au loin gronder le tonnerre des fausses passions. Quand le célèbre Addison, abandonné des médecins, sentit sa fin approcher, il fit appeler un de ses jeunes parents, qui lui était profondément attaché. Après quelques moments d'attente, le jeune homme désolé lui dit : « Vous m'avez demandé, dictez-moi vos ordres, je les accomplirai religieusement. » Addison lui prit la main et lui répondit : « Vois comme un chrétien meurt tranquillement. »

S'il n'est pas en notre pouvoir de briser tous les obstacles qui s'opposent à cette paix intérieure, et de remporter dans toutes les circonstances une pleine victoire sur les étreintes du monde, l'idée de tout sacrifice à Dieu est grande et imprime un noble élan à une âme ardente. Pourquoi sommes-nous si fréquemment mécontents de notre situation ? Pourquoi nous plaignons-nous de ne connaître ni la joie ni le bonheur ? C'est parce que nous nous laissons saisir par l'apparence des choses, parce que nos sens gouvernent notre raison, parce que, dans mainte et mainte occasion, nous préférons des biens trompeurs aux jouissances réelles et durables, parce qu'enfin nous n'avons pas toute la piété que nous devrions avoir.

Il faut se faire un devoir de consacrer à de pieuses réflexions une partie de ces heures que tant de gens dissipent en vaines distractions. Mais il ne faut pas que cette piété dégénère en fanatisme, qu'elle nous donne de vagues sentiments au lieu des pensées lumineuses, qu'elle remplace par des rêveries les réalités; il ne faut pas qu'elle nous assujettisse à un rigorisme outré, qu'elle nous fasse renoncer à des plaisirs innocents. Une joie honnête augmente notre force, et la

vertu doit donner une douce et profonde satisfaction.

Pour un homme qui a contracté l'habitude de se recueillir dans le calme, les heures qu'il consacre à de religieuses méditations sont les meilleurs instants de sa vie. De même que, lorsque nous allons à l'église accomplir un de nos devoirs de chrétien, nous devons nous examiner sérieusement, scruter notre conduite et nous affermir dans la résolution de vivre selon la voie de Dieu, de même, chaque fois que dans la retraite nous élevons notre pensée vers le ciel, nous devons porter sur nous-mêmes un regard sévère. Nous apprendrons ainsi à reconnaître nos fautes, à rectifier nos idées, à réfléchir utilement au terme et au but de notre existence.

Il ne suffit pas de faire de bonnes actions, il faut encore discerner le motif de ces actions. N'avons-nous pas, en les faisant, cédé à quelque considération mondaine ou à quelque enthousiasme passager ? N'avons-nous pas été dirigés par l'amour-propre plutôt que par l'amour du prochain ? Dans nos heures solitaires, en élevant notre cœur vers Dieu, nous apprécions plus facilement et plus judicieusement la nature et le motif réel de ces actions.

La solitude nous conduit de la faiblesse à la force, de la séduction à la résistance, du présent à l'avenir, des contraintes du monde d'ici-bas à la contemplation d'un monde meilleur. Aux heures de retraite et de silence, nous sommes plus près de celui à qui nous devons par-dessus tout être désireux de plaire, et qui veille près de nous dans les ombres de la nuit.

Les apologistes de la société répètent sans cesse qu'il y a de grandes choses à faire dans le monde. Mais, d'une part, nous ne faisons pas dans le monde tout ce que le devoir nous prescrit, et de l'autre, nous

devons être convaincus que nous n'acquerrons jamais aussi bien que dans la solitude et par la religion l'énergie nécessaire pour accomplir des actions de mérite et l'élévation de caractère que nous devons tous ambitionner.

La satisfaction habituelle dont notre âme jouit au sein de la solitude a déjà quelque analogie avec les joies de l'éternité, et c'est dans ces moments de félicité intérieure qu'on aime à s'abandonner aux désirs et aux espérances qu'éveille en nous l'idée d'une autre vie.

Dans ce monde, où l'on trouve tant de contrainte et d'inquiétude, la liberté, le loisir, le repos, sont des biens inappréciables auxquels chacun aspire, comme le navigateur fatigué des orages de la mer aspire à la terre ferme. Mais lorsqu'on n'a jamais été privé d'un pareil bonheur, on ressemble à l'habitant éloigné des plages maritimes qui ne se représente pas les anxiétés, les angoisses et les désirs du matelot. Pour moi, j'aime à croire que nous jouirons dans l'éternité d'une tranquillité constante, inaltérable et exempte de tout mouvement sensuel. Or, comme la paix intérieure et extérieure est déjà sur cette terre un commencement de béatitude, il peut être utile de croire qu'un sage éloignement du tumulte du monde est un moyen de développer dans l'âme des facultés qui deviendront un des éléments de notre félicité pour la vie future.

Je termine ici mes réflexions sur les avantages que la solitude présente au cœur. Puissent-elles propager quelques pensées salutaires, quelques vérités consolantes, et contribuer à répandre parmi les hommes l'idée d'un bonheur qui est si près de nous ! C'est tout ce que je désire.

CONCLUSION

Après avoir lu la première partie de cet ouvrage, on m'a accusé d'avoir trop déprécié les résultats de la solitude. En lisant la seconde, on me reprochera peut-être de parler de ces mêmes résultats avec trop d'enthousiasme. On dira que je prescris une morale trop sévère, une élévation d'âme à laquelle on ne peut atteindre, un véritable mépris des hommes et des agréments extérieurs, un calme et une fermeté imaginaires, un dégoût du monde que rien ne justifie. On me reprochera de vouloir ainsi, non-seulement affaiblir le penchant à la vie sociale, mais d'exciter un triste mécontentement dans le cœur des hommes, de les porter à rompre toute espèce de joug pour vivre selon leur propre fantaisie, et de les rendre trop philosophes et trop libres. Enfin, on me reprochera encore de faire un trop long éloge de la vie privée, et de

détruire par là le juste sentiment d'estime que l'on doit avoir pour les relations sociales.

Tel n'a point été pourtant mon projet, et je crois que les jouissances du bonheur domestique n'altèrent point, dans une âme noble, le désir du bien-être général. Si l'un des effets de la solitude est de nous inspirer une certaine indifférence pour le monde, l'habitude de penser, que nous contractons dans notre retraite, nous améliore moralement, et nous donne une activité d'esprit qui peut devenir utile à la société.

On ne peut trouver le bonheur complet en soi-même, et nous sommes liés par notre faiblesse même à quelque être qui nous aime. Il n'entre pas dans les droits de la nature que nous soyons misanthropes. Dieu seul peut se suffire à lui-même. Nous ne pourrions donc, sans de grands inconvénients, nous retrancher dans une retraite absolue.

S'il existe un être complétement isolé, il doit être bien misérable, car il n'a ni appui ni consolation. La nature elle-même veut que nous soyons unis à une créature de notre espèce, et tous les sentiments qui naissent et se développent dans notre cœur nous rappellent à chaque instant cette loi. Il faudrait être dominé par une effroyable idée du genre humain pour imiter ce moine qui s'en alla demeurer près du Vésuve, préférant, disait-il, le voisinage du volcan à la société de ses semblables.

Avec un caractère raisonnable, il est impossible qu'on se sépare entièrement des hommes. On a besoin de leur être agréable, de leur faire du bien, de s'attacher à eux, de jouir avec eux de la vie. Plutarque disait: « Je fuis le monde par goût, et la douceur de mon caractère m'y ramène. »

Si, avec l'idée de trouver dans les livres tout ce qui

mérite d'être connu, nous consacrions toutes nos heures à l'étude, nous nous priverions par là des avantages réels que nous devons retirer de nos relations sociales; les jeunes gens s'éloigneraient des vieillards; la solitude la plus occupée ne nous serait plus aussi utile, et nous pourrions bien finir par n'être que des pédants insupportables.

Pour remplir justement sa destinée, pour acquérir un certain degré d'expérience et de sagesse, il faut que l'homme soit tour à tour en rapport avec les autres, et en rapports directs avec lui-même ; qu'il sache goûter les plaisirs honnêtes que lui offre le monde, et se livrer aux réflexions sérieuses que lui inspire la solitude.

Dieu lui-même, nous l'avons dit, veut que nous vivions en relations avec les autres hommes. Le penchant social qu'il a mis en nous est une preuve évidente de sa volonté. Jésus-Christ nous invite seulement, par son exemple, à nous retirer quelquefois dans la solitude. Il a vécu au milieu des hommes; mais de temps à autre il rentrait dans la retraite. Il nous apprend par là que le chrétien doit savoir aussi s'éloigner des affaires et des distractions du monde, pour observer l'état de son cœur et élever sa pensée vers Dieu.

Tout ce qui tend à rapprocher les hommes l'un de l'autre, à les rendre plus éclairés, plus affables, plus vertueux, tout ce qui peut augmenter entre eux une sage harmonie mérite nos éloges. Il faut que nous nous reposions des jouissances de l'esprit par les distractions du monde; ces distractions, ces innocents plaisirs que la société nous présente, adoucissent le caractère et donnent à la vertu un aspect plus attrayant.

En fréquentant les réunions du monde, il faut se résigner d'avance à y éprouver mainte contrariété, à y peser mainte heure d'ennui. Il y a là souvent plus de pédants qu'on n'en trouve parmi les savants qui se retirent dans la solitude. Il y a là d'insipides et intarissables discoureurs, dont il est difficile d'arrêter la loquacité. Si l'un de ces déplorables orateurs de salon s'attache à nous et nous accable de ses longues phrases, écoutons-le avec patience, en nous rappelant ces paroles de Garve : « Ces pauvres gens ont perdu la mesure morale, qui apprend à régler son langage et ses actions selon les personnes que l'on rencontre. Pédants et passionnés, il ne se soucient aucunement des circonstances où ils se trouvent, et, ne consultant que leur fantaisie, ils commettent à chaque instant quelques inconvenances, parce qu'ils oublient tout, excepté la passion qui les anime. »

Dans une sphère plus élevée, là où l'on n'accepte ni une telle pédanterie, ni l'homme sans instruction, les relations du monde peuvent être de la plus grande utilité, et je pense que la fréquentation des princes et des grands serait une excellente école de philosophie pratique pour ceux qui vivent souvent seuls ; car il faut bien plus de courage pour oser proclamer une vérité hardie devant un grand, que pour en répandre des centaines dans un livre. Et quel observateur du cœur humain ne voudrait avoir vu César, et s'entretenir intimement avec lui, à l'époque où Sylla disait en le regardant : « Ne vous fiez pas à ce jeune homme qui porte la tête si haut. Il y a en lui plusieurs Marius? » C'est une chose d'un grand intérêt aussi que de pouvoir étudier dans son germe et dans son développement la puissance à l'aide de laquelle un homme fait époque et devient le modèle des autres. N'est-ce pas

une grande joie, en observant cet homme, de reconnaître qu'il joint à ses qualités extraordinaires un tact délicat et une douce nature de pensées?

Cependant il est aussi une foule de personnes qui ont raison de se dérober à l'entraînement des salons. Celui qui veut s'élever au-dessus du vulgaire doit savoir se renfermer dans la retraite et s'appliquer assidûment au travail. Et il arrive souvent que ceux mêmes qui attachent le plus d'importance aux obligations mondaines absolvent l'homme sérieux qui s'en affranchit. Ce que les régents des salons exigent n'est pas toujours d'une rigoureuse nécessité, et l'homme de bien, en interrogeant sa conscience, sait ce qu'il lui importe de faire chaque jour. On n'est point un être sauvage par cela seul qu'on se plaît de temps à autre à vivre dans l'obscurité. Il y a, nous l'avons dit, mainte œuvre sérieuse qu'on ne peut achever que dans le calme; et du fond de sa solitude, un écrivain se rend souvent plus utile à l'humanité que l'homme d'affaires avec son impétueuse activité. Ah! combien il en est de ces esprits modestes et réservés qui dans l'asile le plus humble étalent bien plus de forces intellectuelles qu'on n'en étale dans le monde. L'essentiel est que notre activité intérieure soit dirigée vers un but louable. Celui qui cherche à instruire la jeunesse, ou qui écrit un livre utile, est sans cesse par la pensée en relation avec le monde, et souvent il contribue à notre bonheur. Dans sa vie solitaire, dans son éloignement des relations sociales, il travaille pour la société, il exprime librement à l'écart ce qu'il n'oserait peut-être dire dans une grande réunion, par des raisons de convenance, de respect ou de timidité.

Il est difficile d'accomplir sa mission de savant en passant une grande partie de sa vie dans le monde.

Mais celui-là mérite un double hommage qui, en se dévouant au culte des sciences, possède l'art d'attirer les cœurs à lui par la sagacité de son esprit et la douceur de ses sentiments.

Pour jouir utilement de la solitude et des relations du monde, il faut savoir employer sérieusement son temps dans la retraite, se conduire avec dignité et intelligence parmi les hommes, apprendre à corriger les inconvénients de la solitude par les relations de la société, ceux de la société par la solitude, et ne s'attacher trop exclusivement ni à l'une ni à l'autre de ces deux séductions. L'homme dont l'éducation a été sagement dirigée sait se rendre utile dans ses diverses situations, comme un fleuve paisible qui n'arrose pas seulement des vallées solitaires, mais qui porte ses ondes dans des villes populeuses, et qui contribue à les embellir et à les enrichir.

La vie contemplative et la vie sociale doivent également servir à notre perfectionnement. Notre désir est d'être heureux, c'est-à-dire d'obtenir pour nous-mêmes autant de bonheur que nous pouvons nous en procurer, et de faire aux autres tout le bien qui est en notre pouvoir. Mais par l'effet des circonstances, bon nombre d'hommes ne sont pas à la place qui leur conviendrait. En voici un qui végète obscurément au fond d'une province, et qui pourrait remplir un grand rôle sur un vaste théâtre ; cet autre que sa naissance appelle à occuper un rang élevé est un être sans valeur qui devrait se soustraire à tous les regards. Combien de personnes condamnées à vivre dans une retraite monotone, qui pourraient exercer dans les villes une douce et salutaire action ! Combien de femmes qui languissent dans une maison champêtre, parce que l'époux qu'on leur a donné ne sait apprécier ni

leur esprit ni leur cœur, parce qu'elles ne voient autour d'elles que des natures nulles, et pas un seul être qui puisse les juger et les comprendre! Cependant, celle qui dans cette triste situation sait surmônter ses regrets, et user sagement des ressources qu'elle possède, peut encore jouir d'un bonheur assez désirable. L'accomplissement de ses devoirs lui donnera le repos, la solitude aura pour elle des charmes, elle cueillera les fleurs parmi les épines.

Savoir utiliser la position où la Providence nous a placés, voilà le grand secret. La solitude nous donne ce que nous ne trouvons pas dans le monde, et le monde nous offre un vaste champ d'actions nouvelles et d'observations. Si nous sommes obligés de paraître dans le monde, sachons ranimer l'éloignement qu'il nous inspire, sachons nous plier avec autant d'agrément que possible aux obligations qu'il nous impose. Une telle condescendance suffit souvent pour rendre à notre âme une heureuse sérénité, et après cet effort d'un instant nous nous livrerons avec plus de facilité au travail et à la méditation.

L'homme est créé pour penser et pour agir. Il faut donc qu'il apprenne à se conduire sagement dans la vie spéculative comme dans la vie active, et il aurait tort de fuir obstinément la société, comme d'abhorrer la solitude. Souvent en voyant les hommes que l'on était disposé à éviter, on découvre en eux des qualités qu'on n'avait point encore aperçues, et l'on en vient à éprouver de l'estime et de l'affection pour ceux auxquels on ne croyait jamais pouvoir accorder ces sentiments en ne les jugeant qu'à distance. Tâchons seulement de porter dans le monde un esprit impartial, un cœur bienveillant, et souvent en y rentrant à regret, nous en reviendrons calmes et satisfaits.

On ne connaît pas toute la puissance de la volonté de l'homme, puisque sans cesse on s'écrie : Que voulez-vous ! l'homme est fait ainsi. C'est parce que l'homme est fait ainsi qu'il doit user de tous ses efforts pour devenir plus qu'il n'est. Il ne faut pas que la fatigue, l'ennui, le chagrin, nous empêchent de nous arracher courageusement à la mollesse pour entreprendre une noble lutte. Il suffit le plus souvent d'un peu de résolution pour vaincre notre faiblesse physique et astreindre notre esprit à un travail utile. Et quel bonheur de pouvoir ensuite se dire : Voilà ce que je suis parvenu à faire par mon courage et ma volonté !

Nous devons donc savoir partager noblement notre temps entre le monde et la solitude, entre les distractions honnêtes de la société et les plaisirs intellectuels. Nous échapperons ainsi à la folie de celui qui court étourdiment après tous les plaisirs, et à la misanthropie de celui qui se retire avec une sombre pensée dans une retraite sauvage.

Il faut que nous cherchions à nous faire aimer des autres sans commettre aucune lâcheté, et que nous sachions quitter librement le monde sans le fuir entièrement. Nous devons remplir avec dignité les obligations que la société nous prescrit, user de tous les avantages que nous pouvons trouver parmi les hommes, et leur faire le bien qui dépend de nous. Mais nous devons aussi savoir nous retirer à l'écart pour nous recueillir dans le sentiment de Dieu et de la vérité.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Corbeil, imprimerie de Crété.

CLASSIQUES FRANÇAIS
éditions variorum
DE CHARLES LOUANDRE

Mémoires et Correspondances
sur l'histoire et la société françaises.

AUBIGNÉ. Mémoires.

XIX siècle.

Bibliothèque anglo-française.

MACAULAY.
SHAKESPEARE.
GOLDSMITH. Vicaire de Wakefield.
FIELDING. Tom Jones t. Wailly.
EMERSON. Philosophie.

Biblioth. allemande-française.

KLOPSTOCK.
HOFFMANN.
POÈTES ALLEMANDS.

Biblioth. italienne.

Philosophie.

FÉNELON. Œuvres philosoph.

Ouvrages divers.

QUATREFAGES. Souv. d'un Naturaliste 1
CABANIS. Du Physique et du moral de l'homme. 3
Vie et Mort 1
MARGAT
CONFUCIUS.
DE LA DETOT
ÉMERIC DAVID.
— Peint. au moyen Age. 2

J.-J. ROUSSEAU. Émile 1
— Nouvelle Héloïse
— Confessions
ANDRÉ CHÉNIER Poésies complètes 1
M.-J. CHÉNIER Poésies